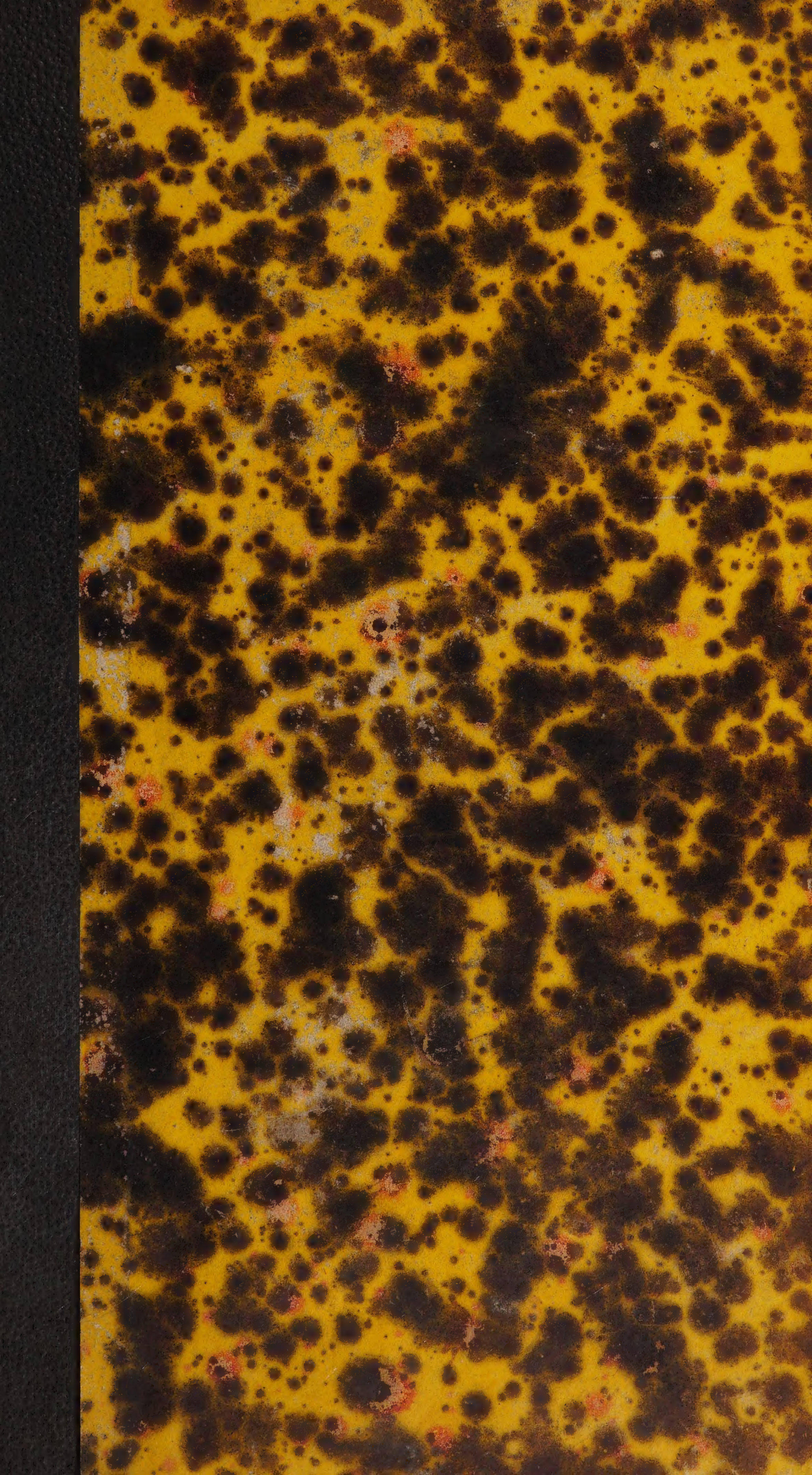


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XXV.

J. P. JACOB, IMPRIMEUR A VERSAILLES.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

MÉTAPHYSIQUE.

TOME I.



A PARIS,

CHEZ J. ESNEAUX, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 46.

MDCCC XXII.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

Nous avons rassemblé dans une seule partie les ouvrages de M. de Voltaire qui ont pour objet la métaphysique, la morale et la religion.

Le premier, intitulé *Traité de Métaphysique*, n'a jamais été imprimé; il avait été composé pour madame la marquise du Châtelet, à qui M. de Voltaire l'offrit avec cet envoi :

L'auteur de la métaphysique
Que l'on apporte à vos genoux,
Mérita d'être cuit dans la place publique,
Mais il ne brûla que pour vous.

Cet ouvrage est d'autant plus précieux, que n'ayant point été destiné à l'impression, l'auteur a pu dire sa pensée toute entière. Il renferme ses véritables opinions, et non pas seulement celles de ses opinions qu'il croyait pouvoir développer sans se compromettre.

On y voit qu'il était fortement persuadé de l'existence d'un être suprême, et même de l'immortalité de l'ame, mais sans se dissimuler les difficultés qui s'élèvent contre ces deux opinions, et qu'aucun philosophe n'a encore complètement résolues.

La métaphysique est la seule partie de la philosophie qui ait été cultivée en Europe dans les siècles d'ignorance, parce que sa liaison avec les études théologiques ne permit pas de la négliger; et l'on doit aux scolastiques la justice d'avouer que nous avons appris d'eux à employer dans la philosophie des définitions précises, à suivre une marche régulière, à classer nos

idées, et même à en faire l'analyse, quoique leur méthode pour cette analyse ait été défectueuse. Le sage Locke nous enseigna la véritable méthode; mais à peine son ouvrage fut-il connu, que, frappés des vérités utiles qu'il renferme, convaincus par lui des bornes étroites où la nature nous a resserrés, dégoûtés enfin pour jamais de tous les vains systèmes dont il leur avait montré le vide ou l'extravagance, la plupart des philosophes crurent que Locke avait dit tout ce qu'on pouvait savoir; qu'il n'y avait rien de plus à trouver en métaphysique; et qu'il fallait se borner à l'entendre et à l'éclaircir.

Cette opinion, devenue presque générale, nous paraît peu fondée. La métaphysique n'est que l'application du raisonnement aux faits que l'observation nous fait découvrir en réfléchissant sur nos sensations, nos idées, nos sentimens; et personne ne peut supposer que tous ces faits aient été observés, analysés, comparés entre eux. Il serait même peu philosophique de regarder comme invariables les bornes que Locke a données à l'esprit humain. Il en est de la métaphysique comme des autres sciences, dont elle ne diffère que par son objet, et non par sa certitude ou par sa méthode. On peut dire de chacune : voilà ce à quoi, dans l'état actuel des lumières, l'esprit humain peut espérer de parvenir; s'il creuse plus avant, il court risque de se perdre. Mais il serait téméraire de fixer la limite de ce qui sera possible un jour.

La manière dont nos passions naissent, se développent, se changent en véritables habitudes, sont exaltées par l'enthousiasme, abandonnent leur objet pour s'attacher à ce qui ne peut être considéré que comme un moyen; les effets de cette erreur qui n'est point seulement personnelle, mais qui embrasse quelquefois des siècles et des nations entières;

La nature de l'évidence, de la probabilité, et les moyens d'en évaluer les différens degrés dans les différens genres de nos connaissances;

La véritable origine de nos idées morales; le degré de précision dont elles sont susceptibles; les vérités générales et indépendantes de l'opinion qui en résulte; la méthode de tirer de ces vérités des conséquences qui embrassent toute l'étendue de la législation et de l'administration politique, sans presque rien laisser d'arbitraire à décider par des vues d'utilité particulière ou d'intérêt local et passager;

Les phénomènes de la mémoire et de la liaison des idées, sur lesquels il nous reste encore tant de choses à découvrir;

La différence qui sépare par des nuances infiniment petites l'état de veille, celui de sommeil, le sommeil plus profond des rêves, la méditation même de l'état de veille ordinaire où l'ame est ouverte aux impressions des objets extérieurs; les phénomènes que présentent ces différens états qu'il faut comparer avec ceux d'évanouissement, d'apoplexie, de mort apparente;

La manière de concilier la simplicité de l'ame, qui parait prouvée par le sentiment du *moi*, avec cette foule de phénomènes qui semblent annoncer qu'elle est en quelque sorte une espèce de résultat de l'organisation, et surtout avec ces expériences sur les animaux, qui montrent qu'un être coupé en deux, en trois, forme autant d'êtres vivans séparés, à chacun desquels appartient, dès cet instant, un *moi* distinct du *moi* général, qui semblait appartenir à la réunion de toutes ces parties;

Les questions relatives à la liberté, à la nature de nos opérations, questions qu'une analyse plus exacte de nos idées peut résoudre, en nous apprenant non à tout expliquer, mais à bien nous entendre, et à distin-

guer ce qu'il nous reste à chercher ou ce qu'il faut se résoudre à ignorer;

L'examen de la question si importante de la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain, envisagée non-seulement comme la suite de la perfection des méthodes, de l'étendue toujours croissante de la masse des vérités connues, mais comme une perfectibilité vraiment physique;

Les questions enfin qu'on peut se proposer sur la permanence des ames, sur la fin qu'on croit apercevoir dans l'univers; l'examen de l'espèce de probabilité qu'on peut acquérir sur ces questions dont la solution directe nous échappe, et des moyens de parvenir à ce degré de probabilité ou d'en approcher;

Tous ces objets, et bien d'autres encore, offrent aux métaphysiciens de grandes recherches à faire; recherches qui seraient utiles, puisqu'elles conduiraient toutes à mieux connaître l'esprit ou le cœur humain, et les moyens de mieux diriger l'éducation, d'en étendre l'influence et les effets, de perfectionner et d'améliorer l'espèce humaine. Nous sommes donc bien éloignés de l'opinion si commune qui fait regarder la métaphysique comme une science inutile, vaine, presque dangereuse pour les progrès de l'esprit humain.

Aux écrits de M. de Voltaire sur la métaphysique, succèdent les nombreux ouvrages dans lesquels il combat la religion chrétienne. Nous ne nous sommes permis aucune réflexion sur ce dernier objet.

Nous nous bornerons à observer que s'il y a quelque vérité bien prouvée en morale, c'est qu'aucune erreur générale et durable ne peut être utile à l'espèce humaine; et que, si une erreur particulière ou passagère peut l'être à quelques individus, ce n'est point l'ordre naturel des choses, mais les anciennes erreurs des hommes qu'il en faut accuser.

Cette vérité, et l'opinion qui fait regarder l'espèce humaine comme susceptible d'être perfectionnée, sont la base nécessaire de toute philosophie. Si en effet les hommes sont destinés à des alternatives éternelles de lumières et de ténèbres, de paix et de brigandage, de bon sens et de folie, dès lors l'homme de bien est réduit à s'abandonner à cet ordre nécessaire, et ses devoirs se borneront à rester dans le point où il se trouve placé, en y faisant le moins de mal qu'il lui est possible. Si l'erreur est nécessaire aux hommes, s'il faut les tromper pour qu'ils ne dégénèrent point en bêtes féroces, alors l'homme éclairé, qui a un esprit juste et un cœur droit, se mêlera-t-il à la troupe des imposteurs? Non, sans doute; il gémira d'être réduit à ne vivre que pour lui-même. Une vie tranquille, inactive, deviendra donc le partage de tous ceux à qui la nature aura donné des talens et des vertus, et elle-même aura rendu inutiles les plus beaux de ses dons.

Mais si l'erreur ne peut être d'une utilité générale, tout homme a le droit, tout homme est même strictement obligé de combattre ce qu'il regarde comme des erreurs. Ceux qui croient qu'un auteur se trompe en s'élevant contre les opinions générales, doivent le réfuter, mais en respectant ses intentions et sa personne; toute démarche pour empêcher certains ouvrages d'être lus et de se répandre, devient et un crime contre les droits de la raison humaine, et un aveu secret du peu de confiance qu'on a dans les preuves des opinions qu'on professe.

On trouvera dans les différens écrits théologiques de M. de Voltaire beaucoup de répétitions et quelques contradictions apparentes.

Ces contradictions n'ont d'autre cause que la liberté plus ou moins grande avec laquelle il a cru devoir se permettre d'établir ses opinions. Toutes les fois qu'un

écrivain ne peut dire sous son nom tout ce qu'il croit être la vérité, sans s'exposer à une persécution injuste, les ouvrages qu'il publie doivent être lus et jugés comme des ouvrages dramatiques. Ce n'est point l'auteur qui parle, mais le personnage sous lequel il a voulu se cacher. L'obligation de dire la vérité aux hommes, de ne jamais les tromper, est toujours la même; mais chaque forme d'ouvrage est susceptible d'une vérité différente. On peut être de bonne ou mauvaise foi dans un roman comme dans une histoire, dans une tragédie comme dans un livre de morale, mais ce n'est point de la même manière.

Quant aux répétitions, tous ces ouvrages ont été publiés à part et successivement; ils se répandaient difficilement et avec lenteur dans la capitale, dans les provinces, dans plusieurs Etats de l'Europe, où les opinions nouvelles étaient saisies aux portes des villes comme des marchandises prohibées, et où des hommes chargés de ce qu'ils appelaient *la police des livres*, s'étaient arrogé le droit de penser pour le reste de leurs concitoyens. Souvent ceux entre les mains de qui tombait par hasard un de ces ouvrages, n'avaient pu connaître les autres : il n'était donc point inutile d'y répéter les mêmes choses.

Quand il s'agit de combattre des opinions reçues, la vérité qu'on y oppose, si elles sont fausses, ne dissipe point l'erreur à l'instant où cette vérité se montre; il faut la présenter souvent, et sous des faces différentes, si l'on veut l'établir ou la répandre. Un seul ouvrage suffit à la réputation d'un auteur, mais il en faut plusieurs pour consommer la révolution qu'on veut opérer dans les esprits. Or ce ne peut jamais être la vanité d'auteur, de philosophe, qui engage à combattre les croyances religieuses; elles sont par leur nature ou divines ou absurdes; il est impossible par conséquent à

un homme sensé de mettre quelque amour-propre à ne les pas croire.

Le dernier (*) des écrits contenus dans cette collection est intitulé : *Histoire de l'établissement du Christianisme*. Il n'a jamais été publié ; une partie seulement était imprimée à la mort de l'auteur ; le reste s'est trouvé dans ses papiers écrit de sa main. L'on peut regarder cette histoire comme son dernier ouvrage ; et les maximes qui le terminent, comme ses derniers sentimens et ses derniers vœux pour le bonheur de l'humanité.

(*) Ce n'est plus le dernier dans l'ordre adopté ici.

TRAITÉ
DE
MÉTAPHYSIQUE.

(Composé en 1734.)

INTRODUCTION.

Doutes sur l'homme.

Peu de gens s'avisent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'est que l'homme. Les paysans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre espèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau bise, articulant quelques paroles, cultivant la terre, payant, sans savoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, et s'assemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde assez toute l'espèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui et à ses semblables. Une jeune parisienne, qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut servir à sa vanité; et l'idée confuse qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent son ame d'entendre la voix de tout le reste de la nature. Un jeune Turc, dans le silence du sérail, regarde les hommes comme des êtres supérieurs, obligés par une certaine loi à coucher tous les vendredis avec leurs esclaves; et son imagination ne va pas beaucoup au delà. Un prêtre distingue l'univers entier en ecclésiastiques et en laïques; et il regarde sans difficulté la

portion ecclésiastique comme la plus noble, et faite pour conduire l'autre, etc., etc.

Si on croyait que les philosophes eussent des idées plus complètes de la nature humaine, on se tromperait beaucoup : car si vous en exceptez Hobbes, Locke, Descartes, Bayle, et un très-petit nombre d'esprits sages, tous les autres se font une opinion particulière sur l'homme, aussi resserrée que celle du vulgaire, et seulement plus confuse. Demandez au P. Mallebranche ce que c'est que l'homme; il vous répondra que c'est une substance faite à l'image de Dieu, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à Dieu qu'à son corps, voyant tout en Dieu, pensant, sentant tout en Dieu.

Pascal regarde le monde entier comme un assemblage de méchans et de malheureux, créés pour être damnés, parmi lesquels cependant Dieu a choisi de toute éternité quelques ames, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions, pour être sauvée.

L'un dit : l'homme est une ame unie à un corps; et quand le corps est mort, l'ame vit toute seule pour jamais.

L'autre assure que l'homme est un corps qui pense nécessairement; et ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais dans la recherche de l'homme me conduire comme je fais dans l'étude de l'astronomie : ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la terre, de dessus laquelle tous les mouvemens célestes paraissent irréguliers et confus. Et après avoir observé le mouvement des planètes comme si j'étais dans le soleil, je compare les mouvemens apparens que je vois sur la terre avec les mouvemens véritables que je verrais si j'étais dans le soleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de sa sphère et hors d'intérêt, et de me

défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et surtout des préjugés de philosophe.

Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser et de sentir que j'ai présentement, et n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide sur tous les siècles, tous les pays, et par conséquent sur toutes les sottises de ce petit globe.

Cette supposition est aussi aisée à faire pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être dans le soleil pour considérer de là les seize planètes qui roulent régulièrement dans l'espace autour de cet astre.

CHAPITRE PREMIER.

Des différentes espèces d'hommes.

Descendu sur ce petit amas de boue, et n'ayant pas plus de notion de l'homme que l'homme n'en a des habitans de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'océan, dans le pays de la Cafrerie, et d'abord je me mets à chercher un *homme*. Je vois des singes, des éléphans, des nègres, qui semblent tous avoir quelque lueur d'une raison imparfaite. Les uns et les autres ont un langage que je n'entends point, et toutes leurs actions paraissent se rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choses par le premier effet qu'elles font sur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres c'est l'éléphant qui est l'animal raisonnable; mais pour ne rien décider trop légèrement, je prends des petits de ces différentes bêtes; j'examine un enfant nègre de six mois, un petit éléphant, un petit singe, un petit lion, un petit chien; je vois, à n'en pouvoir douter, que ces

jeunes animaux ont incomparablement plus de force et d'adresse, qu'ils ont plus d'idées, plus de passions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus sensiblement tous leurs désirs; mais au bout de quelque temps, le petit nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre eux un langage bien mieux articulé encore, et bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce langage; et enfin, à force de considérer le petit degré de supériorité qu'ils ont à la longue sur les singes et sur les éléphans, j'ai hasardé de juger, qu'en effet c'est là l'*homme;* et je me suis fait à moi-même cette définition :

L'homme est un animal noir qui a de la laine sur la tête, marchant sur deux pates, presque aussi adroit qu'un singe, moins fort que les autres animaux de sa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, et plus de facilité pour les exprimer; sujet d'ailleurs à toutes les mêmes nécessités, naissant, vivant, et mourant tout comme eux.

Après avoir passé quelque temps parmi cette espèce, je passe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je suis surpris de ce que je vois : les éléphans, les lions, les singes, les perroquets, n'y sont pas tout-à-fait les mêmes que dans la Cafrerie, mais l'homme y paraît absolument différent : ils sont d'un beau jaune, n'ont point de laine, leur tête est couverte de grands crins noirs. Ils paraissent avoir sur toutes les choses des idées contraires à celles des nègres. Je suis donc forcé de changer ma définition et de ranger la nature humaine sous deux espèces : la jaune avec des crins, et la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa, et Surate, qui sont les rendez-vous de toutes les nations, je vois une grande multi-

tude d'Européens qui sont blancs et qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés avec de la barbe au menton. On m'y montre aussi beaucoup d'Américains qui n'ont point de barbe; voilà ma définition et mes espèces d'hommes bien augmentéee.

Je rencontre à Goa une espèce encore plus singulière que toutes celles-ci; c'est un homme vêtu d'une longue soutane noire, et qui se dit fait pour instruire les autres. Tous ces différens hommes, me dit-il, que vous voyez, sont tous nés d'un même père; et de là il me conte une longue histoire. Mais ce que me dit cet animal, me paraît fort suspect. Je m'informe si un nègre et une négresse, à la laine noire et au nez épaté, font quelquefois des enfans blancs, portant cheveux blonds, et ayant un nez aquilin et des yeux bleus; si des nations sans barbe sont sorties des peuples barbus, et si les blancs et les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non; que les nègres transplantés, par exemple, en Allemagne, ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne se chargent de changer l'espèce, et ainsi du reste. On m'ajoute que jamais homme un peu instruit n'a avancé que les espèces non mélangées dégénérassent, et qu'il n'y a guère que l'abbé Dubos qui ait dit cette sottise dans un livre intitulé : *Réflexions sur la Peinture et sur la Poésie, etc.*

Il me semble alors que je suis assez bien fondé à croire qu'il en est des hommes comme des arbres; que les poiriers, les sapins, les chênes, et les abricotiers ne viennent point d'un même arbre, et que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes sans barbe, ne viennent pas du même homme (1).

(1) Toutes ces différentes races d'hommes produisent ensemble des

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

Nous avons à examiner ce que c'est que la faculté de penser dans ces espèces d'homme différentes; comment lui viennent ses idées, s'il a une ame distincte du corps, si cette ame est éternelle, si elle est libre, si elle a des vertus et des vices, etc. : mais la plupart de ces idées ont une dépendance de l'existence ou de la non-existence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par sonder l'abîme de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute passion et de tout préjugé, et voyons de bonne foi ce que notre raison peut nous apprendre sur cette question : *Y a-t-il un Dieu, n'y en a-t-il pas?*

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui n'ont aucune connaissance d'un Dieu créateur; ces peuples, à la vérité, sont barbares, et en très-petit nombre : mais enfin ce sont des hommes; et si la connaissance d'un Dieu était nécessaire à la nature humaine, les sauvages hottentots auraient une idée aussi sublime que nous d'un être suprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui ait dans sa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine; ils prononcent le mot de *Dieu* souvent toute leur vie sans y attacher aucune notion fixe; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que leurs religions et leurs lois, sur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion : est-il possible que la connaissance d'un Dieu notre créateur,

individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'espèces différentes; mais y a-t-il eu un temps où il n'existait qu'un ou deux individus de chaque espèce? C'est ce que nous ignorons complétement.

notre conservateur, notre tout, soit moins nécessaire à l'homme qu'un nez et cinq doigts? Tous les hommes naissent avec un nez et cinq doigts, et aucun ne naît avec la connaissance de Dieu : que cela soit déplorable ou non, telle est certainement la condition humaine.

Voyons si nous acquérons avec le temps la connaissance d'un Dieu, de même que nous parvenons aux notions mathématiques et à quelques idées métaphysiques. Que pouvons-nous mieux faire, dans une recherche si importante, que de peser ce qu'on peut dire pour et contre, et de nous décider pour ce qui nous paraîtra plus conforme à notre raison?

Sommaire des raisons en faveur de l'existence de Dieu.

Il y a deux manières de parvenir à la notion d'un être qui préside à l'univers. La plus naturelle et la plus parfaite pour les capacités communes, est de considérer non-seulement l'ordre qui est dans l'univers, mais la fin à laquelle chaque chose paraît se rapporter. On a composé sur cette seule idée beaucoup de gros livres, et tous ces gros livres ensemble ne contiennent rien de plus que cet argument-ci : Quand je vois une montre dont l'aiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les ressorts de cette machine, afin que l'aiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les ressorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la matrice; que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour prendre, etc. Mais de ce seul argument je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec ha-

bileté; mais je ne peux conclure de cela seul, que cet être ait fait la matière avec rien, et qu'il soit infini en tout sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées : *Il est probable que je suis l'ouvrage d'un être plus puissant que moi, donc cet être existe de toute éternité, donc il a créé tout, donc il est infini, etc.* Je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi, et rien de plus.

Le second argument est plus métaphysique, moins fait pour être saisi par les esprits grossiers, et conduit à des connaissances bien plus vastes; en voici le précis :

J'existe, donc quelque chose existe. Si quelque chose existe, quelque chose a donc existé de toute éternité : car ce qui est, ou est par lui-même, ou a reçu son être d'un autre. S'il est par lui-même, il est nécessairement, il a toujours été nécessairement, et c'est Dieu; s'il a reçu son être d'un autre, et ce second d'un troisième, celui dont ce dernier a reçu son *être*, doit nécessairement être Dieu. Car vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre, s'il n'a le pouvoir de créer; de plus, si vous dites qu'une chose reçoit, je ne dis pas la forme, mais son existence d'une autre chose, et celle-là d'une troisième, cette troisième d'une autre encore, et ainsi en remontant jusqu'à l'infini, vous dites une absurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de leur existence. Pris tous ensemble, ils n'ont aucune cause externe de leur existence; pris chacun en particulier, ils n'en ont aucune interne : c'est-à-dire, pris tous ensemble, ils ne doivent leur existence à rien; pris chacun en particulier, aucun n'existe par soi-même : donc, aucun ne peut exister nécessairement.

Je suis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui existe nécessairement par lui-même de toute éternité, et qui est l'origine de tous les autres êtres. De là, il suit essentiellement que cet être est infini en durée, en immensité, en puissance; car qui peut le borner? Mais, me direz-vous, le monde matériel est précisément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi si la chose est probable.

Si ce monde matériel est existant par lui-même d'une nécessité absolue, c'est une contradiction dans les termes que de supposer que la moindre partie de cet univers puisse être autrement qu'elle est; car si elle est en ce moment d'une nécessité absolue, ce mot seul exclut toute autre manière d'être : or, certainement cette table sur laquelle j'écris, cette plume dont je me sers, n'ont pas toujours été ce qu'elles sont; ces pensées que je trace sur le papier n'existaient pas même il y a un moment, donc elles n'existent pas nécessairement. Or, si chaque partie n'existe pas d'une nécessité absolue, il est donc impossible que le tout existe par lui-même. Je produis du mouvement, donc le mouvement n'existait pas auparavant; donc le mouvement n'est pas essentiel à la matière; donc la matière le reçoit d'ailleurs; donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière; car un rocher ou du froment ne pense point. De qui donc les parties de la matière qui pensent et qui sentent auront-elles reçu la sensation et la pensée? ce ne peut être d'elles-mêmes, puisqu'elles sentent malgré elles; ce ne peut être de la matière en général, puisque la pensée et la sensation ne sont point de l'essence de la matière; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un être suprême, intelligent, infini, et la cause originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'existence d'un

Dieu, et le précis de plusieurs volumes; précis que chaque lecteur peut étendre à son gré.

Voici avec autant de brièveté les objections qu'on peut faire à ce système.

Difficultés sur l'existence de Dieu.

1.° Si Dieu n'est pas ce monde matériel, il l'a créé (ou bien, si vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même); mais en fesant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré de son propre être divin. Il ne peut l'avoir tiré du néant qui n'est rien; il ne peut l'avoir tiré de soi, puisque ce monde en ce cas ferait essentiellement partie de l'essence divine : donc je ne puis avoir d'idée de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2.° Dieu aurait fait ce monde ou nécessairement ou librement. S'il l'a fait par nécessité, il a dû toujours l'avoir fait; car cette nécessité est éternelle; donc, en ce cas, le monde serait éternel et créé, ce qui implique contradiction. Si Dieu l'a fait librement par pur choix, sans aucune raison antécédente, c'est encore une contradiction; car c'est se contredire que de supposer l'être infiniment sage fesant tout sans aucune raison qui le détermine, et l'être infiniment puissant ayant passé une éternité sans faire le moindre usage de sa puissance.

3.° S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le sceau de la sagesse sur toute la nature, et que chaque chose semble être faite pour une certaine fin, il est encore plus vrai aux yeux des philosophes que tout se fait dans la nature par les lois éternelles, indépendantes et immuables des mathématiques; la construction et la durée du corps humain

sont une suite de l'équilibre des liqueurs et de la force des leviers. Plus on fait de découvertes dans la structure de l'univers, plus on le trouve arrangé, depuis les étoiles jusqu'au ciron, selon les lois mathématiques. Il est donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature, il en résulte des effets nécessaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pouvoir intelligent. Par exemple, un champ produit de l'herbe, parce que telle est la nature de son terrain arrosé par la pluie, et non pas parce qu'il y a des chevaux qui ont besoin de foin et d'avoine : ainsi du reste.

4.° Si l'arrangement des parties de ce monde, et tout ce qui se passe parmi les êtres qui ont la vie sentante et pensante, prouvait un créateur et un maître, il prouverait encore mieux un être barbare : car si l'on admet des causes finales, on sera obligé de dire que Dieu, infiniment sage et infiniment bon, a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet, si l'on considère tous les animaux, on verra que chaque espèce a un instinct irrésistible qui le force à détruire une autre espèce. A l'égard des misères de l'homme, il y a de quoi faire des reproches à la divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la sagesse et la bonté de Dieu ne sont point faites comme les nôtres : cet argument ne sera d'aucune force sur l'esprit de bien des gens, qui répondront qu'ils ne peuvent juger de la justice que par l'idée même qu'on suppose que Dieu leur en a donnée; que l'on ne peut mesurer qu'avec la mesure que l'on a; et qu'il est aussi impossible que nous ne croyions pas très-barbare un être qui se conduirait comme un homme barbare, qu'il est impossible que nous ne pensions pas qu'un être quelconque a six pieds

quand nous l'avons mesuré avec une toise, et qu'il nous paraît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique, ajouteront-ils, que notre mesure est fautive, on nous dira une chose qui semble impliquer contradiction; car c'est Dieu lui-même qui nous aura donné cette fausse idée : donc Dieu ne nous aura faits que pour nous tromper. Or, c'est dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections jette ses créatures dans l'erreur, qui est à proprement parler, la seule imperfection ; c'est visiblement se contredire. Enfin, les matérialistes finiront par dire : Nous avons moins d'absurdités à dévorer dans le système de l'athéisme que dans celui du déisme; car, d'un côté, il faut, à la vérité, que nous concevions éternel et infini ce monde que nous voyons; mais, de l'autre, il faut que nous imaginions un autre être infini et éternel, et que nous y ajoutions la création dont nous ne pouvons avoir d'idée. Il nous est donc plus facile, concluront-ils, de ne pas croire un Dieu que de le croire.

Réponse à ces objections.

Les argumens contre la création se réduisent à montrer qu'il nous est impossible de la concevoir, c'est-à-dire, d'en concevoir la manière, mais non pas qu'elle soit impossible en soi; car, pour que la création fût impossible, il faudrait d'abord prouver qu'il est impossible qu'il y ait un Dieu; mais bien loin de prouver cette impossibilité, on est obligé de reconnaître qu'il est impossible qu'il n'existe pas. Cet argument, qu'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, éternel, immense, tout-puissant, libre, intelligent, et les ténèbres qui accompagnent cette lumière, ne servent qu'à montrer que cette lumière existe; car de cela

même qu'un être infini nous est démontré, il nous est démontré aussi qu'il doit être impossible à un être fini de le comprendre.

Il me semble qu'on ne peut faire que des sophismes et dire des absurdités quand on veut s'efforcer de nier la nécessité d'un être existant par lui-même, ou lorsqu'on veut soutenir que la matière est cet être. Mais lorsqu'il s'agit d'établir et de discuter les attributs de cet être, dont l'existence est démontrée, c'est tout autre chose.

Les maîtres dans l'art de raisonner, les Lockes, les Clarkes, nous disent : *Cet être est un être intelligent ; car celui qui a tout produit doit avoir toutes les perfections qu'il a mises dans ce qu'il a produit, sans quoi l'effet serait plus parfait que la cause :* ou bien d'une autre manière : *Il y aurait dans l'effet une perfection qui n'aurait été produite par rien, ce qui est visiblement absurde.* (Clarke 39, Locke.) *Donc, puisqu'il y a des êtres intelligens, et que la matière n'a pu se donner la faculté de penser, il faut que l'être existant par lui-même, que Dieu soit un être intelligent.* Mais ne pourrait-on pas rétorquer cet argument, et dire : *Il faut que Dieu soit matière,* puisqu'il y a des êtres matériels; car, sans cela, la matière n'aura été produite par rien, et une cause aura produit un effet dont le principe n'était pas en elle. On a cru éluder cet argument en glissant le mot de *perfection ;* M. Clarke semble l'avoir prévenu, mais il n'a pas osé le mettre dans tout son jour; il se fait seulement cette objection : *On dira que Dieu a bien communiqué la divisibilité et la figure à la matière, quoiqu'il ne soit ni figuré ni divisible.* Et il fait à cette objection une réponse très-aisée, c'est que la divisibilité, la figure, sont des qualités négatives et des limitations; et que quoiqu'une

cause ne puisse communiquer à son effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effet peut cependant avoir et doit nécessairement avoir des limitations, des imperfections que la cause n'a pas. Mais qu'eût répondu M. Clarke à celui qui lui aurait dit : *La matière n'est point un être négatif, une limitation, une imperfection, c'est un être réel, positif, qui a ses attributs tout comme l'esprit; or, comment Dieu aura-t-il pu produire un etre matériel s'il n'est pas matériel?* Il faut donc, ou que vous avouiez que la cause peut communiquer quelque chose de positif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cause de son existence; ou enfin que vous souteniez que la matière est une pure négation et une limitation; ou bien, si ces trois parties sont absurdes, il faut que vous avouiez que l'existence des êtres intelligens ne prouve pas plus que l'être existant par lui-même est un être intelligent, que l'existence des êtres matériels ne prouve que l'être existant par lui-même est matière; car la chose est absolument semblable; on dira la même chose du mouvement. A l'égard du mot de *perfection,* on en abuse ici visiblement; car, qui osera dire que la matière est une imperfection, et la pensée une perfection? Je ne crois pas que personne ose décider ainsi de l'essence des choses. Et puis, que veut dire *perfection?* est-ce perfection par rapport à Dieu, ou par rapport à nous?

Je sais que l'on peut dire que cette opinion ramenerait au spinosisme; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raisonnement, s'il est bon, ne peut devenir mauvais par les conséquences qu'on en peut tirer. Mais de plus, rien ne serait plus faux que cette conséquence; car cela prouverait seulement que notre intelligence ne ressemble pas plus à l'intelligence de Dieu, que notre manière d'être

étendu ne ressemble à la manière dont Dieu remplit l'espace. Dieu n'est point dans le cas des causes que nous connaissons; il a pu créer l'esprit et la matière, sans être ni matière ni esprit; ni l'un ni l'autre ne dérivent de lui, mais sont créés par lui. Je ne connais pas le *quomodò*, il est vrai : j'aime mieux m'arrêter que de m'égarer; son existence m'est démontrée; mais pour ses attributs et son essence, il m'est, je crois, démontré que je ne suis pas fait pour les comprendre.

Dire que Dieu n'a pu faire ce monde ni nécessairement ni librement, n'est qu'un sophisme qui tombe de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a un Dieu, et que le monde n'est pas Dieu; et cette objection se réduit seulement à ceci : Je ne puis comprendre que Dieu ait créé l'univers plutôt dans un temps que dans un autre, donc il ne l'a pu créer. C'est comme si l'on disait : Je ne puis comprendre pourquoi un tel homme ou un tel cheval n'a pas existé mille ans auparavant; donc leur existence est impossible. De plus, la volonté libre de Dieu est une raison suffisante du temps dans lequel il a voulu créer le monde. Si Dieu existe, il est libre; et il ne le serait pas s'il était toujours déterminé par une raison suffisante, et si sa volonté ne lui en servait pas. D'ailleurs, cette raison suffisante serait-elle dans lui ou hors de lui? Si elle est hors de lui, il ne se détermine donc pas librement; si elle est en lui, qu'est-ce autre chose que sa volonté?

Les lois mathématiques sont immuables, il est vrai; mais il n'était pas nécessaire que telles lois fussent préférées à d'autres. Il n'était pas nécessaire que la terre fût placée où elle est; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même; aucune n'agit sans mouvement; le mouvement n'existe point par lui-même;

donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle distance du soleil, doivent parcourir leurs orbites selon les lois qu'elles observent; que même leur distance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourra-t-on dire qu'il était nécessaire qu'il y eût telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué, que sur la terre il est d'une nécessité absolue et inhérente dans la nature des choses qu'il y eût un certain nombre d'êtres? non, sans doute, puisque ce nombre change tous les jours; donc toute la nature, depuis l'étoile la plus éloignée jusqu'à un brin d'herbe, doit être soumise à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte, qu'un pré n'est pas essentiellement fait pour des chevaux, etc., on ne peut conclure de là qu'il n'y ait point de cause finale, mais seulement que nous ne connaissons pas toutes les causes finales. Il faut ici surtout raisonner de bonne foi, et ne point chercher à se tromper soi-même; quand on voit une chose qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui est composée d'une infinité d'organes, dans lesquels il y a une infinité de mouvemens qui tous concourent à la même production, il me semble qu'on ne peut, sans une secrète répugnance, nier une cause finale. Le germe de tous les végétaux, de tous les animaux, est dans ce cas; ne faut-il pas être un peu hardi pour dire que tout cela ne se rapporte à aucune fin?

Je conviens qu'il n'y a point de démonstration proprement dite qui prouve que l'estomac est fait pour digérer, comme il n'y a point de démonstration qu'il fait jour; mais les matérialistes sont bien loin de pouvoir démontrer aussi que l'estomac n'est pas fait pour

digérer : qu'on juge seulement avec équité, comme on juge des choses dans le cours ordinaire, quelle est l'opinion la plus probable.

A l'égard des reproches d'injustice et de cruauté qu'on fait à Dieu, je répons d'abord que, supposé qu'il y ait un mal moral (ce qui me paraît une chimère), ce mal moral est tout aussi impossible à expliquer dans le système de la matière que dans celui d'un Dieu. Je répons ensuite que nous n'avons d'autres idées de la justice que celles que nous nous sommes formées de toute action utile à la société, et conformes aux lois établies par nous pour le bien commun; or, cette idée n'étant qu'une idée de relation d'homme à homme, elle ne peut avoir aucune analogie avec Dieu. Il est tout aussi absurde de dire de Dieu en ce sens que Dieu est juste ou injuste, que de dire Dieu est bleu ou carré.

Il est donc insensé de reprocher à Dieu que les mouches soient mangées par les araignées, et que les hommes ne vivent que quatre-vingts ans, qu'ils abusent de leur liberté pour se détruire les uns les autres, qu'ils aient des maladies, des passions cruelles, etc.; car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes et les mouches dussent être éternels. Pour bien assurer qu'une chose est mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine est imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque : nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle sont inégaux, si nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral; nous ne pouvons dire qu'une montre est mauvaise, si nous n'avons une idée distincte d'un certain nombre d'espaces égaux que l'aiguille de cette montre doit également parcourir. Mais

qui aura une idée selon laquelle ce monde-ci déroge à la sagesse divine?

Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés; mais dans l'opinion contraire, il y a des absurdités : et c'est ce qu'il faut examiner avec application en fesant un petit précis de ce qu'un matérialiste est obligé de croire.

Conséquences nécessaires de l'opinion des matérialistes.

Il faut qu'ils disent que le monde existe nécessairement et par lui-même; de sorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exister pas, ou pourrait exister autrement qu'elle est : il faut qu'ils disent que le monde matériel a en soi essentiellement la pensée et le sentiment; car il ne peut les acquérir, puisque en ce cas ils lui viendraient de rien; il ne peut les avoir d'ailleurs, puisqu'il est supposé être tout ce qui est. Il faut donc que cette pensée et ce sentiment lui soient inhérens comme l'étendue, la divisibilité, la capacité du mouvement, sont inhérentes à la matière; et il faut avec cela, confesser qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce sentiment et cette pensée essentielle au total du monde; que ces sentimens et ces pensées, quoique inhérens dans la matière, périssent cependant à chaque instant; ou bien il faudra avancer qu'il y a une ame du monde qui se répand dans les corps organisés; et alors il faudra que cette ame soit autre chose que le monde. Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que des chimères qui se détruisent.

Les matérialistes doivent encore soutenir que le

mouvement est essentiel à la matière. Ils sont par là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer; ils seront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à la fois, et cent coups de canon que l'on tire, ne produisent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'ils assurent qu'il n'y a aucune liberté, et par là qu'ils détruisent tous les liens de la société, et qu'ils croient une fatalité tout aussi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement pesé le pour et le contre de l'existence d'un Dieu créateur, voie à présent de quel côté est la vraisemblance.

Après nous être ainsi traînés de doute en doute, et de conclusion en conclusion, jusqu'à pouvoir regarder cette proposition, *Il y a un Dieu,* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser, et après avoir vu que la proposition contraire est une des plus absurdes, il semble naturel de rechercher quelle relation il y a entre Dieu et nous; de voir si Dieu a établi des lois pour les êtres pensans, comme il y a des lois mécaniques pour les êtres matériels; d'examiner s'il y a une morale, et ce qu'elle peut être; s'il y a une religion établie par Dieu même. Ces questions sont sans doute d'une importance à qui tout cède, et les recherches dans lesquelles nous amusons notre vie sont bien frivoles en comparaison; mais ces questions seront plus à leur place quand nous considérerons l'homme comme un animal sociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ses idées, et comme il pense, avant de voir quel usage il fait ou doit faire de ses pensées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les sens.

Quiconque se rendra un compte fidèle de tout ce qui s'est passé dans son entendement, avouera sans peine que ses sens lui ont fourni toutes ses idées ; mais des philosophes qui ont abusé de leur raison, ont prétendu que nous avions des idées innées ; et ils ne l'ont assuré que sur le même fondement qu'ils ont dit que Dieu avait pris des cubes de matière, et les avait froissés l'un contre l'autre pour former ce monde visible. Ils ont forgé des systèmes avec lesquels ils se flattaient de pouvoir hasarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philosopher est encore plus dangereuse que le jargon méprisable de l'école. Car ce jargon étant absolument vide de sens, il ne faut qu'un peu d'attention à un esprit droit pour en apercevoir tout d'un coup le ridicule, et pour chercher ailleurs la vérité ; mais une hypothèse ingénieuse et hardie, qui a d'abord quelque lueur de vraisemblance, intéresse l'orgueil humain à la croire ; l'esprit s'applaudit de ces principes subtils, et se sert de toute sa sagacité pour les défendre. Il est clair qu'il ne faut jamais faire d'hypothèse ; il ne faut point dire : Commençons par inventer des principes avec lesquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire : Fesons exactement l'analyse des choses, et ensuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance si elles se rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées se sont flattés qu'ils rendraient raison des idées de l'infini, de l'immensité de Dieu, et de certaines notions métaphysiques qu'ils supposaient être communes à tous les hommes. Mais si, avant de s'engager dans ce

système, ils avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions; qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne; et que, lorsque enfin on les a acquises, on n'a que des perceptions très-imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mêmes de leur opinion. S'il y a quelque chose de démontré hors des mathématiques, c'est qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme; s'il y en avait, tous les hommes en naissant auraient l'idée d'un Dieu, et auraient tous la même idée; ils auraient tous les mêmes notions métaphysiques; ajoutez à cela l'absurdité ridicule où l'on se jette quand on soutient que Dieu nous donne dans le ventre de la mère des notions qu'il faut entièrement nous enseigner dans notre jeunesse.

Il est donc indubitable que nos premières idées sont nos sensations. Petit à petit nous recevons des idées composées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions; nous les rangeons ensuite sous des idées générales; et de cette seule faculté que nous avons de composer et d'arranger ainsi nos idées, résultent toutes les vastes connaissances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir de nos sens, n'ont qu'à rentrer un instant en eux-mêmes: premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complète et même seulement positive de l'infini, mais que ce n'est qu'en ajoutant les choses matérielles les unes aux autres, qu'ils sont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte; et cette impuissance, ils l'ont appelée *infini;* ce qui est bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine qu'une idée au-dessus de nos sens. Que si l'on objecte qu'il y a un infini réel

en géométrie, je répons que non : on prouve seulement que la matière sera toujours divisible ; on prouve que tous les cercles possibles passeront entre deux lignes ; on prouve qu'une infinité de surfaces n'a rien de commun avec une infinité de cubes : mais cela ne donne pas plus l'idée de l'infini, que cette proposition *il y a un Dieu* ne nous donne une idée de ce que c'est que Dieu.

Mais ce n'est pas assez de nous être convaincus que nos idées nous viennent toutes par les sens ; notre curiosité nous porte jusqu'à vouloir connaître comment elles nous viennent. C'est ici que tous les philosophes ont fait de beaux romans ; il était aisé de se les épargner, en considérant avec bonne foi les bornes de la nature humaine. Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques, ni du flambeau de l'expérience et de la physique, il est certain que nous ne pouvons faire un seul pas. Jusqu'à ce que nous ayons les yeux assez fins pour distinguer les parties constituantes de l'or d'avec les parties constituantes d'un grain de moutarde, il est bien sûr que nous ne pourrons raisonner sur leurs essences : et jusqu'à ce que l'homme soit d'une autre nature, et qu'il ait des organes pour apercevoir sa propre substance et l'essence de ses idées, comme il a des organes pour sentir, il est indubitable qu'il lui sera impossible de les connaître. Demander comment nous pensons et comment nous sentons, comment nos mouvemens obéissent à notre volonté, c'est demander le secret du Créateur ; nos sens ne nous fournissent pas plus de voies pour arriver à cette connaissance, qu'ils ne nous fournissent des ailes quand nous désirons avoir la faculté de voler ; et c'est ce qui prouve bien, à mon avis, que toutes nos idées nous viennent par les sens, puisque, lorsque les sens nous manquent, les idées nous manquent : aussi nous est-il impossible de savoir comment

nous pensons, par la même raison qu'il nous est impossible d'avoir l'idée d'un sixième sens; c'est parce qu'il nous manque des organes qui enseignent ces idées. Voilà pourquoi ceux qui ont eu la hardiesse d'imaginer un système sur la nature de l'ame et de nos conceptions, ont été obligés de supposer l'opinion absurde des idées innées, se flattant que, parmi les prétendues idées métaphysiques descendues du ciel dans notre esprit, il s'en trouverait quelques-unes qui découvriraient ce secret impénétrable.

De tous les raisonneurs hardis qui se sont perdus dans la profondeur des recherches, le P. Mallebranche est celui qui a paru s'égarer de la façon la plus sublime.

Voici à quoi se réduit son système qui a fait tant de bruit :

Nos perceptions, qui nous viennent à l'occasion des objets, ne peuvent être causées par ces objets mêmes, qui certainement n'ont pas en eux la puissance de donner un sentiment; elles ne viennent pas de nous-mêmes; car nous sommes à cet égard aussi impuissans que ces objets; il faut donc que ce soit Dieu qui nous les donne. *Or Dieu est le lien des esprits, et les esprits subsistent en lui;* donc c'est en lui que nous avons nos idées, et que nous voyons toutes choses.

Or, je demande à tout homme qui n'a point d'enthousiasme dans la tête, quelle notion claire ce dernier raisonnement nous donne?

Je demande ce que veut dire *Dieu est le lien des esprits?* et quand même ces mots *sentir et voir tout en Dieu* formeraient en nous une idée distincte, je demande ce que nous y gagnerions, et en quoi nous serions plus savans qu'auparavant?

Certainement, pour réduire le système du P. Mallebranche à quelque chose d'intelligible, on est obligé de recourir au spinosisme, d'imaginer que le total

de l'univers est Dieu, que ce Dieu agit dans tous les êtres, sent dans les bêtes, pense dans les hommes, végète dans les arbres, est pensée et caillou, a toutes les parties de lui-même détruites à tout moment, et enfin toutes les absurdités qui découlent nécessairement de ce principe.

Les égaremens de tous ceux qui ont voulu approfondir ce qui est impénétrable pour nous, doivent nous apprendre à ne vouloir pas franchir les limites de notre nature. La vraie philosophie est de savoir s'arrêter où il faut, et de ne jamais marcher qu'avec un guide sûr.

Il reste assez de terrain à parcourir sans voyager dans les espaces imaginaires. Contentons-nous donc de savoir par l'expérience, appuyée du raisonnement, seule source de nos connaissances, que nos sens sont les portes par lesquelles toutes les idées entrent dans notre entendement; et ressouvenons-nous bien qu'il nous est absolument impossible de connaître le secret de cette mécanique, parce que nous n'avons point d'instrumens proportionnés à ses ressors.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a en effet des objets extérieurs.

On n'aurait point songé à traiter cette question si les philosophes n'avaient cherché à douter des choses les plus claires, comme ils se sont flattés de connaître les plus douteuses.

Nos sens nous font avoir des idées, disent-ils; mais peut-être que notre entendement reçoit ces perceptions sans qu'il y ait aucun objet au-dehors. Nous savons que pendant le sommeil nous voyons et nous sentons des choses qui n'existent pas : peut-être notre

vie est-elle un songe continuel, et la mort sera le moment de notre réveil, ou la fin d'un songe auquel nul réveil ne succédera.

Nos sens nous trompent dans la veille même; la moindre altération dans nos organes nous fait voir quelquefois des objets et entendre des sons dont la cause n'est que dans le dérangement de notre corps : il est donc très-possible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que quand nous voyons un objet, nous apercevons une couleur, une figure, nous entendons des sons, et il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet :* mais la substance de cet objet, quelle est elle? c'est là en effet que l'objet échappe à notre imagination : ce que nous nommons si hardiment *la substance* n'est en effet que l'assemblage de ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui restera-t-il? Or, ce que j'ai appelé *modes,* ce n'est autre chose que mes perceptions. Je puis bien dire, *j'ai idée de la couleur verte et d'un corps tellement configuré;* mais je n'ai aucune preuve que ce corps et cette couleur existent : voilà ce que dit Sextus Empiricus, et à quoi il ne peut trouver de réponse.

Accordons pour un moment à ces messieurs encore plus qu'ils ne demandent; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps; passons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'ensuivra-t-il de là? nous conduirons-nous autrement dans notre vie? aurons-nous des idées différentes sur rien? il faudra seulement changer un mot dans ses discours. Lorsque, par exemple, on aura donné quelque bataille, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués; qu'un tel officier semble

avoir la jambe cassée, et qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De même quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire semblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus sérieusement :

1.° Vous ne pouvez pas en rigueur comparer la vie à l'état des songes, parce que vous ne songez jamais en dormant qu'aux choses dont vous avez eu l'idée étant éveillés; vous êtes sûrs que vos songes ne sont autre chose qu'une faible réminiscence. Au contraire, pendant la veille, lorsque nous avons une sensation, nous ne pouvons jamais conclure que ce soit par réminiscence. Si, par exemple, une pierre en tombant nous casse l'épaule, il paraît assez difficile que cela se fasse par un effort de mémoire.

2.° Il est très-vrai que nos sens sont souvent trompés; mais qu'entend-on par là? Nous n'avons qu'un sens, à proprement parler, qui est celui du toucher; la vue, le son, l'odorat, ne sont que le tact des corps intermédiaires qui partent d'un corps éloigné. Je n'ai l'idée des étoiles que par l'attouchement; et comme cet attouchement de la lumière qui vient frapper mon œil de mille millions de lieues, n'est point palpable, comme l'attouchement de mes mains, et qu'il dépend du milieu que ces corps ont traversé, cet attouchement est ce qu'on nomme improprement *trompeur;* il ne me fait point voir les objets à leur véritable place; il ne me donne point d'idée de leur grosseur; aucun même de ces attouchemens qui ne sont point palpables, ne me donne l'idée positive des corps. La première fois que je sens une odeur sans voir l'objet dont elle vient, mon esprit ne trouve aucune relation entre un corps et cette odeur; mais l'attouchement, proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indé-

pendamment de mes autres sens, me donne l'idée de la matière; car lorsque je touche un rocher, je sens bien que je ne puis me mettre à sa place, et que par conséquent il y a là quelque chose d'étendu et d'impénétrable. Ainsi, supposé (car que ne suppose-t-on pas) qu'un homme eût tous les sens, hors celui du toucher proprement dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'existence des objets extérieurs, et peut-être même serait-il long-temps sans en avoir d'idée; mais celui qui serait sourd et aveugle, et qui aurait le toucher, ne pourrait douter de l'existence des choses qui lui feraient éprouver de la dureté; et cela parce qu'il n'est point de l'essence de la matière qu'un corps soit coloré ou sonore, mais qu'il soit étendu et impénétrable. Mais que répondront les sceptiques outrés à ces deux questions-ci :

1.° S'il n'y a point d'objets extérieurs, et si mon imagination fait tout, pourquoi suis-je brûlé en touchant du feu, et ne suis-je point brûlé quand, dans un rêve, je crois toucher du feu?

2.° Quand j'écris mes idées sur ce papier, et qu'un autre homme vient me lire ce que j'écris, comment puis-je entendre les propres paroles que j'ai écrites et pensées, si cet autre homme ne me les lit pas effectivement? comment puis-je même les retrouver si elles n'y sont pas? Enfin, quelque effort que je fasse pour douter, je suis plus convaincu de l'existence des corps que je ne le suis de plusieurs vérités géométriques. Ceci paraîtra étonnant, mais je n'y puis que faire; j'ai beau manquer de démonstrations géométriques pour prouver que j'ai un père et une mère, et j'ai beau m'avoir démontré, c'est-à-dire, n'avoir pu répondre à l'argument qui me prouve qu'une infinité de lignes courbes peuvent passer entre un cercle et sa tangente; je sens bien que, si un être tout-puissant me venait

dire de ces deux propositions, *il y a des corps, et une infinité de courbes passent entre le cercle et sa tangente*, il y a une proposition qui est fausse, devinez laquelle? je devinerais que c'est la dernière; car sachant bien que j'ai ignoré long-temps cette proposition, que j'ai eu besoin d'une attention suivie pour en entendre la démonstration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon esprit, je pourrais soupçonner que mon esprit s'est trompé.

Quoi qu'il en soit, comme mon principal but est ici d'examiner l'homme sociable, et que je ne puis être sociable s'il n'y a une société, et par conséquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps; sans quoi il faudrait que je refusasse l'existence à ces messieurs (*).

CHAPITRE V.

Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.

Nous sommes certains que nous sommes matière, que nous sentons et que nous pensons; nous sommes persuadés de l'existence d'un Dieu duquel nous sommes l'ouvrage, par des raisons contre lesquelles notre esprit ne peut se révolter. Nous nous sommes prouvés à nous-mêmes que ce Dieu a créé ce qui existe. Nous nous sommes convaincus qu'il nous est impossible, et qu'il doit nous être impossible de savoir comment il nous a donné l'être; mais pouvons-nous savoir ce qui pense

(*) Voyez l'article EXISTENCE, dans l'*Encyclopédie;* c'est le seul ouvrage où cette question de l'existence des corps ait été jusqu'ici bien traitée, et elle y est complétement résolue.

en nous? quelle est cette faculté que Dieu nous a donnée? est-ce la matière qui sent et qui pense? est-ce une substance immatérielle? en un mot, qu'est-ce qu'une ame? C'est ici où il est nécessaire plus que jamais de me remettre dans l'état d'un être pensant, descendu d'un autre globe, n'ayant aucun des préjugés de celui-ci, et possédant la même capacité que moi, n'étant point ce qu'on appelle homme, et jugeant de l'homme d'une manière désintéressée.

Si j'étais un être supérieur à qui le Créateur eût révélé ses secrets, je dirais bientôt en voyant l'homme ce que c'est que cet animal; je définirais son ame et toutes ses facultés en connaissance de cause avec autant de hardiesse que l'ont défini tant de philosophes qui n'en savaient rien; mais, avouant mon ignorance et essayant ma faible raison, je ne puis faire autre chose que de me servir de la voie de l'analyse, qui est le bâton que la nature a donné aux aveugles : j'examine tout, partie à partie, et je vois ensuite si je puis juger du total. Je me suppose donc arrivé en Afrique, et entouré de nègres, de hottentots, et d'autres animaux. Je remarque d'abord que les organes de la vie sont les mêmes chez eux tous, les opérations de leurs corps partent tous des mêmes principes de vie; ils ont tous à mes yeux mêmes désirs, mêmes passions, mêmes besoins; ils les expriment tous chacun dans leur langue. La langue que j'entends la première est celle des animaux, cela ne peut être autrement; les sons par lesquels ils s'expriment ne semblent point arbitraires, ce sont des caractères vivans de leurs passions; ces signes portent l'empreinte de ce qu'ils expriment : le cri d'un chien qui demande à manger, joint à toutes ses attitudes, a une relation sensible à son objet; je le distingue incontinent des cris et des mouvemens par lesquels il chasse, et de ceux par lesquels il se plaint;

je discerne encore si sa plainte exprime l'anxiété de la solitude, ou la douleur d'une blessure, ou les impatiences de l'amour. Ainsi, avec un peu d'attention j'entends le langage de tous les animaux; ils n'ont aucun sentiment qu'ils n'expriment : peut-être n'en est-il pas de même de leurs idées; mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées, il me semble aussi qu'il était naturel qu'ils eussent un langage borné, proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres? que puis-je y voir, sinon quelques idées et quelques combinaisons de plus dans la tête, exprimées par un langage différemment articulé? Plus j'examine tous ces êtres, plus je dois soupçonner que ce sont des espèces différentes d'un même genre; cette admirable faculté de retenir des idées leur est commune à tous; ils ont tous des songes et des images faibles pendant le sommeil, des idées qu'ils ont reçues en veillant; leur faculté sentante et pensante croît avec leurs organes, s'affaiblit avec eux, périt avec eux. Que l'on verse le sang d'un singe et d'un nègre, il y aura bientôt dans l'un et dans l'autre un degré d'épuisement qui les mettra hors d'état de me reconnaître; bientôt après, leurs sens extérieurs n'agissent plus, et enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la sensation, la pensée; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le suis déjà prouvé : c'est donc Dieu qui avait donné à tous ces corps la puissance de sentir et d'avoir des idées dans des degrés différens, proportionnés à leurs organes : voilà assurément ce que je soupçonnerai d'abord.

Enfin, je vois des hommes qui me paraissent supérieurs à ces nègres, comme ces nègres le sont aux

singes, et comme les singes le sont aux huîtres et aux autres animaux de cette espèce.

Des philosophes me disent : Ne vous y trompez pas, l'homme est entièrement différent des autres animaux ; il a une ame spirituelle et immortelle : car (remarquez bien ceci) si la pensée est un composé de la matière, elle doit être nécessairement cela même dont elle est composée, elle doit être divisible, capable de mouvement, etc.; or, la pensée ne peut point se diviser, donc elle n'est point un composé de la matière; elle n'a point de parties, elle est simple, elle est immortelle, elle est l'ouvrage et l'image d'un Dieu. J'écoute ces maîtres et je leur répons, toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux : Si l'homme a une ame telle que vous l'assurez, je dois croire que ce chien et cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien et eux. Les uns me répondent : Ce chien est une forme substantielle; les autres me disent : N'en croyez rien, les formes substantielles sont des chimères; mais ce chien est une machine comme un tourne-broche, et rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes substantielles ce qu'ils entendent par ce mot, et comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, et je leur dis : Si ces bêtes sont de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition est en comparaison du tournebroche dont vous parlez; ou si vous avez l'honneur de posséder une ame spirituelle, les animaux en ont une aussi, car ils sont tous ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec lesquels vous avez des sensations; et, si ces organes ne leur servent pas pour la même fin, Dieu, en leur donnant ces organes, aura

fait un ouvrage inutile; et Dieu, selon vous-mêmes, ne fait rien en vain. Choisissez donc, ou d'attribuer une ame spirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces messieurs peuvent me répondre, c'est qu'ils conjecturent que les ressorts des animaux, qui paraissent les organes de leurs sentimens, sont nécessaires à leur vie, et ne sont chez eux que les ressorts de la vie; mais cette réponse n'est qu'une supposition déraisonnable.

Il est certain que pour vivre on n'a besoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces sens, et qui vivent; donc ces organes de sentiment ne sont donnés que pour le sentiment; donc, les animaux sentent comme nous; donc, ce ne peut être que par un excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une ame d'une espèce différente de celle qui anime les brutes. Il est donc clair jusqu'à présent que ni les philosophes, ni moi, ne savons ce que c'est que cette ame : il m'est seulement prouvé que c'est quelque chose de commun entre l'animal appelé *homme*, et celui qu'on nomme *bête*. Voyons si cette faculté, commune à tous ces animaux, est matière ou non.

Il est impossible, me dit-on, que la matière pense. Je ne vois pas cette impossibilité. Si la pensée était un composé de la matière, comme ils me le disent, j'avouerais que la pensée devrait être étendue et divisible; mais si la pensée est un attribut de Dieu, donné à la matière, je ne vois pas qu'il soit nécessaire que cet attribut soit étendu et divisible; car je vois que Dieu a communiqué d'autres propriétés à la matière, lesquelles n'ont ni étendue ni divisibilité; le mouvement, la gravitation, par exemple, qui agit sans corps intermédiaires, et qui agit en raison directe de la masse et non des surfaces, et en raison doublée

inverse des distances, est une qualité réelle démontrée, et dont la cause est aussi cachée que celle de la pensée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce que je vois, et selon ce qui me paraît le plus probable; je vois que dans toute la nature les mêmes effets supposent une même cause. Ainsi, je juge que la même cause agit dans les bêtes et dans les hommes à proportion de leurs organes, et je crois que ce principe commun aux hommes et aux bêtes est un attribut donné par Dieu à la matière. Car si ce qu'on appelle *ame* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la pensée est son essence, ou bien je n'aurais aucune idée de cette substance. Aussi, tous ceux qui ont admis une ame immatérielle, ont été obligés de dire que cette ame pense toujours; mais j'en appelle à la conscience de tous les hommes : pensent-ils sans cesse? pensent-ils quand ils dorment d'un sommeil plein et profond? les bêtes ont-elles à tous momens des idées? quelqu'un qui est évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état, qui est réellement une mort passagère? Si l'ame ne pense pas toujours, il est donc absurde de reconnaître en l'homme une substance dont l'essence est de penser. Que pourrions-nous en conclure, sinon que Dieu a organisé les corps pour penser comme pour manger et pour digérer? En m'informant de l'histoire du genre humain, j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi sur cet article. Je lis un des plus anciens livres qui soient au monde, conservé par un peuple qui se prétend le plus ancien peuple; ce livre me dit que Dieu même semble penser comme moi; il m'apprend que Dieu a autrefois donné aux Juifs les lois les plus détaillées que jamais nation ait reçues; il daigne leur prescrire jusqu'à la manière dont

ils doivent aller à la garde-robe, et il ne leur dit pas un mot de leur ame; il ne leur parle que des peines et des récompenses temporelles : cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation qui crût la spiritualité et l'immortalité de l'ame.

On me dit bien que deux mille ans après, Dieu est venu apprendre aux hommes que leur ame est immortelle; mais moi qui suis d'une autre sphère, je ne puis m'empêcher d'être étonné de cette disparate que l'on met sur le compte de Dieu. Il semble étrange à ma raison que Dieu ait fait croire aux hommes le pour et le contre; mais si c'est un point de révélation où ma raison ne voit goutte, je me tais et j'adore en silence. Ce n'est pas à moi d'examiner ce qui a été révélé; je remarque seulement que ces livres révélés ne disent point que l'ame soit spirituelle; ils nous disent seulement qu'elle est immortelle. Je n'ai aucune peine à le croire; car il paraît aussi possible à Dieu de l'avoir formée (de quelque nature qu'elle soit) pour la conserver que pour la détruire. Ce Dieu qui peut comme il lui plaît conserver ou anéantir le mouvement d'un corps, peut assurément faire durer à jamais la faculté de penser dans une partie de ce corps : s'il nous a dit en effet que cette partie est immortelle, il faut en être persuadé.

Mais de quoi cette ame est-elle faite? c'est ce que l'être suprême n'a pas jugé à propos d'apprendre aux hommes. N'ayant donc pour me conduire dans ces recherches, que mes propres lumières, l'envie de connaitre quelque chose, et la sincérité de mon cœur, je cherche avec sincérité ce que ma raison me peut découvrir par elle-même; j'essaie ses forces, non pour la croire capable de porter tous ces poids immenses; mais pour la fortifier par cet exercice, et pour m'apprendre jusqu'où va son pouvoir. Ainsi, toujours prêt

à céder dès que la révélation me présentera ses barrières, je continue mes réflexions et mes conjectures uniquement comme philosophe, jusqu'à ce que ma raison ne puisse plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle ame est immortel.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si en effet Dieu a révélé l'immortalité de l'ame. Je me suppose toujours un philosophe d'un autre monde que celui-ci, et qui ne juge que par ma raison. Cette raison m'a appris que toutes les idées des hommes et des animaux leur viennent par les sens; et j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire lorsqu'on me dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens. Lorsqu'un homme a perdu son nez, ce nez perdu n'est non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes ses parties et qu'il ne soit plus un homme, n'est-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui reste le résultat de tout ce qui a péri? j'aimerais autant dire qu'il boit et mange après sa mort, que de dire qu'il lui reste des idées après sa mort; l'un n'est pas plus inconséquent que l'autre, et certainement il a fallu bien des siècles avant qu'on ait osé faire une si étonnante supposition. Je sais bien, encore une fois, que Dieu ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conserver cette petite partie du cerveau avec sa faculté; car de conserver cette faculté sans la partie, cela est aussi impossible que de conserver le rire d'un homme ou le chant d'un oiseau après la mort de l'oiseau et de l'homme. Dieu peut aussi avoir donné aux hommes et aux animaux une ame simple, immatérielle, et la conserver indépendamment

de leur corps. Cela lui est aussi possible que de créer un million de mondes de plus qu'il n'en a créé, et de donner aux hommes deux nez et quatre mains, des ailes et des griffes; mais pour croire qu'il a fait en effet toutes ces choses possibles, il me semble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, la sensation de l'homme, soit une chose immortelle; qui me prouvera qu'elle l'est? Quoi, moi qui ne sais point quelle est la nature de cette chose, j'affirmerai qu'elle est éternelle! moi qui sais que l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a dans cet homme une partie éternelle par sa nature! et tandis que je refuserai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme par la raison que l'homme le désire!

Il serait bien doux en effet de survivre à soi-même, de conserver éternellement la plus excellente partie de son être dans la destruction de l'autre, de vivre à jamais avec ses amis, etc.! Cette chimère (à l'envisager en ce seul sens) serait consolante dans des misères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le système de la métempsycose; mais ce système a-t-il plus de vraisemblance que les *Mille et une Nuits?* et n'est-il pas un fruit de l'imagination vive et absurde de la plupart des philosophes orientaux? Mais je suppose, malgré toutes les vraisemblances, que Dieu conserve après la mort de l'homme ce qu'on appelle son *ame,* et qu'il abandonne l'ame de la brute au train de la destruction ordinaire de toutes choses : je demande ce que l'homme y gagnera; je demande ce que l'esprit de Jacques a de commun avec Jacques quand il est mort?

Ce qui constitue la personne de Jacques, ce qui fait que Jacques est soi-même, et le même qu'il était hier

à ses propres yeux, c'est qu'il se ressouvient des idées qu'il avait hier, et que dans son entendement il unit son existence d'hier à celle d'aujourd'hui ; car s'il avait entièrement perdu la mémoire, son existence passée lui serait aussi étrangère que celle d'un autre homme; il ne serait pas plus le Jacques d'hier, la même personne, qu'il ne serait Socrate ou César. Or, je suppose que Jacques, dans sa dernière maladie, a perdu absolument la mémoire, et meurt par conséquent sans être ce même Jacques qui a vécu : Dieu rendra-t-il à son ame cette mémoire qu'il a perdue? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'existent plus? en ce cas, ne sera-ce pas un homme tout nouveau, aussi différent du premier, qu'un Indien l'est d'un Européen?

Mais on peut dire aussi que Jacques ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, son ame pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouissement ou après un transport au cerveau; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie, ne cesse pas d'être le même homme lorsqu'il a recouvré la mémoire : donc, l'ame de Jacques, s'il en a une, et qu'elle soit immortelle par la volonté du Créateur, comme on le suppose, pourra recouvrer la mémoire après sa mort, tout comme elle la recouvre après l'évanouissement pendant la vie; donc, Jacques sera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être proposées, et celui qui trouvera une manière sûre de résoudre l'équation de cette inconnue, sera, je pense, un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres; je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque : c'est assez pour moi que je voie jusqu'où je peux aller. Je n'assure point que j'ai des démonstrations contre la spiritualité et l'immortalité de l'ame; mais toutes les

vraisemblances sont contre elles; et il est également injuste et déraisonnable de vouloir une démonstration dans une recherche qui n'est susceptible que de conjectures.

Seulement il faut prévenir l'esprit de ceux qui croiraient la mortalité de l'ame contraire au bien de la société, et les faire souvenir que les anciens Juifs, dont ils admirent les lois, croyaient l'ame matérielle et mortelle, sans compter de grandes sectes de philosophes qui valaient bien les Juifs et qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE VII.

Si l'homme est libre.

PEUT-ÊTRE n'y a-t-il pas de question plus simple que celle de la liberté; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philosophes ont hérissé cette matière, et la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de Dieu son secret et de concilier sa prescience avec le libre arbitre, sont cause que l'idée de la liberté s'est obscurcie à force de prétendre l'éclaircir. On s'est si bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *liberté*, sans se ressouvenir de toutes les difficultés qui marchent à sa suite, qu'on ne s'entend presque plus à présent quand on demande si l'homme est libre.

Ce n'est plus ici le lieu de feindre un être doué de raison, lequel n'est point homme, et qui examine avec indifférence ce que c'est que l'homme; c'est ici au contraire qu'il faut que chaque homme rentre dans soi-même, et qu'il se rende témoignage de son propre sentiment.

Dépouillons d'abord la question de toutes les chi-

mères dont on a coutume de l'embarrasser, et définissons ce que nous entendons par ce mot *liberté*. La liberté est uniquement le pouvoir d'agir. Si une pierre se mouvait par son choix, elle serait libre; les animaux et les hommes ont ce pouvoir; donc, ils sont libres. Je puis à toute force contester cette faculté aux animaux; je puis me figurer, si je veux abuser de ma raison, que les bêtes qui me ressemblent en tout le reste, diffèrent de moi en ce seul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni sensations, ni désirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les apparences. Je forgerai des systèmes, c'est-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature; mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, et que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma pensée à telle ou telle considération, etc. Si quelqu'un vient me dire : Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas; vous avez un sentiment qui vous trompe, comme vous croyez voir le soleil large de deux pieds, quoiqu'il soit en grosseur, par rapport à la terre, à peu près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un : Le cas est différent : Dieu ne m'a point trompé en me faisant voir ce qui est éloigné de moi d'une grosseur proportionnée à sa distance; telles sont les lois mathématiques de l'optique, que je ne puis et ne dois apercevoir les objets qu'en raison directe de leur grosseur et de leur éloignement; et telle est la nature de mes organes, que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pourrais voir aucun objet sur la terre. Il en est de même du sens de l'ouïe et de celui de l'odorat. Je n'ai les sensations plus ou moins fortes, toutes choses égales, que selon que les corps sonores et odoriférans sont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela au-

cune erreur : mais si je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, Dieu m'aurait créé exprès pour me tromper, de même que s'il me fesait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas; et il ne résulterait rien de cette tromperie, sinon une absurdité dans la manière d'agir d'un être suprême infiniment sage.

Et qu'on ne dise pas qu'il est indigne d'un philosophe de recourir ici à Dieu. Car, premièrement, ce Dieu étant prouvé, il est démontré que c'est lui qui est la cause de ma liberté en cas que je sois libre; et qu'il est l'auteur absurde de mon erreur, si m'ayant fait un être purement patient sans volonté, il me fait accroire que je suis agent et que je suis libre.

Secondement, s'il n'y avait point de Dieu, qui est-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur ? qui m'aurait donné ce sentiment de liberté en me mettant dans l'esclavage ? serait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir l'intelligence ? Je ne puis être instruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir; je ne puis avoir reçu de Dieu le sentiment de ma volonté sans en avoir une; j'ai réellement une volonté, donc je suis un agent.

Vouloir et agir, c'est précisément la même chose qu'être libre. Dieu lui-même ne peut être libre que dans ce sens. Il a voulu et il a agi selon sa volonté. Si on supposait sa volonté déterminée nécessairement; si on disait : Il a été nécessité à vouloir ce qu'il a fait, on tomberait dans une aussi grande absurdité que si on disait : Il y a un Dieu, et il n'y a point de Dieu; car si Dieu était nécessité, il ne serait plus agent, il serait patient, et il ne serait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérités fondamentales enchaînées les unes aux autres. Il y a quelque chose qui existe, donc quelque être est de toute éter-

nité; donc, cet être existe par lui-même d'une nécessité absolue; donc, il est infini; donc, tous les autres êtres viennent de lui sans qu'on sache comment; donc, il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement et la vie; donc, il nous a donné cette liberté que nous sentons en nous, comme il nous a donné la vie que nous sentons en nous.

La liberté dans Dieu est le pouvoir de penser toujours tout ce qu'il veut, et d'opérer toujours tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de Dieu à l'homme est le pouvoir faible, limité et passager, de s'appliquer à quelques pensées, et d'opérer certains mouvemens. La liberté des enfans qui ne réfléchissent point encore, et des espèces d'animaux qui ne réfléchissent jamais, consiste à vouloir et à opérer des mouvemens seulement. Sur quel fondement a-t-on pu imaginer qu'il n'y a point de liberté? Voici les causes de cette erreur : on a d'abord remarqué que nous avons souvent des passions violentes qui nous entraînent malgré nous. Un homme voudrait ne pas aimer une maîtresse infidèle, et ses désirs, plus forts que sa raison, le ramènent vers elle; on s'emporte à des actions violentes dans des mouvemens de colère qu'on ne peut maîtriser; on souhaite de mener une vie tranquille, et l'ambition nous rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés presque toute notre vie, ont fait croire que nous sommes liés de même dans tout le reste; et on a dit : L'homme est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses violentes dont il sent l'agitation; tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il n'est pas plus le maître : c'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais il est toujours esclave.

Ce raisonnement, qui n'est que la logique de la faiblesse humaine, est tout semblable à celui-ci : Les hommes sont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de santé.

Or, qui ne voit l'impertinence de cette conclusion? qui ne voit au contraire que de sentir sa maladie est une preuve indubitable qu'on a eu de la santé, et que sentir son esclavage et son impuissance, prouve invinciblement qu'on a eu de la puissance et de la liberté?

Lorsque vous aviez cette passion furieuse, votre volonté n'était plus obéie par vos sens : alors vous n'étiez pas plus libre que lorsqu'une paralysie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez remuer. Si un homme était toute sa vie dominé par des passions violentes, ou par des images qui occupassent sans cesse son cerveau, il lui manquerait cette partie de l'humanité qui consiste à pouvoir penser quelquefois ce qu'on veut; et c'est le cas où sont plusieurs fous qu'on renferme, et même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il est bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raison que nous ne sommes pas tous également éclairés, également robustes, etc. La liberté et la santé de l'ame; peu de gens ont cette santé entière et inaltérable. Notre liberté est faible et bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuse. Mais quelques efforts que nous fassions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre notre raison souveraine de tous nos désirs; il y aura toujours dans notre ame comme dans notre corps des mouvemens involontaires. Nous ne sommes ni libres, ni sages, ni forts, ni sains, ni spirituels, que dans un très-petit degré. Si nous étions toujours libres, nous serions ce que Dieu est. Contentons-nous d'un partage conve-

nable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choses mêmes dont nous sentons la jouissance, et parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une conversation vive, ou dans les douleurs d'une maladie qui appesantira ma tête, j'aurai beau vouloir chercher combien fait la trente-cinquième partie de quatre-vingt-quinze tiers et demi multipliés par vingt-cinq dix-neuvièmes et trois quarts; je n'aurai pas la liberté de faire une combinaison pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puissance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté sont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui est obéie quelquefois par nos sens. « Mais cette » volonté, disent-ils, est nécessairement déterminée » comme une balance toujours emportée par le plus » grand poids; l'homme ne veut que ce qu'il juge le » meilleur; son entendement n'est pas le maître de » ne pas juger bon ce qui lui paraît bon. L'entende- » ment agit nécessairement : la volonté est déter- » minée par une volonté absolue : donc, l'homme n'est » pas libre. »

Cet argument, qui est très-éblouissant, mais qui dans le fond n'est qu'un sophisme, a séduit beaucoup de monde, parce que les hommes ne font presque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi consiste le défaut de ce raisonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choses dont l'idée lui est présente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'opéra, s'il n'avait l'idée de l'opéra; et il ne souhaiterait point d'y aller et ne se déterminerait point à y aller, si son entendement ne lui représentait point

ce spectacle comme une chose agréable. Or, c'est en cela même que consiste sa liberté; c'est dans le pouvoir de se déterminer soi-même à faire ce qui lui paraît bon : vouloir ce qui ne lui ferait pas plaisir, est une contradiction formelle et une impossibilité. L'homme se détermine à ce qui lui semble le meilleur, et cela est incontestable; mais le point de la question est de savoir s'il a en soi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de se déterminer ou non. Ceux qui disent : *L'assentiment de l'esprit est nécessaire et détermine nécessairement la volonté*, supposent que l'esprit agit physiquement sur la volonté. Ils disent une absurdité visible; car ils supposent qu'une pensée est un petit être réel qui agit réellement sur un autre être nommé la volonté; et ils ne font pas réflexion que ces mots *la volonté*, *l'entendement*, etc. ne sont que des idées abstraites, inventées pour mettre de la clarté et de l'ordre dans nos discours, et qui ne signifient autre chose sinon l'homme *pensant* et l'homme *voulant*. L'*entendement* et la *volonté* n'existent donc pas réellement comme des êtres différens, et il est impertinent de dire que l'un agit sur l'autre.

S'ils ne supposent pas que l'esprit agisse physiquement sur la volonté, il faut qu'ils disent, ou que l'homme est libre, ou que Dieu agit pour l'homme, détermine l'homme, et est éternellement occupé à tromper l'homme; auquel cas ils avouent au moins que Dieu est libre. Si Dieu est libre, la liberté est donc possible, l'homme peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune raison pour dire que l'homme ne l'est pas.

Ils ont beau dire, l'homme est déterminé par le plaisir; c'est confesser, sans qu'ils y pensent, la liberté; puisque faire ce qui fait plaisir c'est être libre.

Dieu, encore une fois, ne peut être libre que de cette

façon. Il ne peut opérer que selon son plaisir. Tous les sophismes contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de Dieu.

Le dernier refuge des ennemis de la liberté est cet argument-ci :

« Dieu sait certainement qu'une chose arrivera; il » n'est donc pas au pouvoir de l'homme de ne la pas » faire. »

Premièrement, remarquez que cet argument attaquerait encore cette liberté qu'on est obligé de reconnaître dans Dieu. On peut dire : Dieu sait ce qui arrivera; il n'est pas en son pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera. Que prouve donc ce raisonnement tant rebattu? rien autre chose sinon que nous ne savons et ne pouvons savoir ce que c'est que la prescience de Dieu, et que tous ses attributs sont pour nous des abîmes impénétrables.

Nous savons démonstrativement que si Dieu existe, Dieu est libre; nous savons en même temps qu'il sait tout : mais cette prescience et cette omniscience sont aussi incompréhensibles pour nous que son immensité, sa durée infinie déjà passée, sa durée infinie à venir, la création, la conservation de l'univers, et tant d'autres choses que nous ne pouvons ni nier ni connaître.

Cette dispute sur la prescience de Dieu n'a causé tant de querelles, que parce qu'on est ignorant et présomptueux. Que coûtait-il de dire : Je ne sais point ce que sont les attributs de Dieu, et je ne suis point fait pour embrasser son essence? mais c'est ce qu'un bachelier ou licencié se gardera bien d'avouer : c'est ce qui les a rendus les plus absurdes des hommes, et fait d'une science sacrée un misérable charlatanisme (1).

(1) On verra dans les ouvrages suivans que M. de Voltaire n'a pas

CHAPITRE VIII.

De l'homme considéré comme un être sociable.

Le grand dessein de l'auteur de la nature semble être de conserver chaque individu un certain temps, et de perpétuer son espèce. Tout animal est toujours entraîné par un instinct invincible à tout ce qui peut tendre à sa conservation; et il y a des momens où il est emporté par un instinct presque aussi fort à l'accouplement et à la propagation, sans que nous puissions jamais dire comment tout cela se fait.

Les animaux les plus sauvages et les plus solitaires sortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, et se sentent liés pour quelques mois par des chaînes invisibles à des femelles et à des petits qui en naissent; après quoi ils oublient cette famille passagère, et retournent à la férocité de leur solitude, jusqu'à ce que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en sortir. D'autres espèces sont formées par la nature pour vivre toujours ensemble, les unes dans une société réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les castors, et quelques espèces d'oiseaux; les autres sont seulement rassemblées par un instinct plus aveugle qui les unit sans objet et sans dessein apparent, comme les troupeaux sur la terre et les harengs dans la mer.

L'homme n'est pas certainement poussé par son instinct à former une société policée telle que les fourmis et les abeilles; mais à considérer ses besoins, ses passions et sa raison : on voit bien qu'il n'a

toujours eu la même opinion sur la liberté métaphysique de l'homme : ses sentimens à cet égard changèrent dans un âge plus avancé, et il a mis, dans la discussion de ces matières abstraites, une force et une clarté qu'on trouve bien rarement chez d'autres écrivains.

pas dû rester long-temps dans un état entièrement sauvage.

Il suffit, pour que l'univers soit ce qu'il est aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le soin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, et leur amour naturel pour leurs enfans, auront bientôt éveillé leur industrie, et donné naissance au commencement grossier des arts. Deux familles auront eu besoin l'une de l'autre sitôt qu'elles auront été formées, et de ces besoins seront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'est pas comme les autres animaux qui n'ont que l'instinct de l'amour-propre et celui de l'accouplement; non-seulement il a cet amour-propre nécessaire pour sa conservation, mais il a aussi pour son espèce une bienveillance naturelle qui ne se remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en passant un chien de la même mère déchiré en mille pièces et tout sanglant, elle en prendra un morceau sans concevoir la moindre pitié, et continuera son chemin; et cependant cette même chienne défendra son petit, et mourra en combattant plutôt que de souffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus sauvage voie un joli enfant près d'être dévoré par quelque animal, il sentira malgré lui une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naitre, et un désir d'aller à son secours. Il est vrai que ce sentiment de pitié et de bienveillance est souvent étouffé par la fureur de l'amour-propre : aussi la nature sage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous-mêmes; c'est déjà beaucoup que nous ayons cette bienveillance qui nous dispose à l'union avec les hommes.

Mais cette bienveillance serait encore un faible secours pour nous faire vivre en société : elle n'au-

rait jamais pu servir à fonder de grands empires et des villes florissantes, si nous n'avions pas eu de grandes passions.

Ces passions, dont l'abus fait à la vérité tant de mal, sont en effet la principale cause de l'ordre que nous voyons aujourd'hui sur la terre. L'orgueil est surtout le principal instrument avec lequel on a bâti ce bel édifice de la société. A peine les besoins eurent rassemblé quelques hommes, que les plus adroits d'entre eux s'aperçurent que tous ces hommes étaient nés avec un orgueil indomptable aussi-bien qu'avec un penchant invincible pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur persuader que, s'ils fesaient pour le bien commun de la société quelque chose qui leur coûtât un peu de leur bien-être, leur orgueil en serait amplement dédommagé.

On distingua donc de bonne heure les hommes en deux classes : la première, des hommes divins qui sacrifient leur amour-propre au bien public ; la seconde, des misérables qui n'aiment qu'eux-mêmes : tout le monde voulut et veut être encore de la première classe, quoique tout le monde soit, dans le fond du cœur, de la seconde ; et les hommes les plus lâches et les plus abandonnés à leurs propres désirs, crièrent plus haut que les autres qu'il fallait tout immoler au bien public. L'envie de commander, qui est une des branches de l'orgueil, et qui se remarque aussi visiblement dans un pédant de collége et dans un bailli de village que dans un pape et dans un empereur, excita encore puissamment l'industrie humaine pour amener les hommes à obéir à d'autres hommes; il fallut leur faire connaître clairement qu'on en savait plus qu'eux, et qu'on leur serait utile.

Il fallut surtout se servir de leur avarice pour acheter leur obéissance. On ne pouvait leur donner beau-

coup sans avoir beaucoup, et cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin sans le secours de l'envie, passion très-naturelle que les hommes déguisent toujours sous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la paresse et aiguisa le génie de quiconque vit son voisin puissant et heureux. Ainsi, de proche en proche, les passions seules réunirent les hommes et tirèrent du sein de la terre tous les arts et tous les plaisirs. C'est avec ce ressort que Dieu, appelé par Platon l'éternel géomètre, et que j'appelle ici l'éternel machiniste, a animé et embelli la nature : les passions sont les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raisonneurs de nos jours qui veulent établir la chimère que l'homme était né sans passions, et qu'il n'en a eu que pour avoir désobéi à Dieu, auraient aussi bien fait de dire que l'homme était d'abord une belle statue que Dieu avait formée, et que cette statue fut depuis animée par le diable.

L'amour-propre et toutes ses branches sont aussi nécessaires à l'homme que le sang qui coule dans ses veines; et ceux qui veulent lui ôter ses passions parce qu'elles sont dangereuses, ressemblent à celui qui voudrait ôter à un homme tout son sang parce qu'il peut tomber en apoplexie.

Que dirions-nous de celui qui prétendrait que les vents sont une invention du diable, parce qu'ils submergent quelques vaisseaux, et qui ne songerait pas que c'est un bienfait de Dieu par lequel le commerce réunit tous les endroits de la terre que des mers immenses divisent ? Il est donc très-clair que c'est à nos passions et à nos besoins que nous devons cet ordre et ces inventions utiles dont nous avons enrichi l'univers; et il est très-vraisemblable que Dieu ne nous a donné

ces besoins, ces passions, qu'afin que notre industrie les tournât à notre avantage. Que si beaucoup d'hommes en ont abusé, ce n'est pas à nous à nous plaindre d'un bienfait dont on a fait un mauvais usage. Dieu a daigné mettre sur la terre mille nourritures délicieuses pour l'homme : la gourmandise de ceux qui ont tourné cette nourriture en poison mortel pour eux, ne peut servir de reproche contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu et du vice.

Pour qu'une société subsistât, il fallait des lois, comme il faut des règles à chaque jeu. La plupart de ces lois semblent arbitraires; elles dépendent des intérêts, des passions et des opinions de ceux qui les ont inventées, et de la nature du climat où les hommes se sont assemblés en société. Dans un pays chaud où le vin rendrait furieux, on a jugé à propos de faire un crime d'en boire; en d'autres climats plus froids, il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici, un homme doit se contenter d'une femme; là, il lui est permis d'en avoir autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays, les pères et les mères supplient les étrangers de vouloir bien coucher avec leurs filles; partout ailleurs, une fille qui s'est livrée à un homme est déshonorée. A Sparte, on encourageait l'adultère; à Athènes, il était puni de mort. Chez les Romains, les pères eurent droit de vie et de mort sur leurs enfans. En Normandie, un père ne peut pas ôter seulement une obole de son bien au fils le plus désobéissant. Le nom de roi est sacré chez beaucoup de nations, et en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples qui se conduisent si différemment, se réunissent tous en ce point, qu'ils appellent

vertueux ce qui est conforme aux lois qu'ils ont établies, et *criminel* ce qui leur est contraire. Ainsi, un homme qui s'opposera en Hollande au pouvoir arbitraire, sera un homme très-vertueux; et celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain, sera condamné au dernier supplice. Le même Juif qui à Metz serait envoyé aux galères s'il avait deux femmes, en aura quatre à Constantinople, et en sera plus estimé des Musulmans.

La plupart des lois se contrarient si visiblement, qu'il importe assez peu par quelles lois un état se gouverne; mais ce qui importe beaucoup c'est que les lois, une fois établies, soient exécutées. Ainsi, il n'est d'aucune conséquence qu'il y ait telles ou telles règles pour les jeux de dés et de cartes; mais on ne pourra jouer un seul moment si l'on ne suit pas à la rigueur ces règles arbitraires dont on sera convenu (1).

(1) Nous croyons, au contraire, qu'il ne doit y avoir presque rien d'arbitraire dans les lois. 1.° La raison suffit pour nous faire connaître les droits des hommes, droits qui dérivent tous de cette maxime simple, qu'entre deux êtres sensibles, égaux par la nature, il est contre l'ordre que l'un fasse son bonheur aux dépens de l'autre. 2.° La raison montre également qu'il est utile en général au bien des sociétés que les droits de chacun soient respectés, et que c'est en assurant ces droits d'une manière inviolable qu'on peut parvenir, soit à procurer à l'espèce humaine tout le bonheur dont elle est susceptible, soit à le partager entre les individus avec la plus grande égalité possible. Qu'on examine ensuite les différentes lois, on verra que les unes tendent à maintenir ces droits, que les autres y donnent atteinte; que les unes sont conformes à l'intérêt général, que les autres y sont contraires. Elles sont donc ou justes ou injustes par elles-mêmes. Il ne suffit donc pas que la société soit réglée par des lois, il faut que ces lois soient justes. Il ne suffit pas que les individus se conforment aux lois établies, il faut que ces lois elles-mêmes se conforment à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il est arbitraire de faire cette loi ou une loi contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'est seulement avouer qu'on ignore si cette loi est conforme ou contraire à la justice. Un médecin peut dire : Il est indifférent de donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipéca-

La vertu et le vice, le bien et le mal moral, est donc, en tout pays, ce qui est utile ou nuisible à la société; et dans tous les lieux et dans tous les temps, celui qui sacrifie le plus au public est celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne sont autre chose que les actions dont nous retirons de l'avantage, et les crimes les actions qui nous sont contraires. La vertu est l'habitude de faire de ces choses qui plaisent aux hommes, et le vice l'habitude de faire des choses qui leur déplaisent.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat soit précisément ce qu'on appelle vice dans un autre, et que la plupart des règles du bien et du mal diffèrent comme les langages et les habillemens, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles dont les hommes sont obligés de convenir par tout l'univers malgré qu'ils en aient. Dieu n'a pas dit à la vérité aux hommes, voici des lois que je vous donne de ma bouche, par lesquelles je veux que vous vous gouverniez; mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux. Il a donné aux abeilles un instinct puissant par lequel elles travaillent et se nourrissent ensemble; et il a donné à l'homme certains sentimens dont il ne peut jamais se défaire, et qui sont les liens éternels et les premières lois de la société dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre espèce est née, par exemple, avec nous, et agit toujours en nous, à moins qu'elle ne soit combattue par l'amour-propre, qui doit toujours l'em-

cuanha; mais cela signifie, il faut lui donner un vomitif, et j'ignore lequel des deux remèdes convient le mieux à son état. Dans la législation, comme dans la médecine, comme dans les travaux des arts physiques, il n'y a de l'arbitraire que parce que nous ignorons les conséquences des deux moyens qui dès-lors nous paraissent indifférens. L'arbitraire naît de notre ignorance et non de la nature des choses.

porter sur elle. Ainsi un homme est toujours porté à assister un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le sauvage le plus barbare revenant du carnage, et dégouttant du sang des ennemis qu'il a mangés, s'attendrira à la vue des souffrances de son camarade, et lui donnera tous les secours qui dépendront de lui.

L'adultère et l'amour des garçons seront permis chez beaucoup de nations : mais vous n'en trouverez aucune dans laquelle il soit permis de manquer à sa parole; parce que la société peut bien subsister entre des adultères et des garçons qui s'aiment, mais non pas entre des gens qui se feraient gloire de se tromper les uns les autres.

Le larcin était en honneur à Sparte, parce que tous les biens étaient communs : mais dès que vous avez établi le *tien* et le *mien*, il vous sera alors impossible de ne pas regarder le vol comme contraire à la société, et par conséquent comme injuste.

Il est si vrai que le bien de la société est la seule mesure du bien et du mal moral, que nous sommes forcés de changer, selon le besoin, toutes les idées que nous nous sommes formées du juste et de l'injuste.

Nous avons de l'horreur pour un père qui couche avec sa fille, et nous flétrissons aussi du nom d'incestueux le frère qui abuse de sa sœur; mais dans une colonie naissante où il ne restera qu'un père avec un fils et deux filles, nous regarderons comme une très-bonne action le soin que prendra cette famille de ne pas laisser périr l'espèce.

Un frère qui tue son frère est un monstre; mais un frère qui n'aurait eu d'autres moyens de sauver sa patrie que de sacrifier son frère, serait un homme divin.

Nous aimons tous la vérité, et nous en fesons une

vertu, parce qu'il est de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au mensonge que, de toutes les mauvaises actions, c'est la plus facile à cacher, et celle qui coûte le moins à commettre; mais dans combien d'occasions le mensonge ne devient-il pas une action héroïque? Quand il s'agit, par exemple, de sauver un ami, celui qui en ce cas dirait la vérité, serait couvert d'opprobre : et nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, et un frère qui, pouvant conserver la vie à son frère par un mensonge, aimerait mieux l'abandonner en disant vrai. La mémoire de M. de Thou, qui eut le coup coupé pour n'avoir pas révélé la conspiration de *Cinq-Mars*, est en bénédiction chez les Français; s'il n'avait point menti, elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne sera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime et de la vertu, du bien et du mal moral; il n'y aura donc point de bien en soi et indépendant de l'homme? Je demanderai à ceux qui font cette question, s'il y a du froid et du chaud, du doux et de l'amer, de la bonne et de la mauvaise odeur, autrement que par rapport à nous? N'est-il pas vrai qu'un homme qui prétendrait que la chaleur existe toute seule serait un raisonneur très-ridicule? Pourquoi donc celui qui prétend que le bien moral existe indépendamment de nous raisonnerait-il mieux? Notre bien et notre mal physique n'ont d'existence que par rapport à nous; pourquoi notre bien et notre mal moral seraient-ils dans un autre cas?

Les vues du Créateur, qui voulait que l'homme vécût en société, ne sont-elles pas suffisamment remplies? S'il y avait quelque loi tombée du ciel, qui eût enseigné aux humains la volonté de Dieu bien clairement, alors le bien moral ne serait autre chose que

la conformité à cette loi. Quand Dieu aura dit aux hommes : « Je veux qu'il y ait tant de royaumes sur » la terre, et pas une république. Je veux que les » cadets aient tout le bien des pères, et qu'on punisse » de mort quiconque mangera des dindons ou du co- » chon ; » alors ces lois deviendront certainement la règle immuable du bien et du mal. Mais comme Dieu n'a pas daigné, que je sache, se mêler ainsi de notre conduite, il faut nous en tenir aux présens qu'ils nous a faits. Ces présens sont la raison, l'amour-propre, la bienveillance pour notre espèce, les besoins, les passions, tous moyens par lesquels nous avons établi la société.

Bien des gens sont prêts ici à me dire : Si je trouve mon bien-être à déranger votre société, à tuer, à voler, à calomnier, je ne serai donc retenu par rien, et je pourrai m'abandonner sans scrupule à toutes mes passions ? Je n'ai autre chose à dire à ces gens-là, sinon que probablement ils seront pendus, ainsi que je ferai tuer les loups qui voudront enlever mes moutons ; c'est précisément pour eux que les lois sont faites, comme les tuiles ont été inventées contre la grêle et contre la pluie.

A l'égard des princes qui ont la force en main, et qui en abusent pour désoler le monde, qui envoient à la mort une partie des hommes, et réduisent l'autre à la misère, c'est la faute des hommes s'ils souffrent ces ravages abominables, que souvent même ils honorent du nom de vertu ; ils n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes, aux mauvaises lois qu'ils ont faites, ou au peu de courage qui les empêche de faire exécuter de bonnes lois.

Tous ces princes qui ont fait tant de mal aux hommes, sont les premiers à crier que Dieu a donné des règles du bien et du mal. Il n'y a aucun de ces

fléaux de la terre qui ne fasse des actes solennels de religion; et je ne vois pas qu'on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. C'est un malheur attaché à l'humanité que, malgré toute l'envie que nous avons de nous conserver, nous nous détruisons mutuellement avec fureur et avec folie. Presque tous les animaux se mangent les uns les autres, et dans l'espèce humaine les mâles s'exterminent par la guerre. Il semble encore que Dieu ait prévu cette calamité en fesant naitre parmi nous plus de mâles que de femelles : en effet, les peuples qui semblent avoir songé de plus près aux intérêts de l'humanité, et qui tiennent des registres exacts des naissances et des morts, se sont aperçus que, l'un portant l'autre, il naît, tous les ans, un douzième de mâles plus que de femelles.

De tout ceci il sera aisé de voir qu'il est très-vraisemblable que tous ces meurtres et ces brigandages sont funestes à la société, sans intéresser en rien la divinité. Dieu a mis les hommes et les animaux sur la terre, c'est à eux de s'y conduire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée; malheur au taureau qui sera attaqué par un lion, et aux moutons qui seront rencontrés par les loups. Mais si un mouton allait dire à un loup : Tu manques au bien moral, et Dieu te punira; le loup lui répondrait : Je fais mon bien physique, et il y a apparence que Dieu ne se soucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger et du chien qui pouvaient le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un être suprême nous eût donné des lois, et nous eût proposé des peines et des récompenses! qu'il nous eût dit : Ceci est vice en soi, ceci est vertu en soi. Mais nous sommes si loin d'avoir des règles du bien et du mal, que de tous ceux

qui ont osé donner des lois aux hommes de la part de Dieu, il n'y en a pas un qui ait donné la dix-millième partie des règles dont nous avons besoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner sans réserve à toutes les fureurs de ses désirs effrénés, et que n'y ayant en soi ni vertu ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille soldats bien affectionnés à son service; encore risquera-t-il beaucoup en se déclarant ainsi l'ennemi du genre humain. Mais si cet homme n'est qu'un simple particulier, pour peu qu'il ait de raison, il verra qu'il a choisi un très-mauvais parti, et qu'il sera puni infailliblement, soit par les châtimens si sagement inventés par les hommes contre les ennemis de la société, soit par la seule crainte du châtiment, laquelle est un supplice assez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les lois, est d'ordinaire la plus misérable. Il est moralement impossible qu'un méchant homme ne soit pas reconnu; et dès qu'il est seulement soupçonné, il doit s'apercevoir qu'il est l'objet du mépris et de l'horreur. Or, Dieu nous a sagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais souffrir que les autres hommes nous haïssent et nous méprisent; être méprisé de ceux avec qui l'on vit est une chose que personne n'a jamais pu et ne pourra jamais supporter. C'est peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injustices des hommes; c'est par cette crainte mutuelle que Dieu a jugé à propos de les lier. Ainsi, tout homme raisonnable conclura qu'il est visiblement de son intérêt d'être honnête homme. La connaissance qu'il aura du cœur humain, et la persuasion où il sera qu'il n'y a en soi ni vertu, ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen,

et de remplir tous les devoirs de la vie. Aussi remarque-t-on que les philosophes (qu'on baptise du nom d'incrédules et de libertins) ont été dans tous les temps les plus honnêtes gens du monde. Sans faire ici une liste de tous les grands hommes de l'antiquité, on sait que *La Mothe Le Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIII*, *Bayle*, *Locke*, *Spinosa*, milord *Shaftesbury*, *Collins*, etc., étaient des hommes d'une vertu rigide; et ce n'est pas seulement la crainte du mépris des hommes qui a fait leurs vertus, c'était le goût de la vertu même. Un esprit droit est honnête homme par la même raison que celui qui n'a pas le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuitz à du vin de Brie, et des perdrix du Mans à la chair de cheval. Une saine éducation perpétue ces sentimens chez tous les hommes, et de là est venu ce sentiment universel qu'on appelle *honneur*, dont les plus corrompus ne peuvent se défaire, et qui est le pivot de la société. Ceux qui auraient besoin du secours de la religion pour être honnêtes gens seraient bien à plaindre; et il faudrait que ce fussent des monstres de la société, s'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes les sentimens nécessaires à cette société; et s'ils étaient obligés d'emprunter d'ailleurs ce qui doit se trouver dans notre nature.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

1766.

PREMIÈRE QUESTION.

Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? que deviendras-tu? c'est une question qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, et comment le même terrain produit des fruits si divers? ces êtres insensibles et muets, quoique enrichis d'une faculté divine, me laissent à mon ignorance et à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différens, qui tous ont le mouvement et le communiquent, qui jouissent des mêmes sensations que moi; qui ont une mesure d'idées et de mémoire avec toutes les passions. Ils savent encore moins que moi ce qu'ils sont, pourquoi ils sont, et ce qu'ils deviennent.

Je soupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes qui roulent autour des soleils innombrables qui remplissent l'espace, sont peuplées d'êtres sensibles et pensans; mais une barrière éternelle nous sépare, et aucun de ces habitans des autres globes ne s'est communiqué à nous.

M. le prieur, dans le *Spectacle de la nature*, a dit à M. le chevalier, que les astres étaient faits pour la terre, et la terre, ainsi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du soleil; comme les mouvemens réguliers et proportionnels des astres peuvent éternellement subsister sans qu'il y ait des hommes;

comme il y a sur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes semblables, j'ai pensé que M. le prieur avait un peu trop d'amour-propre en se flattant que tout avait été fait pour lui; j'ai vu que l'homme, pendant sa vie, est dévoré par tous les animaux s'il est sans défense; et que tous le dévorent encore après sa mort. Ainsi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur et M. le chevalier fussent les rois de la nature. Esclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, resserré dans un point, et entouré de l'immensité, je commence par me chercher moi-même.

II. *Notre faiblesse.*

Je suis un faible animal; je n'ai en naissant ni force, ni connaissance, ni instinct; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à se développer. Cette force augmente en moi jusqu'au temps où, ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même jusqu'à son terme, et ensuite s'évanouit insensiblement par degrés.

Quelle est cette mécanique qui accroît de moment en moment les forces de mes membres jusqu'à la borne prescrite? Je l'ignore; et ceux qui ont passé leur vie à chercher cette cause n'en savent pas plus que moi.

Quel est cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conserve dans ma mémoire? Ceux qui sont payés pour le savoir, l'ont inutilement cherché; nous sommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III. *Comment puis-je penser?*

Les livres faits depuis deux mille ans, m'ont-ils appris quelque chose? Il nous vient quelquefois des envies de savoir comment nous pensons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de savoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raison; je lui ai demandé ce qu'elle est : cette question l'a toujours confondue.

J'ai essayé de découvrir par elle si les mêmes ressorts qui me font digérer, qui me font marcher, sont ceux par lesquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment et pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim fesait languir mon corps, et comment elles renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une si grande différence entre des pensées et la nourriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait, et une autre substance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous sommes deux, j'ai senti grossièrement que je suis un seul; et cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes semblables, qui cultivent la terre, notre mère commune, avec beaucoup d'industrie, s'ils sentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philosophie qu'ils possédaient en eux une substance immortelle, et cependant formée de rien, existante sans étendue, agissant sur leurs nerfs sans y toucher, envoyée expressément dans le ventre de leur mère six semaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, et ont continué à labourer leurs champs sans me répondre.

IV. *M'est-il nécessaire de savoir?*

Voyant donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas seulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, et ne se doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, de l'esprit, etc., voyant même qu'ils se moquaient souvent de ce que je voulais le savoir, j'ai soupçonné qu'il n'était point du tout nécessaire que nous le sussions. J'ai pensé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; et j'ai cru que les choses auxquelles nous ne pouvions atteindre ne sont pas notre partage. Mais malgré ce désespoir, je ne laisse pas de désirer d'être instruit, et ma curiosité trompée est toujours insatiable.

V. *Aristote, Descartes et Gassendi.*

Aristote commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse; Descartes a délayé cette pensée, et tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce Descartes surtout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point; il est si sûr de son fait quand il se trompe grossièrement en physique; il a bâti un monde si imaginaire; ses tourbillons et ses trois élémens sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'ame, après qu'il m'a tant trompé sur les corps. Qu'on fasse son éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne fasse pas celui de ses romans philosophiques, méprisés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit, ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire

qu'Homère naquit avec l'Iliade dans la tête. Il est bien vrai qu'Homère, en naissant, avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite acquis des idées poétiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin l'Iliade. Nous apportons en naissant le germe de tout ce qui se développe en nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que Raphaël et Michel-Ange n'apportèrent en naissant de pinceaux et de couleurs.

Descartes, pour tâcher d'accorder les parties éparses de ses chimères, supposa que l'homme pense toujours; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir, et ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience et celle du genre humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour et la nuit sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman, a été de dire qu'on pensait toujours, mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, et qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez? Gassendi se moqua comme il le devait de ce système extravagant. Savez-vous ce qui en arriva? on prit Gassendi et Descartes pour des athées, parce qu'ils raisonnaient.

VI. *Les bêtes.*

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes en avaient tou-

jours aussi ; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit, et du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a de la mémoire, et qu'il combine quelques idées. Ainsi donc, si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame, la pensée du chien était aussi l'essence de la sienne, et si l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en eussent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons et de la matière cannelée, osa dire que les bêtes étaient de pures machines qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, et qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce système était aussi ridicule que l'autre ; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance, on le traita d'impie ; on prétendit que ce système répugnait à l'Écriture sainte, qui dit dans la *Genèse que Dieu a fait un pacte avec les animaux, et qu'il leur redemandera le sang des hommes qu'ils auront mordus et mangés ;* ce qui suppose manifestement dans les bêtes l'intelligence, la connaissance du bien et du mal.

VII. *L'expérience.*

Ne mêlons jamais l'Ecriture sainte dans nos disputes philosophiques ; ce sont des choses trop hétérogènes, et qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes, et cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience ; et certainement,

si nous ne parvenons que par l'expérience, et par une suite de tâtonnemens et de longues réflexions à nous donner quelques idées faibles et légères du corps, de l'espace, du temps, de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très-petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

Nous sommes tous sur les objets de notre science, comme les amans ignorans Daphnis et Chloé, dont Longus nous a dépeint les amours et les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de temps pour deviner comment ils pouvaient satisfaire leurs désirs, parce que l'expérience leur manquait. La même chose arriva à l'empereur Léopold et au fils de Louis XIV, il fallut les instruire. S'ils avaient eu des idées innées, il est à croire que la nature ne leur eût pas refusé la principale et la seule nécessaire à la conservation de l'espèce humaine.

VIII. *Substance.*

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il est impossible que nous puissions jamais savoir ce que c'est que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette substance; mais ce mot même *substance, ce qui est dessous*, nous avertit assez que ce dessous nous sera inconnu à jamais : quelque chose que nous découvrions de ses apparences, il restera toujours ce dessous à découvrir. Par la même raison, nous ne saurons jamais par nous-mêmes ce que c'est qu'esprit. C'est un mot qui originairement signifie *souffle*, et dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement et grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est

pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés; nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentimens et des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX. *Bornes étroites.*

Notre intelligence est très-bornée, ainsi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robustes que les autres; il y a aussi des Hercules en fait de pensées; mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulèvera dix fois plus de matière que moi; l'autre pourra faire de tête et sans papier une division de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviser que trois ou quatre avec une extrême peine; c'est à quoi se réduira cette force tant vantée : mais elle trouvera bien vite sa borne; et c'est pourquoi dans les jeux de combinaison, nul homme, après s'y être formé par toute son application et par un long usage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il fasse, au-delà du degré qu'il a pu atteindre; il a frappé à la borne de son intelligence. Il faut même absolument que cela soit ainsi, sans quoi nous irions de degré en degré jusqu'à l'infini.

X. *Découvertes impossibles.*

Dans ce cercle étroit où nous sommes renfermés, voyons donc ce que nous sommes condamnés à ignorer, et ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vu qu'aucun premier ressort, aucun premier principe ne peut être saisi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté ? nous sommes si accoutumés à ce phénomène incompréhensible, que très-peu y font attention; et quand nous voulons rechercher la cause d'un effet si commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté et l'obéissance de notre membre, c'est-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'une à l'autre, nulle raison, nulle apparence de cause; et nous sentons que nous y penserions une éternité sans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraisemblance.

XI. *Désespoir fondé.*

Ainsi arrêtés dès le premier pas, et nous repliant vainement sur nous-mêmes, nous sommes effrayés de nous chercher toujours, et de ne nous trouver jamais. Nul de nos sens n'est explicable.

Nous savons bien à peu près, avec le secours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au soleil; mais qu'est-ce que le soleil ? et pourquoi tourne-t-il sur son axe ? et pourquoi en un sens plutôt qu'en un autre ? et pourquoi Saturne et nous tournons-nous autour de cet astre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident ? non-seulement nous ne satisferons jamais à cette question, mais nous n'entreverrons jamais la moindre possibilité d'en imaginer seulement une cause physique. Pourquoi ? c'est que le nœud de cette difficulté est dans le premier principe des choses.

Il en est de ce qui agit au dedans de nous, comme de ce qui agit dans les espaces immenses de la nature. Il y a dans l'arrangement des astres, et dans la conformation d'un ciron et de l'homme, un premier principe dont l'accès doit nécessairement nous être interdit. Car si nous pouvions connaître notre premier ressort,

nous en serions les maîtres, nous serions des dieux. Eclaircissons cette idée, et voyons si elle est vraie.

Supposons que nous trouvions en effet la cause de nos sensations, de nos pensées, de nos mouvemens, comme nous avons seulement découvert dans les astres la raison des éclipses et des différentes phases de la lune et de Vénus, il est clair que nous prédirions alors nos sensations, nos pensées et nos désirs résultans de ces sensations, comme nous prédisons les phases et les éclipses. Connaissant donc ce qui devrait se passer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement par le jeu de cette machine, de quelle manière ou agréable ou funeste nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainsi qu'on en convient, nos mouvemens intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère, ma réflexion et ma volonté en répriment les accès naissans. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la suite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir sur cette suite d'idées et de sentimens la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentimens et sur les pensées actuelles que je détourne et que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder et accélérer à son gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Dans cette supposition, étant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le serais pour le jour suivant, je le serais pour le reste de ma vie; je pourrais donc être toujours tout-puissant sur moi-même, je serais le dieu de moi-même (1). Je sens assez que cet état

(1) Ce raisonnement nous paraît sujet à plusieurs difficultés. 1.° Ce pouvoir, si l'homme venait à l'acquérir, changerait en quelque sorte sa

est incompatible avec ma nature; il est donc impossible que je puisse rien connaître du premier principe qui me fait penser et agir.

XII. *Faiblesse des hommes.*

Ce qui est impossible à ma nature si faible, si bornée, et qui est d'une durée si courte, est-il impossible dans d'autres globes, dans d'autres espèces d'êtres? Y a-t-il des intelligences supérieures, maîtresses de toutes leurs idées, qui pensent et qui sentent tout ce qu'elles veulent? Je n'en sais rien; je ne connais que ma faiblesse, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII. *Suis-je libre?*

Ne sortons point encore du cercle de notre existence; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me souviens qu'un jour, avant que j'eusse fait toutes les questions précédentes, un raisonneur voulut me faire raisonner. Il me demanda si j'étais libre; je lui répondis que je n'étais point en prison, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'est pas cela que je vous de-

nature; mais ce n'est pas une raison pour être sûr qu'il ne peut l'acquérir. 2.° On pourrait connaître la cause de toutes nos sensations, de tous nos sentimens, et cependant n'avoir point le pouvoir, soit de détourner les impressions des objets extérieurs, soit d'empêcher les effets qui peuvent résulter d'une distraction, d'un mauvais calcul. 3.° Il y a un grand nombre de degrés entre notre ignorance actuelle et cette connaissance parfaite de notre nature; l'esprit humain pourrait parcourir les différens degrés de cette échelle sans jamais parvenir au dernier; mais chaque degré ajouterait à nos connaissances réelles, et ces connaissances pourraient être utiles. Il en serait de la métaphysique comme des mathématiques, dont jamais nous n'épuiserons aucune partie, même en y fesant dans chaque siècle un grand nombre de découvertes utiles.

mande, me répondit-il; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre? pensez-vous, avec l'ange de l'école, que le libre arbitre soit une puissance appétitive, et que le libre arbitre se perde par le péché? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ses yeux s'il n'avait pas l'esprit égaré; et je lui répondis que je n'entendais rien à son galimatias.

Cependant cette question sur la liberté de l'homme m'intéressa vivement; je lus des *Scolastiques*, je fus comme eux dans les ténèbres; je lus *Locke*, et j'aperçus des traits de lumière; je lus le *Traité de Collins*, qui me parut *Locke* perfectionné; et je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance. Voici ce que ma faible raison a conçu, aidée de ces deux grands hommes, les seuls, à mon avis, qui se soient entendus eux-mêmes en écrivant sur cette matière, et les seuls qui se soient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien sans cause. Un effet sans cause n'est qu'une parole absurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais; ce jugement est nécessaire, donc ma volonté l'est aussi. En effet, il serait bien singulier que toute la nature, tous les astres obéissent à des lois éternelles, et qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds qui, au mépris de ces lois, pût agir toujours comme il lui plairait au seul gré de son caprice. Il agirait au hasard, et on sait que le hasard n'est rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cause inconnue.

Mes idées entrent nécessairement dans mon cerveau; comment ma volonté, qui en dépend, serait-elle à la fois nécessité, et absolument libre? Je sens en mille occasions que cette volonté ne peut rien; ainsi, quand

la maladie m'accable, quand la passion me transporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets qu'on me présente, etc., je dois donc penser que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'est pas plus libre dans les choses qui me paraissent les plus indifférentes, que dans celles où je me sens soumis à une force invincible.

Être véritablement libre, c'est pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux nécessairement ce que je veux; autrement je voudrais sans raison, sans cause, ce qui est impossible. Ma liberté consiste à marcher quand je veux marcher, et que je n'ai point la goutte.

Ma liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise; à subjuguer une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger, et que l'horreur de cette action combat puissamment mon désir. Nous pouvons réprimer nos passions, comme je l'ai déjà annoncé nombre XI, mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos désirs qu'en nous laissant entraîner à nos penchans; car, dans l'un et l'autre cas, nous suivons irrésistiblement notre dernière idée, et cette dernière idée est nécessaire, donc je fais nécessairement ce qu'elle me dicte. Il est étrange que les hommes ne soient pas contens de cette mesure de liberté, c'est-à-dire, du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire, en plusieurs cas, ce qu'ils veulent; les astres ne l'ont pas; nous la possédons, et notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en possédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhensible et absurde de vouloir sans autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur Clarke, d'avoir combattu avec mauvaise foi ces vérités dont il sentait la force, et qui semblaient s'accommoder mal avec ses systèmes. Non, il n'est pas permis à un philosophe tel que lui d'avoir attaqué Collins en sophiste, et d'avoir détourné l'état de la question, en reprochant à Collins d'appeler l'homme *un agent nécessaire.* Agent ou patient, qu'importe? agent quand il se meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'est-ce que le nom fait à la chose? L'homme est en tout un être dépendant, comme la nature entière est dépendante, et il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuel Clarke,* a étouffé le philosophe; il distingue la nécessité physique et la nécessité morale. Et qu'est-ce qu'une nécessité morale? Il vous paraît vraisemblable qu'une reine d'Angleterre qu'on couronne, et que l'on sacre dans une église, ne se dépouillera pas de ses habits royaux, pour s'étendre toute nue sur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela *une nécessité morale* dans une reine de nos climats; mais c'est au fond une nécessité physique, éternelle, liée à la constitution des choses. Il est aussi sûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il est sûr qu'elle mourra un jour. La nécessité morale n'est qu'un mot, tout ce qui se fait est absolument nécessaire. Il n'y a point de milieu entre la nécessité et le hasard; et vous savez qu'il n'y a point de hasard; donc, tout ce qui arrive est nécessaire.

Pour embarrasser la chose davantage, on a imaginé de distinguer encore entre nécessité et contrainte; mais au fond, la contrainte est-elle autre chose qu'une nécessité dont on s'aperçoit? et la nécessité n'est-elle pas une contrainte dont on ne s'aperçoit point? Archimède

est également nécessité à rester dans sa chambre quand on l'y enferme, et quand il est si fortement occupé d'un problème, qu'il ne reçoit pas l'idée d'en sortir.

Ducunt volentem fata ; nolentem trahunt.

L'ignorant qui pense ainsi, n'a pas toujours pensé de même (1); mais enfin, il est contraint de se rendre.

XIV. *Tout est-il éternel?*

Asservi à des lois éternelles comme tous les globes qui remplissent l'espace, comme les élémens, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés sur tout ce qui m'environne, je cherche quel est mon auteur, et celui de cette machine immense dont je suis à peine une roue imperceptible.

Je ne suis pas venu de rien, car la substance de mon père, et de ma mère qui m'a porté neuf mois dans sa matrice, est quelque chose. Il m'est évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien; car, comment le néant produirait-il l'existence? Je me sens subjugué par cette maxime de toute l'antiquité : *Rien ne vient du néant, rien ne peut retourner au néant.* Cet axiome porte en lui une force si terrible, qu'il enchaîne tout mon entendement, sans que je puisse me débattre contre lui. Aucun philosophe ne s'en est écarté; aucun législateur, quel qu'il soit, ne l'a contesté. Le *Cahut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, le *Tohu bohu* des Chaldéens et des Hébreux, tout nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée par cette idée si ancienne et si générale, me dit : Il faut bien que la matière soit

(1) Voyez le *Traité de Métaphysique*, qui précède, ouvrage écrit plus de quarante ans avant celui-ci.

éternelle, puisqu'elle existe ; si elle était hier, elle était auparavant. Je n'aperçois aucune vraisemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cause pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cause pour laquelle elle ait reçu l'existence dans un temps plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, soit fondée, soit erronée, et je me range du parti du monde entier, jusqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches, je trouve une lumière supérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais si, comme tant de philosophes de l'antiquité l'ont pensé, l'Éternel a toujours agi, que deviendront le *Cahut* et l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tohu bohu* des Chaldéens, le *Chaos* d'Hésiode? il restera dans les fables. Le *Chaos* est impossible aux yeux de la raison, car il est impossible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque chose d'opposé aux lois de l'intelligence; or, le *Chaos* est précisément l'opposé de toutes les lois de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, sous ces débris de rochers, de glace, de sable, d'eaux, de cristaux, de minéraux informes, tout y obéit à la gravitation et aux lois de l'hydrostatique. Le *Chaos* n'a jamais été que dans nos têtes, et n'a servi qu'à faire composer de beaux vers à Hésiode et à Ovide.

Si notre sainte Ecriture a dit que le *Chaos* existait, si le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons sans doute, et avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que suivant les lueurs trompeuses de notre raison. Nous nous sommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons soupçonner par nous-mêmes. Nous sommes des enfans qui essayons de faire quelques pas sans lisières : nous marchons, nous tombons, et la foi nous relève.

XV. *Intelligence.*

Mais en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques et géométriques qui règnent dans l'univers; les moyens, les fins innombrables de toutes choses, je suis saisi d'admiration et de respect. Je juge incontinent que si les ouvrages des hommes, les miens même me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien supérieurement agissante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence suprême sans craindre que jamais on puisse me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome : *Tout ouvrage démontre un ouvrier* (1).

XVI. *Éternité.*

Cette intelligence est-elle éternelle ? sans doute; car soit que j'aie admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'existence éternelle de son artisan suprême; et il est évident que s'il existe aujourd'hui, il a existé toujours.

(1) La preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'observation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre et les lois constantes semblent indiquer une unité de dessein, et par conséquent une cause unique et intelligente, est la seule à laquelle M. de Voltaire se soit arrêté, et la seule qui puisse être admise par un philosophe libre des préjugés et du galimatias des écoles. L'ouvrage intitulé : *Du Principe d'action*, ci-après, contient une exposition de cette preuve, à la fois plus frappante et plus simple, que celles qui ont été données par des philosophes qu'on a crus profonds, parce qu'ils étaient obscurs et éloquens, parce qu'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander maintenant quelle est pour nous, par l'état actuel de nos connaissances sur les lois de l'univers, la probabilité que ces lois forment un système un et régulier ; et ensuite la probabilité que ce système régulier est l'effet d'une volonté intelligente ? Cette question est plus difficile qu'elle ne paraît au premier coup d'œil.

XVII. *Incompréhensibilité.*

Je n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaste carrière; je veux savoir si cette intelligence divine est quelque chose d'absolument distinct de l'univers, à peu près comme le sculpteur est distingué de la statue; ou si cette ame du monde est unie au monde, et le pénètre, à peu près encore, comme ce que j'appelle *mon ame* est unie à moi, et selon cette idée de l'antiquité si bien exprimée dans Virgile. (Én. liv. 6, v. 727.)

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

Et dans Lucain. (Phars., liv. 9, v. 580.)

Jupiter est quodcumque vides, quocumquè moveris.

Je me vois arrêté tout-à-coup dans ma vaine curiosité. Misérable mortel! si je ne puis sonder ma propre intelligence; si je ne puis savoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préside visiblement à la matière entière? Il y en a une; tout me le démontre; mais où est la boussole qui me conduira vers sa demeure éternelle et ignorée?

XVIII. *Infini.*

Cette intelligence est-elle infinie en puissance et en immensité, comme elle est incontestablement infinie en durée? je n'en puis rien savoir par moi-même. Elle existe, donc elle a toujours existé, cela est clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puissance infinie? Comment puis-je concevoir un infini actuellement existant? Comment puis-je imaginer que l'intelligence suprême est dans le vide? Il n'en

est pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'est écoulée au moment que je parle, cela est sûr; je ne peux rien ajouter à cette durée passée, mais je peux toujours ajouter à l'espace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombre et en étendue est hors de la sphère de mon entendement. Quelque chose qu'on me dise, rien ne m'éclaire dans cet abîme. Je sens heureusement que mes difficultés et mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale; on aura beau ne pas concevoir ni l'immensité de l'espace remplie, ni la puissance infinie qui a tout fait, et qui cependant peut encore faire; cela ne servira qu'à prouver de plus en plus la faiblesse de notre entendement; et cette faiblesse ne nous rendra que plus soumis à l'être éternel dont nous sommes l'ouvrage.

XIX. *Ma dépendance.*

Nous sommes son ouvrage. Voilà une vérité intéressante pour nous : car de savoir par la philosophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il fesait auparavant; s'il est dans la matière, s'il est dans le vide, s'il est dans un point; s'il agit toujours ou non, s'il agit partout, s'il agit hors de lui ou dans lui; ce sont des recherches qui redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode; et quand je supposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résulterait-t-il? Nous avons déjà reconnu, *quest. IV*, que les choses que si peu de personnes peuvent se flatter d'entendre sont inutiles au reste

du genre humain (1). Nous sommes certainement l'ouvrage de Dieu, c'est là ce qu'il m'est utile de savoir; aussi la preuve en est-elle palpable. Tout est moyen et fin dans mon corps, tout est ressort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il est donc arrangé par une intelligence, *quest. XV*. Ce n'est pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car assurément ils ne savaient ce qu'ils fesaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles instrumens de cet éternel fabricateur qui anime le ver de terre, et qui fait tourner le soleil sur son axe.

XX. *Éternité encore.*

Né d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une succession continuelle, un développement sans fin de ces germes, et toute la nature a-t-elle toujours existé par une suite nécessaire de cet être suprême

(1) Cette opinion est-elle bien certaine? l'expérience n'a-t-elle point prouvé que des vérités très-difficiles à entendre peuvent être utiles? Les tables de la lune, celles des satellites de Jupiter guident nos vaisseaux sur les mers, sauvent la vie des matelots, et elles sont formées d'après des théories qui ne sont connues que d'un petit nombre de savans. D'ailleurs, dans les sciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaissances, qui d'abord sont le partage de quelques philosophes, ne peuvent-elles point être mises à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur esprit, et devenir par là d'une utilité générale, puisque ce sont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple et qui influent sur les opinions? Cette maxime est une de ces opinions où nous entraîne l'idée très-naturelle, mais peut-être très-fausse, que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le système général des êtres. Il ne faut pas confondre ces causes finales dont nous nous fesons l'objet, avec les causes finales plus étendues, que l'observation des phénomènes peut nous faire soupçonner et nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premières appartiennent à la rhétorique, les autres à la philosophie. M. de Voltaire a souvent combattu cette même manière de raisonner.

qui existait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais: Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cause qui agit continuellement et visiblement sur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oisiveté dans l'être agissant et nécessaire, me semble incompatible. Je suis porté à croire que le monde est toujours émané de cette cause primitive et nécessaire, comme la lumière émane du soleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'être éternel? Ma conception, toute pusillanime qu'elle est, a la force d'atteindre à l'être nécessaire existant par lui-même, et n'a pas la force de concevoir le néant. L'existence d'un seul atome me semble prouver l'éternité de l'existence; mais rien ne me prouve le néant. Quoi! il y aurait eu le *rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose? Cela me paraît incompréhensible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées, qui s'emportent au-delà des temps.

Je sais bien qu'une succession infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, est aussi absurde; Samuel Clarke le démontre assez (1); mais il n'entreprend pas seulement d'affirmer que Dieu n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité; il n'ose pas dire qu'il ait été si long-temps impossible à l'être éternellement actif

(1) Il ne peut être question ici que d'une impossibilité métaphysique. Or, pourquoi cette suite de phénomènes qui se succèdent indéfiniment suivant une certaine loi, et qui, à partir de chaque instant, forment une chaîne indéfinie dans le passé comme dans l'avenir, serait-elle impossible à concevoir? N'avons-nous pas l'idée claire d'un corps se mouvant dans une courbe infinie, d'une série de termes, s'étendant indéfiniment, dans les deux sens, à quelque terme qu'on la prenne? Cette succession indéfinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiarisé avec les idées mathématiques.

de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pu ; et s'il l'a pu, qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait ? La révélation seule, encore une fois, peut m'apprendre le contraire : mais nous n'en sommes pas encore à cette révélation qui écrase toute philosophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

XXI. *Ma dépendance encore.*

Cet être éternel, cette cause universelle me donne mes idées; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête; mes pensées ne viennent pas de moi; car elles arrivent malgré moi, et souvent s'enfuient de même. On sait assez qu'il n'y a nulle ressemblance, nul rapport entre les objets, et nos idées et nos sensations. Certes il y avait quelque chose de sublime dans ce Mallebranche, qui osait prétendre que nous voyons tout dans Dieu même : mais n'y avait-il rien de sublime dans les stoïciens, qui pensaient que c'est Dieu qui agit en nous, et que nous possédons un rayon de sa substance ? Entre le rêve de Mallebranche et le rêve des stoïciens, où est la réalité ? Je retombe, *quest. II*, dans l'ignorance, qui est l'apanage de la nature humaine; et j'adore Dieu, par qui je pense, sans savoir comment je pense.

XXII. *Nouvelle question.*

Convaincu par mon peu de raison qu'il y a un être nécessaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, sans pouvoir deviner ni le comment ni le pourquoi, je demande ce que c'est que cet être; s'il a la forme des espèces intelligentes et agissantes supérieures à la mienne dans d'autres globes ? J'ai déjà dit

que je n'en savais rien, *question I.* Néanmoins je ne puis affirmer que cela soit impossible; car j'aperçois des planètes très-supérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de satellites que la terre. Il n'est point du tout contre la vraisemblance qu'elles soient peuplées d'intelligences très-supérieures à moi, et de corps plus robustes, plus agiles et plus durables. Mais leur existence n'ayant nul rapport à la mienne, je laisse aux poëtes de l'antiquité le soin de faire descendre Vénus de son prétendu troisième ciel, et Mars du cinquième; je ne dois rechercher que l'action de l'être nécessaire sur moi-même.

XXIII. *Un seul artisan suprême.*

Une grande partie des hommes voyant le mal physique et le mal moral répandus sur ce globe, imagina deux êtres puissans, dont l'un produisait tout le bien, et l'autre tout le mal. S'ils existaient, ils seraient nécessaires; ils seraient éternels, indépendans; ils occuperaient tout l'espace; ils existeraient donc dans le même lieu; ils se pénétreraient donc l'un l'autre: cela est absurde. L'idée de ces deux puissances ennemies ne peut tirer son origine que des exemples qui nous frappent sur la terre; nous y voyons des hommes doux et des hommes féroces, des animaux utiles et des animaux nuisibles, de bons maîtres et des tyrans. On imagina ainsi deux pouvoirs contraires qui présidaient à la nature; ce n'est qu'un roman asiatique. Il y a dans toute la nature une unité de dessein manifeste; les lois du mouvement et de la pesanteur sont invariables; il est impossible que deux artisans suprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient suivi les mêmes lois. Cela seul, à mon avis, renverse le système

manichéen, et l'on n'a pas besoin de gros volumes pour le combattre.

Il est donc une puissance unique, éternelle, à qui tout est lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'est incompréhensible. Saint Thomas nous dit *que Dieu est un pur acte, une forme, qui n'a ni genre ni prédicat, qu'il est la nature et le suppôt, qu'il existe essentiellement, participativement, et nuncupativement*. Lorsque les dominicains furent les maîtres de l'inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que Dieu est simple; j'avoue humblement que je n'entends pas davantage la valeur de ce mot. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer; mais je ne puis concevoir que le principe et le maître de tout ce qui est dans l'étendue ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non-être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instrument assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me dira-t-on; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encore qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur; mais cette couleur est étendue. Je prononce les noms abstraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général*; mais c'est que j'ai eu connaissance de choses colorées, de choses qui m'ont paru vertueuses ou vicieuses, vraies ou fausses : j'exprime tout cela par un mot; mais je n'ai point de connaissance claire de la simplicité; je ne sais pas plus ce que

c'est, que je ne sais ce que c'est qu'un infini en nombres actuellement existant.

Déjà convaincu que, ne connaissant pas ce que je suis, je ne puis connaître ce qu'est mon auteur, mon ignorance m'accable à chaque instant, et je me console en réfléchissant sans cesse qu'il n'importe pas que je sache si mon maître est ou non dans l'étendue, pourvu que je ne fasse rien contre la conscience qu'il m'a donnée. De tous les systèmes que les hommes ont inventés sur la divinité, quel sera donc celui que j'embrasserai? aucun, sinon celui de l'adorer.

XXIV. *Spinosa.*

Après m'être plongé avec Thalès dans l'eau, dont il fesait son premier principe, après m'être roussi auprès du feu d'Empédocle, après avoir couru dans le vide, en ligne droite, avec les atomes d'Épicure, supputé des nombres avec Pythagore, et avoir entendu sa musique; après avoir rendu mes devoirs aux androgynes de Platon, et ayant passé par toutes les régions de la métaphysique et de la folie, j'ai voulu enfin connaître le système de Spinosa.

Il n'est pas absolument nouveau; il est imité de quelques anciens philosophes grecs, et même de quelques juifs; mais Spinosa a fait ce qu'aucun philosophe grec, encore moins aucun juif, n'a fait; il a employé une méthode géométrique imposante, pour se rendre un compte net de ses idées : voyons s'il ne s'est pas égaré méthodiquement avec le fil qui le conduit.

Il établit d'abord une vérité incontestable et lumineuse : Il y a quelque chose, donc il existe éternellement un être nécessaire. Ce principe est si vrai, que

le profond Samuel Clarke s'en est servi pour prouver l'existence de Dieu.

Cet être doit se trouver partout où est l'existence; car, qui le bornerait?

Cet être nécessaire est donc tout ce qui existe; il n'y a donc réellement qu'une seule substance dans l'univers.

Cette substance n'en peut créer une autre; car, puisqu'elle remplit tout, où mettre une substance nouvelle, et comment créer quelque chose du néant? comment créer l'étendue sans la placer dans l'étendue même, laquelle existe nécessairement?

Il y a, dans le monde, la pensée et la matière; la substance nécessaire que nous appelons Dieu est donc la pensée et la matière. Toute pensée et toute matière est donc comprise dans l'immensité de Dieu: il ne peut y avoir rien hors de lui; il ne peut agir que dans lui; il comprend tout, il est tout.

Ainsi, tout ce que nous appelons *substances différentes* n'est en effet que l'universalité des différens attributs de l'Être suprême, qui pense dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, se meut sur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'espace dans tous les astres, et vit dans toute la nature.

Il n'est point comme un vil roi de la terre, confiné dans son palais, séparé de ses sujets; il est intimement uni à eux; ils sont des parties nécessaires de lui-même; s'il en était distingué, il ne serait plus l'être nécessaire, il ne serait plus universel, il ne remplirait point tous les lieux, il serait un être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers soient l'effet de ses attributs, cependant, selon Spinosa, il n'a point de parties; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, et alors il ne serait plus

infini. Enfin Spinosa prononce qu'il faut aimer ce Dieu nécessaire, infini, éternel; et voici ses propres paroles, *page 45 de l'édition* de 1731 :

« A l'égard de l'amour de Dieu, loin que cette idee » le puisse affaiblir, j'estime qu'aucune autre n'est » plus propre à l'augmenter; puisqu'elle me fait con» naître que Dieu est intime à mon être, qu'il me » donne l'existence et toutes mes propriétés, mais » qu'il me les donne libéralement, sans reproche, sans » intérêt, sans m'assujettir à autre chose qu'à ma pro» pre nature. Elle bannit la crainte, l'inquiétude, la » défiance, et tous les défauts d'un amour vulgaire » ou intéressé. Elle me fait sentir que c'est un bien » que je ne puis perdre, et que je possède d'autant » mieux que je le connais et que je l'aime. »

Ces idées séduisirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, se rangèrent à son opinion.

On reprocha au savant Bayle d'avoir attaqué durement Spinosa sans l'entendre : durement, j'en conviens; injustement, je ne le crois pas. Il serait étrange que Bayle ne l'eût pas entendu. Il découvrit aisément l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en effet, Spinosa compose son Dieu de parties, quoiqu'il soit réduit à s'en dédire, effrayé de son propre système. Bayle vit combien il est insensé de faire Dieu astre et citrouille, pensée et fumier, battant et battu. Il vit que cette fable est fort au-dessous de celle de Protée. Peut-être Bayle devait-il s'en tenir au mot de *modalités* et non pas de *parties,* puisque c'est ce mot de *modalités* que Spinosa emploie toujours. Mais il est également impertinent, si je ne me trompe, que l'excrément d'un animal soit une modalité ou une partie de l'Être suprême.

Il ne combattit point, il est vrai, les raisons par

lesquelles Spinosa soutient l'impossibilité de la création : mais c'est que la création proprement dite est un objet de foi et non pas de philosophie; c'est que cette opinion n'est nullement particulière à Spinosa; c'est que toute l'antiquité avait pensé comme lui. Il n'attaque que l'idée absurde d'un Dieu simple, composé de parties d'un Dieu qui se mange et qui se digère lui-même, qui aime et qui hait la même chose en même temps, etc. Spinosa se sert toujours du mot Dieu, Bayle le prend par ses propres paroles.

Mais au fond Spinosa ne reconnaît point de Dieu; il n'a probablement employé cette expression, il n'a dit qu'il faut servir et aimer Dieu que pour ne point effaroucher le genre humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'est point athée comme Épicure, qui reconnaissait des dieux inutiles et oisifs; il ne l'est point comme la plupart des Grecs et des Romains, qui se moquaient des dieux du vulgaire; il l'est parce qu'il ne reconnaît nulle providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immensité, et la nécessité des choses; il l'est comme Straton, comme Diagoras; il ne doute pas comme Pyrrhon, il affirme; et, qu'affirme-t-il ? qu'il n'y a qu'une seule substance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette substance est étendue et pesante, et c'est ce que n'ont jamais dit les philosophes grecs et asiatiques qui ont admis une ame universelle.

Il ne parle en aucun endroit de son livre des desseins marqués qui se manifestent dans tous les êtres. Il n'examine point si les yeux sont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler; il ne considère ni les lois du mouvement dans les animaux et dans les plantes, ni leur structure adaptée à ces lois, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des astres : il craint

d'apercevoir que tout ce qui existe atteste une providence divine; il ne remonte point des effets à leur cause, mais se mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choses, il bâtit son roman, comme Descartes a construit le sien, sur une supposition. Il supposait le plein avec Descartes, quoiqu'il soit démontré en rigueur que tout mouvement est impossible dans le plein. C'est là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une seule substance. Il a été la dupe de son esprit géométrique. Comment Spinosa, ne pouvant douter que l'intelligence et la matière existent, n'a-t-il pas examiné au moins si la Providence n'a pas tout arrangé? comment n'a-t-il pas jeté un coup-d'œil sur ces ressorts, sur ces moyens dont chacun a son but; et recherché s'ils prouvent un artisan suprême? Il fallait qu'il fût ou un physicien bien ignorant, ou un sophiste gonflé d'un orgueil bien stupide, pour ne pas reconnaître une providence toutes les fois qu'il respirait et qu'il sentait son cœur battre; car cette respiration et ce mouvement du cœur sont des effets d'une machine si industrieusement compliquée, arrangée avec un art si puissant, dépendante de tant de ressorts concourant tous au même but, qu'il est impossible de l'imiter, et impossible à un homme de bon sens de ne la pas admirer.

Les spinosistes modernes répondent : Ne vous effarouchez pas des conséquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une suite d'effets admirables dans les corps organisés et dans toute la nature. La cause éternelle est dans l'intelligence éternelle que nous admettons, et qui, avec la matière, constitue l'universalité des choses qui est Dieu. Il n'y a qu'une seule substance qui agit par la même modalité de sa pensée sur sa modalité de la matière,

et qui constitue ainsi l'univers qui ne fait qu'un tout inséparable.

On réplique à cette réponse : Comment pouvez-vous nous prouver que la pensée qui fait mouvoir les astres, qui anime l'homme, qui fait tout, soit une modalité, et que les déjections d'un crapaud et d'un ver soient une autre modalité de ce même être souverain? Oseriez-vous dire qu'un si étrange principe vous est démontré? ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point? Bayle a très-bien démêlé les sophismes de votre maître dans les détours et dans les obscurités du style prétendu géométrique, et réellement très-confus, de ce maître. Je vous renvoie à lui; des philosophes ne doivent pas récuser Bayle.

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de Spinosa qu'il se trompait de très-bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son système les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des siennes; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, et c'est ce qui nous arrive trop souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide; sobre jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; désintéressé jusqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné Jean de Witt une pension de deux cents florins que lui fesait ce grand homme; généreux, jusqu'à donner son bien; toujours patient dans ses maux et dans sa pauvreté, toujours uniforme dans sa conduite.

Bayle, qui l'a si maltraité, avait à peu près le même caractère. L'un et l'autre ont recherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. Spinosa fait un système spécieux en quelques points, et bien erroné dans

le fond. Bayle a combattu tous les systèmes : qu'est-il arrivé des écrits de l'un et de l'autre ? Ils ont occupé l'oisiveté de quelques lecteurs; c'est à quoi tous les écrits se réduisent; et depuis Thalès jusqu'aux professeurs de nos universités, et jusqu'aux plus chimériques raisonneurs, et jusqu'à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où il demeurait. Pourquoi ? parce que les hommes se conduisent par la coutume et non par la métaphysique. Un seul homme éloquent, habile et accrédité pourra beaucoup sur les hommes; cent philosophes n'y pourront rien s'ils ne sont que philosophes.

XXV. *Absurdités.*

Voila bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'est rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré sur l'Océan, et apercevant les îles Maldives, dont la mer Indienne est semée, veut les visiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu; voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites îles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de philosophie où l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la trinité par la physique; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire, et je passe vite. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation, en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, et comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, et je passe plus vite encore.

Pascal, Blaise Pascal lui-même, l'auteur des *Lettres*

provinciales, profère ces paroles : *Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini et sans parties? Je veux donc vous faire voir une chose invisible et infinie; c'est un point, se mouvant partout d'une vitesse infinie, car il est en tous lieux, tout entier dans chaque endroit.*

Un point mathématique qui se meut! juste ciel! un point qui n'existe que dans la tête du géomètre, qui est partout en même temps, et qui a une vitesse infinie, comme si la vitesse infinie actuelle pouvait exister! Chaque mot est une folie, et c'est un grand homme qui a dit ces folies!

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; et, comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la physique d'Albert-le-Grand qu'elle sera brûlée physiquement si vous n'êtes pas de mon avis; et voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant Albert par les syllogismes d'Abéli. Je lui réponds que je n'entends pas son *à priori;* que je trouve son compliment très-dur; que la révélation, dont il ne s'agit pas entre nous, peut seule m'apprendre une chose si incompréhensible; que je lui permets de n'être pas de mon avis, sans lui faire aucune menace; et je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour, car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de sophistes de tous pays et de toutes sectes m'accable d'argumens inintelligibles sur la nature des choses, sur la mienne, sur mon état passé, présent et futur. Si on leur parle de manger et de boire, de vêtement, de logement, des denrées nécessaires, de l'argent avec lequel on se les procure, tous s'entendent à merveille; s'il y a quelques pistoles à gagner, chacun d'eux s'empresse, personne ne se trompe d'un denier; et, quand il s'agit de tout notre

être ils n'ont pas une idée nette : le sens commun les abandonne. De là je reviens à ma première conclusion (*question IV*), que ce qui ne peut être d'un usage universel, ce qui n'est pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'est pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penser, n'est pas nécessaire au genre humain.

XXVI. *Du meilleur des mondes.*

En courant de tous les côtés pour m'instruire, je rencontrai des disciples de Platon. Venez avec nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le meilleur des mondes; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son temps que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, Dieu a choisi le meilleur; venez, et vous vous en trouverez bien. Je leur répondis humblement : Les mondes que Dieu pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires; il ne pouvait prendre le pire : ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence; ils étaient entièrement les mêmes : on n'a pu choisir entre eux : prendre l'un c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent?

Ils me firent de très-belles distinctions, assurant toujours, sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, et souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin fesant, deux de ces bienheureux habitans

furent enlevés par des créatures, leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés et disséqués vivans; qu'on leur avait coupé des bras, des jambes; et que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes, qui ressemblaient à des spectres hideux et qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature, et parce que la nature avait, je ne sais comment, pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la vessie, et qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, et qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les vessies eussent été des lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités et des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un Allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le

genre humain, que Tarquin violât Lucrèce, et que Lucrèce se poignardât : parce qu'on chassa les tyrans, et que le viol, le suicide et la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois et des Espagnols, dont on dit que César fit périr trois millions. Les dévastations et les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable ; mais le défenseur de l'optimisme n'en démordit point; il me disait toujours comme le geôlier de don Carlos : *Paix, paix, c'est pour votre bien.* Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers, mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau, et ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras ; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien : Et pour vous le prouver, sachez, me dit-il, que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas ! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII. *Des monades, etc.*

Le même Allemand se ressaisit alors de moi; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'est que mon ame. Tout est composé de monades dans la nature ; votre ame est une monade ; et comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a nécessairement des idées de tout ce qui s'y passe ; ces idées sont confuses, ce qui est très-utile ; et votre

monade, ainsi que la mienne, est un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agissiez en conséquence de vos pensées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame et toutes les monades de votre corps; de façon que, quand votre ame a une idée, votre corps a une action, sans que l'une soit la suite de l'autre. Ce sont deux pendules qui vont ensemble; ou, si vous voulez, cela ressemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les gestes. Vous concevez aisément qu'il faut que cela soit ainsi dans le meilleur des mondes. Car.... (1)

XXVIII. *Des formes plastiques.*

Comme je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un Anglais, nommé *Cudworth*, s'aperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baissée. Ces idées, me dit-il, vous semblent profondes, parce qu'elles sont creuses : je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général; ensuite, il y a des natures plastiques qui forment tous les animaux et toutes les plantes; vous entendez-bien? — Pas un mot, monsieur. — Continuons donc.

Une nature plastique n'est pas une faculté du corps,

(1) Ce qu'on appelle le système des monades est, à plusieurs égards, la manière la plus simple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous présente l'observation des êtres sensibles et intelligens. En supposant, en effet, à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en fesant dépendre toute la différence entre eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très-bien comment il peut se produire à chaque instant un grand nombre d'êtres nouveaux, ayant la conscience distincte du *moi*; comment ce sentiment peut cesser d'exister sans que rien soit anéanti, se réveiller après avoir été suspendu pendant des intervalles plus ou moins longs, etc., etc.

c'est une substance immatérielle qui agit sans savoir ce qu'elle fait, qui est entièrement aveugle, qui ne sent, ni ne raisonne, ni ne végète; mais la tulipe a sa forme plastique qui la fait végéter; le chien a sa forme plastique qui le fait aller à la chasse, et l'homme a la sienne qui le fait raisonner. Ces formes sont les agens immédiats de la Divinité; il n'y a point de ministres plus fidèles au monde; car elles donnent tout, et ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce sont là les vrais principes des choses, et que les natures plastiques valent bien l'harmonie préétablie et les monades, qui sont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX. *De Locke.*

Après tant de courses malheureuses, fatigué, harassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, et d'avoir trouvé tant de chimères, je suis revenu à Locke, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père; je me suis rejeté entre les bras d'un homme modeste, qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne sait pas; qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés, et qui jouit du bien le plus solide sans aucune ostentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos sens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un espace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne pense pas toujours; et que par conséquent la pensée n'est pas l'essence, mais l'action de mon entendement (1).

(1) Il n'est pas prouvé que nous ne sentions rien dans le sommeil le plus profond; il est même très-vraisemblable que nous avons alors des

Que je suis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que cette liberté ne peut consister dans ma volonté, puisque lorsque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte est fermée, et dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en sortir; puisque je souffre quand je veux ne pas souffrir; puisque très-souvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler.

Qu'il est donc absurde au fond de dire, *la volonté est libre*, puisqu'il est absurde de dire, *je veux vouloir cette chose;* car c'est précisément comme si on disait, *je désire de la désirer, je crains de la craindre;* qu'enfin la volonté n'est pas plus libre qu'elle n'est bleue ou carrée. (*Voy. la question XIII.*)

Que je ne puis vouloir qu'en conséquence des idées reçues dans mon cerveau; que je suis nécessité à me déterminer en conséquence de ces idées, puisque sans cela je me déterminerais sans raison, et qu'il y aurait un effet sans cause.

Que je ne puis avoir une idée positive de l'infini, puisque je suis très-fini.

Que je ne puis connaître aucune substance, parce que je ne puis avoir d'idées que de leurs qualités, et que mille qualités d'une chose ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette chose, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne suis la même personne qu'autant que j'ai de la mémoire, et le sentiment de ma mémoire; car

sensations trop faibles à la vérité pour exciter l'attention ou rester dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un système suivi, ou qui puisse se raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement, il faudrait dire que l'attention nous fait sentir, ou ne pas sentir les impressions que nous recevons des objets, ce qui serait peut-être encore plus difficile à concevoir.

n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, et n'ayant pas le moindre souvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il est clair que je ne suis pas plus ce même enfant que je ne suis *Confucius* ou *Zoroastre*. Je suis réputé la même personne par ceux qui m'ont vu croître, et qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même existence; je ne suis plus l'ancien moi-même; je suis une nouvelle identité : et de là quelles singulières conséquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me suis convaincu sur les principes des choses, il est impossible que je puisse connaître quelles sont les substances auxquelles Dieu daigne accorder le don de sentir et de penser. En effet, y a-t-il des substances dont l'essence soit de penser, qui pensent toujours, et qui pensent par elles-mêmes? En ce cas, ces substances, quelles qu'elles soient, sont des dieux; car elles n'ont nul besoin de l'être éternel et formateur, puisqu'elles ont leurs essences sans lui, puisqu'elles pensent sans lui.

Secondement, si l'être éternel a fait le don de sentir et de penser à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas essentiellement; il a donc pu donner cette faculté à tout être quel qu'il soit.

Troisièmement, nous ne connaissons aucun être à fond; donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment et la pensée. Les mots de *matière* et d'*esprit* ne sont que des mots; nous n'avons nulle notion complète de ces deux choses; donc, au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par Dieu même ne peut recevoir la pensée de Dieu même, qu'il serait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatrièmement, je suppose qu'il y ait des sub-

stances purement spirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière et du mouvement, seront-elles bien reçues à nier que la matière et le mouvement puissent exister ?

Je suppose que la savante congrégation qui condamna Galilée comme impie et comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du soleil, eût eu quelque connaissance des idées du chancelier Bacon, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière; je suppose que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves personnages qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que Dieu pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion, puisque l'impulsion donnée par un fluide en mouvement agit en raison des surfaces, et que cette gravitation agit en raison des solides; ne voyez-vous pas ces juges de la raison humaine, et de Dieu même, dicter aussitôt leurs arrêts; anathématiser cette gravitation que *Newton* a démontrée depuis; prononcer que cela est impossible à Dieu, et déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphême? Je suis coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que Dieu ne peut faire sentir et penser un être organisé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que Dieu n'ait accordé des sensations, de la mémoire, et par conséquent des idées, à la matière organisée dans les animaux (1). Pourquoi donc nierai-je qu'il puisse faire

(1) Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'ame humaine, serviraient à prouver avec la même force l'immatérialité de l'ame des animaux. Aussi, cette raison ne peut être apportée que contre les philosophes qui croient que l'ame humaine et celle des animaux

le même présent à d'autres animaux ? On l'a déjà dit; la difficulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

La pensée a quelque chose de divin; oui, sans doute; et c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin; et je ne saurai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois.

L'enfant d'Aristote, étant en nourrice, attirait dans sa bouche le teton qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue qu'il retirait une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vide; tandis que son père ne savait rien de tout cela, et disait au hasard que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'Hippocrate, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du sang en passant son doigt sur sa main; et Hippocrate ne savait pas que le sang circulât.

Nous sommes ces enfans, tous tant que nous sommes; nous opérons des choses admirables, et aucun des philosophes ne sait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raisons ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle sur l'assertion modeste de Locke. Je ne dis point, encore une fois, que c'est la matière qui pense en nous; je dis avec lui qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il soit impossible à Dieu de faire penser la matière, qu'il est absurde de le prononcer, et que ce n'est pas à des vers de terre à borner la puissance de l'Être suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette question est absolument étrangère à la morale, parce que, soit que la

sont d'une nature essentiellement différente. (Voyez ci-après l'ouvrage intitulé : *Il faut prendre un Parti*, § X, page 147.)

matière puisse penser ou non, quiconque pense doit être juste; parce que l'atome à qui Dieu aura donné la pensée peut mériter ou démériter, être puni ou récompensé et durer éternellement, aussi-bien que l'être inconnu appelé autrefois *souffle* et aujourd'hui *esprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je sais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *souffle* pouvait seul être susceptible de sentir et de penser, ont persécuté ceux qui ont pris le parti du sage Locke, et qui n'ont pas osé borner la puissance de Dieu à n'animer que ce souffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un souffle, une substance de feu, aurait-on bien fait de persécuter ceux qui sont venus nous apprendre que l'ame est immatérielle ? Tous les pères de l'église qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raison de persécuter les autres pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite ? Non, sans doute; car le persécuteur est abominable. Donc, ceux qui admettent l'immatérialité parfaite sans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejetaient, parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refusé à Dieu le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière*, ont dû tolérer aussi ceux qui n'ont pas osé dépouiller Dieu de ce pouvoir; car il est bien malhonnête de se haïr pour des syllogismes.

XXX. *Qu'ai-je appris jusqu'à présent ?*

J'AI donc compté avec Locke et avec moi-même, et je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, et chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même : Ce peu de vérités que j'ai acquises par ma

raison, sera entre mes mains un bien stérile si je ne puis trouver quelque principe de morale. Il est beau à un aussi chétif animal que l'homme de s'être élevé à la connaissance du maître de la nature; mais cela ne me servira pas plus que la science de l'algèbre, si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI. *Y a-t-il une morale?*

Plus j'ai vu des hommes différens par le climat, les mœurs, le langage, les lois, le culte, et par la mesure de leur intelligence, et plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fond de morale; ils ont tous une notion grossière du juste et de l'injuste, sans savoir un mot de théologie; ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, et de passer un ruisseau sur un morceau de bois sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste et de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point, dès qu'ils pouvaient agir et raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés, a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous puissions y vivre un certain temps. Il me semble que, ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, et végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, se seraient occupés à se disputer quelque nourriture et quelques peaux de bêtes; et qu'ils se seraient bientôt détruits comme les enfans du dragon de Cadmus, sitôt qu'ils auraient pu se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient

conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Égyptien qui élevait des pyramides et des obélisques, et le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juste et de l'injuste, si Dieu n'avait donné, de tout temps, à l'un et à l'autre cette raison qui, en se développant, leur fait apercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétue nécessairement et de la même façon la race du Scythe et de l'Égyptien? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire et usurier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la géométrie et l'astronomie; cependant ce peuple a les mêmes lois fondamentales que le sage Chaldéen qui a connu les routes des astres, et que le Phénicien plus savant encore, qui s'est servi de la connaissance des astres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémisphère où l'Océan se confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples assurent qu'il faut respecter son père et sa mère; que le parjure, la calomnie, l'homicide sont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conséquences du même principe de leur raison développée.

XXXII. *Utilité réelle. Notion de la justice.*

La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un Turc, à un Guèbre, à un Malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir et pour se vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : Atten-

dez que je sache si Mahomet, Zoroastre ou Brama ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paie; et s'il n'en fait rien, c'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnête, de refuser la nourriture à son père et à sa mère quand on peut leur en donner; que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la société humaine sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, et par conséquent le plus opposé au but de la nature, est la guerre; mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les déprédateurs romains fesaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nommés *Féciales*. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée commence ses fureurs par un manifeste, et implore le Dieu des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont associés, se gardent bien de dire : Allons voler, allons arracher à la veuve et à l'orphelin leur nourriture; ils disent : Soyons justes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en sont emparés. Ils ont entre eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le seizième siècle; et dans ce vocabulaire, qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne se trouvent point; ils se servent de termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'injustice ne se prononce jamais dans un conseil-d'état, où l'on propose le meurtre le plus injuste; les conspirateurs, même les plus sanguinaires, n'ont jamais dit : Commettons un crime. Ils ont tous dit : Vengeons la patrie des crimes du tyran; punissons ce qui nous paraît une injustice. En un mot, flatteurs lâches, ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que, chez les Français, qui sont éclairés et polis, on ait souffert sur le théâtre ces maximes aussi affreuses que fausses, qui se trouvent dans la première scène de *Pompée*, et qui sont beaucoup plus outrées que celles de *Lucain* dont elles sont imitées.

> La justice et le droit sont de vaines idées....
> Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de Photin, ministre du jeune Ptolomée. Mais c'est précisément parce qu'il est ministre qu'il devait dire tout le contraire; il devait représenter la mort de Pompée comme un malheur nécessaire et juste.

Je crois donc que les idées du juste et de l'injuste sont aussi claires, aussi universelles, que les idées de santé et de maladie, de vérité et de fausseté, de convenance et de disconvenance. Les limites du juste et de l'injuste sont très-difficiles à poser; comme l'état mitoyen entre la santé et la maladie, entre ce qui est convenance et la disconvenance des choses, entre le faux et le vrai, est difficile à marquer. Ce sont des nuances qui se mêlent, mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté; mais

si je sais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste? Voilà où les sentimens se partagent : mais en général je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal; c'est de quoi personne n'a jamais douté (1).

XXXIII. *Consentement universel est-il preuve de vérité?*

On peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les temps et de tous les pays n'est pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la magie, aux sortiléges, aux démoniaques, aux apparitions, aux influences des astres, à cent autres sottises pareilles : ne pourrait-il pas en être ainsi du juste et de l'injuste?

Il me semble que non. Premièrement, il est faux que tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles étaient, à la vérité, l'aliment de l'imbécillité du vul-

(1) L'idée de la justice, du droit, se forme nécessairement de la même manière dans tous les êtres sensibles, capables des combinaisons nécessaires pour acquérir ces idées. Elles sont donc uniformes. Ensuite, il peut arriver que certains êtres raisonnent mal d'après ces idées, les altèrent en y mêlant des idées accessoires, etc., comme ces mêmes êtres peuvent se tromper sur d'autres objets; mais, puisque tout être raisonnant juste sera conduit aux mêmes idées en morale comme en géométrie, il n'en est pas moins vrai que ces idées ne sont point arbitraires, mais certaines et invariables. Elles sont, en effet, la suite nécessaire des propriétés des êtres sensibles et capables de raisonner; elles dérivent de leur nature; en sorte qu'il suffit de supposer l'existence de ces êtres, pour que les propositions fondées sur ces notions soient vraies; comme il suffit de supposer l'existence d'un cercle pour établir la vérité des propositions qui en développent les différentes propriétés. Ainsi, la réalité des propositions morales, leur vérité, relativement à l'état des êtres réels, des hommes, dépend uniquement de cette vérité de fait : Les hommes sont des êtres sensibles et intelligens.

gaire, et il y a le vulgaire des grands et le vulgaire du peuple; mais une multitude de sages s'en est toujours moquée; ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste et l'injuste, tout autant, et même encore plus que le peuple.

La croyance aux sorciers, aux démoniaques, etc., est bien éloignée d'être nécessaire au genre humain; la croyance à la justice est d'une nécessité absolue; donc elle est un développement de la raison donnée de Dieu; et l'idée des sorciers et des possédés, etc., est au contraire un pervertissement de cette même raison.

XXXIV. *Contre Locke.*

Locke, qui m'instruit, et qui m'apprend à me défier de moi-même, ne se trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même? Il veut prouver la fausseté des idées innées; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaise raison à de fort bonnes? Il avoue qu'il n'est pas juste de faire bouillir son prochain dans une chaudière et de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'anthropophages, et que ces êtres pensans n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaient eu les idées du juste et de l'injuste, que je suppose nécessaires à l'espèce humaine. (*Voyez la quest. XXXVI.*)

Sans entrer ici dans la question s'il y a eu en effet des nations d'anthropophages (1); sans examiner les relations du voyageur Dampierre, qui a parcouru toute l'Amérique, et qui n'y en a jamais vu, mais qui au contraire a été reçu chez tous les sauvages avec la plus grande humanité : voici ce que je réponds :

(1) Voyez la note à l'*Essai des mœurs et l'Esprit des nations*, tome XIV, page 49.

Des vainqueurs ont mangé leurs esclaves pris à la guerre; ils ont cru faire une action très-juste; ils ont cru avoir sur eux droit de vie et de mort; et, comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de se nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus justes que les triomphateurs romains, qui fesaient étrangler sans aucun fruit les princes esclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains et les sauvages avaient une très-fausse idée de la justice, je l'avoue; mais enfin les uns et les autres croyaient agir justement; et cela est si vrai, que les mêmes sauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur société, les regardaient comme leurs enfans; et que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de justice admirables.

XXXV. *Contre Locke.*

Je conviens avec le sage Locke qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné; c'est une vérité si constante, qu'il est évident que les enfans auraient tous une notion claire de Dieu s'ils étaient nés avec cette idée, et que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'est pas moins évident que nous ne naissons point avec des principes développés de morale, puisqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui serait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je suppose que nous soyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut persécuter personne pour sa manière de penser; comment des peuples entiers auraient-ils été persécuteurs? Je

suppose que chaque homme porte en soi la loi évidente qui ordonne qu'on soit fidèle à son serment; comment tous ces hommes réunis en corps auront-ils statué qu'il ne faut pas garder sa parole à des hérétiques? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, Dieu nous a donné une raison qui se fortifie avec l'âge, et qui nous apprend à tous, quand nous sommes attentifs, sans passions, sans préjugés, qu'il y a un Dieu, et qu'il faut être juste; mais je ne puis accorder à Locke les conséquences qu'il en tire. Il semble trop approcher du système de Hobbes, dont il est pourtant très-éloigné.

Voici ses paroles, au premier livre de *l'Entendement humain : Considérez une ville prise d'assaut, et voyez s'il paraît dans les cœurs des soldats animés au carnage et au butin, quelque égard pour la vertu, quelque principe de morale, quelques remords de toutes les injustices qu'ils commettent.* Non, ils n'ont point de remords, et pourquoi? c'est qu'ils croient agir justement. Aucun d'eux n'a supposé injuste la cause du prince pour lequel il va combattre : ils hasardent leur vie pour cette cause; ils tiennent le marché qu'ils ont fait; ils pouvaient être tués à l'assaut, donc ils croient être en droit de tuer; ils pouvaient être dépouillés, donc ils pensent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils sont dans l'enivrement de la fureur, qui ne raisonne pas; et pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juste et de l'honnête, proposez à ces mêmes soldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu seulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis qui font encore résistance, et qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, son chancelier, ses secrétaires d'état

et son grand-aumônier, vous ne trouverez pas un de ces soldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur proposez cependant que six meurtres au lieu de quatre mille, et vous leur présentez une récompense très-forte. Pourquoi vous refusent-ils? c'est qu'ils croient juste de tuer quatre mille ennemis, et que le meurtre de leur souverain, auquel ils ont fait serment, leur paraît abominable.

Locke continue : et pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'est innée, il parle des Mingréliens, qui se font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout vifs, et des Caraïbes, qui châtrent les leurs pour les mieux engraisser, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en rapportant ces fables : Lambert, qui seul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfans tout vifs pour leur plaisir, n'est pas un auteur assez accrédité.

Chardin, voyageur qui passe pour si véridique, et qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume si elle existait; et, ce ne serait pas assez qu'il le dît pour qu'on le crût; il faudrait que vingt voyageurs de nations et de religions différentes s'accordassent à confirmer un fait si étrange, pour qu'on en eût une certitude historique.

Il en est de même des femmes des îles Antilles, qui châtraient leurs enfans pour les manger; cela n'est pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'est point ainsi fait; châtrer des enfans est une opération très-délicate, très-dangereuse, qui, loin de les engraisser, les amaigrit au moins une année entière, et qui souvent les tue. Ce raffinement n'a jamais été en usage que chez les grands qui, pervertis par l'excès du luxe et par la jalousie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour servir leurs femmes et leurs

concubines. Il n'a été adopté en Italie, et à la chapelle du pape, que pour avoir des musiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les îles Antilles il n'est guère à présumer que des sauvages aient inventé le raffinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat; et puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles?

Locke allègue encore des saints de la religion mahométane qui s'accouplent dévotement avec leurs ânesses, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une si belle conversation en langue brasilienne avec le prince Maurice; conversation que Locke a la simplicité de rapporter, sans se douter que l'interprète du prince avait pu se moquer de lui. C'est ainsi que l'auteur de *l'Esprit des lois* s'amuse à citer de prétendues lois de Tunquin, de Bantam, de Bornéo, de Formose, sur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs, ou mal instruits. Locke et lui sont deux grands hommes en qui cette simplicité ne me semble pas excusable.

XXXVI. *Nature partout la même.*

En abandonnant Locke en ce point, je dis avec le grand Newton : *Natura est semper sibi consona*, la nature est toujours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre, agit sur tous les astres, sur toute la matière; ainsi la loi fondamentale de la morale agit également sur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances; mais le fond subsiste toujours le même, et ce fond est l'idée du juste et de l'injuste. On commet prodigieusement d'injustices dans les fureurs de ses passions, comme on

perd sa raison dans l'ivresse : mais quand l'ivresse est passée, la raison revient; et c'est, à mon avis, l'unique cause qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la justice? comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance par le sentiment et par la raison. Il est impossible que nous ne trouvions pas très-imprudente l'action d'un homme qui se jetterait dans le feu pour se faire admirer, et qui espérerait d'en réchapper. Il est impossible que nous ne trouvions pas très-injuste l'action d'un homme qui en tue un autre dans sa colère. La société n'est fondée que sur ces notions qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, et c'est pourquoi toute société subsiste, à quelque superstition bizarre et horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste et l'injuste? l'âge où nous connaissons que deux et deux font quatre.

XXXVII. *De Hobbes.*

Profond et bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de Descartes, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes, et pardonnables parce que tu étais venu avant Newton, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de Locke en plusieurs choses, mais qui le fus aussi de Spinosa; c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes lois dans le monde que des lois de convention; qu'il n'y a de juste et d'injuste que ce qu'on est convenu

d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec Cromwell dans une île déserte, et que Cromwell eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle île qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit sur la vie de son semblable.* Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit? Penses-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit, et qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant et décrépit? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur, mais ton propre cœur te réfutait encore davantage; car tu fus vertueux ainsi que Spinosa, et il ne te manqua, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais, et que tu recommandais aux autres.

XXXVIII. *Morale universelle.*

La morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'être universel qui nous a formés, tellement destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, et à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis Zoroastre jusqu'au lord Shaftesbury, je vois tous les philosophes enseigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées différentes sur les principes des choses. Nous avons vu que Hobbes, Spinosa, et Bayle lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la justice et toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, et très-souvent d'absurdes et de révoltantes opinions en

métaphysique, en théologie : mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste ? tout l'univers est d'accord, comme nous l'avons dit à la *question XXXVI*, et comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX. *De Zoroastre.*

Je n'examine point en quel temps vivait Zoroastre, à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que Platon aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours : ils sont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres ; et il paraît bien aux allégories puériles, aux observances ridicules, aux idées fantastiques dont ce recueil est rempli, que la religion de Zoroastre est de l'antiquité la plus haute. C'est là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes : on y voit le mauvais principe sous le nom de Satan que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le monde formé en six saisons ou en six temps. Il est ordonné de réciter un *Abunavar* et un *Ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du livre de *Zend*, et où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien Zoroastre, quels devoirs moraux sont prescrits ?

Celui d'aimer, de secourir son père et sa mère ; de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à sa parole, de s'abstenir, quand on est dans le doute si l'action qu'on va faire est juste ou non. (*Porte* 30.)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul législateur n'a jamais pu aller au-delà ; et je me confirme dans l'idée que plus Zoroastre établit de superstitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de sa morale fait

voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ses dogmes, plus il lui était impossible d'errer en enseignant la vertu.

XL. *Des Brachmanes.*

Il est vraisemblable que les brames ou brachmanes existaient long-temps avant que les Chinois eussent leurs *cinq kings :* et ce qui fonde cette extrême probabilité, c'est qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées sont indiennes, et que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoises.

Ces anciens brames étaient sans doute d'aussi mauvais métaphysiciens, d'aussi ridicules théologiens que les Chaldéens et les Perses, et toutes les nations qui sont à l'occident de la Chine. Mais quelle sublimité dans la morale! Selon eux la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne se bornaient pas à être justes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes; le silence, l'abstinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaisirs, étaient leurs principaux devoirs. Aussi tous les sages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait *la sagesse.*

XLI. *De Confucius.*

Les Chinois n'eurent aucune superstition, aucun charlatanisme à se reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, et leur montre encore qu'on peut les régir sans les tromper; que ce n'est pas par le mensonge qu'on sert le Dieu de vérité; que la superstition est non-seulement inutile, mais nuisible à la religion. Jamais l'adoration de Dieu ne

fut si pure et si sainte qu'à la Chine (*à la révélation près*). Je ne parle pas des sectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux et de tout ce qui n'est pas populace. Quelle est la religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de siècles? la voici : *Adorez le ciel, et soyez justes.* Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place souvent le grand Confutzée, que nous nommons Confucius, parmi les anciens législateurs, parmi les fondateurs de religions; c'est une grande inadvertance. Confutzée est très-moderne; il ne vivait que six cent cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'institua aucun culte, aucun rite; jamais il ne se dit ni inspiré ni prophète; il ne fait que rassembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures, et à ne se souvenir que des bienfaits.

A veiller sans cesse sur soi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ses passions, et à cultiver l'amitié; à donner sans faste, et à ne recevoir que l'extrême nécessaire sans bassesse.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-mêmes: ce n'est que défendre le mal : il fait plus, il recommande le bien : *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enseigne non-seulement la modestie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII. *Des philosophes grecs, et d'abord de Pythagore.*

Tous les philosophes grecs ont dit des sottises en physique et en métaphysique. Tous sont excellens dans la morale; tous égalent Zoroastre, Confutzée et les

brachmanes. Lisez seulement les *vers dorés* de Pythagore, c'est le précis de sa doctrine; il n'importe de quelle main ils soient. Dites-moi si une seule vertu y est oubliée.

XLIII. *De Zaleucus.*

Réunissez tous vos lieux communs, prédicateurs grecs, italiens, espagnols, allemands, français, etc.; qu'on distille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui soit plus pur que l'exorde des lois de Zaleucus ?

Maîtrisez votre ame, purifiez-la, écartez toute pensée criminelle. Croyez que Dieu ne peut être bien servi par les pervers; croyez qu'il ne ressemble pas aux faibles mortels, que les louanges et les présens séduisent : la vertu seule peut lui plaire.

Voilà le précis de toute morale et de toute religion.

XLIV. *D'Épicure.*

Des pédans de collége, des petits-maîtres de séminaire ont cru, sur quelques plaisanteries d'Horace et de Pétrone, qu'Épicure avait enseigné la volupté par les préceptes et par l'exemple. Épicure fut toute sa vie un philosophe sage, tempérant et juste. Dès l'âge de douze à treize ans, il fut sage; car lorsque le grammairien qui l'instruisait lui récita ce vers d'Hésiode :

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.

Hé ! qui le produisit, dit Épicure, puisqu'il était le premier? Je n'en sais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philosophes qui le sachent. Je vais donc m'instruire chez eux, repartit l'enfant; et depuis ce

temps jusqu'à l'âge de soixante et douze ans, il cultiva la philosophie. Son testament, que Diogène de Laërce nous a conservé tout entier, découvre une ame tranquille et juste; il affranchit les esclaves qu'il croit avoir mérité cette grâce; il recommande à ses exécuteurs testamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'ostentation, point d'injuste préférence; c'est la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raisonnables. Seul de tous les philosophes, il eut pour amis tous ses disciples, et sa secte fut la seule où l'on sut aimer, et qui ne se partagea point en plusieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné sa doctrine et ce qu'on a écrit pour et contre lui, que tout se réduit à la dispute entre Mallebranche et Arnauld. Mallebranche avouait que le plaisir rend heureux, Arnauld le niait; c'était une dispute de mots, comme tant d'autres disputes où la philosophie et la théologie apportent leur incertitude, chacune de son côté.

XLV. *Des stoïciens.*

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les stoïciens la rendirent presque divine. Résignation à l'être des êtres, ou plutôt élévation de l'ame jusqu'à cet être; mépris du plaisir, mépris même de la douleur, mépris de la vie et de la mort, inflexibilité dans la justice; tel était le caractère des vrais stoïciens; et tout ce qu'on a pu dire contre eux, c'est qu'ils décourageaient le reste des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur secte, fit voir qu'on pouvait pousser la vertu aussi loin qu'eux, sans être d'aucun parti; et la mort de ce martyr de la Divinité est l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en soit repentie.

Le stoïcien Caton est, d'un autre côté, l'éternel honneur de Rome. Épictète dans l'esclavage est peut-être supérieur à Caton, en ce qu'il est toujours content de sa misère. Je suis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fusse : m'en plaindre, c'est l'offenser.

Dirai-je que l'empereur Antonin est encore au-dessus d'Épictète, parce qu'il triompha de plus de séductions, et qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne se pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer ? Lisez les pensées de l'un et de l'autre, l'empereur et l'esclave vous paraîtront également grands.

Oserais-je parler ici de l'empereur Julien ? Il erra sur le dogme, mais certes il n'erra pas sur la morale. En un mot, nul philosophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit que toutes les vertus de ces grands hommes n'étaient que des péchés illustres. Puisse la terre être couverte de tels coupables !

XLVI. *Philosophie est vertu.*

Il y a eu des sophistes qui furent aux philosophes ce que les singes sont aux hommes. Lucien se moqua d'eux ; on les méprisa : ils furent à peu près ce qu'ont été les moines mendians dans les universités. Mais n'oublions jamais que tous les philosophes ont donné de grands exemples de vertu, et que les sophistes, et même les moines, ont tous respecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII. *D'Ésope.*

Je placerai Ésope parmi ces grands hommes, et

même à la tête de ces grands hommes, soit qu'il ait été le premier Pilpay des Indiens, ou l'ancien précurseur de Pilpay, ou le Lokman des Perses, ou le Akkim des Arabes, ou le Hacam des Phéniciens, il n'importe; je vois que ses fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, et que l'origine s'en perd dans une antiquité dont on ne peut sonder l'abîme. A quoi tendent ces fables aussi profondes qu'ingénues, ces apologues qui semblent visiblement écrits dans un temps où l'on ne doutait pas que les bêtes n'eussent un langage? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphère. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui lassent plus qu'elles n'éclairent; c'est la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissemens dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple et nue dans le premier auteur. Les grâces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fond respectable. Que nous apprennent toutes ces fables? qu'il faut être juste.

XLVIII. *De la paix née de la philosophie.*

Puisque tous les philosophes avaient des dogmes différens, il est clair que le dogme et la vertu sont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que Thétis était la déesse de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géans et de l'âge d'or, de la boîte de Pandore et de la mort du serpent Python, etc., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX. *Autres questions.*

Ah! si nous pouvions imiter l'antiquité! si nous fesions enfin, à l'égard des disputes théologiques, ce que nous avons fait au bout de dix-sept siècles dans les belles-lettres!

Nous sommes revenus au goût de la saine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent assez absurdes pour imaginer qu'on pût persécuter un homme parce qu'il croyait le vide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas subsister sans sujet, parce qu'il expliquait en un sens un passage d'un auteur qu'un autre entendait dans un sens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la jurisprudence des Romains; et quand nous manquons de lois (ce qui nous arrive si souvent), nous allons consulter le *Code* et le *Digeste*. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur sage tolérance?

Qu'importe à l'État qu'on soit du sentiment des réaux ou des nominaux; qu'on tienne pour Scot ou pour Thomas, pour Œcolampade ou pour Melanchthon; qu'on soit du parti d'un évêque d'Ypres, qu'on n'a point lu, ou d'un moine espagnol qu'on a moins lu encore? N'est-il pas clair que tout cela doit être aussi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un passage de Lycophron ou d'Hésiode?

L. *Autres questions.*

Je sais que les hommes sont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un musicien qui est mort fou,

parce que sa musique n'avait pas paru assez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'assez attaqués pour penser, par exemple, qu'ils ont toujours raison, y aurait-il assez d'ellébore pour une si étrange maladie?

Et si ces malades, pour soutenir qu'ils ont toujours raison, menaçaient du dernier supplice quiconque pense qu'ils peuvent avoir tort; s'ils établissaient des espions pour découvrir les réfractaires; s'ils décidaient qu'un père sur le témoignage de son fils, une mère sur celui de sa fille, doit périr dans les flammes, etc., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, et les traiter comme ceux qui sont attaqués de la rage?

LI. *Ignorance.*

Vous me demandez à quoi bon tout ce sermon, si l'homme n'est pas libre? D'abord, je ne vous ai point dit que l'homme n'est pas libre; je vous ai dit que sa liberté consiste dans son pouvoir d'agir, et non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Ensuite, je vous dirai que tout étant lié dans la nature, la Providence éternelle me prédestinait à écrire ces rêveries, et prédestinait cinq ou six lecteurs à en faire leur profit, et cinq à six autres à les dédaigner et à les laisser dans la foule immense des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, souvenez-vous que je me suis annoncé comme un ignorant.

LII. *Autres ignorances.*

Je suis si ignorant que je ne sais pas même les faits anciens dont on me berce; je crains toujours de me tromper de sept à huit cents années, au moins, quand

je cherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit avoir exercé les premiers le vol et le brigandage dans une grande étendue de pays; et ces premiers sages qui adorèrent des étoiles, ou des poissons, ou des serpens, ou des morts, ou des êtres fantastiques.

Quel est celui qui le premier imagina les six Gahambars, et le pont de Tshinavar, et le Dardaroth, et le lac de Karon? en quel temps vivait le premier Bacchus, le premier Hercule, le premier Orphée?

Toute l'antiquité est si ténébreuse, jusqu'à Thucydide et Xénophon, que je suis réduit à ne savoir presque pas un mot de ce qui s'est passé sur le globe que j'habite, avant le court espace d'environ trente siècles; et dans ces trente siècles encore, que d'obscurités! que d'incertitudes! que de fables!

LIII. *Plus grande ignorance.*

Mon ignorance me pèse bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne savons absolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né sur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami, le savant Apédentès, natif de Courlande, s'il avait connaissance des anciens peuples du nord, ses voisins, et de son malheureux petit pays: il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notions que les poissons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je sais de mon pays, c'est que César dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'usage de sacrifier des hommes à je ne sais quels dieux, pour obtenir d'eux quelque bonne proie; et que nous n'allions jamais en course qu'accompagnés de vieilles sorcières qui fesaient ces beaux sacrifices.

Tacite, un siècle après, dit quelques mots de nous, sans nous avoir jamais vus; il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde, en comparaison des Romains; car il assure que, quand nous n'avions personne à voler, nous passions les jours et les nuits à nous enivrer de mauvaise bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'est un vide immense jusqu'à l'histoire de Charlemagne. Quand je suis arrivé à ces temps connus, je vois dans Goldstad une charte de Charlemagne, datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce savant empereur parle ainsi :

Vous savez que, chassant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes et le palais que Granus, frère de Néron et d'Agrippa, avait autrefois bâtis.

Ce Granus et cet Agrippa, frères de Néron, me font voir que Charlemagne était aussi ignorant que moi, et cela soulage.

LIV. *Ignorance ridicule.*

L'HISTOIRE de l'église de mon pays ressemble à celle de Granus, frère de Néron et d'Agrippa, et est bien plus merveilleuse. Ce sont de petits garçons ressuscités, des dragons pris avec une étole, comme des lapins avec un lacet; des hosties qui saignent d'un coup de couteau qu'un juif leur donne; des saints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes les plus avérées dans notre histoire ecclésiastique d'Allemagne est celle du bienheureux Pierre de Luxembourg, qui dans les deux années 1388 et 89, après sa mort, fit deux mille quatre cents miracles, et les années suivantes, trois mille de compte fait, parmi

lesquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts ressuscités.

Je m'informe si les autres états de l'Europe ont des histoires ecclésiastiques aussi merveilleuses et aussi authentiques? Je trouve partout la même sagesse et la même certitude.

LV. *Pis qu'ignorance.*

J'ai vu ensuite pour quelles sottises inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient détestés, persécutés, égorgés, pendus, roués et brûlés; et j'ai dit : S'il y avait eu un sage, dans ces abominables temps, il aurait donc fallu que ce sage vécût et mourût dans les déserts.

LVI. *Commencement de la raison.*

Je vois qu'aujourd'hui, dans ce siècle qui est l'aurore de la raison, quelques têtes de cette hydre du fanatisme renaissent encore. Il paraît que leur poison est moins mortel, et leurs gueules moins dévorantes. Le sang n'a point coulé pour la grâce versatile, comme il coula si long-temps pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais le monstre subsiste encore; quiconque recherchera la vérité, risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie et la calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné.

FIN DU PHILOSOPHE IGNORANT.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

OU

LE PRINCIPE D'ACTION.

DIATRIBE.

1772.

Ce n'est pas entre la Russie et la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti, car ces deux états feront la paix tôt ou tard sans que je m'en mêle.

Il ne s'agit pas de se déclarer pour une faction anglaise contre une autre faction, car bientôt elles auront disparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutychiens, les jacobites, les chrétiens appelés papistes, les luthériens, les calvinistes, les anglicans, les primitifs appelés quakers, les anabaptistes, les jansénistes, les molinistes, les sociniens, les piétistes, et tant d'autres *istes*. Je veux vivre honnêtement avec tous ces messieurs quand j'en rencontrerai, sans jamais disputer avec eux; parce qu'il n'y en aura pas un seul qui, lorsqu'il aura un écu à partager avec moi, ne sache parfaitement son compte, et qui consente à perdre une obole pour le salut de mon ame ou de la sienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlemens de France et les nouveaux, parce que dans peu d'années il n'en sera plus question.

Ni entre les anciens et les modernes, parce que ce procès est interminable.

Ni entre les jansénistes et les molinistes, parce qu'ils

ne sont plus, et que voilà, dieu merci, cinq ou six mille volumes devenus aussi inutiles que les œuvres de saint Ephrem.

Ni entre les opéras bouffons français et les italiens, parce que c'est une affaire de fantaisie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de savoir s'il y a un Dieu; et c'est ce que je vais examiner très-sérieusement et de très-bonne foi, car cela m'intéresse, et vous aussi.

I. *Du principe d'action.*

Tout est en mouvement, tout agit et tout réagit dans la nature.

Notre soleil tourne sur lui-même avec une rapidité qui nous étonne; et les autres soleils tournent de même, tandis qu'une foule innombrable de planètes roule autour d'eux dans leurs orbites, que le sang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte tend par sa nature vers le centre de la terre, comme la terre gravite vers le soleil, et le soleil vers elle. La mer doit aux mêmes lois son flux et son reflux éternel. C'est par ces mêmes lois que des vapeurs qui forment notre atmosphère s'échappent continuellement de la terre, et retombent en rosée, en pluie, en grêle, en neige, en tonnerres.

Tout est action, la mort même est agissante. Les cadavres se décomposent, se métamorphosent en végétaux, nourrissent les vivans qui à leur tour en nourrissent d'autres. Quel est le principe de cette action universelle?

Il faut que le principe soit unique. Une uniformité constante dans les lois qui dirigent la marche

des corps célestes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque espèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un seul moteur. S'il y en avait deux, ils seraient ou divers, ou contraires, ou semblables. Si divers, rien ne se correspondrait; si contraires, tout se détruirait; si semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un; c'est un double emploi.

Je me confirme dans cette idée qu'il ne peut exister qu'un seul principe, un seul moteur, dès que je fais attention aux lois constantes et uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, et les fait tendre les uns vers les autres en raison directe, non de leurs surfaces, ce qui pourrait être l'effet de l'impulsion d'un fluide, mais en raison de leurs masses.

Le carré de la révolution de toute planète est comme la racine du cube de sa distance au soleil; (et cela prouve en passant ce que Platon avait deviné, je ne sais comment, que le monde est l'ouvrage de l'éternel géomètre.)

Les rayons de lumière ont leurs réflexions et leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes les véritables mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile Sirius et dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas sur le règne animal, tous les quadrupèdes, et les bipèdes qui n'ont point d'ailes, perpétuent leur espèce par la même copulation; toutes les femelles sont vivipares.

Tous les oiseaux femelles pondent des œufs.

Dans toute espèce, chaque genre peuple et se nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fonds de propriétés.

Certes le chêne et le noisetier ne se sont pas entendus pour naître et croître de la même façon, de même que Mars et Saturne n'ont pas été d'intelligence pour observer les mêmes lois. Il y a donc une intelligence unique, universelle, et puissante, qui agit toujours par des lois invariables.

Personne ne doute qu'une sphère armillaire, des paysages, des animaux dessinés, des anatomies en cire coloriée, ne soient des ouvrages d'habiles artistes. Se pourrait-il que les copistes fussent d'une intelligence, et que les originaux n'en fussent pas? Cette seule idée me paraît la plus forte démonstration; et je ne conçois pas comment on peut la combattre.

II. *Du principe d'action nécessaire et éternel.*

Ce moteur unique est très-puissant, puisqu'il dirige une machine si vaste et si compliquée. Il est très-intelligent, puisque le moindre des ressorts de cette machine ne peut être égalé par nous qui sommes intelligens.

Il est un être nécessaire, puisque sans lui la machine n'existerait pas.

Il est éternel, car il ne peut être produit du néant, qui n'étant rien ne peut rien produire; et dès qu'il existe quelque chose, il est démontré que quelque chose est de toute éternité. Cette vérité sublime est devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élancement de l'esprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont faits pendant tant de siècles pour nous abrutir.

III. *Quel est ce principe?*

Je ne puis me démontrer l'existence du principe d'action, du premier moteur, de l'Être suprême, par la synthèse, comme le docteur Clarke. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, Clarke était digne peut-être de l'employer; mais l'analyse me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'est qu'en remontant le fleuve de l'éternité, que je puis essayer de parvenir à sa source.

Ayant donc connu par le mouvement qu'il y a un moteur; m'étant prouvé par l'action qu'il y a un principe d'action, je cherche ce que c'est que ce principe universel; et la première chose que j'entrevois avec une secrète douleur, mais avec une résignation entière, c'est qu'étant une partie imperceptible du grand tout, étant, comme dit Timée, un point entre deux éternités, il me sera impossible de comprendre ce grand tout et son maître, qui m'engloutissent de toutes parts.

Cependant je me rassure un peu en voyant qu'il m'a été donné de mesurer la distance des astres, de connaître le cours et les lois qui les retiennent dans leurs orbites. Je me dis : Peut-être parviendrai-je, en me servant de bonne foi de ma raison, jusqu'à trouver quelque lueur de vraisemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit de la nature. Et si ce petit crépuscule que je cherche ne peut m'apparaître, je me consolerai en sentant que mon ignorance est invincible, que des connaissances qui me sont interdites me sont très-sûrement inutiles, et que le grand Être ne me punira pas d'avoir voulu le connaître, et de n'avoir pu y parvenir.

IV. *Où est le premier principe? Est-il infini?*

Je ne vois point le premier principe moteur et intelligent d'un animal appelé homme, lorsqu'il me démontre une proposition de géométrie, ou lorsqu'il soulève un fardeau. Cependant je juge invinciblement qu'il y en a un dans lui, tout subalterne qu'il est. Je ne puis découvrir si ce premier principe est dans son cœur, ou dans sa tête, ou dans son sang, ou dans tout son corps. De même, j'ai deviné un premier principe de la nature, j'ai vu qu'il est impossible qu'il ne soit pas éternel. Mais où est-il?

S'il anime toute existence, il est donc dans toute existence : cela me paraît indubitable. Il est dans tout ce qui est, comme le mouvement est dans tout le corps d'un animal, si on peut se servir de cette misérable comparaison.

Mais, s'il est dans ce qui existe, peut-il être dans ce qui n'existe pas? L'univers est-il infini? on me le dit, mais qui me le prouvera? Je le conçois éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé du néant, parce que ce grand principe, *rien ne vient de rien*, est aussi vrai que deux et deux font quatre; parce qu'il y a, comme nous avons vu ailleurs, une contradiction absurde à dire, l'être agissant a passé une éternité sans agir; l'être formateur a été éternel sans rien former; l'être nécessaire a été pendant une éternité l'être inutile.

Mais je ne vois aucune raison pourquoi cet être nécessaire serait infini. Sa nature me paraît d'être partout où il y a existence; mais pourquoi, et comment une existence infinie? Newton a démontré le vide, qu'on n'avait fait que supposer jusqu'à lui. S'il y a du vide dans la nature, le vide peut donc être hors

de la nature. Quelle nécessité que les êtres s'étendent à l'infini? que serait-ce que l'infini en étendue? il ne peut exister non plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extension à laquelle je ne puisse ajouter. Il me semble qu'en cela le sentiment de Cudworth doit l'emporter sur celui de Clarke.

Dieu est présent partout, dit Clarke. Oui, sans doute; mais partout où il y a quelque chose, et non pas où il n'y a rien. Être présent à rien me paraît une contradiction dans les termes, une absurdité. Je suis forcé d'admettre une éternité, mais je ne suis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'espace soit un être réel ou une simple appréhension de mon entendement? Que m'importe que l'être nécessaire, intelligent, puissant, éternel, formateur de tout être, soit dans cet espace imaginaire ou n'y soit pas? en suis-je moins son ouvrage? en suis-je moins dépendant de lui? en est-il moins mon maître? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence, mais je ne le vois point au-delà du monde.

On dispute encore si l'espace infini est un être réel ou non. Je ne veux point asseoir mon jugement sur un fondement aussi équivoque, sur une querelle digne des scolastiques; je ne veux point établir le trône de Dieu dans les espaces imaginaires.

S'il est permis, encore une fois, de comparer les petites choses qui nous paraissent grandes, à ce qui est si grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut persuader à un Castillan son voisin que le roi d'Espagne est le maître de la mer qui est au nord de la Californie, et que quiconque en doute est criminel de lèse-majesté. Le Castillan lui répond : Je ne sais pas seulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pourvu que j'aie de quoi

vivre à Madrid. Je n'ai pas besoin qu'on découvre cette mer pour être fidèle au roi mon maître sur les bords du Mançanarès. Qu'il y ait, ou non, des vaisseaux au-delà de la baie d'Hudson, il n'en a pas moins le pouvoir de me commander ici; je sens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je sais qu'il est le maître de Madrid.

Ainsi notre dépendance du grand être ne vient point de ce qu'il est présent hors du monde, mais de ce qu'il est présent dans le monde. Je demande seulement pardon au maître de la nature de l'avoir comparé à un chétif homme pour me mieux faire entendre.

V. *Que tous les ouvrages de l'être éternel sont éternels.*

Le principe de la nature étant nécessaire et éternel, et son essence étant d'agir, il a donc agi toujours. Car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agissant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'Épicure, le Dieu qui n'est bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde, son ouvrage, sous quelque forme qu'il paraisse, est donc éternel comme lui, de même que la lumière est aussi ancienne que le soleil, le mouvement aussi ancien que la matière, les alimens aussi anciens que les animaux; sans quoi le soleil, la matière, les animaux auraient été non-seulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères.

Que pourrait-on imaginer en effet de plus contradictoire qu'un être essentiellement agissant qui n'aurait pas agi pendant une éternité; un être formateur qui n'aurait rien formé, et qui n'aurait formé quelques globes que depuis très-peu d'années, sans qu'il parût la moindre raison de les avoir formés plutôt en un temps qu'en un autre? Le principe intelligent ne peut

rien faire sans raison; rien ne peut exister sans une raison antécédente et nécessaire. Cette raison antécédente et nécessaire a été éternellement; donc l'univers est éternel.

Nous ne parlons ici que philosophiquement : il ne nous appartient pas seulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

VI. *Que l'être éternel, premier principe, a tout arrangé volontairement.*

Il est clair que cette suprême intelligence nécessaire, agissante, a une volonté, et qu'elle a tout arrangé parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir et former tout sans vouloir le former? ce serait être une pure machine, et cette machine supposerait un autre premier principe, un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier être intelligent, quel qu'il soit. Nous voulons, nous agissons, nous formons des machines quand nous le voulons; donc le grand Démiourgos très-puissant a tout fait parce qu'il l'a voulu.

Spinosa lui-même reconnaît dans la nature une puissance intelligente nécessaire : mais une intelligence destituée de volonté serait une chose absurde, parce que cette intelligence ne servirait à rien; elle n'opérerait rien, puisqu'elle ne voudrait rien opérer. Le grand être nécessaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

J'ai dit tout à l'heure qu'il a tout fait nécessairement, parce que si ses ouvrages n'étaient pas nécessaires, ils seraient inutiles. Mais cette nécessité lui ôterait-elle sa volonté? non, sans doute; je veux nécessairement être heureux; je n'en veux pas moins ce bonheur; au contraire, je le veux avec d'autant plus de force que je le veux invinciblement.

Cette nécessité lui ôte-t-elle sa liberté? point du

tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'Être suprême étant très-puissant, est donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artisan des choses reconnu nécessaire, éternel, intelligent, puissant, voulant, et libre.

VII. *Que tous les êtres, sans aucune exception, sont soumis aux lois éternelles.*

Quels sont les effets de ce pouvoir éternel résidant essentiellement dans la nature? Je n'en vois que de deux espèces, les insensibles et les sensibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces soleils paraissent des êtres admirables, mais brutes, destitués de toute sensibilité. Un colimaçon qui veut, qui a quelques perceptions et qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage supérieur à tout l'éclat des soleils qui illuminent l'espace.

Mais tous ces êtres sont également soumis aux lois éternelles invariables.

Ni le soleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le singe, ni l'homme, n'ont pu se donner rien de ce qu'ils possèdent, il est évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme et le chien sont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux tettent leur mère sans savoir ce qu'ils font, et cela par un mécanisme très-délicat, très-compliqué, dont même très-peu d'hommes acquièrent la connaissance.

Tous deux, au bout de quelque temps, ont des idées, de la mémoire, une volonté, le chien beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que des pures machines, ce ne serait qu'une raison de plus pour ceux qui pensent que l'homme n'est qu'une machine aussi; mais

il n'y a plus personne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une mesure d'intelligence; qu'ils perfectionnent leurs connaissances; qu'un chien de chasse apprend son métier; qu'un vieux renard est plus habile qu'un jeune, etc.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, sinon de la cause primordiale éternelle, du principe d'action, du grand être qui anime toute la nature?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup plus tard qu'eux, mais dans un degré beaucoup plus éminent; peut-il les tenir d'une autre cause? Il n'a rien que ce que le grand être lui donne. Ce serait une étrange contradiction, une singulière absurdité que tous les astres, tous les élémens, tous les végétaux, tous les animaux obéissent sans relâche, irrésistiblement, aux lois du grand être, et que l'homme seul pût se conduire par lui-même.

VIII. *Que l'homme est essentiellement soumis en tout aux lois éternelles du premier principe.*

Voyons donc cet animal-homme avec les yeux de la raison que le grand être nous a donnée.

Qu'est-ce que la première perception qu'il reçoit? celle de la douleur; ensuite le plaisir de la nourriture. C'est là toute notre vie, douleur et plaisir. D'où nous viennent ces deux ressorts qui nous font mouvoir jusqu'au dernier moment, sinon de ce premier principe d'action, de ce grand Démiourgos? Certes, ce n'est pas nous qui nous donnons de la douleur; et comment pourrions-nous être la cause du petit nombre de nos plaisirs? Nous avons dit ailleurs qu'il nous est impossible d'inventer une nouvelle sorte de plaisir, c'est-à-dire un nouveau sens. Disons ici qu'il nous est également impossible d'inventer une nouvelle sorte de

douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin Calmet a fait graver les supplices dans son dictionnaire, n'ont pu que couper, déchirer, mutiler, tirer, brûler, étouffer, écraser : tous les tourmens se réduisent là. Nous ne pouvons donc rien par nous-mêmes, ni en bien ni en mal; nous ne sommes que les instrumens aveugles de la nature.

Mais je veux penser, et je pense, dit au hasard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le sentiment de la douleur? celui de la mamelle que nous avons sucée; puis le visage de notre nourrice; puis quelques autres faibles objets et quelques besoins ont fait des impressions. Jusque-là oserait-on dire qu'on n'a pas été un automate sentant, un malheureux animal abandonné, sans connaissance et sans pouvoir, un rebut de la nature? Osera-t-on dire que dans cet état on est un être pensant, qu'on se donne ses idées, qu'on a une ame? Quest-ce que le fils d'un roi au sortir de la matrice? il dégoûterait son père, s'il n'était pas son père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds est un objet infiniment supérieur.

IX. *Du principe d'action des êtres sensibles.*

Vient enfin le temps où un nombre plus ou moins grand de perceptions, reçu dans notre machine, semble se présenter à notre volonté. Nous croyons faire des idées. C'est comme si, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous pensions former l'eau qui en coule. Nous, créer des idées! pauvres gens que nous sommes! Quoi! il est évident que nous n'avons eu nulle part aux premières, et nous serions les créateurs des secondes!

Pesons bien cette vanité de faire des idées, et nous verrons qu'elle est insolente et absurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs qui ait la moindre analogie, le moindre rapport avec un sentiment, une idée, une pensée. Faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en est ainsi de notre corps vivant. Le principe universel d'action fait tout en nous. Il ne nous a point exceptés du reste de la nature.

Deux expériences continuellement réitérées dans tout le cours de notre vie, et dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit, que nos idées, nos volontés, nos actions, ne nous appartiennent pas.

La première, c'est que personne ne sait ni ne peut savoir quelle idée lui viendra dans une minute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, quel mouvement son corps fera.

La seconde, que pendant le sommeil il est bien clair que tout se fait dans nos songes sans que nous y ayons la moindre part. Nous avouons que nous sommes alors des purs automates, sur lesquels un pouvoir invisible agit avec une force aussi réelle, aussi puissante qu'incompréhensible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inspire des désirs, des passions, des volontés, des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il est arrivé quelquefois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain songe son enfant nouveau-né qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué son ami. D'autres jouissent réellement d'une femme qu'ils ne connaissent pas. Combien de musiciens ont fait de la musique en dormant! combien de jeunes prédicateurs ont composé des sermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la

veille et le sommeil, au lieu que nous ne consumons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, et si nous rêvions toujours dans ce sommeil, il serait bien démontré alors que la moitié de notre existence ne dépend point de nous. Mais, supposé que de vingt-quatre heures nous en passions huit dans les songes, il est évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le temps employé aux fonctions purement animales, et voyez ce qui reste. Vous serez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à présent de quelle inconséquence il serait qu'une moitié dépendît de vous, et que l'autre n'en dépendît pas.

Concluez donc que le principe universel d'action fait tout en vous.

Un janséniste m'arrête là, et me dit : Vous êtes un plagiaire ; vous avez pris votre doctrine dans le fameux livre *de l'action de Dieu sur les créatures*, autrement *de la prémotion physique*, par notre grand patriarche Boursier, dont nous avons dit (*) *qu'il avait trempé sa plume dans l'encrier de la Divinité*. Non, mon ami ; je n'ai jamais pris chez les jansénistes ni chez les molinistes qu'une forte aversion pour les cabales, et un peu d'indifférence pour leurs opinions. Boursier, en prenant Dieu pour son cornet, sait précisément de quelle nature était le sommeil d'Adam, quand Dieu lui arracha une côte pour en former sa femme ; de quelle espèce était sa *concupiscence*, sa grâce habituelle, sa grâce actuelle. Il sait avec saint Augustin qu'on aurait fait des enfans sans volupté dans le para-

(*) *Dictionnaire des grands Hommes*, à l'article *Boursier*.

N. B. Que parmi ces *grands hommes* il n'y a guère que des jansénistes, comme parmi les *grands hommes* de l'abbé Ladvocat, on ne trouve guère que des partisans des jésuites.

dis terrestre, comme on sème son champ, sans goûter en cela le plaisir de la chair. Il est convaincu qu'Adam n'a péché dans le paradis terrestre que par distraction. Moi, je ne sais rien de tout cela, et je me contente d'admirer ceux qui ont une si belle et si profonde science.

X. *Du principe d'action appelé ame.*

Mais on a imaginé, après bien des siècles, que nous avions une ame qui agissait par elle-même; et on s'est tellement accoutumé à cette idée, qu'on l'a prise pour une chose réelle.

On a crié partout l'*ame*, l'*ame!* sans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par ame on voulait dire la vie; tantôt c'était un petit simulacre léger qui nous ressemblait, et qui allait après notre mort boire des eaux de l'Achéron; c'était une harmonie, une homéomérie, une entéléchie. Enfin on en a fait un petit être qui n'est point corps, un souffle qui n'est point terre; et de ce mot souffle, qui veut dire esprit en plus d'une langue, on a fait un je ne sais quoi qui n'est rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame* vaguement et sans s'entendre, comme on le prononce encore aujourd'hui, et comme on profère les mots de mouvement, d'entendement, d'imagination, de mémoire, de désir, de volonté? Il n'y a point d'être réel appelé volonté, désir, mémoire, imagination, entendement, mouvement. Mais l'être réel appelé homme comprend, imagine, se souvient, désire, veut, se meut. Ce sont des termes abstraits inventés pour faciliter le discours. Je cours, je dors, je m'éveille; mais il n'y a point d'être physique qui soit course, ou sommeil, ou éveil. Ni la vue, ni l'ouïe, ni le tact, ni l'odorat,

ni le goût ne sont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela, sinon parce que le grand être a ainsi disposé toutes les choses; parce que le principe d'action, la cause universelle, en un mot, Dieu nous donne ces facultés?

Prenons-y bien garde, il y aurait tout autant de raison à supposer dans un limaçon un être secret appelé *ame libre* que dans l'homme. Car ce limaçon a une volonté, des désirs, des goûts, des sensations, des idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de sa nourriture, à celui de son amour. Il s'en ressouvient, il en a l'idée, il y va aussi vite qu'il peut aller; il connaît le plaisir et la douleur. Cependant vous n'êtes pas effarouché quand on vous dit que cet animal n'a point une ame spirituelle, que Dieu lui a fait ces dons pour un peu de temps, et que celui qui fait mouvoir les astres fait mouvoir les insectes. Mais quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît si digne de vos respects, c'est-à-dire vous êtes si orgueilleux, que vous osez placer dans son corps chétif quelque chose qui semble tenir de la nature de Dieu même, et qui cependant, par la perversité de ses pensées, vous paraît à vous-même diabolique, quelque chose de sage et de fou, de bon et d'exécrable, de céleste et d'infernal, d'invisible, d'immortel, d'incompréhensible; et vous vous êtes accoutumé à cette idée, comme vous avez pris l'habitude de dire *mouvement*, quoiqu'il n'y ait point d'être qui soit mouvement; comme vous préférez tous les mots abstraits quoiqu'il n'y ait point d'êtres abstraits.

XI. *Examen du principe d'action appelé ame.*

Il y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui; et il y en a partout. Mais ce principe peut-il être

autre chose qu'un ressort, un premier mobile secret qui se développe par la volonté toujours agissante du premier principe aussi puissant que secret, aussi démontré qu'invisible, lequel nous avons reconnu être la cause essentielle de toute la nature?

Si vous créez le mouvement, si vous créez des idées, parce que vous le voulez, vous êtes Dieu pour ce moment-là; car vous avez tous les attributs de Dieu, volonté, puissance, création. Or, figurez-vous l'absurdité où vous tombez en vous fesant Dieu.

Il faut que vous choisissiez entre ces deux partis, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de Dieu. Le premier est extravagant, le second seul est raisonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nommé *ame libre*, qui devient si souvent un petit diable, il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou qu'il le fût pendant que vous êtes embryon, ou quand vous naissez, ou quand vous commencez à sentir. Tous ces partis sont également ridicules.

Un petit dieu subalterne, inutilement existant pendant une éternité passée, pour descendre dans un corps qui meurt souvent en naissant; c'est le comble de la contradiction et de l'impertinence.

Si ce petit *dieu-ame* est créé au moment que votre père darde je ne sais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où un homme prend du plaisir avec une femme, et saisissant ce moment pour envoyer vite une ame sentante, pensante, dans un cachot, entre un boyau rectum et une vessie. Voilà un petit dieu plaisamment logé! Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce *dieu-ame* qui s'était

enfermé entre des excrémens infects et de l'urine? Où s'en retourne-t-il?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconséquences, les mêmes absurdités ridicules et révoltantes subsistent dans tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement sans réfléchir, est donc ce qu'on a jamais imaginé de plus sot et de plus fou.

Combien plus raisonnable, plus décent, plus respectueux pour l'Être suprême, plus convenable à notre nature, et par conséquent combien plus vrai n'est-il pas de dire :

« Nous sommes des machines produites de tout » temps les unes après les autres par l'éternel géo» mètre; machines faites ainsi que tous les autres » animaux, ayant les mêmes organes, les mêmes be» soins, les mêmes plaisirs, les mêmes douleurs; très» supérieurs à eux tous en beaucoup de choses, infé» rieurs en quelques autres; ayant reçu du grand être » un principe d'action que nous ne pouvons connaître; » recevant tout, ne nous donnant rien; et mille mil» lions de fois plus soumis à lui que l'argile ne l'est au » potier qui la façonne. »

Encore une fois, ou l'homme est un dieu, ou il est exactement tout ce que je viens de prononcer (1).

(1) Le pouvoir d'agir dans un être intelligent est uniquement la connaissance acquise par l'expérience que le désir qu'il forme que tel effet existe, est constamment suivi de l'existence de cet effet. Nous ne pouvons avoir d'autre idée de l'action. Ainsi, le raisonnement de M. de Voltaire se réduit à ceci : Ce que je désire, ce que je veux a lieu d'une manière constante, mais pour un bien petit nombre de cas; et même cet ordre est souvent interrompu sans que je sache comment. Je dois donc supposer qu'il existe un être dont la volonté est toujours suivie de l'effet; c'est la seule idée que je puis avoir d'un agent tout-puissant; et si je crois quelquefois être un agent borné, c'est seulement lorsque ma volonté est d'accord avec celle de cet être suprême.

XII. *Si le principe d'action, dans les animaux, est libre.*

Il y a dans l'homme et dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine; et ce premier moteur, ce premier ressort est nécessairement, éternellement disposé par le maître, sans quoi tout serait chaos, sans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainsi que toute machine, obéit nécessairement, irrévocablement à l'impulsion qui la dirige; cela est évident, cela est assez connu. Tout animal est doué d'une volonté, et il faut être fou pour croire qu'un chien qui suit son maître n'ait pas la volonté de le suivre. Il marche après lui irrésistiblement, oui, sans doute; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement? oui, si rien ne l'empêche; c'est-à-dire, il peut marcher, il veut marcher, et il marche; ce n'est pas dans sa volonté qu'est sa liberté de marcher, mais dans la faculté de marcher à lui donnée. Un rossignol veut faire son nid, et le construit quand il a trouvé de la mousse. Il a eu la liberté d'arranger ce berceau ainsi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu l'envie, et qu'il n'a pas été enrhumé. Mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie? a-t-il voulu vouloir faire son nid? A-t-il eu cette absurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait consister à dire : *Je veux ni ne veux pas faire mon nid, cela m'est absolument indifférent; mais je vais vouloir faire mon nid uniquement pour le vouloir, et sans y être déterminé par rien, et seulement pour vous prouver que je suis libre.* Telle est l'absurdité qui a régné dans les écoles. Si le rossignol pouvait parler, il dirait à ces docteurs : *Je suis invinciblement déterminé à nicher, je veux*

nicher, j'en ai le pouvoir, et je niche; vous êtes invinciblement déterminés à raisonner mal, vous remplissez votre destinée comme moi la mienne.

Dieu nous tromperait, me dit le docteur Tamponet, s'il nous fesait accroire que nous jouissons de la liberté d'indifférence, et si nous ne l'avions pas.

Je lui répondis que Dieu ne me fait point accroire que j'aie cette sotte liberté; j'éprouve au contraire vingt fois par jour que je veux, que j'agis invinciblement. Si quelquefois un sentiment confus me fait accroire que je suis libre dans votre sens théologal, Dieu ne me trompe pas plus alors que quand il me fait croire que le soleil tourne, que ce soleil n'a pas plus d'un pied de diamètre, que Vénus n'est pas plus grosse qu'une pilule, qu'un bâton droit est courbé dans l'eau, qu'une tour carrée est ronde, que le feu a de la chaleur, que la glace a de la froideur, que les couleurs sont dans les objets. Toutes ces méprises sont nécessaires; c'est une suite évidente de la constitution de cet univers. Notre sentiment confus d'une prétendue liberté n'est pas moins nécessaire. C'est ainsi que nous sentons très-souvent du mal à un membre que nous n'avons plus, et qu'en fesant un certain mouvement de deux doigts croisés l'un sur l'autre, on sent deux boules dans sa main lorsqu'il n'y en a qu'une. L'organe de l'ouïe est sujet à mille méprises qui sont l'effet des ondulations de l'atmosphère. Notre nature est de nous tromper sur tous les objets dans lesquels ces erreurs sont nécessaires.

Nous allons voir si l'homme peut être libre dans un autre sens que celui qui est admis par les philosophes.

XIII. *De la liberté de l'homme, et du destin.*

Une boule qui en pousse une autre, un chien de chasse qui court nécessairement et volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un fossé immense avec non moins de nécessité et de volonté; cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde, tout cela n'est pas plus invinciblement déterminé que nous le sommes à tout ce que nous fesons, car songeons toujours combien il serait inconséquent, ridicule, absurde, qu'une partie des choses fût arrangée, et que l'autre ne le fût pas.

Tout événement présent est né du passé, et est père du futur, sans quoi cet univers serait absolument un autre univers, comme le dit très-bien Leibnitz, qui a deviné plus juste en cela que dans son harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue ni mêlée. Le grand être qui la tient nécessairement ne peut la laisser flotter incertaine, ni la changer; car alors il ne serait plus l'être nécessaire, l'être immuable, l'être des êtres; il serait faible, inconstant, capricieux; il démentirait sa nature, il ne serait plus.

Un destin inévitable est donc la loi de toute la nature; et c'est ce qui a été senti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne sais quelle fausse liberté, de dépouiller la vertu de son mérite, et le crime de son horreur, a quelquefois effrayé des ames tendres; mais dès qu'elles ont été éclairées, elles sont bientôt revenues à cette grande vérité, que tout est enchaîné, et que tout est nécessaire.

L'homme est libre, encore une fois, quand il peut

ce qu'il veut, mais il n'est pas libre de vouloir; il est impossible qu'il veuille sans cause. Si cette cause n'a pas son effet infaillible, elle n'est plus cause. Le nuage qui dirait au vent, je ne veux pas que tu me pousses, ne serait pas plus absurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice est toujours vice, comme la maladie est toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchans; car s'ils sont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils sont prédestinés au châtiment.

Éclaircissons toutes ces vérités.

XIV. *Ridicule de la prétendue liberté, nommée liberté d'indifférence.*

Quel admirable spectacle que celui des destinées éternelles de tous les êtres enchaînés au trône du fabricateur de tous les mondes! Je suppose un moment que cela ne soit pas, et que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je suppose qu'une de ces substances intermédiaires entre nous et le grand être (car il peut en avoir formé des milliards) vienne consulter cet être éternel sur la destinée de quelques-uns de ces globes énormes placés à une si prodigieuse distance de nous. Le souverain de la nature serait alors réduit à lui répondre : *Je ne suis pas souverain, je ne suis pas le grand être nécessaire ; chaque petit embryon est le maître de faire des destinées. Tout le monde est libre de vouloir sans autre cause que sa volonté. L'avenir est incertain, tout dépend du caprice ; je ne puis rien prévoir : ce grand tout que vous avez cru si régulier, n'est qu'une vaste anarchie où tout se fait sans cause et sans raison. Je me donnerai bien de garde de vous dire, telle chose*

arrivera; car alors les gens malins dont les globes sont remplis feraient tout le contraire de ce que j'aurais prévu, ne fût-ce que pour me faire des malices. On ose toujours être jaloux de son maître lorsqu'il n'a pas un pouvoir absolu qui vous ôte jusqu'à la jalousie : on est bien aise de le faire tomber dans le piége. Je ne suis qu'un faible ignorant. Adressez-vous à quelqu'un de plus puissant et de plus habile que moi.

Cet apologue est peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partisans de cette vaine liberté d'indifférence, s'il en est encore, et ceux qui s'occupent sur les bancs à concilier la prescience avec cette liberté, et ceux qui parlent encore, dans l'université de Salamanque ou à Bedlam, de la grâce médicinale et de la grâce concomitante.

XV. *Du mal, et en premier lieu de la destruction des bêtes.*

Nous n'avons jamais pu avoir l'idée du bien et du mal que par rapport à nous. Les souffrances d'un animal nous semblent des maux, parce qu'étant animaux comme eux, nous jugeons que nous serions fort à plaindre si on nous en fesait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre si on nous disait qu'il éprouve des tourmens quand on le coupe, et d'une pierre si nous apprenions qu'elle souffre quand on la taille. Mais nous plaindrions l'arbre et la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous ressemblent moins. Nous cessons même bientôt d'être touchés de l'affreuse mort des bêtes destinées pour notre table. Les enfans qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au second.

Enfin il n'est que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé sans cesse dans nos boucheries et dans nos cuisines, ne nous paraît pas un mal; au contraire, nous regardons cette horreur, souvent pestilentielle, comme une bénédiction du Seigneur; et nous avons encore des prières dans lesquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de se nourrir continuellement de cadavres?

Non-seulement nous passons notre vie à tuer et à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y sont portés par un attrait invincible. Depuis les plus petits insectes jusqu'au rhinocéros et à l'éléphant, la terre n'est qu'un vaste champ de guerres, d'embûches, de carnage, de destruction; il n'est point d'animal qui n'ait sa proie, et qui, pour la saisir, n'emploie l'équivalent de la ruse et de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire et dévore la mouche innocente. Un troupeau de moutons dévore en une heure plus d'insectes, en broutant l'herbe, qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

Et ce qui est encore de plus cruel, c'est que dans cette horrible scène de meurtres toujours renouvelés, on voit évidemment un dessein formé de perpétuer toutes les espèces par les cadavres sanglans de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a soigneusement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renaît pour le meurtre.

Cependant je ne vois aucun moraliste parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun même de nos tartufes, qui ait fait la moindre réflexion sur cette habitude affreuse, devenue chez nous nature. Il faut remonter jusqu'au pieux Porphyre, et aux compatissans pythagoriens, pour trouver quelqu'un qui nous fasse honte de notre sanglante gloutonnerie; ou bien il faut voyager chez les brames; car pour nos moines

que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils sont meurtriers de soles et de turbots, s'ils ne le sont pas de perdrix et de cailles (1); et ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos assemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'est encore avisé de donner le nom de mal à cette boucherie universelle. On n'y a pas plus songé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand être est donc justifié chez nous de cette boucherie; ou bien il nous a pour complices.

XVI. *Du mal dans l'animal appelé homme.*

Voila pour les bêtes; venons à l'homme. Si ce n'est pas un mal que le seul être sur la terre qui connaisse Dieu par ses pensées, soit malheureux par ses pensées; si ce n'est pas un mal que cet adorateur de la Divinité soit presque toujours injuste et souffrant, qu'il voie la vertu, et qu'il commette le crime, qu'il soit si souvent trompeur et trompé, victime et bourreau de ses semblables, etc., etc.; si tout cela n'est pas un mal affreux, je ne sais pas où le mal se trouvera.

Les bêtes et les hommes souffrent presque sans relâche, et les hommes encore davantage, parce que non-seulement leur don de penser est très-souvent un tourment, mais parce que cette faculté de penser leur fait toujours craindre la mort que les bêtes ne prévoient

(1) Les moines de la Trappe ne dévorent aucun être vivant; mais ce n'est ni par un sentiment de compassion, ni pour avoir une ame plus douce, plus éloignée de la violence, ni pour s'accoutumer à la tempérance si nécessaire à l'homme qui aspire à se rendre indépendant des événemens, ni pour se conserver plus sain un entendement dont ils ont juré de ne jamais faire usage. Tels étaient les motifs des philosophes disciples de Pythagore. Nos pauvres trappistes ne font mauvaise chère que pour se faire une niche; ce qu'ils croient très-propre à divertir l'être des êtres.

point. L'homme est un être très-misérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de satisfaction, et une longue suite de jours de douleurs dans sa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, et on a raison.

Ceux qui ont crié que tout est bien sont des charlatans. Shaftesbury, qui mit ce conte à la mode, était un homme très-malheureux. J'ai vu Bolingbroke rongé de chagrins et de rage; et Pope, qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaise plaisanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus, contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me disent, tout est bien.

Si on entend par ce *tout est bien*, que la tête de l'homme est bien placée au-dessus de ses deux épaules; que ses yeux sont mieux à côté de la racine de son nez que derrière ses oreilles; que son intestin rectum est mieux placé vers son derrière qu'auprès de sa bouche; à la bonne heure. Tout est bien dans ce sens-là. Les lois physiques et mathématiques sont très-bien observées dans sa structure. Qui aurait vu la belle Anne de Boulen, et Marie Stuart plus belle encore, dans leur jeunesse, aurait dit, voilà qui est bien : mais l'aurait-il dit en les voyant mourir par la main d'un bourreau? l'aurait-il dit en voyant périr le petit-fils de la belle Marie Stuart, par le même supplice, au milieu de sa capitale? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore, puisqu'il vécut plus longtemps? etc., etc., etc.

Jetez un coup-d'œil sur le genre humain, seulement depuis les proscriptions de Sylla jusqu'aux massacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille, où des imbéciles ont

étendu sur la terre d'autres imbéciles par le moyen d'une expérience de physique que fit autrefois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles sanglantes, et tous ces membres épars; c'est le fruit d'une querelle entre deux ministres ignorans, dont l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant Newton, devant Locke, devant Halley; ou bien c'est la suite d'une querelle ridicule entre deux femmes très-impertinentes. Entrez dans l'hôpital voisin, où l'on vient d'entasser ceux qui ne sont pas encore morts; on leur arrache la vie par de nouveaux tourmens, et des entrepreneurs font ce qu'on appelle une fortune, en tenant un registre de ces malheureux qu'on dissèque de leur vivant, à tant par jour, sous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanson très-obscure et très-plate, pour remercier le père de la nature de cet exécrable outrage fait à la nature; et puis, dites tranquillement tout est bien. Proférez ce mot, si vous l'osez, entre Alexandre VI et Jules II; proférez-le sur les ruines de cent villes englouties par des tremblemens de terre, et au milieu de douze millions d'Américains qu'on assassine en douze millions de manières, pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue. Proférez-le aujourd'hui, 24 auguste, ou 24 août 1772, jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniversaire centenaire de la Saint-Barthélemi. Passez de ces théâtres innombrables de carnage à ces innombrables réceptacles de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux pendant toute leur vie; contemplez enfin cette bévue affreuse de la nature, qui empoisonne le genre humain dans sa source, et qui attache le plus abominable des fléaux au plaisir le plus

nécessaire. Voyez ce roi si méprisé, Henri III, et ce chef de parti si médiocre, le duc de Mayenne, attaqués tous deux de la vérole en fesant la guerre civile; et cet insolent descendant d'un marchand de Florence, ce Gondi, ce Retz, ce prêtre, cet archevêque de Paris, prêchant un poignard à la main avec la chaude-p..... Pour achever ce tableau si vrai et si funeste, placez-vous entre ces inondations et ces volcans qui ont tant de fois bouleversé tant de parties dans ce globe; placez-vous entre la lèpre et la peste qui l'ont dévasté. Vous enfin qui lisez ceci, ressouvenez-vous de toutes vos peines, avouez que le mal existe, et n'ajoutez pas à tant de misères et d'horreurs la fureur absurde de les nier.

XVII. *Des romans inventés pour deviner l'origine du mal.*

De cent peuples qui ont recherché la cause du mal physique et moral, les Indiens sont les premiers dont nous connaissons les imaginations romanesques. Elles sont sublimes, si le mot sublime veut dire *haut ;* car le mal, selon les anciens brachmanes, vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux, entre les anges fidèles et les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'Ondéra pour des milliards de siècles. Mais le grand être leur fit grâce au bout de quelques mille ans : on les fit hommes, et ils apportèrent sur la terre le *mal* qu'ils avaient fait naître dans l'empyrée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la source de toutes les fables.

Elle fut imitée avec esprit chez les nations ingénieuses, et avec grossièreté chez les barbares. Rien n'est plus spirituel et plus agréable, en effet, que le conte de Pandore et de sa boîte. Si Hésiode a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens aussi su-

périeur à Homère, qu'Homère l'est à Lycophron. Mais je crois que ni Homère ni Hésiode n'ont rien inventé; ils ont mis en vers ce qu'on pensait de leur temps.

Cette boîte de Pandore, en contenant tous les maux qui en sont sortis, semble aussi renfermer tous les charmes des allusions les plus frappantes à la fois et les plus délicates. Rien n'est plus enchanteur que cette origine de nos souffrances. Mais il y a quelque chose de bien plus estimable dans l'histoire de cette Pandore. Il y a un mérite extrême dont il me semble qu'on n'a point parlé, c'est qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII. *De ces mêmes romans, imités de quelques nations barbares.*

Vers la Chaldée et vers la Syrie, les barbares eurent aussi leurs fables sur l'origine du mal, et nous avons parlé ailleurs de ces fables. Chez une de ces nations voisines de l'Euphrate, un serpent ayant rencontré un âne chargé et pressé par la soif, lui demanda ce qu'il portait. C'est la recette de l'immortalité, répondit l'âne; Dieu en fait présent à l'homme qui en a chargé mon dos; il vient après moi, et il est encore loin, parce qu'il n'a que deux jambes; je meurs de soif, enseignez-moi de grâce un ruisseau. Le serpent mena boire l'âne, et pendant qu'il buvait, il lui déroba la recette. De là vint que le serpent fut immortel, et que l'homme fut sujet à la mort, et à toutes les douleurs qui la précèdent.

Vous remarquerez que le serpent passait pour immortel chez tous les peuples, parce que sa peau muait. Or, s'il changeait de peau, c'était sans doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres; mais il est bon de la remettre sous les yeux

du lecteur pour lui faire voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les serpens et les ânes jouaient de si grands rôles.

En Syrie, on prenait plus d'essor; on contait que l'homme et la femme ayant été créés dans le ciel, ils avaient eu un jour envie de manger une galette; qu'après ce déjeuner il fallut aller à la garde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur enseigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent; et Dieu, pour les punir de leur gourmandise, les y laissa. Laissons-les-y aussi eux, et leur déjeuner, et leur âne et leur serpent. Ces ramas d'inconcevables fadaises, venues de Syrie, ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les détestables fables d'un peuple obscur doivent être bannies d'un sujet sérieux.

Revenons de ces inepties honteuses à ce grand mot d'Epicure, qui alarme depuis si long-temps la terre entière, et auquel on ne peut répondre qu'en gémissant. *Ou Dieu a voulu empêcher le mal, et il ne l'a pas pu; ou il l'a pu, et ne l'a pas voulu, etc.*

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable; et c'est sous cet abri terrible que sont réfugiés tous les athées; c'est là qu'il vient des bacheliers et des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agissant, intelligent, nécessaire, éternel; et que c'est de ce principe que vient ce que nous appelons le bien et le mal. Examinons la chose avec les athées.

XIX. *Discours d'un athée sur tout cela.*

Un athée me dit : Il m'est démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel et nécessaire existe. Mais de ce qu'il est nécessaire, je conclus que tout ce qui en

dérive est nécessaire aussi ; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puisque tout est nécessaire, le mal est inévitable comme le bien. La grande roue de la machine qui tourne sans cesse, écrase tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas besoin d'un être intelligent qui ne peut rien par lui-même, et qui est esclave de sa destinée comme moi de la mienne. S'il existait, j'aurais trop de reproches à lui faire; je serais forcé de l'appeler *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier son existence que de lui dire des injures. Achevons, comme nous pourrons, cette vie misérable, sans recourir à un être fantastique que jamais personne n'a vu, et auquel il importerait très-peu, s'il existait, que nous le crussions ou non. Ce que je pense de lui ne peut pas plus l'affecter, supposé qu'il soit, que ce qu'il pense de moi, et que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui et moi, nulle liaison, nul intérêt. Ou cet être n'est pas, ou il m'est absolument étranger. Fesons comme font neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mortels sur mille : ils sèment, ils plantent, ils travaillent, ils engendrent, ils mangent, boivent, dorment, souffrent et meurent, sans parler de métaphysique, sans savoir s'il y en a une.

XX. *Discours d'un manichéen.*

Un manichéen, ayant entendu cet athée, lui dit : Vous vous trompez. Non-seulement il existe un Dieu, mais il y en a nécessairement deux. On nous a très-bien démontré que tout étant arrangé avec intelligence, il existe dans la nature un pouvoir intelligent ; mais il est impossible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien ; ait fait aussi le mal. Il faut que le mal ait aussi son Dieu. Le premier *Zoroastre* annonça cette grande vérité il y a environ douze mille ans, et deux autres *Zoroastres* sont venus la confirmer dans la suite. Le

Parsis ont toujours suivi cette admirable doctrine, et la suivent encore. Je ne sais quel misérable peuple, appelé Juif, étant autrefois esclave chez nous, y apprit un peu de cette science, avec le nom de Satan et de Knatbul. Il reconnut enfin Dieu et le diable : et le diable même fut si puissant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour Dieu étant descendu dans son pays, le diable l'emporta sur une montagne. Reconnaissez donc deux dieux, le monde est assez grand pour les contenir, et pour leur donner de l'exercice.

XXI. *Discours d'un païen.*

Un païen se leva alors, et dit : S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera d'en adorer mille. Les Grecs et les Romains, qui valaient mieux que vous, étaient polythéistes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable qui peuple l'univers de génies et de divinités. C'est indubitablement le seul système qui rende raison de tout, le seul dans lequel il n'y a point de contradiction. Si votre femme vous trahit, c'est Vénus qui en est la cause. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à Mercure. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'est Mars qui vous l'a ordonné ainsi. Voilà pour le mal. Mais à l'égard du bien, non-seulement Apollon, Cérès, Pomone, Bacchus et Flore, vous comblent de présens ; mais, dans l'occasion, ce même Mars peut vous défaire de vos ennemis, cette même Vénus peut vous fournir des maîtresses, ce même Mercure peut verser dans votre coffre tout l'or de votre voisin, pourvu que votre main aide son caducée.

Il était bien plus aisé à tous ces dieux de s'entendre ensemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen, qu'Oromase le bienfesant, et

Arimane le malfesant, tous deux ennemis mortels, se concilient pour faire subsister ensemble la lumière et les ténèbres. Plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Aussi tous les anciens poëtes rassemblent sans cesse le conseil des dieux. Comment voulez-vous qu'un seul Dieu suffise à la fois à tous les détails de ce qui se passe dans Saturne, et à toutes les affaires de l'étoile de la chèvre? Quoi! dans notre petit globe tout sera réglé par des conseils, excepté chez le roi de Prusse et chez le pape Ganganelli, et il n'y aurait point de conseil dans le ciel! Rien n'est plus sage sans doute que de décider de tout à la pluralité des voix. La Divinité se conduit toujours par les voies les plus sages. Je compare un déiste vis-à-vis un païen à un soldat prussien qui va dans le territoire de Venise : il y est charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du soir jusqu'au matin. Je le plains beaucoup. — Il n'y a point de roi, lui répond-on, c'est un conseil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand être appelé Jéovah ou Hiao, chez les Phéniciens; le Jov des autres nations asiatiques, le Jupiter des Romains, le Zeus des Grecs, est le souverain des dieux et des hommes.

. . . *Divûm pater atque hominum rex.*
(VIRGILE, Én., I, 69; II, 648; X, 2, 743.)

Le maître de toute la nature, et dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres.

Nec viget quicquam simile aut secundum.
(HORACE, liv. I, ode 12, v. 18.)

L'esprit vivifiant qui anime l'univers.

. . . . *Jovis omnia plena.*
(VIRG., Écl. 3, v. 60.)

Toutes les notions qu'on peut avoir de Dieu sont renfermées dans ce beau vers de l'ancien Orphée, cité dans toute l'antiquité, et répété dans tous les mystères.

Eis d' est' autogenès, enos ekgona panta tetux tai.
Il naquit de lui-même, et tout est né de lui.

Mais il confie à tous les dieux subalternes le soin des astres, des élémens, des mers et des entrailles de la terre. Sa femme, qui représente l'étendue de l'espace qu'il remplit, est Junon. Sa fille, qui est la sagesse éternelle, sa parole, son verbe, est Minerve. Son autre fille, Vénus, est l'amante de la génération Philometai. Elle est la mère de l'amour qui enflamme tous les êtres sensibles, qui les unit, qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit, par le seul attrait de la volupté, tout ce que la nécessité dévoue à la mort. Tous les dieux ont fait des présens aux mortels. Cérès leur a donné les blés; Bacchus, la vigne; Pomone, les fruits; Apollon et Mercure leur ont appris les arts.

Le grand Zeus, le grand Démiourgos avait formé les planètes et la terre. Il avait fait naître sur notre globe, les hommes et les animaux. Le premier homme, au rapport de Bérose, fut Alore, père de Sarès, aïeul d'Alaspare, lequel engendra Aménon dont naquit Métalare, qui fut père de Daon, père d'Évérodac, père d'Amphis, père d'Osiarte, père de ce célèbre Xixutros, ou Xixuter, ou Xixutrus, roi de Chaldée, sous lequel arriva cette inondation (*a*) si connue, que les Grecs

(*a*) Plusieurs savans croient que ce déluge de Sixuter, Sixutrus, ou Xixutre, est probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres pensent que c'est lui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Égée. Bérose raconte que Saturne apparut à Sixuter; qu'il l'avertit que a terre allait être inondée, et qu'il devait bâtir au plus vite, pour se

ont appelée déluge d'Ogygès, inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'île Atlantide et une partie de la Grèce, environ six mille ans auparavant.

Nous avons une autre Théogonie suivant Sanchoniathon, mais on n'y trouve point de déluge. Celles des Indiens, des Chinois, des Égyptiens, sont encore fort différentes.

Tous les événemens de l'antiquité sont enveloppés dans une nuit obscure; mais l'existence et les bienfaits de Jupiter sont plus clairs que la lumière du soleil. Les héros qui, à son exemple, firent du bien aux hommes, étaient appelés du saint nom de Dionysios, fils de Dieu. Bacchus, Hercule, Persée, Romulus, reçurent ce surnom sacré. On alla même jusqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs et les Romains, quoique un peu débauchés comme le sont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie, quoique un peu ivrognes comme des chanoines d'Allemagne, quoique un peu sodomites comme le roi de France Henri III et son Nogaret, étaient très-religieux. Ils sacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils fesaient des processions, ils jeûnaient : *Stolatæ ibant nudis pedibus, passis capillis, manibus puris, et Jovem aquam exorabant; et statìm urceatìm pluebat.*

Mais tout se corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de Dieu, c'est-à-dire, de juste et de bien-

sauver lui et les siens, un vaisseau large de mille deux cents pieds, et long de six mille deux cents.

Sixuter construisit son vaisseau. Lorsque les eaux furent retirées, il lâcha des oiseaux, qui, n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laissa son vaisseau sur une montagne d'Arménie. C'est de là que vient, selon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta sur le mont Ararat.

fesant, fut donné dans la suite aux hommes les plus injustes et les plus cruels, parce qu'ils étaient puissans. L'antique piété, qui était humaine, fut chassée par la superstition, qui est toujours cruelle. La vertu avait habité sur la terre tant que les pères de famille furent les seuls prêtres, et offrirent à Jupiter et aux dieux immortels les prémices des fruits et des fleurs; mais tout fut perverti quand les prêtres répandirent le sang, et voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent, en effet, en prenant pour eux les offrandes, et laissant aux dieux la fumée. On sait comment nos ennemis réussirent à nous écraser, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos sacrifices sanglans, en rappelant les hommes à l'égalité, à la simplicité, en se fesant un parti parmi les pauvres, jusqu'à ce qu'ils eussent subjugué les riches. Ils se sont mis à notre place. Nous sommes anéantis, ils triomphent; mais, corrompus enfin comme nous, ils ont besoin d'une grande réforme, que je leur souhaite de tout mon cœur.

XXII. *Discours d'un Juif.*

Laissons-la cet idolâtre qui fait de Dieu un stathouder, et qui nous présente des dieux subalternes comme des députés des Provinces-Unies.

Ma religion étant au-dessus de la nature, ne peut avoir rien qui ressemble aux autres.

La première différence entre elle et nous, c'est que notre source fut cachée très-long-temps au reste de la terre. Les dogmes de nos pères furent ensevelis, ainsi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long sur vingt de large. C'est dans ce puits qu'habita la vérité, inconnue à tout le globe, jusqu'à ce que des rebelles, sortis du milieu de nous, lui ôtassent son nom de vérité, sous les règnes de Tibère,

de Caligula, de Claude, de Néron, et que peu à peu ils se vantassent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les Chaldéens avaient pour père Alore, comme vous le savez. Les Phéniciens descendaient d'un autre homme qui se nommait Origine, selon Sanchoniathon. Les Grecs eurent leur Prométhée; les Atlantides eurent leur Ouran, nommé en grec Ouranos. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens, ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre Adam, de qui personne n'entendit jamais parler, excepté notre seule nation, et encore très-tard. Ce ne fut point l'Éphaïstos des Grecs, appelé Vulcanus par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut Tubalkaïn. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre, sous Constantin, que ce n'était plus à Bacchus que les nations devaient l'usage du vin, mais à un Noé, de qui personne n'a jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non plus que ceux de ses ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne sut cette anecdote que par notre *Bible* traduite en Grec, qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le soleil alors ne fut plus la source de la lumière; mais la lumière fut créée avant le soleil et séparée des ténèbres, comme les eaux furent séparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que Dieu lui-même arracha d'un homme endormi sans le réveiller, et sans que ses descendans aient jamais eu une côte de moins.

Le Tygre, l'Araxe, l'Euphrate et le Nil ont eu tous quatre leur source dans le même jardin. Nous n'avons jamais su où était ce jardin; mais il est prouvé qu'il existait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un serpent perd tout le genre humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec son âne.

Dieu, le créateur de tous les hommes, n'est plus le

père de tous les hommes, mais de notre seule famille. Cette famille toujours errante abandonna le fertile pays de la Chaldée, pour aller errer quelque temps vers Sodome; et c'est de ce voyage qu'elle acquit des droits incontestables sur la ville de Jérusalem, laquelle n'existait pas encore.

Notre famille pullule tellement, que soixante et dix hommes, au bout de deux cent quinze ans, en produisent six cent trente mille portant les armes; ce qui compose, en comptant les femmes, les vieillards et les enfans, environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Égypte qui ne peut pas nourrir vingt mille personnes. Dieu égorge en leur faveur pendant la nuit tous les premiers-nés égyptiens; et Dieu, après ce massacre, au lieu de donner l'Egypte à son peuple, se met à sa tête pour s'enfuir avec lui à pied sec au milieu de la mer, et pour faire mourir toute la génération juive dans un désert.

Nous sommes sept fois esclaves malgré les miracles épouvantables que Dieu fait chaque jour pour nous, jusqu'à faire arrêter la lune en plein midi, et même le soleil. Dix de nos tribus sur douze périssent à jamais. Les deux autres sont dispersées et rognent les espèces. Cependant nous avons toujours des prophètes. Dieu descend toujours chez notre seul peuple, et ne se mêle que de nous. Il apparait continuellement à ces prophètes, ses seuls confidens, ses seuls favoris.

Il va visiter Addo, ou Iddo, ou Jeddo, et lui ordonne de voyager sans manger. Le prophète croit que Dieu lui a ordonné de manger pour mieux marcher, il mange, et aussitôt il est mangé par un lion. (Troisième des *Rois*, chapitre XIII.)

Dieu commande à Isaïe de marcher tout nu, et expressément de montrer ses fesses, *discoopertis natibus*. (*Isaïe*, chapitre XX.)

Dieu ordonne à Jérémie de se mettre un joug sur le cou et un bât sur le dos. (Chapitre XXVII, selon l'hébreu.)

Il ordonne à Ézéchiel de se faire lier, et de manger une livre de parchemin, de se coucher deux cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit, et quarante jours sur le côté gauche, puis de manger de la m... sur son pain (*a*).

Il commande à Osée de prendre une fille de joie et de lui faire trois enfans; puis il lui commande de payer une femme adultère, et de lui faire aussi des enfans, etc., etc., etc., etc.

Joignez à tous ces prodiges une série non interrompue de massacres, et vous verrez que tout est divin chez nous, puisque rien n'y est suivant les lois appelées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureusement nous ne fûmes bien connus des autres nations que lorsque nous fûmes presque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils construisirent leur édifice des matériaux de notre *Bible*, bien mal traduite en grec. Ils nous insultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui; mais patience, nous aurons notre tour; et l'on sait quel sera notre triomphe à la fin du monde, quand il n'y aura plus personne sur la terre.

(*a*) C'est ainsi que le convulsionnaire Carré Montgeron, conseiller du parlement de Paris, dans son *Recueil de Miracles*, présenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grâce efficace ne but pendant vingt et un jours que de l'urine, et ne mangea que de la m. . . ; ce qui lui donna tant de lait, qu'elle le rendait par la bouche. Il faut supposer que c'était son amant qui la nourrissait. On voit, par là, que les mêmes farces se sont jouées chez les Juifs et chez les Welches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations; elles se ressemblent, au déjeuner près du prophète Ezéchiel et de la petite convulsionnaire.

XXIII. *Discours d'un Turc.*

Quand le Juif eut fini, un Turc, qui avait fumé pendant toute la séance, se lava la bouche, récita la formule *Allah Illah*, et s'adressant à moi me dit :

J'ai écouté tous ces rêveurs, j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien; mais tu m'agrées parce que tu me parais indulgent, et que tu es pour la prédestination gratuite. Je te crois homme de bon sens, attendu que tu sembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des sottises sur notre Mahomet. Un baron de Tott, homme de beaucoup d'esprit et de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands services dans la dernière guerre, me fit lire il n'y a pas long-temps un livre d'un de vos plus grands savans, nommé Grotius, intitulé, *De la vérité de la religion chrétienne.* Ce Grotius accuse notre grand Mahomet d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des conversations pendant la nuit, et qu'il avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Si les plus savans de vos christicoles ont dit de telles âneries, que dois-je penser des autres!

Non, Mahomet ne fit point de ces miracles opérés dans un village, et dont on ne parle que cent ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que M. de Tott m'a lus dans la *Légende dorée* écrite à Gênes. Il ne fit point de ces miracles à la Saint-Médard, dont on s'est tant moqué dans l'Europe, et dont un ambassadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de Mahomet ont été des victoires. Et Dieu, en lui soumettant la moitié de notre hémisphère, a montré qu'il était son favori. Il n'a point été ignoré pendant

deux siècles entiers. Dès qu'on l'a persécuté il a été triomphant.

Sa religion est sage, sévère, chaste, et humaine. Sage, puisqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à Dieu des associés, et qu'elle n'a point de mystères; sévère, puisqu'elle défend les jeux de hasard, le vin et les liqueurs fortes, et qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaste, puisqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouses qui partagent le lit de tous les princes de l'Orient; humaine, puisqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureusement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la seule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes sectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différens, et qui vivent si heureux sous la protection de nos lois, qu'ils ne daignent jamais venir chez vous, tandis que vous accourez en foule à notre porte impériale.

XXIV. *Discours d'un théiste.*

Un théiste alors demanda la permission de parler, et s'exprima ainsi :

Chacun a son avis bon ou mauvais. Je serais fâché de contrister un honnête homme. Je demande d'abord pardon à monsieur l'athée; mais il me semble qu'étant forcé de reconnaître un dessein admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre une intelligence qui a conçu et exécuté ce dessein. C'est assez, ce me semble, que quand monsieur l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'est pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir aussi que le soleil est fait pour éclairer

notre portion d'univers. Il ne faut pas disputer sur des choses si vraisemblables.

Monsieur doit se rendre de bonne grâce, d'autant plus qu'étant honnête homme, il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal. Il peut reconnaître un Dieu en toute sûreté; il n'en paiera pas un denier d'impôt de plus, et n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monsieur le païen, je vous avoue que vous venez un peu tard pour rétablir le polythéisme. Il eût fallu que Maxence eût remporté la victoire sur Constantin, ou que Julien eût vécu trente ans de plus.

Je confesse que je ne vois nulle impossibilité dans l'existence de plusieurs êtres prodigieusement supérieurs à nous, lesquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleste. J'aurais même assez volontiers quelque plaisir à préférer les Naïades, les Dryades, les Sylvains, les Grâces, les Amours, à saint Fiacre, à saint Pancrace, à saints Crépin et Crépinien, à saint Vit, à sainte Cunégonde, à sainte Marjolaine. Mais enfin il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité : et puisqu'une seule intelligence suffit pour l'arrangement de ce monde, je m'en tiendrai là, jusqu'à ce que d'autres puissances m'apprennent qu'elles partagent l'empire.

Quant à vous, monsieur le manichéen, vous me paraissez un duelliste qui aimez à combattre. Je suis pacifique; je n'aime pas à me trouver entre deux concurrens qui sont éternellement aux prises. Il me suffit de votre Oromase, reprenez votre Arimane.

Je demeurerai toujours un peu embarrassé sur l'origine du mal, mais je supposerai que le bon Oromase qui a tout fait n'a pu faire mieux. Il est impossible que je l'offense quand je lui dis : Vous avez fait tout ce qu'un être puissant, sage et bon pouvait faire. Ce

n'est pas votre faute si vos ouvrages ne peuvent être aussi bons, aussi parfaits, que vous-même. Une différence essentielle entre vous et vos créatures c'est l'imperfection. Vous ne pouviez faire des dieux; il a fallu que les hommes, ayant de la raison, eussent aussi de la folie, comme il a fallu des frottemens dans toutes les machines. Chaque homme a essentiellement sa dose d'imperfection et de démence, par cela même que vous êtes parfait et sage. Il ne doit pas être toujours heureux, par cela même que vous êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un assemblage de muscles, de nerfs et de veines, ne peut durer que quatre-vingts ou cent ans tout au plus, et que vous devez durer toujours. Il me paraît impossible qu'un animal, composé nécessairement de désirs et de volontés, n'ait pas trop souvent la volonté de se faire du bien en fesant du mal à son prochain. Il n'y a que vous qui ne fassiez jamais de mal. Enfin il y a nécessairement une si grande distance entre vous et vos ouvrages, que si le bien est dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je suis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de temps, et surtout de ne m'avoir pas fait professeur de théologie.

Ce n'est point là du tout un mauvais compliment. Dieu ne saurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je pense qu'en ne fesant jamais de tort à mes frères, et en respectant mon maître, je n'aurai rien à craindre ni d'Arimane, ni de Satan, ni de Knatbul, ni de Cerbère et des furies, ni de saint Fiacre et saint Crépin, ni même de ce monsieur Cogé, régent de seconde, qui a pris *magis* pour *minùs;* et que j'acheverai mes jours en paix *in istâ quæ vocatur hodiè philosophia* (*).

(*) Voyez à la fin de ce volume, le *discours* de M. Belleguier, avocat.

Je viens à vous, M. Acosta, M. Abrabanel, M. Benjamin, vous me paraissez les plus fous de la bande. Les Cafres, les Hottentots, les nègres de Guinée, sont des êtres beaucoup plus raisonnables et plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté sur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaise conduite, et en barbarie; vous en portez la peine, tel est votre destin. L'empire romain est tombé; les Parsis vos anciens maîtres sont dispersés; les Banians le sont aussi. Les Arméniens vont vendre des haillons, et sont courtiers dans toute l'Asie. Il n'y a plus de trace des anciens Égyptiens. Pourquoi seriez-vous une puissance?

Pour vous, monsieur le Turc, je vous conseille de faire la paix au plus vite avec l'impératrice de Russie, si vous voulez conserver ce que vous avez usurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de Mahomet, fils d'Abdala, sont des miracles; mais Catherine II fait des miracles aussi : prenez garde qu'elle ne fasse un jour celui de vous renvoyer dans les déserts dont vous êtes venus. Continuez surtout à être tolérans; c'est le vrai moyen de plaire à l'être des êtres, qui est également le père des Turcs et des Russes, des Chinois et des Japonais, des nègres, des tannés et des jaunes, et de la nature entière.

XXV. *Discours d'un citoyen.*

Quand le théiste eut parlé, il se leva un homme qui dit : Je suis citoyen, et par conséquent l'ami de tous ces messieurs. Je ne disputerai avec aucun d'eux; je souhaite seulement qu'ils soient tous unis dans le dessein de s'aider mutuellement, de s'aimer et de se rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions si diverses peuvent s'aimer, et au-

tant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur, ce qui est aussi difficile que nécessaire.

Pour cet effet, je leur conseille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverse qu'ils pourront rencontrer, et surtout ceux du jésuite Garasse, du jésuite Guignard, du jésuite Malagrida, du jésuite Patouillet, du jésuite Nonotte, et du jésuite Paulian, le plus impertinent de tous; comme aussi la *Gazette ecclésiastique*, et tous autres libelles qui ne sont que l'aliment de la guerre civile des sots.

Ensuite chacun de nos frères, soit théiste, soit turc, soit païen, soit chrétien grec, ou chrétien latin, ou anglican, ou scandinave, soit juif, soit athée, lira attentivement quelques pages des *Offices de Cicéron*, ou de Montaigne, et quelques fables de La Fontaine.

Cette lecture dispose insensiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue jusqu'ici en horreur. Les esprits étant ainsi préparés, toutes les fois qu'un chrétien et un musulman rencontreront un athée, ils lui diront : Notre cher frère, le ciel vous illumine! et l'athée répondra : Dès que je serai converti je viendrai vous en remercier.

Le théiste donnera deux baisers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque et la romaine en donneront trois à chacun des autres sectaires, soit quakers, soit jansénistes. Elles ne seront tenues que d'embrasser une seule fois les sociniens, attendu que ceux-là ne croient qu'une seule personne en Dieu; mais cet embrassement en vaudra trois, quand il sera fait de bonne foi.

Nous savons qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un Juif, surtout si celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent : mais nous désespérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniste

et un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniste, c'est qu'il rende le salut au luthérien avec quelque affection, et qu'il n'imite plus les quakers, qui ne font la révérence à personne, mais dont les calvinistes n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des théistes nommés sociniens, attendu que ces demoiselles étant presque toutes filles de prêtres, sont très-pauvres. Non-seulement ce sera une fort bonne action devant Dieu et devant les hommes, mais ces mariages produiront une nouvelle race qui, représentant les premiers temps de l'église chrétienne, sera très-utile au genre humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux sectaires, ils ne prendront jamais un théologien pour arbitre; car celui-ci mangerait infailliblement l'huître, et leur laisserait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, soit de Grec à Turc, ou de Turc à Juif, ou de Romain à Romain, que ce qui sert à la nourriture, au vêtement, au logement, ou au plaisir de l'homme. On ne vendra ni circoncision, ni baptême, ni sépulture, ni la permission de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant la Notre-Dame de Lorette, qui est plus noire encore.

Dans toutes les disputes qui surviendront, il est défendu expressément de se traiter de chien, quelque colère qu'on soit; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner et qu'ils nous mordront, etc., etc., etc.

TOUT EN DIEU,

COMMENTAIRE

SUR

MALLEBRANCHE;

PAR L'ABBÉ DE TILLADET.

1772.

TOUT EN DIEU.

In Deo vivimus, movemur, et sumus.
Tout se meut, tout respire, et tout existe en Dieu.

Aratus, cité et approuvé par saint Paul, fit cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux Caton dit la même chose dans Lucain :

Jupiter est quodcumque vides, quòcumque moveris.
(Pharsal, liv. IX, v. 580.)

Mallebranche est le commentateur d'Aratus, de saint Paul et de Caton. Il a réussi en montrant les erreurs des sens et de l'imagination; mais quand il a voulu développer cette grande vérité, que *Tout est en Dieu*, tous les lecteurs ont dit que le commentaire est plus obscur que le texte.

Avouons avec Mallebranche que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner; car comment se peut-il qu'un morceau de matière ait en soi la vertu de produire dans moi une pensée?

Donc l'être éternel, producteur de tout, produit les idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté, etc.? C'est moi apercevant, moi sentant, moi voulant.

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement*; mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement*; mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela est d'une vérité incontestable.

Lois de la nature.

Maintenant, comment l'être éternel et formateur produit-il tous ces modes dans des corps organisés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre? non, sans doute; mais le grain est doué de la faculté de végéter, et le cerf, de celle de courir.

Qu'est-ce que la végétation? c'est du mouvement dans la matière. Quelle est cette faculté de courir? c'est l'arrangement des muscles qui, attachés à des os, conduisent en avant d'autres os attachés à d'autres muscles.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le nagement des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroissement, le dépérissement des animaux, sont de même des effets démontrés de lois mathématiques plus compliquées.

Les sensations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre chose que des effets plus admirables de lois mathématiques plus utiles?

Mécanique des sens.

Vous expliquez par ces lois comment un animal se meut pour aller chercher sa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

Dieu a fait dépendre de la mécanique toutes les ac-

tions de l'animal : donc Dieu a fait dépendre de la mécanique les sensations qui causent ces actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien sensible : c'est un hélice à tours anfractueux, qui détermine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonnoir. L'air, pressé dans cet entonnoir, entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le vestibule, dans la petite conque nommée *Colimaçon ;* il va frapper le tambour légèrement appuyé sur le marteau, l'enclume et l'étrier, qui joue légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes, et de bien d'autres encore, porte les sons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la musique sans les confondre; il y introduit les mots, qui sont les courriers des pensées, dont il reste quelquefois un souvenir qui dure autant que la vie.

Une industrie non moins merveilleuse lance dans vos yeux, sans les blesser, les traits de lumière réfléchis des objets; traits si déliés et si fins, qu'il semble qu'il n'y ait rien entre eux et le néant; traits si rapides, qu'un clin d'œil n'approche pas de leur vitesse. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des instrumens qui produisent évidemment des effets déterminés et très-différens en agissant sur le principe des nerfs, de sorte qu'il est impossible d'entendre par l'organe de la vue, et de voir par celui de l'ouïe.

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin ces instrumens merveilleux, aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux et la lumière, entre l'air et les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours? La

nature agit toujours par les voies les plus courtes : la longueur du procédé est une impuissance ; la multiplicité des secours est une faiblesse.

Voilà tout préparé pour la vue et pour l'ouïe ; tout l'est pour les autres sens avec un art aussi industrieux. Dieu sera-t-il un si mauvais artisan, que l'animal, formé par lui pour voir et pour entendre, ne puisse cependant ni entendre ni voir si on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul ces fonctions ? Dieu ne peut-il nous donner tout d'un coup les sensations, après nous avoir donné les instrumens admirables de la sensation ?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux ; personne n'est assez fou pour imaginer qu'il y ait dans un lapin, dans un levrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agisse pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit de ses sens par des lois universelles ; ces lois sont communes à eux et à nous. Je rencontre un ours dans une forêt ; il a entendu ma voix comme j'ai entendu son hurlement ; il m'a vu avec ses yeux comme je l'ai vu avec les miens ; il a l'instinct de me manger comme j'ai l'instinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire : Attendez, il n'a besoin que de ses organes pour tout cela ; mais pour vous, c'est autre chose : ce ne sont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne sont point vos oreilles qui l'ont entendu, ce n'est pas le jeu de vos organes qui vous dispose à l'éviter ou à le combattre ; il faut consulter une petite personne qui est dans votre cervelet, sans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre ?

Mécanique de nos idées.

Certes, si les organes donnés par la Providence

universelle aux animaux leur suffisent, il n'y a nulle raison pour oser croire que les nôtres ne nous suffisent pas; et qu'outre l'artisan éternel et nous, il faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous est inutile, n'est-il pas absurde au fond de l'admettre dans d'autres cas? On avoue que nous fesons une infinité de mouvemens sans le secours de ce tiers. Nos yeux, qui se ferment rapidement au subit éclat d'une lumière imprévue, nos bras et nos jambes, qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute, mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préside pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à peu près semblable à la nôtre; il n'y a guère chez eux et chez nous que les nerfs de la troisième paire, et quelques-uns des autres paires qui s'insèrent dans des muscles obéissans aux désirs de l'animal; tous les autres muscles qui servent aux sens, et qui travaillent au laboratoire chimique des viscères, agissent indépendamment de sa volonté. C'est une chose admirable, sans doute, qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui servent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pates ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger, etc., etc.; et qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang qui circule tout entier environ vingt-cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds et à des mains, et qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie et au pancréas? et ce petit être n'existe ni dans l'éléphant, ni dans le singe, qui

font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, et qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous?

On a été encore plus loin; on a dit : Il n'y a nul rapport entre les corps et une idée, nul entre les corps et une sensation; ce sont choses essentiellement différentes; donc, ce serait en vain que Dieu aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux, et aux particules élastiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire voir et entendre, si Dieu n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être simple; il est pur, intangible; il est en un lieu sans occuper d'espace; il ne peut être touché, et il reçoit des impressions, il n'a rien absolument de la matière, et il est continuellement affecté par la matière.

Ensuite on a dit : Ce petit personnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut à la vérité avoir par lui-même aucune sensation, aucune idée par les objets mêmes. Dieu a donc rompu cette barrière qui le sépare de la matière, et a voulu qu'il eût des sensations et des idées à l'occasion de la matière. Dieu a voulu qu'il vît quand notre rétine serait peinte, et qu'il entendît quand notre tympan serait frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans le secours de ce petit être; mais il faut en donner un à l'homme : cela est plus noble; l'homme combine plus d'idées que les autres animaux, il faut donc qu'il ait ses idées et ses sensations autrement qu'eux.

Si cela est, messieurs, à quoi bon l'auteur de la nature a-t-il pris tant de peine? si ce petit être que vous logez dans le cervelet ne peut par sa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets et lui, il ne fallait ni œil ni oreille. Le tambour, le

marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine, étaient absolument inutiles.

Dès que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion, avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entièrement superflu. Dieu n'avait qu'à dire : Tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un personnage étranger qui n'est point dans les autres cerveaux, est donc au moins sujette à beaucoup de difficultés ; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres sans nécessité, elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain et trompeur.

Dieu fait tout.

Il est sûr que nous ne pouvons nous donner aucune sensation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible et intangible dans notre cervelet, soit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les systèmes, l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées qui en sont la suite.

Puisque nous sommes ainsi sous sa main, Mallebranche, malgré toutes ses erreurs, a donc raison de dire philosophiquement que nous sommes dans Dieu, et que nous voyons tout dans Dieu, comme saint Paul le dit dans le langage de la théologie, et Aratus et Caton dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots *voir tout en Dieu?*

Ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que Dieu nous donne toutes nos idées.

Que veut dire recevoir une idée? Ce n'est pas nous qui la créons quand nous la recevons; donc c'est Dieu qui la crée; de même que ce n'est pas nous qui créons le mouvement, c'est Dieu qui le fait. Tout est donc une action de Dieu sur les créatures.

Comment tout est-il action de Dieu?

Il n'y a dans la nature qu'un principe universel, éternel et agissant; il ne peut en exister deux, car ils seraient semblables ou différens. S'ils sont différens, ils se détruisent l'un l'autre; s'ils sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de dessein dans le grand tout, infiniment varié, annonce un seul principe; ce principe doit agir sur tout être, ou il n'est plus principe universel.

S'il agit sur tout être, il agit sur tous les modes de tout être: il n'y a donc pas un seul mouvement, un seul mode, une seule idée, qui ne soit l'effet immédiat d'une cause universelle toujours présente.

Cette cause universelle a produit le soleil et les astres immédiatement. Il serait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du soleil et des astres.

Si tout est toujours effet de cette cause, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé? quand la cause a commencé d'agir. Cette cause universelle est nécessairement agissante puisqu'elle agit, puisque l'action est son attribut, puisque tous ses attributs sont nécessaires; car s'ils n'étaient pas nécessaires, elle ne les aurait pas.

Elle a donc agi toujours. Il est aussi impossible de concevoir que l'être éternel, essentiellement agissant par sa nature, eût été oisif une éternité entière, qu'il est impossible de concevoir l'être lumineux sans lumière.

Une cause sans effet est une chimère, une absurdité, aussi-bien qu'un effet sans cause. Il y a donc éternellement, et il y aura toujours des effets de cette cause universelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien, ils sont donc des émanations éternelles de cette cause éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à Dieu tout autant que les idées, et les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque chose est hors de lui, ce serait dire qu'il y a quelque chose hors de l'infini.

Dieu étant le principe universel de toutes les choses, toutes existent donc en lui et par lui.

Dieu inséparable de toute la nature.

Il ne faut pas inférer de là qu'il touche sans cesse à ses ouvrages par des volontés et des actions particulières. Nous fesons toujours Dieu à notre image. Tantôt nous le représentons comme un despote dans son palais, ordonnant à des domestiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de sa machine. Mais un homme qui fait usage de sa raison, peut-il concevoir Dieu autrement que comme principe toujours agissant? S'il a été principe une fois, il l'est donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaison du soleil et de sa lumière avec Dieu et ses productions est sans doute imparfaite; mais enfin elle nous donne une idée, quoique très-faible et fautive,

d'une cause toujours subsistante, et de ses effets toujours subsistans.

Enfin je ne prononce le nom de Dieu que comme un perroquet, ou comme un imbécile, si je n'ai pas l'idée d'une cause nécessaire, immense, agissante, présente à tous ses effets, en tout lieu, en tout temps.

On ne peut m'opposer les objections faites à Spinosa. On lui dit qu'il fesait un Dieu intelligent et brute, esprit et citrouille, loup et agneau, volant et volé, massacrant et massacré; que son Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici on ne fait point Dieu l'universalité des choses; nous disons que l'universalité des choses émane de lui. Et pour nous servir encore de l'indigne comparaison du soleil et de ses rayons, nous disons qu'un trait de lumière lancé du globe du soleil, et absorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laisser aucune souillure dans cet astre. Ce cloaque n'empêche pas que le soleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon est tiré de la substance même du soleil, qu'il en est une émanation, et que si les productions de Dieu sont des émanations de lui-même, elles sont des parties de lui-même. Ainsi, nous retomberions dans la crainte de donner une fausse idée de Dieu, de le composer de parties, et même de parties désunies, de parties qui se combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà dit, que notre comparaison est très-imparfaite, et qu'elle ne sert qu'à former une faible image d'une chose qui ne peut être représentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière, pénétrant dans la fange, ne se mêle point avec elle, et qu'elle y conserve son essence invisible : mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut

représenter Dieu. La lumière émane du soleil, et tout émane de Dieu. Nous ne savons pas comment; mais nous ne pouvons, encore une fois, concevoir Dieu que comme l'être nécessaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un despote qui a des huissiers dans son antichambre.

Nous croyons que toutes les images sous lesquelles on a représenté ce principe universel, nécessairement existant par lui-même, nécessairement agissant dans l'étendue immense, sont encore plus erronées que la comparaison tirée du soleil et de ses rayons. On l'a peint assis sur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs et des tonnerres, parlant aux élémens, soulevant les mers : tout cela n'est que l'expression de notre petitesse. Il est au fond très-ridicule de placer dans un brouillard, à une demi-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immensité. Nos éclairs et nos tonnerres, qui sont vus et entendus quatre ou cinq lieues à la ronde tout au plus, sont de petits effets physiques perdus dans le grand tout, et c'est ce grand tout qu'il faut considérer quand c'est de Dieu que l'on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre système planétaire aux autres systèmes planétaires qui sont plus éloignés mille et mille fois de nous, que notre globe ne l'est de Saturne. Les mêmes lois éternelles régissent tous les astres : car, si les forces centripètes et centrifuges dominent dans notre monde, elles dominent dans le monde voisin, et ainsi dans tous les univers. La lumière de notre soleil et de Sirius doit être la même; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force; s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raison directe du carré de la distance.

Puisque la lumière des étoiles, qui sont autant de soleils, vient à nous dans un temps donné, la lumière de notre soleil parvient à elles réciproquement dans un temps donné. Puisque ces traits, ces rayons de notre soleil se réfractent, il est incontestable que les rayons des autres soleils, dardés de même dans leurs planètes, s'y réfractent précisément de la même façon s'ils y rencontrent les mêmes milieux (1).

Puisque cette réfraction est nécessaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'est pas vraisemblable que ce bel usage de la lumière soit perdu pour les autres globes. Puisque l'instrument y est, l'usage de l'instrument doit y être aussi. Partons toujours de ces deux principes que rien n'est inutile, et que les grandes lois de la nature sont partout les mêmes; donc ces soleils innombrables, allumés dans l'espace, éclairent des planètes innombrables; donc les rayons y opèrent comme sur notre petit globe; donc des animaux en jouissent.

La lumière est de tous les êtres ou de tous les modes du grand être, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tout loin qu'elle est de la représenter.

En effet, après avoir vu les ressorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne savons pas si les habitans des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la pesanteur, l'élasticité, les usages de notre atmosphère, nous ignorons si les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldebaran sont entourés d'un air semblable au nôtre. Notre mer salée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres pla-

(1) Cette conjecture de M. de Voltaire, que la lumière des étoiles est de la même nature que celle du soleil, a été rigoureusement vérifiée par les expériences de M. l'abbé Rochon, qui est parvenu à la décomposer.

nètes; mais la lumière se présente partout. Nos nuits sont éclairées d'une foule de soleils. C'est la lumière qui, d'un coin de cette petite sphère sur laquelle l'homme rampe, entretient une correspondance continuelle entre tous ces univers et nous. Saturne nous voit, et nous voyons Saturne. Sirius, aperçu par nos yeux, découvre notre soleil, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une distance qu'un boulet de canon, qui parcourt six cents toises par seconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliards d'années.

La lumière est réellement un messager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques propriétés de la matière, et des propriétés supérieures; et si quelque chose peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de Dieu, c'est la lumière; elle est partout comme lui, elle agit partout comme lui.

Résultat.

Il résulte, ce me semble, de toutes ces idées, qu'il y a un Être suprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout temps tous les êtres, et toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout est émanation de cet Être suprême, la vérité, la vertu, en sont donc aussi des émanations.

Qu'est-ce que la vérité émanée de l'Être suprême? La vérité est un mot général abstrait, qui signifie les choses vraies. Qu'est-ce qu'une chose vraie? une chose existante ou qui a existé, et rapportée comme telle. Or, quand je cite cette chose, je dis vrai: mon intelligence agit conformément à l'intelligence suprême.

Qu'est-ce que la vertu? un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes semblables. Cette volonté est de Dieu; elle est conforme alors à son principe.

Mais le mal physique et le mal moral viennent donc aussi de ce grand être, de cette cause universelle de tout effet?

Pour le mal physique, il n'y a pas un seul système, pas une seule religion qui n'en fasse Dieu auteur. Que le mal vienne immédiatement ou médiatement de la première cause, cela est parfaitement égal. Il n'y a que l'absurdité du manichéisme qui sauve Dieu de l'imputation du mal; mais une absurdité ne prouve rien. La cause universelle produit les poisons comme les alimens, la douleur comme le plaisir. On ne peut en douter.

Il était donc nécessaire qu'il y eût du mal? Oui, puisqu'il y en a. Tout ce qui existe est nécessaire: car quelle raison y aurait-il de son existence?

Mais le mal moral, les crimes! Néron, Alexandre VI! Hé bien! la terre est couverte de crimes comme elle l'est d'aconit, de ciguë, d'arsenic; cela empêche-t-il qu'il y ait une cause universelle? cette existence d'un principe dont tout émane est démontrée; je suis fâché des conséquences. Tout le monde dit: Comment sous un Dieu bon y a-t-il tant de souffrances? Et là-dessus chacun bâtit un roman métaphysique; mais aucun de ces romans ne peut nous éclairer sur l'origine des maux, et aucun ne peut ébranler cette grande vérité, que tout émane d'un principe universel.

Mais si notre raison est une portion de la raison universelle; si notre intelligence est une émanation de l'Être suprême, pourquoi cette raison ne nous éclaire-t-elle pas sur ce qui nous intéresse de si près? pourquoi ceux qui ont découvert toutes les lois du mouvement, et la marche des lunes de Saturne, restent-ils dans une si profonde ignorance de la cause de nos maux? C'est précisément parce que notre raison n'est qu'une très-petite portion de l'intelligence du grand être.

On peut dire hardiment, et sans blasphème, qu'il y a de petites vérités que nous savons aussi bien que lui, par exemple, que trois est la moitié de six, et que la diagonale d'un carré partage ce carré en deux triangles égaux, etc. L'Être souverainement intelligent ne peut savoir ces petites vérités ni plus lumineusement, ni plus certainement que nous; mais il y a une suite infinie de vérités, et l'être infini peut seul comprendre cette suite.

Nous ne pouvons être admis à tous ses secrets, de même que nous ne pouvons soulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal sur la terre, c'est demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des lois de société bonnes ou mauvaises, elle se fait des préjugés ou utiles ou funestes; nous n'allons guère au-delà. Le grand Être est fort, mais les émanations sont nécessairement faibles. Servons-nous encore de la comparaison du soleil. Ses rayons réunis fondent les métaux, mais quand vous réunissez ceux qu'il a dardés sur le disque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous sommes aussi nécessairement bornés que le grand Être est nécessairement immense.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du soleil des esprits. Mais sachant combien ce rayon est peu de chose, je soumets incontinent cette faible lueur aux clartés supérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

FIN DU COMMENTAIRE SUR MALLEBRANCHE.

DE L'AME.

Par Soranus, médecin de Trajan.

I.

Pour découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion sur ce qu'on est convenu d'appeler *ame*, il faut d'abord connaître, autant qu'il est possible, notre corps, qui passe pour être l'enveloppe de cette ame, et pour être dirigé par elle. C'est à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain, puisqu'elle travaille continuellement sur lui.

Si la médecine pouvait être une science aussi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les ressorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe aussi clairement qu'elle nous a fait connaître la place et le jeu de nos viscères.

Mais le plus habile anatomiste, quand il ne peut plus rien discerner, est obligé d'arrêter sa main et sa pensée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il suit un nerf jusque dans le cervelet où est son origine. Mais cette origine se perd dans ce cervelet; et c'est dans cette source même où tout aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature jusqu'au dernier point où il est permis à l'homme de pénétrer; mais nous n'avons pu savoir le secret de Dieu.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome et à Athènes qui ne sache plus d'anatomie qu'Hippocrate; il n'y en a pas un seul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le sentiment et la pensée.

Si nous y étions arrivés, nous serions des dieux,

et nous ne sommes que des aveugles qui marchons à tâtons pour enseigner le chemin ensuite à d'autres aveugles.

Notre science n'est donc autre chose que la science des probabilités; et c'est ce qui fait que de plusieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronostic le plus avéré par l'événément est toujours réputé avec justice le plus savant de son art.

La plus grande des probabilités, et la plus ressemblante à une certitude, est qu'il existe un être suprême et puissant, invisible pour nous; un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme et tous les autres êtres.

Il faut bien que cet être formateur et inconnu existe, puisque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal n'a pu se faire soi-même.

Il faut que cette puissance formatrice soit unique; car s'il y en avait deux, ou elles agiraient de concert, ou elles se contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'est comme s'il n'en existait qu'une seule; si elles étaient opposées, rien ne serait uniforme dans la nature : or tout est uniforme. C'est la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres: partout les leviers agissent suivant la règle qui veut que les poids à soulever soient en raison inverse de la distance du pouvoir mouvant; et suivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force, on le perd en temps; et ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

Toute action a ses lois. La lumière est dardée du soleil et de toute étoile fixe avec la même célérité; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaisons. Il est donc de la plus grande probabilité que le même grand être préside à la nature entière.

Par quelle fatalité connaissons-nous toutes les lois

du mouvement, toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand être dans l'espace immense, toutes les vérités mathématiques proposées à notre entendement, et n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes ? L'homme a deviné l'attraction (1) dans le siècle de Trajan; est-il impossible de deviner l'ame ? il est bien sûr que nous n'en saurons jamais rien si nous n'essayons pas. Osons donc essayer.

II. *L'ame est-elle une faculté ?*

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand être nous a données, à nous et aux autres animaux, sont des qualités occultes.

Comment tout animal fait-il obéir ses membres à ses volontés ?

Comment les idées des choses se forment-elles dans l'animal par le moyen de ses sens ?

En quoi consiste la mémoire ?

D'où viennent ces sympathies et ces antipathies prodigieuses d'animal à animal ? d'où viennent ces propriétés si différentes dans chaque espèce ?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ses petits, la force à verser dans leur gosier la pâture dont elle se nourrit elle-même ? et quelle indifférence, quel oubli succèdent tout d'un coup à un amour si tendre, aussitôt que ses enfans n'ont plus besoin d'elle ? tout cela est qualité occulte pour nous.

(1) On a dit, en effet, qu'on trouve dans Plutarque quelques expressions ambiguës dont on pourrait inférer, en les tordant et en les expliquant très-mal, que les lois de Kepler et de Newton étaient alors connues ; mais ce sont des chimères de demi-savans qui ne sont pas des demi-jaloux et des demi-impertinens. Ces gens-là sont capables de trouver l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon dans Pline et dans Athénée.

Toute génération est, du moins jusqu'à présent, un mystère très-occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raison; nous n'expliquons rien, nous disons ce que sont les choses.

Ayant avoué que nous ne savons rien de la manière dont le grand être nous gouverne, et que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui se fait dans nous et hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance et de notre curiosité? Nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes et de tous les temps. Cette expérience est que nous marchons par nos pieds et que nous sentons par tout notre corps, que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, et que nous pensons par notre tête. Ainsi l'a voulu l'éternel fabricateur de toutes choses.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, et fait toutes nos opérations sans que nous puissions jamais nous en apercevoir? Qui fut assez hardi, assez supérieur au vulgaire pour inventer ce système sublime par lequel nous nous élevons au-dessus de nos sens, au-dessus de nous-mêmes?

Il est très-vraisemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de personne. Les hommes furent occupés pendant trop de siècles de leurs besoins et de leurs maux, pour être de grands métaphysiciens.

III. *Brachmanes, immortalité des ames.*

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une *ame*, il est à croire que ce fut la caste des brachmanes sur les bords du Gange, car elle imagina la métempsycose; et cette métempsycose ne peut s'exécuter que

par une ame qui change de corps. Le mot même de métempsycose, qui est grec, et qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, signifie expressément la migration de l'ame.

Les brachmanes croyaient donc l'existence des ames de temps immémorial.

Leur climat est si doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit sont si abondans, les besoins qui occupent ailleurs toute la triste vie des hommes y sont si rares, que tout y invite au repos, à la méditation. Il en est encore ainsi chez tous les brames descendans des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe que l'avarice a transplantés vers le Gange.

Ce repos et cette méditation, qui furent toujours le partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'astronomie. Ils sont les premiers qui calculèrent pour la postérité les positions des planètes visibles. On leur doit les premières éphémérides, et ils les composent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.

C'est là ce que ne savent ni nos marchands, qui sont allés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni certains prêtres de Cybèle qui les ont accompagnés. Ces prêtres se nourrissaient de la chair et du sang des animaux; et ayant apporté leurs liqueurs enivrantes, par conséquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus instruits de la science des brames et des anciens brachmanes que les mousses de leurs vaisseaux; ils se bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.

Ce n'était point ainsi que les premiers sages, soit es Zoroastres, soit les Pythagores, voyagèrent dans l'Inde. Pythagore en rapporta le dogme de l'existence de l'ame

et la fable de ses métempsycoses. D'autres philosophes y puisèrent des dogmes plus cachés ; et quelques marchands même y apprirent un peu de géométrie, ce qui exigeait nécessairement un long séjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la discussion épineuse des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue sacrée. Nous devons cette connaissance à deux savans qui ont demeuré trente ans sur les bords du Gange, et qui ont appris cette langue nommée le *Hanscrit*. Ils nous ont donné la traduction des passages les plus singuliers, les plus sublimes, et les plus intéressans de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shasta*, est antérieur au *Veidam* de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce *Shasta*.

L'Éternel, absorbé dans la contemplation de son essence, résolut de communiquer quelques rayons de sa félicité à des êtres capables de sentir et de jouir. Ils n'existaient pas encore ; Dieu voulut, et ils furent.

Il est bien étrange qu'un monument aussi ancien et aussi respectable soit à peine connu, qu'on l'ait déterré si tard, et qu'on y ait fait si peu d'attention.

Dieu créa donc des substances douées du sentiment; et c'est ce que nous appelons aujourd'hui des *ames*. Il les créa par sa volonté, sans employer, sans emprunter la parole. Ces substances sentantes, pensantes, agissantes, ces ames favorites de Dieu, sont les Debta dont les Persans, voisins de l'Inde, firent depuis leurs Gin, leurs Peris ou leurs Feris. Ces Gin, ces Feris, ces ames, ces substances célestes, se révoltent ensuite contre leur créateur. Dieu, pour les punir, les précipite dans l'Ondéra, espèce d'enfer, pour des millions de siècles. C'est l'origine de la guerre des géans contre le grand dieu Zeus, tant chantée chez les Grecs. C'est

l'origine de ce livre apocryphe qui se répandit du temps de l'empereur Tibère en Syrie, en Palestine, sous le nom d'Hénoc; seul livre où il soit parlé de la chute des demi-dieux; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens.

Dans la suite des siècles Dieu pardonne à ces Debta; il les change en vaches et en hommes dans notre globe.

C'est de là, disaient les brachmanes, que les vaches sont sacrées dans l'Inde.

Ainsi nous voyons que toute l'ancienne théologie, différemment déguisée en Asie et en Europe, nous vient incontestablement des brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup d'autres exemples, mais nous ne devons point nous écarter de notre sujet. C'est bien assez d'avoir pénétré jusqu'à la source de cette idée adoptée par toutes les nations civilisées, que tous les animaux ont dans leurs corps une substance impalpable, inconnue, distincte de leurs corps, qui dirige tous leurs appétits et toutes leurs actions. Ce système, joint à celui des Debta, est invisiblement le nôtre. Notre religion était cachée au fond de l'Inde, et nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru que la chute de l'homme et la chute des demi-dieux fût une allégorie indienne?

IV. *Ame corporelle.*

L'AUTEUR le plus ancien que nous connaissions dans notre Europe est Homère; il paraît que de son temps la croyance d'une ame immortelle était généralement répandue. Cette ame était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement ressemblante au corps qu'elle fesait mouvoir. Elle sortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui

répondent à ceux d'ombres, de mânes, d'esprit ou vent, de fantôme, de spectre, et même celui d'ame sensitive, Psyché. C'est pourquoi l'ame de Tirésias, qui apparaît à Ulysse sur le rivage des Cimmériens, boit du sang des victimes qu'Ulysse vient d'immoler (*a*). L'ame d'Agamemnon boit du même sang. La mère d'Ulysse, après lui avoir dit comment Pénélope se comporte dans Ithaque, se dérobe à ses embrassemens. Ulysse lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embrasser, et sa mère lui répond que son ame n'est qu'un corps délié et subtil, qui n'a point de consistance et qui s'envole comme un songe.

Ces ames, ces ombres étaient si réellement corporelles, qu'Ulysse étant arrivé dans le royaume de Pluton, y vit tous les tourmens de ces célèbres criminels, Tantale, Titye, Sisyphe.

Lorsque Ulysse a tué tous les amans de Pénélope, Mercure conduit chez Pluton leurs ames, qui ressemblent à des chauve-souris.

Telle était la philosophie d'Homère, parce que c'était celle des Grecs, et que tous les poëtes sont les échos de leur siècle.

Bientôt après, ceux qui se disaient penseurs, enseigneurs, crurent que l'ame humaine était non-seulement un souffle d'air, une figure composée d'air qui servait au mouvement, et qu'ils appelaient *pneuma*, le souffle, mais qu'elle formait aussi les appétits, les désirs, les passions du corps, et cela s'appela *psyché*; qu'enfin elle disputait et poussait des argumens, et ils l'appelèrent *nous*, intelligence. Ainsi l'ame toujours corporelle eut trois parties; le souffle qui fait la vie était l'ame végétative, *psyché* était l'ame sensitive, et *nous* était l'ame actuelle.

(*a*) *Odyssée*, XXIV.

Voilà comme on passa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent si long-temps, à cet excès de vaine subtilité dans laquelle ils se perdirent.

Personne ne s'avisa de recourir à Dieu et de lui dire : Toi seul nous as fait naître, toi seul nous fais vivre un peu de temps, toi seul nous donnes la faculté d'apercevoir, de penser, de nous ressouvenir, de combiner des idées ; toi seul fais tout, les hommes sont dans tes mains.

Tandis que tous les philosophes raisonnaient sur l'ame, les épicuriens vinrent, et dirent : L'ame n'est qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, qui s'accroît avec nous, et meurt avec nous.

Les honnêtes gens de l'empire romain se partagèrent entre deux sectes grecques, celle des épicuriens, qui ne regardaient l'ame que comme une matière légère et périssable, et celle des stoïciens, qui la regardaient comme une portion de la divinité, se replongeant après la mort dans le grand tout dont elle était émanée.

La secte d'Épicure prévalut chez les Romains au point que Cicéron, dans sa harangue pour Cluentius, prononça devant le peuple romain ces éloquentes et terribles paroles :

Quid tantum illi mali mors abstulit? nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur, ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre. Quæ si falsa sunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præter sensum doloris?

« Quel mal lui a fait la mort? à moins que nous ne soyons assez imbéciles pour adopter des fables ineptes, et pour croire qu'il est condamné au supplice des impies? Mais si ce sont là de pures chimères, comme tout le monde en est convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé sinon du sentiment de la douleur ? »

César parla de même en plein sénat dans le procès de Catilina. Enfin, sur le théâtre de Rome, le chœur chanta dans la tragédie de *la Troade* (chœur à la fin du second acte) :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Le chœur continue dans le même esprit :

Spem ponant avidi, solliciti metum.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quo non nata jacent.

Sois sans crainte et sans espérance.
Que ton sort ne te trouble pas.
Que devient-on dans le trépas ?
Ce qu'on fut avant sa naissance.

On est aujourd'hui assez partagé entre l'immortalité et la mort de l'ame : mais tout le monde convient qu'elle est matérielle. Et si elle l'est, on doit croire qu'elle est périssable.

Nous passerions tout notre temps à citer, si nous voulions rapporter tous les témoignages de ceux qui ont cru avec l'antiquité que tous les animaux, hommes et brutes, ayant une ame, l'ont nécessairement corporelle.

Les Grecs se sont avisés de diviser cette ame en trois parties, la végétative, la sensitive, et l'intelligente. Enfin c'est une énigme dont chacun a cherché le mot depuis Pythagore.

Puisque tous les philosophes ont cherché, cherchons donc aussi. Il y a un trésor enterré dans un champ. Cent avares ont fouillé ce champ; il reste un petit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-être y trouverons-nous quelque chose.

Je n'examine point comment et dans quel temps

l'ame entre dans notre corps; si elle est simple ou composée, aérienne ou ignée; si elle loge dans le ventre ou dans le cœur, ou dans la cervelle; j'examine si nous avons une ame.

Quand des prêtres orientaux, et à leur exemple des prêtres grecs, imaginèrent que chaque planète était un dieu, ou que du moins il y avait un dieu dans elle, cette idée religieuse et magnifique en imposa au genre humain. Une idée plus grande et plus divine commence à détruire aujourd'hui ces prétendus dieux moteurs des planètes. Les vrais sages n'admettent qu'une nature suprême, intelligente et puissante; un grand être fabricateur de tous les globes, conduisant leur marche suivant des règles éternelles de mathématiques, et étant en un mot leur ame universelle.

Si le grand être est leur ame, pourquoi ne serait-il pas la nôtre?

Il a donné à la matière toutes ses propriétés; il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer, aux planètes le mouvement orbiculaire d'Occident en Orient, sans qu'on puisse jamais en découvrir ni la raison ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le sentiment et la pensée?

V. *Action de Dieu sur l'homme.*

Des gens qui ont fait des systèmes sur la communication de Dieu avec l'homme, ont dit que Dieu agit immédiatement, physiquement, sur l'homme, en certains cas seulement, lorsque Dieu accorde certains dons particuliers; et ils ont appelé cette action *prémotion physique*. Dioclès et Érophile, ces deux grands enthousiastes soutiennent cette opinion et ont des partisans.

Or nous reconnaissons un Dieu tout aussi-bien que ces gens-là, parce que nous n'avons pu comprendre

qu'aucun des êtres qui nous environnent ait pu se produire de soi-même ; parce que de cela seul que quelque chose existe, il faut que l'être nécessaire existe de toute éternité ; parce que l'être nécessaire éternel est nécessairement la cause de tout. Nous admettons avec ces raisonneurs la possibilité que Dieu se fasse entendre à quelques favoris ; mais nous fesons plus, nous croyons qu'il se fait entendre à tous les hommes, en tous lieux et en tout temps, puisqu'il donne à tous la vie, le mouvement, la digestion, la pensée, l'instinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux et dans le philosophe le plus sublime un être qui soit volonté, mouvement, digestion, désir, amour, instinct, pensée ? non, mais nous voulons, nous agissons, nous aimons, nous avons des instincts, comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une aversion insupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvemens nécessaires à notre conservation comme ceux de téter le mamelon de sa nourrice, de nager quand on a la force et la poitrine assez large, de mordre son pain, de boire, de se baisser pour éviter le coup d'un mobile, de se donner une secousse pour franchir un fossé, d'accomplir mille actions pareilles sans y penser, quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde. Enfin nous sentons et nous pensons sans savoir comment.

De bonne foi, est-il plus difficile à Dieu d'opérer tout cela en nous par des moyens qui nous sont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de Jupiter, dont ces messieurs nous parlent sans cesse ?

Quel est l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne sente qu'il est une marionnette de la Providence ? Je pense, mais puis-je me donner une pensée ?

hélas! si je pensais par moi-même, je saurais quelle idée j'aurais dans un moment. Personne ne le sait.

J'acquiers une connaissance, mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cause, car il faut que la cause contienne l'effet. Or ma première connaissance acquise n'était pas dans mon intelligence, n'était pas dans moi; puisqu'elle a été la première, elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, et qui donne tout, quel qu'il puisse être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaissance ne peut par elle-même m'en donner une seconde, car il faudrait qu'elle la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'est que nous en recevons dans nos rêves, et certainement ce n'est ni notre volonté ni notre attention qui nous fait penser en songe. Il y a des poëtes qui font des vers en dormant, des géomètres qui mesurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puissance qui agit en nous sans nous consulter.

Tous nos sentimens ne sont-ils pas involontaires? l'ouïe, le goût, la vue, ne sont rien par eux-mêmes. On sent malgré soi, on ne fait rien, on n'est rien sans une puissance suprême qui fait tout.

Les plus superstitieux conviennent de ces vérités, mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que Dieu agit réellement, physiquement, sur certains personnages privilégiés. Nous sommes plus religieux qu'eux, nous croyons que le grand être agit sur tous les vivans comme sur toute la matière. Lui est-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques-uns? Dieu ne sera-t-il Dieu que pour votre petite secte? il l'est pour moi, qui ne suis pas des vôtres.

Un philosophe nouveau est allé bien plus loin que vous ; il lui semblait qu'il n'y eût que Dieu qui existât. Il prétend que nous voyons tout en lui ; et nous disons que c'est Dieu qui voit, qui agit dans tout ce qui a vie :

Jupiter est quodcumque vides, quòcumque moveris.
(LUCAIN, Pharsale, livre IX, v. 580.)

Allons plus avant. Votre prémotion physique introduit Dieu agissant en vous. Quel besoin avez-vous donc d'une ame ? à quoi bon ce petit être inconnu et incompréhensible ? donnez-vous une ame au soleil, qui vivifie tant de globes ? et si cet astre si grand, si étonnant et si nécessaire, n'a point d'ame, pourquoi l'homme en aurait-il une ? Dieu qui nous a faits ne nous suffit-il pas ? qu'est donc devenu ce grand axiôme : *Ne fesons point par plusieurs ce que nous pouvons faire par un seul.*

Cette ame que vous avez imaginée être une substance, n'est donc en effet qu'une faculté accordée par le grand être, et non une personne. Elle est une propriété donnée à nos organes, et non une substance. L'homme, par sa raison non encore corrompue par la métaphysique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était un composé de deux êtres, l'un visible, palpable et mortel, l'autre invisible, impalpable et immortel ? et n'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables, la tangible, et l'intangible, la simple et la composée, l'invulnérable et la souffrante, l'éternelle et la passagère ?

Les hommes n'ont supposé une ame que par la même erreur qui leur fit supposer dans nous un être nommé *mémoire*, lequel être ils divinisèrent ensuite. Ils firent de cette Mémoire la mère des Muses. Ils érigèrent les

talens divers de la nature humaine en autant de déesses filles de Mémoire. Autant eût-il valu faire un dieu du pouvoir secret par lequel la nature forme du sang dans les animaux, et l'appeler le dieu de la sanguification. Et en effet le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire et de manger, pour l'acte de mariage, pour l'acte de vider les excrémens. C'étaient autant d'ames particulières qui produisaient en nous toutes ces actions. C'était la métaphysique de la populace. Cette superstition ridicule et honteuse venait évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une substance divine, autre que l'homme même.

Cette substance est admise encore aujourd'hui dans toutes les écoles; et par condescendance on accorde au grand être, au fabricateur éternel, à Dieu, la permission de joindre son concours à l'ame. Ainsi on suppose que pour vouloir et pour agir il faut notre ame et Dieu.

Mais concourir signifie aider, participer. Dieu alors n'est qu'en second avec nous. C'est le dégrader, c'est le faire marcher à notre suite, c'est lui faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas son rang et sa prééminence; ne faites pas du souverain de la nature le valet de l'espèce humaine.

Deux espèces de raisonneurs très-accrédités dans le monde, les athées et les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettant la raison dans l'homme et l'instinct dans les brutes, comme des propriétés, il est très-inutile d'admettre un dieu dans ce système; que Dieu est encore plus incompréhensible qu'une ame; qu'il est indigne du sage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les argumens des Stratons et des Lucrèces. Nous ne leur répondrons qu'un mot: vous existez, donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine; ils nous

diront d'abord : Nous convenons avec vous que Dieu est la première cause de tout, mais il n'est pas la seule. Un grand-prêtre de Minerve dit expressément : *Le second agent opère dans la vertu du premier ; ce premier pousse le second ; ce second en pousse un troisième ; tous sont agissant en vertu de Dieu ; et il est la cause de toutes les actions agissantes.*

Nous répondrons avec tout le respect que nous devons à ce grand-prêtre : Il n'est et il ne peut exister qu'une seule cause véritable. Toutes les autres qui sont subséquentes ne sont que des instrumens. Je tiens un ressort, je m'en sers pour faire mouvoir une machine. J'ai fait le ressort et la machine, je suis la seule cause, cela est indubitable.

Le grand-prêtre me répondra : Vous ôtez aux hommes la liberté. Je lui répliquerai : Non, la liberté consiste dans la faculté de vouloir, et dans la faculté de faire ce que vous voulez, quand rien ne vous en empêche. Dieu a fait l'homme à ces conditions, il faut s'en contenter.

Mon prêtre insistera ; il dira que nous fesons Dieu auteur du péché. Alors nous lui répondrons : J'en suis fâché ; mais Dieu est fait auteur du péché dans tous les systèmes, excepté dans celui des athées. Car s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des justes, il est évident qu'y concourir c'est le faire, quand le concourant est le créateur de tout.

Si Dieu permet seulement le péché, c'est lui qui le commet, puisque permettre et faire c'est la même chose pour le maître absolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens argumens, on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit, a certainement produit le bien et le mal. Le système de la prédestination absolue, le système du

concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le mal est pour nous, et non pas pour Dieu. Néron assassine son précepteur et sa mère; un autre assassine ses parens et ses voisins; un grand-prêtre empoisonne, étrangle, égorge vingt seigneurs romains en sortant du lit de sa propre fille. Cela n'est pas plus important pour l'être universel, ame du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, et des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand être; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui se meut sans cesse par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (soit pendant leur vie, soit autrement) plus malheureux que ceux qu'ils ont immolés à leurs passions, s'ils souffrent comme ils ont fait souffrir, c'est encore une suite inévitable de ces lois immuables par lesquelles le grand être agit nécessairement. Nous ne connaissons qu'une très-petite partie de ces lois, nous n'avons qu'une très-faible portion d'entendement, nous ne devons que nous résigner. De tous les systèmes, celui qui nous fait connaître notre néant n'est-il pas le plus raisonnable ?

Les hommes, comme tous les philosophes de l'antiquité l'ont dit, firent Dieu à leur image. C'est pourquoi le premier Anaxagore, aussi ancien qu'Orphée, s'exprime ainsi dans ses vers : *Si les oiseaux se figuraient un dieu, il aurait des ailes; celui des chevaux courrait avec quatre jambes.*

Le vulgaire imagine Dieu comme un roi qui tient son lit de justice dans sa cour. Les cœurs tendres se le représentent comme un père qui a soin de ses enfans. Le sage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puissance nécessaire, éternelle, qui anime toute la nature, et il se résigne.

LETTRES

DE

MEMMIUS A CICÉRON.

1771.

PRÉFACE.

Nul homme de lettres n'ignore que Titus Lucrétius Carus, nommé parmi nous Lucrèce, fit son beau poëme pour former, comme on dit, *l'esprit et le cœur* de Caius Memmius Gémellus, jeune homme d'une grande espérance, et d'une des plus anciennes maisons de Rome.

Ce Memmius devint meilleur philosophe que son maître, comme on le verra par ses lettres à Cicéron.

L'amiral russe Sheremetof, les ayant lues en manuscrit à Rome dans la bibliothéque du Vatican, s'amusa à les traduire dans sa langue pour former *l'esprit et le cœur* d'un de ses neveux. Nous les avons traduites de russe en français, n'ayant pas eu, comme monsieur l'amiral, la faculté de consulter la bibliothéque du Vatican. Mais nous pouvons assurer que les deux traductions sont de la première fidélité. On y verra l'esprit de Rome tel qu'il était alors (car il a bien changé depuis). La philosophie de Memmius est quelquefois un peu hardie : on peut faire le même reproche à celle de Cicéron et de tous les grands hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la *Somme de saint Thomas d'Aquin*. Cependant on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laissent pas de faire grand plaisir.

LETTRES

DE

MEMMIUS A CICÉRON.

LETTRE PREMIÈRE.

J'APPRENDS avec douleur, mon cher Tullius, mais non pas avec surprise, la mort de mon ami Lucrèce. Il est affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus supporter : ses maux étaient incurables ; c'est là le cas de mourir. Je trouve qu'il a beaucoup plus de raison que Caton ; car si vous et moi et Brutus nous avons survécu à la république, Caton pouvait bien lui survivre aussi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous ? ne pouvait-il pas comme nous accepter l'amitié de César ? croyait-il qu'il était de son devoir de se tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapsa ? Si cela était, César lui-même aurait dû se donner un coup de poignard après sa défaite à Dyrrachium ; mais il sut se réserver pour des destins meilleurs. Notre ami Lucrèce avait un ennemi plus implacable que Pompée, c'est la nature. Elle ne pardonne point quand elle a porté son arrêt ; Lucrèce n'a fait que le prévenir de quelques mois ; il aurait souffert, et il ne souffre plus. Il s'est servi du droit de sortir de sa maison quand elle est prête à tomber. Vis tant que tu as une juste espérance ; l'as-tu perdue ? meurs ; c'était là sa règle, c'est la mienne. J'approuve Lucrèce, et je le regrette.

Sa mort m'a fait relire son poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi ; mais le disciple s'est bien écarté du maître : nous ne sommes,

ni vous ni moi, de sa secte; nous sommes académiciens. C'est au fond n'être d'aucune secte.

Je vous envoie ce que je viens d'écrire sur les principes de mon ami; je vous prie de le corriger. Les sénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philosopher; c'est à César de gouverner la terre, mais c'est à Cicéron de l'instruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

Vous avez raison, grand homme, Lucrèce est admirable dans ses exordes, dans ses descriptions, dans sa morale, dans tout ce qu'il dit contre la superstition. Ce beau vers,

Tantùm religio potuit suadere malorum!
(Liv. I, vers 113.)

durera autant que le monde. S'il n'était pas un physicien aussi ridicule que tous les autres, il serait un homme divin. Ses tableaux de la superstition m'affectèrent surtout bien vivement dans mon dernier voyage d'Égypte et de Syrie. Nos poulets sacrés et nos augures, dont vous vous moquez avec tant de grâce dans votre traité de *la Divination*, sont des choses sensées en comparaison des horribles absurdités dont je fus témoin. Personne ne les a plus en horreur que la reine Cléopâtre et sa cour. C'est une femme qui a autant d'esprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome; elle est bien digne de vous entendre. Mais toute souveraine qu'elle est en Égypte, toute philosophe qu'elle est, elle ne peut guérir sa nation. Les prêtres l'assassineraient; le sot peuple prendrait leur parti, et crierait que les saints prêtres ont vengé Sérapis et les chats.

C'est bien pis en Syrie; il y a cinquante religions,

et c'est à qui surpassera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des Juifs, mais j'ai connu leurs mœurs : Crassus et Pompée ne les ont point assez châtiés. Vous ne les connaissez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les espèces. Mais chez eux ils sont les plus insolens de tous les hommes, détestés de tous leurs voisins, et les détestant tous; toujours ou voleurs ou volées, ou brigands ou esclaves, assassins et assassinés tour à tour.

Les Perses, les Scythes, sont mille fois plus raisonnables; les brachmanes en comparaison d'eux sont des dieux bienfesans.

Je sais bien bon gré à Pompée d'avoir daigné, le premier des Romains, entrer par la brèche dans ce temple de Jérusalem qui était une citadelle assez forte; et je sais encore plus de gré au dernier des Scipions d'avoir fait pendre leur roitelet, qui avait osé prendre le nom d'Alexandre.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent presque à la Palestine; vous avez été témoin des barbaries et des superstitions de ce peuple; vous l'avez bien caractérisé dans votre belle oraison pour Flaccus. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les Juifs sont les seuls qui s'en soient vantés. Ils sont tous nés avec la rage du fanatisme dans le cœur, comme les Bretons et les Germains naissent avec des cheveux blonds. Je ne serais point étonné que cette nation ne fût un jour funeste au genre humain.

Louez donc avec moi notre Lucrèce d'avoir porté tant de coups mortels à la superstition. S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs son tombeau.

LETTRE TROISIÈME.

J'ENTRE en matière tout d'un coup cette fois-ci, et je dis, malgré Lucrèce et Épicure, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il existe un Dieu. Bien des philosophes me siffleront, ils m'appelleront *esprit faible;* mais comme je leur pardonne leur témérité, je les supplie de me pardonner ma faiblesse.

Je suis du sentiment de Balbus dans votre excellent ouvrage de la *Nature des dieux*. La terre, les astres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec Platon (sans adopter ses autres principes) : Tu crois que j'aï de l'intelligence, parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports et une fin; il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde : juge donc que ce monde est arrangé par une intelligence suprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des suppositions puériles; personne n'a jamais été assez absurde pour nier que la sphère d'Archimède et celle de Possidonius soient des ouvrages de grands mathématiciens : elles ne sont cependant que des images très-faibles, très-imparfaites, de cette immense sphère du monde, que Platon appelle avec tant de raison l'*ouvrage de l'éternel géomètre.* Comment donc oser supposer que l'original est l'effet du hasard, quand on avoue que la copie est de la main d'un grand génie?

Le hasard n'est rien; il n'est point de hasard. Nous avons nommé ainsi l'effet que nous voyons d'une cause que nous ne voyons pas. Point d'effet sans cause, point d'existence sans raison d'exister : c'est là le premier principe de tous les vrais philosophes.

Comment Épicure, et ensuite Lucrèce, ont-ils le

front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns sans bouche, les autres sans viscères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de tête, et qu'enfin le même hasard a fait naître des animaux accomplis?

C'est ainsi, disent-ils, qu'on voit encore en Egypte des rats dont une moitié est formée, et dont l'autre n'est encore que de la fange. Ils se sont bien trompés; ces sottises pouvaient être imaginées par des Grecs ignorans qui n'avaient jamais été en Egypte. Le fait est faux; le fait est impossible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal ni de végétal sans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération est un rustre, et non pas un philosophe; c'est un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me disaient: Il faut que le blé pourisse et germe dans la terre pour ressusciter, se former et nous alimenter. Je leur dis: Misérables, servez-vous de vos yeux avant de vous servir de votre langue; suivez les progrès de ce grain que je confie à la terre; voyez comme il s'attendrit, comme il s'enfle, comme il se relève, et avec quelle vertu incompréhensible il étend ses racines et ses enveloppes. Quoi! vous avez l'impudence d'enseigner les hommes, et vous ne savez pas seulement d'où vient le pain que vous mangez!

Mais qui a fait ces astres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans lesquels un art si merveilleux éclate? il faut bien que ce soit un sublime artiste; il faut bien que ce soit une intelligence prodigieusement au-dessus de la nôtre, puisqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre; et cette intelligence, cette puissance, c'est ce que j'appelle Dieu.

Je m'arrête à ce mot. La foule et la suite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je

vous envoie ce petit volume, puisque vous le permettez; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous ressemblent, à des hommes sans impiété et sans superstition, dégagés des préjugés de l'école et de ceux du monde, qui aiment la vérité et non la dispute; qui ne sont certains que de ce qui est démontré, et qui se défient encore de ce qui est le plus vraisemblable.

Ici suit le Traité de Memmius.

I. *Qu'il n'y a qu'un Dieu; contre Épicure, Lucrèce, et autres philosophes.*

Je ne dois admettre que ce qui m'est prouvé; et il m'est prouvé qu'il y a dans la nature une puissance intelligente (*a*).

Cette puissance intelligente est-elle séparée du grand tout? y est-elle unie? y est-elle identifiée? en est-elle le principe? y a-t-il plusieurs puissances intelligentes pareilles?

J'ai été effrayé de ces questions que je me suis faites à moi-même. C'est un poids immense que je ne puis porter; pourrai-je au moins le soulever?

Les arbres, les plantes, tout ce qui jouit de la vie, et surtout l'homme, la terre, la mer, le soleil, et tous les astres, m'ayant appris qu'il est une intelligence active, c'est-à-dire un Dieu, je leur ai demandé à tous ce que c'est que Dieu, où il habite, s'il a des associés? J'ai contemplé le divin ouvrage, et je n'ai point vu l'ouvrier; j'ai interrogé la nature, elle est demeurée muette.

Mais, sans me dire son secret, elle s'est montrée, et c'est comme si elle m'avait parlé; je crois l'entendre. Elle me dit: Mon soleil fait éclore et mûrir mes fruits sur ce petit globe qu'il éclaire et qu'il échauffe ainsi que les autres globes. L'astre de la nuit donne sa lumière réfléchie à la terre qui lui envoie la sienne; tout est lié, tout est assujetti à des lois qui jamais ne se démentent; donc tout a été combiné par une seule intelligence.

Ceux qui en supposeraient plusieurs, doivent absolument les supposer ou contraires, ou d'accord en-

(*a*) Il l'a prouvé dans sa troisième lettre.

semble; ou différentes, ou semblables. Si elles sont différentes et contraires, elles n'ont pu faire rien d'uniforme; si elles sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'une. Tous les philosophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité; ils conviennent donc tous malgré eux qu'il n'y a qu'un Dieu.

La nature a continué, et m'a dit : Tu me demandes où est ce Dieu? il ne peut être que dans moi, car s'il n'est pas dans la nature, où serait-il? dans les espaces imaginaires? il ne peut être une substance à part; il m'anime, il est ma vie. Ta sensation est dans tout ton corps, Dieu est dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'est impossible de nier l'existence de ce Dieu, et impossible de le connaître.

Ce qui pense en moi, ce que j'appelle *mon ame,* ne se voit pas; comment pourrais-je voir ce qui est l'ame de l'univers entier?

II. *Suite des probabilités de l'unité de Dieu.*

Platon, Aristote, Cicéron, et moi, nous sommes des animaux, c'est-à-dire nous sommes animés. Il se peut que dans d'autres globes il soit des animaux d'une autre espèce, mille millions de fois plus éclairés et plus puissans que nous; comme il se peut qu'il y ait des montagnes d'or, et des rivières de nectar. On appellera ces animaux *dieux* improprement; mais il se peut aussi qu'il n'y en ait pas; nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exister sans eux; mais ce que nous connaissons de la nature ne pouvait exister sans un dessein, sans un plan; et ce dessein, ce plan ne pouvait être conçu et exécuté sans une intelligence puissante; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce

Dieu, et rejeter tous ces prétendus dieux, habitans des planètes et de l'Olympe; et tous ces prétendus fils de Dieu, les Bacchus, les Hercules, les Persées, les Romulus, etc., etc. Ce sont des fables milésiennes, des contes de sorciers. Un Dieu se joindre à la nature humaine! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces, et en ont eu de la race; cela serait bien moins impertinent.

Tenons-nous-en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans le grand tout il est une grande intelligence. Fixons-nous à ce point jusqu'à ce que nous puissions faire encore quelques pas dans ce vaste abîme.

III. *Contre les athées.*

Il était bien hardi ce Straton qui, accordant l'intelligence aux opérations de son chien de chasse, la niait aux œuvres merveilleuses de toute la nature. Il avait le pouvoir de penser, et il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui pensât.

Il disait que la nature seule, par ses combinaisons, produit des animaux pensans. Je l'arrête là, et je lui demande quelle preuve il en a? il me répond que c'est son système, son hypothèse, que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis : Je ne veux point d'hypothèse, je veux des preuves. Quand Possidonius me dit qu'il peut carrer des lunules du cercle, et qu'il ne peut carrer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonstration.

Je ne sais pas si dans la suite des temps il se trouvera quelqu'un d'assez fou pour assurer que la matière, sans penser, produit d'elle-même des milliards d'êtres qui pensent. Je lui soutiendrai que, suivant ce beau sys-

tème, la matière pourrait produire un Dieu sage, puissant et bon.

Car si la matière seule a produit Archimède et vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui serait incomparablement au-dessus d'Archimède et de vous par le génie, au-dessus de tous les hommes ensemble par la force et par la puissance, qui disposerait des élémens beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argile souple à ses volontés; en un mot, un Dieu? Je n'y vois aucune difficulté; cette folie suit évidemment de son système.

IV. *Suite de la réfutation de l'athéisme.*

D'autres, comme Architas, supputent que l'univers est le produit des nombres. Oh! que les chances ont de pouvoir! un coup de dés doit nécessairement amener rafle de mondes; car le seul mouvement de trois dés dans un cornet vous amènera rafle de six, le point de Vénus, très-aisément en un quart d'heure. La matière toujours en mouvement dans toute l'éternité doit donc amener toutes les combinaisons possibles. Ce monde est une de ces combinaisons; donc elle avait autant de droit à l'existence que toutes les autres; donc elle devait arriver; donc il était impossible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaisons ayant été épuisées; donc à chaque coup de dés il y avait l'unité à parier contre l'infini, que cet univers serait formé tel qu'il est.

Je laisse Architas jouer un jeu aussi désavantageux; et puisqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne se ruine. Mais avant de lui ôter la jouissance de son bien, je lui demande comment à chaque instant, le mouvement de son cornet qui roule toujours, ne détruit

pas ce monde si ancien, et n'en forme pas un nouveau (1).

Vous riez de toutes ces folies, sage Cicéron, et vous en riez avec indulgence. Vous laissez tous ces enfans souffler en l'air sur leurs bouteilles de savon : leurs vains amusemens ne seront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de César et de Pompée a fait plus de mal à la terre que n'en pourraient faire tous les athées ensemble pendant toute l'éternité.

V. *Raison des athées.*

QUELLE est la raison qui fait tant d'athées? c'est la contemplation de nos malheurs et de nos crimes. Lucrèce était plus excusable que personne; il n'a vu autour de lui et n'a éprouvé que des calamités. Rome, depuis Sylla, doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre sang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que César sera bientôt assassiné. Vous le pensez de même; mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuses que celles dans lesquelles j'ai été enveloppé. César lui-même dans tout le cours de sa vie, qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait? des malheureux. Il a exterminé de pauvres Gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans

(1) Cet argument perd toute sa force si l'on suppose que les lois du mouvement sont nécessaires. Dans cette opinion, un coup de dés une fois supposé, tous les autres en sont la suite; et il s'agit de savoir si, entre tous les premiers coups de dés possibles, ceux qui donnent une combinaison d'où résulte un ordre apparent, ne sont pas en plus grand nombre que les autres, si cet ordre apparent n'est pas même une conséquence infaillible de l'existence des lois nécessaires. On croit inutile d'avertir que, par premier coup de dés, on entend la combinaison qui existe à un instant donné, et par laquelle les deux suites infinies de combinaisons dans le passé et dans l'avenir, sont également déterminées.

leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui sacrifiaient les filles des citoyens après avoir abusé d'elles. De vieilles sorcières sanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, et qui, n'ayant pas de maison, allaient piller ceux qui en avaient. Arioviste était à la tête de ces sauvages, et leurs magiciennes avaient un pouvoir absolu sur Arioviste. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient sacrifier à leurs dieux Procilius et Titius, deux ambassadeurs envoyés par César à ce perfide Arioviste, lorsque nous arrivâmes, et que nous délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâmes chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces, et en vérité nous ne valions guère mieux qu'eux.

Jetez les yeux sur toutes les autres nations connues; vous ne voyez que des tyrans et des esclaves, des dévastations, des conspirations et des supplices.

Les animaux sont encore plus misérables que nous : assujettis aux mêmes maladies, ils sont sans aucun secours; nés tous sensibles, ils sont dévorés les uns par les autres. Point d'espèce qui n'ait son bourreau. La terre, d'un pôle à l'autre, est un champ de carnage, et la nature sanglante est assise entre la naissance et la mort.

Quelques poëtes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Étrange consolation ! étrange chimère ! les enfers sont chez nous. Le chien à trois têtes, et les trois parques, et les trois furies, sont des agneaux en comparaison de nos Sylla et de nos Marius.

Comment un Dieu aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de misères et de forfaits ? On suppose un Dieu puissant, sage, juste et bon; et nous voyons de tous côtés folies, injustice et méchanceté. On aime

mieux alors nier Dieu que le blasphémer. Aussi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raisons de l'athéisme, le reste est dispute de l'école.

VI. *Réponse aux plaintes des athées.*

A ces plaintes du genre humain, à ces cris éternels de la nature toujours souffrante, que répondrai-je?

J'ai vu évidemment des fins et des moyens. Ceux qui disent que ni l'œil n'est fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules : mais ceux qui dans leurs tourmens me baignent de leurs larmes, qui cherchent un Dieu consolateur, et qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendrissent; je gémis avec eux, et j'oublie de les condamner.

Mortels qui souffrez et qui pensez, compagnons de mes supplices, cherchons ensemble quelque consolation et quelques argumens. Je vous ai dit qu'il est dans la nature une intelligence, un Dieu; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux? le sais-je? dois-je le présumer? suis-je de ses conseils? je le crois très-sage; son conseil et ses étoiles me l'apprennent. Je le crois très-juste et très-bon; car d'où lui viendraient l'injustice et la malice? Il y a du bon, donc Dieu l'est; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui. Comment enfin dois-je envisager Dieu? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ses enfans.

VII. *Si Dieu est infini, et s'il a pu empêcher le mal.*

Quelques philosophes me crient : Dieu est éternel, infini, tout-puissant; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans son édifice admirable.

Prenez garde, mes amis; s'il l'a pu, et s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant, vous en faites notre persécuteur, notre bourreau, et non pas notre Dieu.

Il est éternel sans doute. Dès qu'il existe quelque être, il existe un être de toute éternité; sans quoi le néant donnerait l'existence. La nature est éternelle; L'intelligence qui l'anime est éternelle. Mais d'où savons-nous qu'elle est infinie? la nature est-elle infinie? Qu'est-ce que l'infini actuel? Nous ne connaissons que des bornes; il est vraisemblable que la nature a les siennes; le vide en est une preuve. Si la nature est limitée, pourquoi l'intelligence suprême ne le serait-elle pas? pourquoi ce Dieu, qui ne peut être que dans la nature, s'étendrait-il plus loin qu'elle? Sa puissance est très-grande; mais qui nous a dit qu'elle est infinie, quand ses ouvrages nous montrent le contraire? quand la seule ressource qui nous reste pour le disculper, est d'avouer que son pouvoir n'a pu triompher du mal physique et moral? Certes, j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être, dans la vaste machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté nécessairement sur le mal, et l'éternel artisan a été forcé dans ses moyens, en fesant encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en disposait les ressorts.

Qui sait enfin si le mal qui règne depuis tant de siècles ne produira pas un grand bien dans des temps encore plus longs?

Hélas! faibles et malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi; vos maux sont réels; et je ne vous console que par des peut-être.

VIII. *Si Dieu arrangea le monde de toute éternité.*

Rien ne se fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philosophes, sans exception, conviennent de ce principe. Et, en effet, le contraire paraît absurde. C'est même une preuve de l'éternité de Dieu. C'est bien plus, c'est sa justification. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire cet immense édifice avec de la simple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs pussent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand Démiourgos qui a tout fait avec quatre faibles élémens !

Nous venons de voir que si la matière existait, Dieu existait aussi.

Quand l'a-t-il fait obéir à sa main puissante ? quand l'a-t-il arrangée ?

Si la matière existait dans l'éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'est pas d'hier que la suprême intelligence l'a mise en œuvre. Quoi ! Dieu est nécessairement actif, et il aurait passé une éternité sans agir ! Il est le grand être nécessaire : comment aurait-il été pendant des siècles éternels le grand être inutile ?

Le chaos est une imagination poétique ; ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans Dieu. Dans le premier cas, tout se serait donné de lui-même, et sans dessein, le mouvement, l'ordre et la vie ; ce qui nous semble absurde.

Dans le second cas, Dieu aura tout fait, mais il aura toujours tout fait ; il aura toujours tout disposé nécessairement de la manière la plus prompte et la plus convenable au sujet sur lequel il travaillait.

Si l'on peut comparer Dieu au soleil, son éternel ouvrage, il était comme cet astre, dont les rayons

émanent dès qu'il existe. Dieu, en formant le soleil lumineux ne pouvait lui ôter ses taches. Dieu, en formant l'homme avec des passions nécessaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ses vices ni ses désastres. Toujours des peut-être; mais je n'ai point d'autre moyen de justifier la Divinité.

Cher Cicéron, je ne demande point que vous pensiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penser.

IX. *Des deux principes, et de quelques autres fables.*

Les Perses, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent, il y a quelques neuf mille ans, que Dieu, qu'ils appellent Oromase ou Orosmad, s'était complu à former un être puissant et méchant, qu'ils nomment, je crois, Arimane, pour lui servir d'antagoniste; et que le bon Oromase, qui nous protège, combat sans cesse Arimane le malin qui nous persécute. C'est ainsi que j'ai vu un de mes centurions qui se battait tous les matins contre son singe pour se tenir en haleine.

D'autres Perses, et c'est, dit-on, le plus grand nombre, croient le tyran Arimane aussi ancien que le bon prince Orosmad. Ils disent qu'il casse les œufs que le favorable Orosmad pond sans cesse, et qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres partout où l'autre envoie la lumière; les maladies, quand l'autre donne la santé; qu'il fait toujours marcher la mort à la suite de la vie. Il me semble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un distribue des poisons, et l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raison dans cette fable. Pour moi, je n'y aperçois que du ridicule; je n'aime point à voir Dieu, qui est

la raison même, toujours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois dieux réunis dans la même volonté, Birma ou Brama, la puissance et la gloire; Vitsnou ou Bitsnou, la tendresse et la bienfesance; Sub ou Sib, la terreur et la destruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des debta dans le ciel. Ces demi-dieux se révoltèrent; ils furent précipités dans l'abîme par les trois dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui présidait à ces trois. Après des siècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; et ils apportèrent le mal sur la terre : ce qui obligea Dieu ou les trois dieux de donner sa nouvelle loi du *Veidam*.

Mais ces coupables, avant de porter le mal sur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment Dieu avait-il créé des êtres qui devaient se révolter contre lui; comment Dieu aurait-il donné une seconde loi dans son *Veidam?* sa première était donc mauvaise?

Le conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques nations asiatiques; et enfin il a servi de modèle à la guerre des Titans.

Les Égyptiens ont eu leur Osiris et leur Typhon.

Le Jupiter d'Homère avec ses deux tonneaux me fait lever les épaules. Je n'aime point Jupiter cabaretier donnant, comme tous les autres cabaretiers, plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour justifier ou pour accuser la Providence, ou pour s'amuser d'elle, est la boîte de Pandore. Ainsi, on n'a jamais débité que des fables comiques sur la plus triste des vérités.

X. *Si le mal est nécessaire.*

Tous les hommes ayant épuisé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exister sous un Dieu bon, quel téméraire osera se flatter de trouver ce que Cicéron cherche encore en vain? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puisque Cicéron ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible et nous pénètre de tous côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière éthérée court dans tous les pores: le bien fait à peu près le même effet. Deux amans jouissant goûtent le bonheur dans tout leur être; cela est ainsi de tout temps. Que puis-je en penser? sinon que cela fut nécessaire de tout temps.

Je suis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée que je vois être la base de tous les systèmes, dans laquelle tous les philosophes retombent après mille détours, et qui m'est démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événemens que j'ai lus, que j'ai vus, et auxquels j'ai eu part; c'est le fatalisme, c'est la nécessité dont je vous ai déjà parlé.

Si je descends en moi-même, qu'y vois-je que le fatalisme? ne fallait-il pas que je naquisse quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent sa matrice, et me jetèrent nécessairement dans le monde? pouvait-elle l'empêcher? pouvais-je m'y opposer? me suis-je donné quelque chose? toutes mes idées ne sont-elles pas entrées successivement dans ma tête, sans que j'en aie appelé aucune? ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, sans quoi ma volonté n'aurait point eu de cause? Tout ce que

j'ai fait n'a-t-il pas été la suite nécessaire de toutes ces prémisses nécessaires? n'en est-il pas ainsi dans toute la nature?

Ou ce qui existe est nécessaire, ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, il est démontré inutile. L'univers en ce cas serait inutile; donc il existe d'une nécessité absolue. Dieu, son moteur, son fabricateur, son ame, serait inutile; donc Dieu existe d'une nécessité absolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis sortir de ce cercle dans lequel je me sens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immense dont tout est chaînon; elle embrasse, elle serre aujourd'hui la nature; elle l'embrassait hier; elle l'entourera demain : je ne puis ni voir ni concevoir un commencement des choses. Ou rien n'existe, ou tout est éternel.

Je me sens irrésistiblement déterminé à croire le mal nécessaire, puisqu'il est. Je n'aperçois d'autre raison de son existence que cette existence même.

O Cicéron! détrompez-moi, si je suis dans l'erreur; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de Fato*, sans presque vous en apercevoir! tant la vérité a de force, tant la destinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez!

XI. *Confirmation des preuves de la nécessité des choses.*

Il y a certainement des choses que la suprême intelligence ne peut empêcher : par exemple, que le passé n'ait existé, que le présent ne soit dans un flux continuel, que l'avenir ne soit la suite du présent, que les vérités mathématiques ne soient vérités. Elle ne peut faire que le contenu soit plus grand que le

contenant; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille; que la lune passe par un trou d'aiguille.

La liste de ces impossibilités serait très-longue : il est donc, encore une fois, très-vraisemblable que Dieu n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence sage, puissante et bonne, ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de contradiction. Mille enfans naissent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine sont viciés. La moitié des conformations est manquée, et c'est ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence bonne. Oh! si du moins il n'y avait que la moitié de ces créatures qui fût méchante! mais que de crimes depuis la calomnie jusqu'au parricide! Quoi! un agneau, une colombe, une tourterelle, un rossignol, ne me nuiront jamais, et Dieu me nuirait toujours! il ouvrirait des abîmes sous mes pas, ou il engloutirait la ville où je suis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la souffrance, et cela sans motif, sans raison, sans qu'il en résulte le moindre bien! non, mon Dieu, non, Être suprême, mais bienfesant, je ne puis le croire; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à Dieu sa liberté : que sa puissance suprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'est exercer sa liberté pleinement. Dieu a fait tout ce qu'un dieu pouvait faire. Il est beau qu'un dieu ne puisse faire le mal.

XII. *Réponse à ceux qui objecteraient qu'on fait Dieu étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.*

Quelques platoniciens me reprochent que j'ôte à Dieu sa simplicité, que je le suppose étendu, que je ne le distingue pas assez de la nature, que je suis

plutôt les dogmes de Straton que ceux des autres philosophes.

Mon cher Cicéron, ni eux, ni vous, ni moi ne savons ce que c'est que Dieu. Bornons-nous à savoir qu'il en existe un. Il n'est donné à l'homme de connaître ni de quoi les astres sont formés, ni comment est fait le maître des astres.

Que Dieu soit appelé *être simple*, j'y consens de tout mon cœur; simple ou étendu, je l'adorerai également; mais je ne comprends pas ce que c'est qu'un être simple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, disent qu'un point géométrique est un être simple. Mais un point géométrique est une supposition, une abstraction de l'esprit, une chimèue. Dieu ne peut être un point géométrique; je vois en lui, avec Platon, l'éternel géomètre.

Pourquoi Dieu ne serait-il pas étendu, lui qui est dans toute la nature? en quoi l'étendue répugne-t-elle à son essence?

Si le grand être intelligent et nécessaire opère sur l'étendue, comment agit-il où il n'est pas? et s'il est en tous les lieux où il agit, comment n'est-il pas étendu.

Un être dont je pourrais nier l'existence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'existerait nulle part.

Un être simple est incompréhensible; c'est un mot vide de sens, qui ne rend Dieu ni plus respectable, ni plus aimable, ni plus puissant, ni plus raisonnable. C'est plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre ame est un exemple, une preuve de la simplicité du grand être; que nous ne voyons ni ne sentons notre ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle est simple, que cependant elle existe en un lieu, et qu'elle peut ainsi rendre

raison du grand être simple. C'est ce que nous allons examiner. Mais avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on pose l'Être suprême, le mît-on en tout lieu sans qu'il remplit de place, le reléguât-on hors de tout lieu sans qu'il cessât d'être, rassemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, sans croire aucune école, et sans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

XIII. *Si la nature de l'homme peut nous faire connaître la nature de Dieu.*

J'ai conclu déjà que puisque une intelligence préside à mon faible corps, une intelligence suprême préside au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue? pourrai-je jamais savoir ce qui sent et ce qui pense en moi? est-ce un être invisible, intangible, incorporel, qui est dans mon corps? nul homme n'a encore osé le dire. Platon lui-même n'a pas eu cette hardiesse. Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche tous mes organes dans lesquels est la sensation! un être simple, et qui augmente avec l'âge! un être incorruptible, et qui dépérit par degrés! quelles contradictions, quel chaos d'idées incompréhensibles! quoi, je ne puis rien connaître que par mes sens, et j'admettrai dans moi un être entièrement opposé à mes sens! Tous les animaux ont du sentiment comme moi, tous ont des idées que leurs sens leur fournissent : auront-ils tous une ame comme moi? nouveau sujet, nouvelle raison, d'être non-seulement dans l'incertitude sur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel et dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre, c'est la

dédaigneuse et sotte indifférence dans laquelle croupissent presque tous les hommes, sur l'objet qui les intéresse le plus, sur la cause de leurs pensées, sur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cents personnes qui s'en soient réellement occupées. Presque tous les Romains disent, que m'importe? et après avoir ainsi parlé, ils vont compter leur argent, courent aux spectacles ou chez leurs maîtresses. C'est la vie des désoccupés. Pour celle des factieux, elle est horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarrasse de son ame. Pour le petit nombre qui peut y penser, s'il est de bonne foi, il avouera qu'il n'est satisfait d'aucun système.

Je suis près de me mettre en colère, quand je vois Lucrèce affirmer que la partie de l'ame, qu'on appelle esprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine (*a*); et, que l'autre partie de l'ame, qui fait la sensation, est répandue dans le reste du corps; de tous les autres systèmes, aucun ne m'éclaire.

Autant de sectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de suppositions, sur quoi poser le pied pour monter vers Dieu? Puis-je m'élever de cette ame que je ne connais point, à la contemplation de l'essence suprême que je voudrais connaître? Ma nature, que j'ignore, ne me prête aucun instrument pour fonder la nature du principe universel, entre lequel et moi est un si vaste et si profond abîme.

(*a*) *Consilium quod nos animum mentemque vocamus,*
Idque situm mediâ regione in pectoris hæret.

(LUCRÈCE, liv. 3, v. 140.)

XIV. *Courte revue des systèmes sur l'ame, pour parvenir, si l'on peut, à quelque notion de l'intelligence suprême.*

Si pourtant il est permis à un aveugle de chercher son chemin à tâtons, souffrez, Cicéron, que je fasse encore quelques pas dans ce chaos, en m'appuyant sur vous. Donnons-nous d'abord le plaisir de jeter un coup-d'œil sur tous les systèmes.

Je suis corps, et il n'y a point d'esprits.

Je suis esprit, et il n'y a point de corps.

Je possède dans mon corps une ame spirituelle.

Je suis une ame spirituelle qui possède mon corps.

Mon ame est le résultat de mes cinq sens.

Mon ame est un sixième sens.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir.

Mon ame est une portion de l'ame universelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces songes, voici ce que me dit la voix de ma faible raison, qui me parle sans que je sache d'où vient cette voix.

Je suis corps, il n'y a point d'esprits. Cela me paraît bien grossier. J'ai bien de la peine de penser fermement que votre oraison *pro lege Maniliâ* ne soit qu'un résultat de la déclinaison des atomes.

Quand j'obéis aux commandemens de mon général, et qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général et les miennes ne sont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les lois du mouvement. Un raisonnement n'est point le son d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté signifiée, cette volonté que j'accomplis, n'est ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de

la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque chose qui n'est pas matière.

Il n'y a que des esprits, et point de corps. Cela est bien délié et bien fin, la matière ne serait qu'un phénomène! il suffit de manger et de boire, et de s'être blessé d'un coup de pierre au bout du doigt, pour croire à la matière.

Je possède dans mon corps une ame spirituelle. Qui! moi! je serais la boîte dans laquelle serait un être qui ne tient point de place! moi étendu, je serais l'étui d'un être non étendu! je posséderais quelque chose qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, dont on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée! il faut être bien hardi pour se vanter de posséder un tel trésor. Comment le posséderais-je, puisque toutes mes idées me viennent si souvent malgré moi, pendant ma veille et pendant mon sommeil? c'est un plaisant maître de ses idées qu'un être qui est toujours maîtrisé par elles.

Une ame spirituelle possède mon corps. Cela est bien plus hardi à elle; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de son sang, de rectifier tous ses mouvemens internes, il n'obéira jamais. Elle possède un animal bien indocile.

Mon ame est le résultat de tous mes sens. C'est une affaire difficile à concevoir, et par conséquent à expliquer.

Le son d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perse, semblent avoir peu de rapport avec une démonstration d'Archimède; et je ne vois pas bien nettement comment un principe agissant serait dans moi la conséquence de cinq autres principes. J'y rêve, et je n'y entends rien du tout.

Je ne puis penser sans nez : je ne puis penser sans

goût, sans jouir de la vue, et même ayant perdu le sentiment du tact. Ma pensée n'est donc pas le résultat des choses qui peuvent m'être enlevées tour à tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées si je n'avais jamais aucun de mes cinq sens : mais on ne me persuadera pas que ma faculté de penser soit l'effet de cinq puissances réunies, quand je pense encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame est un sixième sens. Ce système a d'abord quelque chose d'éblouissant. Mais que veulent dire ces paroles? prétend-on que le nez est un être flairant par lui-même? mais les philosophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, et qu'elle est dans les cinq sens. En ce cas, elle serait aussi dans ce sixième sens, s'il y en avait un; et cet être inconnu, nommé *ame*, serait dans six sens au lieu d'être dans cinq. Que signifierait, *l'ame est un sens?* on ne peut rien entendre par ces mots, sinon, l'ame est une faculté de sentir et de penser; et c'est ce que nous examinerons.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir. Cela revient à peu près à cette idée que l'ame est un sixième sens : mais dans cette supposition, elle est plutôt mode, accident, faculté, que substance.

Inconnue, j'en conviens; mais substance, je le nie. Si elle était substance, son essence serait de sentir et de penser; comme celle de la matière est l'étendue et la solidité. Alors l'ame sentirait toujours et penserait toujours, comme la matière est toujours solide et étendue.

Cependant il est très-certain que nous ne sentons ni ne pensons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule pour soutenir que dans un profond sommeil, quand on ne rêve point, on a du sentiment et des idées. C'est donc un être de raison, une chimère qu'une

prétendue substance qui perdrait son essence pendant la moitié de sa vie.

Mon ame est une portion de l'ame universelle. Cela est plus sublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des dieux. Une portion de la Divinité serait Divinité elle-même, comme une partie de l'air est de l'air, et une goutte d'eau de l'Océan est de la même nature que l'Océan. Mais voilà une plaisante Divinité qui naît entre la vessie et le rectum, qui passe neuf mois dans un néant absolu, qui vient au monde sans rien connaître, sans rien faire, qui demeure plusieurs mois dans cet état, qui souvent n'en sort que pour s'évanouir à jamais, et qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences possibles.

Je ne me sens point du tout assez insolent pour me croire une partie de la Divinité. Alexandre se fit dieu, César se fera dieu s'il veut, à la bonne heure; Antoine et Nicomède seront ses grands-prêtres; Cléopâtre sera sa grande-prêtresse. Je ne prétends point à un tel honneur.

Il n'y a point d'ame. Ce système, le plus hardi, le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple. Une tulipe, une rose, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, sont produites par une mécanique incompréhensible, et n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout n'est point une ame, un être pensant. Les insectes qui ont la vie ne nous paraissent point doués de cet être pensant qu'on appelle *ame*. On admet volontiers dans les animaux un instinct qu'on ne comprend point, et nous leur refusons une ame que l'on comprend encore moins. Encore un pas, et l'homme sera sans ame.

Que mettrons-nous donc à la place? du mouvement, des sensations, des idées, des volontés, etc.,

dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces sensations, ces idées, ces volontés, dans un corps organisé? elles viendront de ses organes; elles seront dues à l'intelligence suprême qui anime toute la nature : cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organisés des facultés qu'on aura nommées *ame*; et nous aurons la puissance de penser sans être ame, comme nous avons la puissance d'opérer des mouvemens sans que nous soyions mouvement.

Qui sait si ce système n'est pas plus respectueux pour la Divinité qu'aucun autre? il semble qu'il n'en est point qui nous mette plus sous la main de Dieu. J'ai peur, je l'avoue, que ce système ne fasse de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèse, et défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

XV. *Examen si ce qu'on appelle ame n'est pas une faculté qu'on a prise pour une substance.*

J'ai le don de la parole et de l'intonation, de sorte que j'articule et que je chante; mais je n'ai point d'être en moi qui soit articulation et chant. N'est-il pas bien probable qu'ayant des sensations et des pensées, je n'ai point en moi un être caché qui soit à la fois sensation et pensée, ou pensée sentante nommée *ame*?

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains, nous pensons, nous voulons par la tête. Je suis entièrement ici pour Épicure et pour Lucrèce, et je regarde son troisième livre comme le chef-d'œuvre de la sagacité éloquente. Je doute qu'on puisse jamais dire rien d'aussi beau ni d'aussi vraisemblable.

Toutes les parties du corps sont susceptibles de sensations; à quoi bon chercher une autre substance

dans mon corps, laquelle sente pour lui? pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne suffit pas pour avoir des sensations et des idées. Ce caillou est étendu, il ne sent ni ne pense. Non; mais cet autre morceau de matière organisée possède la sensation et le don de penser. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les sentimens, les idées, la mémoire, le raisonnement, se logent dans ce morceau de matière organisée; mais je le vois, et j'en suis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce sentiment, ces idées, cette mémoire, ce raisonnement, se formeraient dans un être inétendu, dans un être simple, qui me paraît équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres simples; personne n'en a vu; il est impossible de s'en former la plus légère idée; ils ne sont point nécessaires; ce sont les fruits d'une imagination exaltée. Il est donc, encore une fois, très-inutile de les admettre.

Je suis corps, et cet arrangement de mon corps, cette puissance de me mouvoir et de mouvoir d'autres corps, cette puissance de sentir et de raisonner, je les tiens donc de la puissance intelligente et nécessaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de Lucrèce. C'est à vous de nous juger tous deux. Dites-moi lequel vaut le mieux de croire un être invisible, incompréhensible, qui naît et meurt avec nous, ou de croire que nous avons seulement des facultés données par le grand être nécessaire (1)?

(1) Dans cet ouvrage et dans les deux précédens, M. de Voltaire semble regarder l'ame humaine plutôt comme une faculté que comme un être à part. Cependant il me semble que l'idée de l'existence n'est réellement pour nous que celle de permanence; que le *moi* est la seule chose dont la permanence nous soit prouvée, par notre sentiment même

XVI. *Des facultés des animaux.*

Les animaux ont les mêmes facultés que nous. Organisés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvement, et le communiquent. Ils ont des sens et des sensations, des idées, de la mémoire. Quel est l'homme assez fou pour penser que le principe de toutes ces choses est un esprit inétendu ? nul mortel n'a jamais osé proférer cette absurdité. Pourquoi donc serions-nous assez insensés pour imaginer cet esprit en faveur de l'homme ?

Les animaux n'ont que des facultés, et nous n'avons que des facultés.

Ce serait en vérité une chose bien comique que quand un lézard avale une mouche, et quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une ame.

et d'une manière évidente ; que la permanence de tout autre être, et son existence, par conséquent, ne l'est qu'en vertu d'une sorte d'analogie et avec une probabilité plus ou moins grande : il en est de même de ma propre existence pour les instans de sa durée dont je n'ai pas actuellement la conscience ; et c'est là, sans doute, ce que Locke a voulu dire dans son chapitre de *l'identité*. Voyez ci-devant, p. 105. *Mon ame* ou *moi* sont donc la même chose. On ne devrait pas dire, à la vérité, *j'ai une ame*, c'est une expression vide de sens ; mais *je suis une ame*, c'est-à-dire, un être sentant, pensant, etc.

Quant au corps, il me paraît qu'il n'y en a aucune partie, considérée comme substance, qui soit identique avec moi. Je dis comme substance, parce qu'à la vérité je ne puis nier que si je suis privé de mon cœur, de mon cerveau, je ne tombe dans un état dont je ne peux me former d'idée ; mais je conçois très-bien que chaque particule de mon corps peut être changée contre une autre successivement, qu'il peut en résulter pour moi un autre ordre d'idées et de sensations, sans que l'identité du sentiment du *moi* en soit détruite.

Le *moi* subsiste dans les animaux comme dans l'homme, et pour chacun l'existence, la permanence de son *moi* est la seule vérité de fait sur laquelle il puisse avoir de la certitude.

Que serait donc l'ame de cette mouche? un être immortel descendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité? ne vaut-il pas mieux la croire une simple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie? Et si cet insecte a reçu ce don, nous en dirons autant du singe et de l'éléphant, nous en dirons autant de l'homme, et nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philosophe que l'homme le plus grossier est au-dessus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On acheterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbéciles; mais quand même cela serait, qu'en pourrait-on conclure? que l'homme a reçu plus de talens du grand être, et rien de plus.

XVII. *De l'immortalité.*

Que le grand être veuille persévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort; qu'il puisse attacher la faculté de penser à quelque partie de nous-mêmes qui subsistera encore, à la bonne heure: je ne veux ni l'affirmer ni le nier: je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'est à celui qui affirme une chose si étrange, à la prouver clairement; et comme jusqu'ici personne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne sommes plus que cendre, de quoi nous servirait-il qu'un atome de cette cendre passât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant sa vie? Cette personne nouvelle ne sera pas plus ma personne, cet étranger ne sera pas plus moi que je ne serai ce chou et ce melon qui se seront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fusse véritablement immortel, il faudrait que je conservasse mes organes, ma mémoire,

toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, rassemblez tous les ossemens, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance.

XVIII. *De la métempsycose.*

Pour que la métempsycose pût être admise, il faudrait que quelqu'un de bonne foi se ressouvînt bien positivement qu'il a été autrefois un autre homme. Je ne croirai pas plus que Pythagore a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuisse d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai; quand j'avoue que je ne me suis point fait ces présens, cela est encore d'une vérité évidente; quand je juge qu'une cause intelligente peut seule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très-plausible, rien qui puisse effaroucher la raison : mais si un charbonnier me dit qu'il a été Cyrus et Hercule, cela m'étonne, et je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

XIX. *Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.*

Toutes les sectes sont différentes, mais la morale est partout la même; c'est de quoi nous sommes convenus souvent dans nos entretiens avec Cotta et Balbus. Le sentiment de la vertu a été mis par la nature dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poisons dont il devait être dévoré. Vous savez que César eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix secrète qui parle à tous les hommes lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si César, Catilina, Marius, Sylla, Cinna, ont repoussé cette voix, Caton,

Atticus, Marcellus, Cotta, Balbus, et vous, vous lui avez été dociles.

La connaissance de la vertu restera toujours sur la terre, soit pour nous consoler quand nous l'embrasserons, soit pour nous accuser quand nous violerons ses lois.

Je vous ai dit souvent, à Cotta et à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité, était la maxime de Zoroastre : *Dans le doute si une action est juste ou injuste, abstiens-toi.*

Voilà la règle de tous les gens de bien ; voilà le principe de toute la morale. Ce principe est l'ame de votre excellent livre des *Offices*. On n'écrira jamais rien de plus sage, de plus vrai, de plus utile. Désormais ceux qui auront l'ambition d'instruire les hommes, et de leur donner des préceptes, seront des charlatans s'ils veulent s'élever au-dessus de vous, ou seront tous vos imitateurs.

XX. *Que malgré tous nos crimes, les principes de la vertu sont dans le cœur de l'homme.*

Ces préceptes de la vertu que vous avez enseignés avec tant d'éloquence, grand Cicéron, sont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres même d'Égypte, de Syrie, de Chaldée, de Phrygie, et les nôtres, n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Égypte ont consacré des crocodiles, des boucs et des chats, et ont sacrifié à leur ignorance, à leur ambition et à leur avarice ; en vain les Chaldéens ont eu l'absurde insolence de lire l'avenir dans les étoiles ; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs détestables superstitions : les principes de la morale sont restés inébranlables au milieu de tant d'horreurs et de démences. Les prêtres

grecs eurent beau sacrifier Iphigénie pour avoir du vent; les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; et c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux Grecs et deux Gaulois pour expier le crime prétendu d'une vestale : malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les lois portées par l'intelligence souveraine de la nature, partout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, sera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime; et l'infâme Calchas, en assassinant la fille de son roi sur l'autel, disait : C'est pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnaît donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intelligence suprême, sinon du grand Démiourgos, qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel et universel?

XXI. *Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.*

Nous sommes trop riches, trop puissans, trop ambitieux, pour que la république romaine puisse renaître. Je suis persuadé qu'après César il y aura des temps encore plus funestes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans; mais quand le pouvoir monarchique sera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il se trouve quelques bons maîtres. Si le peuple est façonné à l'obéissance,

ils n'auront point d'intérêt d'être méchans; et s'ils lisent vos ouvrages, ils seront vertueux. Je me console par cette espérance de tous les maux que j'ai vus, et de tous ceux que je prévois.

XXII. *Si la religion des Romains subsistera.*

Il y a tant de sectes, tant de religions, dans l'empire romain, qu'il est probable qu'une d'elles l'emportera un jour sur toutes les autres. Quoique nous ayions un Jupiter maître des dieux et des hommes, que nous appelons le *très-puissant* et le *très-bon*, cependant Homère et d'autres poëtes lui ont attribué tant de sottises, et le peuple a tant de dieux ridicules, que ceux qui proposeront un seul Dieu pourront bien à la longue chasser tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien enthousiaste, et qui soit épris de la gloire d'être chef de parti; je ne désespère pas qu'il réussisse.

J'ai vu dans le voisinage d'Alexandrie, au-dessous du lac Mœris, une secte qui prend le nom de Thérapeutes; ils se prétendent tous inspirés, ils ont des visions, ils jeûnent, ils prient. Leur enthousiasme va jusqu'à mépriser les tourmens et la mort. Si jamais cet enthousiasme est appuyé des dogmes de Platon, qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pourront à la fin détruire la religion de l'empire; mais aussi une telle révolution ne pourrait s'opérer sans beaucoup de sang répandu : et si jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des siècles : tant les hommes sont superstitieux, fous et méchans!

Il y aura toujours sur la terre un très-grand nombre de sectes. Ce qui est à souhaiter, c'est qu'aucune ne se fasse jamais un barbare devoir de persécuter les autres. Nous ne sommes point tombés jusqu'à présent dans cet

excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Égyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand Démiourgos (si pourtant on peut éviter sa destinée), prions-le que la manie de persécuter les hommes ne se répande jamais sur la terre; elle deviendrait un séjour plus affreux que les poëtes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémissons sous assez de fléaux, sans y joindre encore cette peste nouvelle.

FIN DES LETTRES DE MEMMIUS A CICÉRON.

REMARQUES

SUR LES PENSÉES

DE M. PASCAL.

1728-1778.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

Lorsque ces *remarques* parurent, tous les hommes médiocres qui existaient alors dans la littérature, furent indignés de l'audace d'un grand poëte qui, après avoir fait *Alzire* et la *Henriade*, osait examiner les opinions d'un des savans les plus illustres d'un siècle dont les grands hommes, morts depuis long-temps, n'excitaient plus la jalousie de personne : et comme M. de Voltaire avait de plus le tort d'avoir raison presque toujours, bien des gens ne lui ont point encore pardonné.

Pascal est dans ses *pensées*, comme dans ses *Lettres provinciales*, un écrivain du premier ordre; mais il ne fut un homme de génie que dans ses ouvrages de mathématiques et de physique, dont il avait la bonté de faire peu de cas par soumission pour les jansénistes, qui n'étaient pas en état de les entendre. On regrettera toujours qu'après avoir montré dans ces ouvrages un des génies les plus profonds qui aient existé dans les sciences, il ait fait aussi peu pour leurs progrès. Oserions-nous dire que dans ses autres livres il ne peut guère être considéré comme un philosophe? Le philosophe cherche la vérité, et Pascal n'a écrit que des plaidoyers. Dans *les Provinciales* il attaque la morale des jésuites, mais on y chercherait en vain des détails sur l'origine de cette morale relâchée; il lui aurait fallu dire que toutes les fois que la morale est dépendante d'un système religieux, et que des prêtres s'en sont rendus les interprètes et les juges, elle devient nécessairement exagérée et relâchée, fausse et corrompue.

Ses *pensées* sont un plaidoyer contre l'espèce humaine; ce n'est point, comme La Rochefoucauld, un observateur qui peint les hommes corrompus, parce qu'il les a vus tels à la cour, dans la guerre civile, dans une société occupée de galanterie et de vanité; c'est un prédicateur éloquent qui veut effrayer son auditoire pour le disposer à recevoir avec plus de docilité le remède qu'il doit lui présenter comme le seul qui puisse guérir un mal incurable. Pascal ne cherchait pas à connaître l'homme; voulant prouver qu'il est une énigme inexplicable, il semble craindre de trouver le mot de cette énigme. Toutes ces contrariétés observées dans l'homme, doivent nécessairement exister dans tout être sensible, capable de réflexion et de raisonnement; et il semble qu'il serait bien téméraire de demander ensuite pourquoi il existe des êtres sensibles et raisonnables. Il faudrait du moins s'assurer si nous avons, si nous pouvons avoir jamais quelques données pour résoudre cette question.

Pascal avance que la raison ne nous conduit ni à prouver l'existence de Dieu, ni à la certitude de l'immortalité de l'ame, ni à la connaissance des principes certains de la morale. Bayle a dit à peu près la même chose. Tous deux ont ajouté que la foi était le seul remède à ces incertitudes; tous deux eurent une probité irréprochable, et ne vécurent que pour l'étude et pour la vertu; tous deux écrivirent avec gaieté et avec éloquence contre les gens qui voulaient dominer sur les opinions par la force, et violer la liberté des consciences. Mais Pascal joignit aux vertus d'un homme les petitesses d'un moine, et fut le disciple soumis des théologiens de sa secte; Bayle se moqua des vertus monastiques, et combattit les théologiens de son parti: l'un ne défendait contre les jésuites que des prêtres et des religieuses; l'autre défendait contre les prêtres la

cause du genre humain : l'un était devenu pyrrhonien par l'excès de l'enthousiasme religieux ; l'autre, pour établir plus librement un pyrrhonisme plus modéré, était obligé de mettre la foi comme un bouclier entre lui et ses ennemis : l'un a presque passé pour un père de l'église ; et l'autre est regardé comme un chef de libres penseurs.

Nous croyons que tous deux ont trop exagéré l'incertitude de nos connaissances et la faiblesse de notre esprit. La certitude absolue n'existe, ne peut exister à la vérité que pour les propositions évidentes en elles-mêmes, ou liées entre elles par une démonstration dont nous ayons la conscience dans un même instant ; et elle n'existe même que pour ce seul moment. Les autres vérités sont des vérités d'expérience sur lesquelles on ne peut avoir par conséquent que des probabilités plus ou moins grandes, mais ces probabilités ont sur nous une force irrésistible, elles suffisent pour la conduite de la vie ; et une expérience constante nous montre que sur plusieurs points elles n'ont jamais été démenties.

Les réflexions que M. de Voltaire oppose à Pascal sont d'une philosophie douce, modérée, fondée sur l'expérience ; elle plaît moins aux hommes d'une imagination vive que la philosophie exagérée de Pascal. Il y a bien peu d'hommes, même parmi les philosophes, qui soient capables d'attendre, dans une tranquille incertitude, les preuves de ce qu'ils ne peuvent connaître ; qui sachent ne douter que de ce qui est réellement douteux ; qui n'admettent point de théories incertaines parce qu'elles expliquent d'une manière séduisante les phénomènes qui embarrassent, mais qui ne rejettent point des vérités prouvées, parce qu'on leur oppose des objections embarrassantes ; qui appliquent en un mot à chaque vérité particulière le

degré de probabilité qui lui convient, à chaque ordre de vérités l'espèce de certitude dont par sa nature il est susceptible; et qui sachent enfin se contenter de la vérité telle qu'elle est, quand même l'erreur opposée serait ou plus flatteuse pour l'amour-propre, ou plus agréable pour l'imagination, et qu'elle conduirait à des résultats plus généraux et plus frappans.

REMARQUES

SUR LES PENSÉES

DE M. PASCAL.

1728.

Voici des remarques critiques que j'ai faites depuis long-temps sur les pensées de M. Pascal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ézéchias, qui voulut faire brûler tous les livres de Salomon. Je respecte le génie et l'éloquence de M. Pascal; mais plus je les respecte, plus je suis persuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces pensées, qu'il avait jetées au hasard sur le papier pour les examiner ensuite; et c'est en admirant son génie que je combats quelques-unes de ses idées.

Il me paraît qu'en général l'esprit dans lequel M. Pascal écrivit ces pensées, était de montrer l'homme dans un jour odieux; il s'acharne à nous peindre tous méchans et malheureux; il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jésuites. Il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre humain.

J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchans ni si malheureux qu'il le dit. Je suis de plus très-persuadé que s'il avait suivi, dans le livre qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses pensées, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquens, et de faussetés admirablement déduites. On dit même

que tous les livres qu'on a faits depuis peu pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en savoir plus que Jésus-Christ et ses apôtres? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux; on peut écarter ces roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choisi avec discrétion quelques pensées de Pascal : j'ai mis les réponses au bas. Au reste, on ne peut trop répéter ici combien il serait absurde et cruel de faire une affaire de parti de cet examen des *Pensées* de Pascal : je n'ai de parti que la vérité : je pense qu'il est très-vrai que ce n'est pas à la métaphysique de prouver la religion chrétienne, et que la raison est autant au-dessous de la foi, que le fini est au-dessous de l'infini. Il ne s'agit ici que de raison; et c'est si peu de chose chez les hommes que cela ne vaut pas la peine de se fâcher.

PREMIÈRE PENSÉE DE PASCAL.

Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même temps quelque grand principe de misère : car il faut que la véritable religion connaisse à fond notre nature; c'est-à-dire qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand et tout ce qu'elle a de misérable, et la raison de l'un et de l'autre; il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

Cette manière de raisonner paraît fausse et dangereuse : car la fable de Prométhée et de Pandore, les androgynes de Platon, les dogmes des anciens Égyptiens, et ceux de Zoroastre, rendraient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chré-

tienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée, et point du tout qu'elle rende raison de ces contrariétés prétendues; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la métaphysique que l'astronomie.

II. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'enseignaient les philosophes qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? est-ce là le vrai bien?

Les philosophes n'ont point enseigné de religion; ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu, car dès lors il eût cessé d'être philosophe, et il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ doit l'emporter sur Aristote; il s'agit de prouver que la religion de Jésus-Christ est la véritable, et que celles de Mahomet, de Zoroastre, de Confucius, d'Hermès, et toutes les autres, sont fausses. Il n'est pas bien vrai que les philosophes nous aient proposé pour tout bien un bien qui est en nous. Lisez Platon, Marc-Aurèle, Epictète; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous sommes émanés.

III. Et cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans l'abîme du péché originel; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.

Quelle étrange explication! *L'homme est inconcevable, sans un mystère inconcevable.* C'est bien assez de ne rien entendre à notre origine, sans l'expli-

quer par une chose qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît, comment il croît, comment il digère, comment il pense, comment ses membres obéissent à sa volonté : serai-je bien reçu à expliquer ces obscurités par un système inintelligible? Ne vaut-il pas mieux dire, *je ne sais rien.* Un mystère ne fut jamais une explication; c'est une chose divine et inexplicable.

Qu'aurait répondu M. Pascal à un homme qui lui aurait dit : Je sais que le mystère du péché originel est l'objet de ma foi et non de ma raison; je connais fort bien sans mystère ce que c'est que l'homme; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux; que l'accouchement des mères est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates; que quelquefois des femmes et des animaux femelles meurent dans l'enfantement; qu'il y a quelquefois des enfans mal organisés, qui vivent privés d'un ou de deux sens, et de la faculté du raisonnement; que ceux qui sont le mieux organisés, sont ceux qui ont les passions les plus vives; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, et qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens; que cet amour-propre nous est donné de Dieu pour la conservation de notre être, et qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour-propre; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliés, et selon que nous sommes plus ou moins passionnés; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons, et que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire.

L'homme à cet égard n'est point une énigme, comme vous vous le figurez pour avoir le plaisir de la deviner; l'homme paraît être à sa place dans la nature. Supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les

organes ; inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée, il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal et de bien, de plaisir et de peine ; il est pourvu de passions pour agir, et de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait, il serait Dieu ; et ces prétendues contrariétés, que vous appelez *contradictions*, sont les ingrédiens nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui est, comme le reste de la nature, ce qu'il doit être.

Voilà ce que la raison peut dire. Ce n'est donc point la raison qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine ; c'est la foi seule, à laquelle il faut avoir recours.

IV. Suivons nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures.

Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple ?

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames : un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

Cette pensée est prise entièrement de Montaigne, ainsi que beaucoup d'autres ; elle se trouve au chapitre *de l'Inconstance de nos actions*. Mais le sage Montaigne s'explique en homme qui doute.

Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature, et l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes ; si un seul de ces organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, et que l'animal ait de nouvelles pensées et de nouvelles volontés. Il est très-vrai que tantôt nous

sommes abattus de tristesse, tantôt enflés de présomption : et cela doit être quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal que son maître caresse et nourrit, et un autre qu'on égorge lentement et avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sensations bien contraires : ainsi fesons-nous; et les différences qui sont en nous sont si peu contradictoires, qu'il serait contradictoire qu'elles n'existassent pas. Les fous qui ont dit que nous avions deux ames pouvaient, par la même raison, nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande passion a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, et doit nécessairement les avoir selon que cet objet lui paraît sous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique : j'aimerais autant dire que le chien, qui mord et qui caresse, est double; que la poule, qui a tant de soin de ses petits et qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double; que la glace, qui représente à la fois des objets différens, est double; que l'arbre, qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable en un sens; mais tout le reste de la nature l'est aussi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste.

V. Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc? pesons le gain et la perte : en prenant le parti de croire que Dieu est, si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons, puisqu'il y a un pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gager pour une, vous pourriez encore gagner (1).

(1) Pascal est un des inventeurs du calcul des probabilités; mais il

Il est évidemment faux de dire : ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas ; car celui qui doute et demande à s'éclaircir, ne parie assurément ni pour ni contre. D'ailleurs cet article paraît un peu indécent et puéril ; cette idée de jeu, de perte, de gain, ne convient point à la gravité du sujet ; de plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Vous me promettez l'empire du monde si je crois que vous avez raison : je souhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raison ; mais jusqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à M. Pascal, par convaincre ma raison. J'ai intérêt sans doute qu'il y ait un Dieu ; mais si dans votre système Dieu n'est venu que pour si peu de personnes ; si le petit nombre des élus est si effrayant ; si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? n'ai-je pas un intérêt

abuse ici des principes de ce calcul. Si vous proposez de parier pour croix ou pour pile, en me promettant un écu si je gagne en pariant pour croix, je parierai pour croix, mais je ne croirai point pour cela que croix soit plus probable que pile.

Si l'on se bornait à dire : « Conduisez-vous suivant les règles de la » morale, que votre raison et votre conscience vous prescrivent ; il y » a beaucoup à parier que vous en serez plus heureux : si vous y perdez » quelques plaisirs, songez aux risques auxquels vous vous exposeriez » si ceux qui croient qu'il existe un Dieu vengeur du crime avaient » raison ; » ce discours serait très-philosophique et très-raisonnable mais il suppose que la croyance n'est pas nécessaire pour être à l'abri de la punition. Tout homme qui professe une religion où la foi est nécessaire, ne peut se servir de l'argument de Pascal.

Cet argument a encore un autre vice quand on veut l'appliquer aux religions qui prescrivent d'autres devoirs que ceux de la morale naturelle. Il ressemble alors au raisonnement d'Arnoult. « Il n'est pas prouvé » que mes sachets ne guérissent point quelquefois de l'apoplexie ; il faut » donc en porter pour prendre le parti le plus sûr. »

Enfin, cet argument s'appliquant à toutes les religions dont la fausseté ne serait pas démontrée, conduirait à un résultat absurde. Il faudrait les pratiquer toutes à la fois.

visible à être persuadé du contraire? de quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un seul à peine a droit d'aspirer? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, et n'allez pas tantôt me parler de jeu de hasard, de pari, de croix et de pile, et tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux et que je dois suivre. Votre raisonnement ne servirait qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un Dieu, avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse.

VI. En voyant l'aveuglement et les misères de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature; et regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant; j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui se réveillerait sans connaître où il est, sans avoir aucun moyen d'en sortir; et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état.

En lisant cette réflexion, je reçois une lettre d'un de mes amis (*a*), qui demeure dans un pays fort éloigné.

Voici ses paroles :

« Je suis ici comme vous m'y avez laissé; ni plus
» gai, ni plus triste, ni plus pauvre; jouissant d'une
» santé parfaite, ayant tout ce qui rend la vie agréa-
» ble; sans amour, sans avarice, sans ambition, et
» sans envie; tant que cela durera, je m'appellerai
» hardiment un homme très-heureux. »

(*a*) Il a depuis été ambassadeur, et est devenu un homme très-considérable. Sa lettre est de 1728; elle existe en original.

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux; tel chien couche et mange avec sa maîtresse; tel autre tourne la broche et est tout aussi content; tel autre devient enragé, et on le tue.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte; mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être? notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sybarite. Penser que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage.

VII. Les Juifs pensent que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer; qu'ils sont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avénement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

Les Juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérateur est pour eux et non pour nous. Ils

attendent un messie qui rendra les Juifs maîtres des chrétiens ; et nous espérons que le messie réunira un jour les Juifs aux chrétiens : ils pensent précisément sur cela le contraire de ce que nous pensons.

VIII. La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait été gardée sans interruption dans un état. C'est ce que Philon, Juif, montre en divers lieux, et Joséphe admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après ; en sorte qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois ; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, et par les autres preuves que Joséphe en donne.

Il est très-faux que la loi des Juifs soit la plus ancienne, puisque avant Moïse, leur législateur, ils demeuraient en Égypte, le pays de la terre le plus renommé par ses sages lois, selon lesquelles les rois étaient jugés après la mort. Il est très-faux que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après Homère. Il parle des lois de Minos dans l'*Odyssée*. Le mot de *loi* est dans Hésiode; et quand le nom de *loi* ne se trouverait ni dans Hésiode ni dans Homère, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens royaumes, des rois, et des juges ; donc il y avait des lois. Celles des Chinois sont bien antérieures à Moïse.

Il est encore très-faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs ; ce ne peut être dans les commencemens de leur république, car alors ils ne

pouvaient connaître les Juifs; ce ne peut être dans le temps de leur grandeur, car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme Cicéron les traite en parlant de la prise de Jérusalem par Pompée. Philon avoue qu'avant la traduction des Septante aucune nation ne connut leurs livres.

IX. Ce peuple est encore admirable dans sa sincérité. Ils gardent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, qu'il le leur a assez dit; qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les dispersera par tous les peuples de la terre; que comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étaient point leurs dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'était pas son peuple. Cependant ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie : c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

Cette sincérité a partout des exemples, et n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossièreté, qui l'a perdu; mais que c'est la colère de Dieu qui le punit. Il pense avec satisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, et que sa nation est toujours la bien-aimée de Dieu qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, et dise aux Français : *Vous êtes des misérables qui n'avez ni cœur ni conduite; vous avez été battus à Hochstedt et à Ramillies, parce que vous n'avez pas su vous défendre;* il se fera lapider. Mais s'il dit : *Vous êtes des catholiques chéris de Dieu; vos péchés infâmes avaient irrité l'Éternel qui vous livra aux hérétiques à Hochstedt*

et à Ramillies; mais quand vous êtes revenus au Seigneur, alors il a béni votre courage à Denain : ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

X. S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures.

Il faut aimer, et très-tendrement, les créatures; il faut aimer sa patrie, sa femme, son père, ses enfans : il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous.

Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains; et cela est si vrai, que Pascal, abusant de ce principe, traitait sa sœur avec dureté et rebutait ses services, de peur de paraître aimer une créature : c'est ce qui est écrit dans sa vie (1). S'il fallait en user ainsi, quelle serait la société humaine!

XI. Nous naissons injustes, car chacun tend à soi : cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général, et la pente vers soi est le commencement de tout désordre en guerre, en police, en économie, etc.

Cela est selon tout ordre. Il est aussi impossible qu'une société puisse se former et subsister sans amour-propre, qu'il serait impossible de faire des enfans sans concupiscence, de songer à se nourrir sans appétit. C'est l'amour de nous-mêmes qui assiste l'amour des autres; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre humain; c'est le fondement de tout commerce; c'est l'éternel lien des hommes. Sans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre,

(1) Cette même sœur de Pascal en est l'auteur.

et la religion le perfectionne. Il est bien vrai que Dieu aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auraient été aux Indes par charité, le maçon eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain, etc. Mais Dieu a établi les choses autrement : n'accusons point l'instinct qu'il nous donne, et fesons-en l'usage qu'il commande.

XII. Le sens caché des prophéties ne pouvait induire en erreur, et il n'y avait qu'un peuple aussi charnel que celui-là qui pût s'y méprendre. Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité qui déterminait ce sens aux biens de la terre?

En bonne foi, le peuple le plus spirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement? Ils étaient esclaves des Romains; ils attendaient un libérateur qui les rendrait victorieux, et qui ferait respecter Jérusalem dans tout le monde. Comment, avec les lumières de leur raison, pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque, dans un de leurs concitoyens né dans l'obscurité, dans la pauvreté, et condamné au supplice des esclaves? comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jérusalem céleste, eux à qui le *Décalogue* n'avait pas seulement parlé de l'immortalité de l'ame? comment un peuple si attaché à la loi pouvait-il, sans une lumière supérieure, reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas sa loi, un Dieu caché sous la figure d'un Juif circoncis, qui par sa religion nouvelle a détruit et rendu abominables la circoncision et le sabbat, fondemens sacrés de la loi judaïque? Adorons Dieu sans vouloir percer ces mystères.

XIII. Le temps du premier avénement de Jésus-Christ

est prédit : le temps du second ne l'est point, parce que le premier devait être caché, au lieu que le second doit être éclatant et tellement manifeste, que ses ennemis mêmes le reconnaîtront.

Le temps du second avénement de Jésus-Christ a été prédit encore plus clairement que le premier. Pascal avait apparemment oublié que Jésus-Christ, dans le chapitre XXI de saint Luc, dit expressément : *Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est proche. Jérusalem sera foulée aux pieds, et il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles ; les flots de la mer feront un très-grand bruit ; les vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils verront* le fils de l'homme *qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Cette génération ne passera pas que ces choses ne soient accomplies.*

Cependant la génération passa, et ces choses ne s'accomplirent point. En quelque temps que saint Luc ait écrit, il est certain que Titus prit Jérusalem, et qu'on ne vit ni de signes dans les étoiles, ni *le fils de l'homme* dans les nuées. Mais enfin si ce second avénement n'est point arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie, c'est à nous de nous taire, de ne point interroger la Providence, et de croire tout ce que l'Église enseigne.

XIV. Le messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel ; selon les chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'*aimer Dieu*, et nous donner les sacremens qui *opèrent tout* sans nous : ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne ni juive.

Cet article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites

qu'on en veut ici; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit que Jésus-Christ *est venu nous dispenser d'aimer Dieu?* La dispute sur l'amour de Dieu est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives et des malheurs si affreux.

Il paraît encore un autre défaut dans cet article; c'est qu'on y suppose que l'attente d'un messie était un point de religion chez les Juifs : c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur, mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme à un article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

XV. Pour examiner les prophéties, il faut les entendre; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le messie ne sera point venu; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ.

La religion chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses. Or, si quelque chose pouvait ébranler les fondemens de cette sainte et raisonnable religion, c'est le sentiment de M. Pascal. Il veut que tout ait deux sens dans l'Écriture: mais un homme qui aurait le malheur d'être incrédule pourrait lui dire : Celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, et cette duplicité est toujours punie par les lois; comment donc pouvez-vous, sans rougir, admettre dans Dieu ce qu'on déteste dans les hommes? Que dis-je? avec quel mépris et avec quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des païens, parce qu'ils avaient deux sens! Qu'une prophétie soit accomplie à la lettre; oserez-vous soutenir que cette prophétie est fausse, parce

qu'elle ne sera vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un sens mystique qu'on lui donnera? Non, sans doute; cela serait absurde. Comment donc une prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un sens mystique? Quoi! de vraie vous ne pouvez la rendre fausse, et de fausse vous pourriez la rendre vraie? voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi seule dans ces matières; c'est le seul moyen de finir toute dispute.

XVI. La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.

Il est à croire que M. Pascal n'aurait pas employé ce galimatias dans son ouvrage, s'il avait eu le temps de le revoir.

XVII. Les faiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple : les deux généalogies de S[t] Matthieu et de S[t] Luc. Il est visible que cela n'a pas été fait de concert.

Les éditeurs des *Pensées de Pascal* auraient-ils dû imprimer cette pensée, dont l'exposition seule est peut-être capable de faire tort à la religion? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, se contrarient entièrement sans dire en quoi elles peuvent s'accorder? Il fallait présenter l'antidote avec le poison. Que penserait-on d'un avocat qui dirait : Ma partie se contredit, mais cette faiblesse est une force pour ceux qui savent bien prendre les choses. Que dirait-on à deux témoins qui se contrediraient? On leur dirait : Vous n'êtes pas d'accord, et certainement l'un de vous deux se trompe.

XVIII. Qu'on ne nous reproche donc plus le manque

de clarté, puisque nous en fesons profession; mais que l'on reconnaisse la vérité de la religion dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la bien connaître.

Voila d'étranges marques de vérité qu'apporte Pascal! Quelles autres marques a donc le mensonge? Quoi! il suffirait pour être cru, de dire : *Je suis obscur, je suis inintelligible.* Il serait bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

XIX. S'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait trop manifeste.

Quoi! vous dites que s'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait trop manifeste! Eh! oubliez-vous que vous dites souvent qu'un jour il n'y aura qu'une religion? selon vous, Dieu sera donc trop manifeste.

XX. Je dis que la religion juive ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses.

Quoi! Dieu réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de soin aux Juifs, et dans un détail si prodigieux! N'est-il pas plus vrai de dire que la loi de Moïse consistait et dans l'amour et dans le culte? Ramener tout à l'amour de Dieu, sent peut-être moins l'amour de Dieu que la haine que tout janséniste a pour son prochain moliniste.

XXI. La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier; le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs.

Qui peut donc déterminer les soldats, les maçons, et tous les ouvriers mécaniques, sinon ce qu'on appelle *hasard* et la *coutume*? Il n'y a que les arts de génie

auxquels on se détermine de soi-même. Mais, pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très-naturel et très-raisonnable que la coutume en dispose.

XXII. Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé et le présent sont nos moyen; le seul avenir est notre objet.

Il est faux que nous ne pensions point au présent; nous y pensons en étudiant la nature, et en fesant toutes les fonctions de la vie; nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui nous adoucit nos chagrins, et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne sémerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien; on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance.

Un esprit comme M. Pascal pouvait-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant, en fesant des enfans, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser et de sentir; et qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penserait au lendemain, sans quoi il périrait de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfans et les imbéciles qui ne pensent qu'au présent. Faudra-t-il leur ressembler?

XXIII. Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos

et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne nous peut consoler lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

Ce mot *ne voir que nous* ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agirait point, et qui est supposé se contempler? Non-seulement je dis que cet homme serait un imbécile inutile à la société; mais je dis que cet homme ne peut exister; car cet homme, que contemplerait-il? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq sens? ou il serait un idiot, ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues, ou il en composera de nouvelles; or, il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé ou de ses sens ou de ses idées; le voilà donc hors de soi ou imbécile. Encore une fois, il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exister pas, est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses, dangereuses ou utiles. Job a bien dit : *L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler ;* mais l'oiseau en volant peut être pris au trébuchet.

XXIV. Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle; et ils ont un autre instinct qui reste de la grandeur de leur pre-

mière nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos (1).

Cet instinct secret étant le premier principe et le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de Dieu, et il est plutôt l'instrument de notre bonheur qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères fesaient dans le paradis terrestre, mais si chacun d'eux n'avait pensé qu'à soi, l'existence du genre humain était bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire, des instrumens d'action parfaits uniquement pour la contemplation? et n'est il pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, et l'action un rabaissement de notre nature?

XXV. C'est pourquoi lorsque Cynéas disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur en jouissant dès lors de ce repos sans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnait un conseil qui recevait de grandes difficultés, et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposait que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présens, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires : ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux ni avant ni après avoir conquis le monde.

(1) Il y a perpétuellement ici des équivoques. Quelques personnes poursuivent le plaisir dans les divertissemens, dans le travail même, pour se dérober à l'ennui ou à des sentimens douloureux, mais ce n'est point le plus grand nombre, ce n'est point là l'état naturel de l'homme. *Je m'ennuierais si je passais ma vie à ne rien faire, ou je travaille pour ne pas m'ennuyer,* ne sont point deux phrases synonymes. Le bonheur n'est ni dans l'action ni dans le repos, mais dans une suite de sentimens ou de sensations agréables que suivant la constitution particulière d'un homme, ou les circonstances de sa vie, l'action ou le repos peuvent lui procurer.

L'exemple de Cynéas est bon dans les satires de Despréaux, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne Pyrrhus pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

XXVI. On doit donc reconnaître que l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même, sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition (1).

Ne serait-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligations à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par là à être utiles au prochain et à nous-mêmes?

XXVII. D'ou vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme : quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là.

Cet homme fait à merveille : la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur que le quinquina contre la fièvre. Ne blâmons point en cela la nature, qui est toujours prête à nous secourir. Louis XIV allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfans; et il fesait fort sagement (2).

(1) L'ennui n'est qu'un dégoût de l'état où l'on se trouve, causé par le souvenir vague de plaisirs plus vifs qu'on ne peut se procurer. Les hommes qui n'ont guère connu de sentimens agréables que ceux qu'on éprouve en satisfesant aux besoins de la nature, connaissent peu l'ennui.

(2) Il est vraisemblable qu'un homme à qui les divertissemens font

XXVIII. Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes.

Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leurs semblables, et pour mourir. On peut, dans une satire, montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus long-temps; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

XXIX. Car enfin, si l'homme n'avait pas été corrompu, il jouirait de la vérité et de la félicité avec assurance, etc., tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes tombés!

oublier ses douleurs n'en aurait pas été long-temps tourmenté; ce n'est un remède que pour les petits maux.

Il est sûr, par la foi et par notre révélation si au-dessus des lumières des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la raison; car je voudrais bien savoir si Dieu ne pouvait pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui; et ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est? L'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du créateur? Qui vous a dit que Dieu vous en devait davantage? qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaissances et plus de bonheur? qui vous a dit qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez que Dieu ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie si courte et si infortunée : remerciez Dieu de ce qu'elle n'est pas plus courte et plus malheureuse. Quoi donc! selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudrait que tous les hommes accusassent la Providence, hors les métaphysiciens qui raisonnent sur le péché originel?

XXX. Le péché originel est une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel.

Par quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce péché originel est *manifeste?* Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit? Comment peut-il en même temps être folie, et être démontré par la raison?

XXXI. Les sages, parmi les païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés, les Juifs haïs, les chrétiens encore plus.

Ils ont été quelquefois persécutés, de même que le serait aujourd'hui un homme qui viendrait enseigner l'adoration d'un Dieu, indépendante du culte reçu.

Socrate n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un Dieu*, mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, et pour s'être fait des ennemis puissans fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs, non parce qu'ils ne croyaient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïssaient ridiculement les autres nations; parce que c'étaient des barbares qui massacraient sans pitié leurs ennemis vaincus; parce que ce vil peuple, superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des païens parce qu'ils tendaient à abattre la religion de l'empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les protestans se sont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent longtemps haïs, persécutés et massacrés.

XXXII. (*) Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant! on attaquait hardiment l'Écriture sur ce qu'on y trouve en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles : il n'y en a que mille vingt-deux, disait-on, nous le savons.

Il est certain que la sainte Écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues; ainsi elle suppose que la terre est immobile, que le

(*) Cet article formait le XXXIe de l'édition de 1734, ce qui suit formait le XXXe.

Texte de Pascal. « Les défauts de Montaigne sont grands. Il est plein de mots sales et déshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentimens sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. »

Remarque de Voltaire. « Montaigne parle en philosophe, non en chrétien : il dit le pour et le contre de l'homicide volontaire. Philosophiquement parlant, quel mal fait à la société un homme qui la quitte quand il ne peut plus la servir? Un vieillard a la pierre et souffre des douleurs insupportables; on lui dit, si vous ne vous faites tailler, vous allez mourir; si l'on vous taille, vous pourrez encore radoter, baver et traîner pendant un an, à charge à vous-même et

soleil marche, etc., etc. Ce n'est point du tout par un raffinement d'astronomie qu'elle dit que les étoiles sont innombrables, mais pour s'abaisser aux idées vulgaires. En effet quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, et encore avec bien de la peine; cependant quand on regarde le ciel fixement, la vue est éblouie et égarée; on croit alors en voir une infinité. L'Écriture parle donc selon ce préjugé vulgaire; car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des physiciens; et il y a grande apparence que Dieu ne révéla ni à Habacuc, ni à Baruch, ni à Michée, qu'un jour un Anglais nommé *Flamstead* mettrait dans son catalogue près de trois mille étoiles aperçues avec le télescope. Voyez, je vous prie, quelle conséquence on tirerait du sentiment de Pascal. Si les auteurs de la *Bible* ont parlé du grand nombre des étoiles en connaissance de cause, ils étaient donc inspirés sur la physique. Et comment de si grands physiciens ont-ils pu dire que la lune s'est arrêtée à midi sur Aïalon, et le soleil sur Gabaon dans la Palestine; qu'il faut que le blé pourisse pour germer et produire, et cent autres choses semblables? Concluons donc que ce n'est pas la physique, mais la morale, qu'il faut chercher dans la *Bible*; qu'elle doit faire des chrétiens, et non des philosophes.

XXXIII. Est-ce courage à un homme mourant d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant et éternel?

Cela n'est jamais arrivé; et ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau qu'un homme dise: Je crois un Dieu, et je le brave.

aux vôtres. Je suppose que le bon homme prenne alors le parti de n'être plus à charge à personne : voilà à peu près le cas que Montaigne expose. » (*Voy.* au reste ma préface.) *Note de M. Beuchot.*

XXXIV. Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de fanatiques, mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela; si on a conservé leurs dépositions; s'ils ont habité les pays où l'on dit qu'ils sont morts.

Pourquoi Joséphe, né dans le temps de la mort du Christ, Joséphe, ennemi d'Hérode, Joséphe, peu attaché au judaïsme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que M. Pascal eût débrouillé avec succès.

XXXV. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se donnent tous les hommes en naissant : l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis.

Cette pensée paraît un sophisme; et la fausseté consiste dans ce mot d'*ignorance* qu'on prend en deux sens différens. Celui qui ne sait ni lire ni écrire est un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance d'où il était parti quand il commença d'apprendre à lire. M. Newton ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins savant sur le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu, et qui sait le latin, est savant par comparaison avec celui qui ne sait que le français.

XXXVI. Ce n'est point être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement, car il vient d'ailleurs et de dehors : ainsi il est dépendant, et par conséquent

sujet à être troublé par mille accidens qui sont les afflictions inévitables.

C'est comme si on disait : *C'est n'être pas malheureux que de pouvoir être accablé de douleur, car elle vient d'ailleurs.* Celui-là est actuellement heureux, qui a du plaisir, et ce plaisir ne peut venir que de dehors; nous ne pouvons guère avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y fesant entrer ces substances étrangères qui se changent en la nôtre.

XXXVII. L'extrême esprit est accusé de folie comme l'extrême défaut : rien ne passe pour bon que la médiocrité.

Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité et volubilité de l'esprit qu'on accuse de folie. L'extrême esprit est l'extrême jeunesse, l'extrême finesse, l'extrême étendue, opposée diamétralement à la folie. L'extrême *défaut d'esprit* est un manque de conception, un vide d'idées : ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vite, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application et de violence. Ce n'est point non plus la médiocrité qui passe pour bonne, c'est l'éloignement des deux vices opposés; c'est ce qu'on appelle *juste milieu,* et non *médiocrité.*

On ne fait cette remarque, et quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire.

XXXVIII. Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser.

Notre condition est précisément de penser aux ob-

jets extérieurs avec lesquels nous avons un rapport nécessaire. Il faut qu'on puisse détourner un homme de penser à la condition humaine; car à quelque chose qu'il applique son esprit, il l'applique à quelque chose de lié à la condition humaine; et, encore une fois, penser à soi, avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien; je dis à rien du tout : qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de sa condition. On parle à un savant de réputation et de science; à un prince de ce qui a rapport à sa grandeur; à tout homme on parle de plaisir.

XXXIX. Les grands et les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries et mêmes passions : mais les uns sont en haut de la roue, et les autres près du centre; et ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands; au contraire, leurs désespoirs sont plus vifs, parce qu'ils ont moins de ressources. De cent personnes qui se tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse et fausse.

XL. On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste. Et cependant ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

On apprend aux hommes à être honnêtes gens, et sans cela peu parviendraient à l'être. Laissez votre fils dans son enfance prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin; louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin; flattez sa concupiscence, il sera sûrement dé-

bauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

XLI. Le sot projet qu'a eu Montaigne de se peindre! et cela, non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes et par un dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-là.

Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait! car il a peint la nature humaine. Si Nicole et Mallebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé.

XLII. Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner; et encore plus, que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir : de même, que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là; parce que la chose ne pouvant être niée en général (puisqu'il y a des

effets particuliers qui sont véritables), le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évident qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortiléges, que parce qu'il y en a de vrais.

La solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires; des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, et des sots crurent que la fièvre était plus forte parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses, et on conclut que les écrevisses purifiaient le sang parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru sans peine le premier charlatan. Personne n'a vu de loups-garoux ni de sorciers, et beaucoup y ont cru; personne n'a vu de transmutation de métaux, et plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les païens ne croyaient-ils donc aux faux miracles dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables?

XLIII. Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau; mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations: *Ne faites à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

XLIV. Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie dont l'amour paraît si fort et si naturel.

C'est des Catalans que Tacite a dit en exagérant : *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat ;* ce peuple féroce croit que ne pas combattre c'est ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, et dont on puisse dire : *Elle aime mieux la mort que la guerre.*

XLV. A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux ; presque tous se gouvernent, pensent, et sentent, par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle. Mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines aperçoivent.

XLVI. La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

On ne peut pas dire qu'un homme supporte la mort aisément ou malaisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien ne supporte rien (1).

(1) Pascal entend apparemment les douleurs qu'on éprouve à l'instant de la mort, et dans ce sens sa pensée est vraie. Sans les idées religieuses, les terreurs de la mort seraient bien peu de chose ; on serait fâché de mourir si on se trouvait heureux dans le monde, comme on l'est d'aller se coucher au lieu d'aller au bal, même avec la certitude de bien dormir; on serait affligé de mourir lorsque le bonheur des personnes qu'on aime, leur sort, leur bien-être, dépendraient de notre existence.

XLVII. (XLVIII) (*). Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment.

Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment en fait de goût, non en fait de science.

XLVIII. (XLIX.) Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle, sont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : Il y a deux heures que nous sommes ici; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre; je dis à l'un : Vous vous ennuyez; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère.

En ouvrage de goût, en musique, en poésie, en peinture, c'est le goût qui tient lieu de montre; et celui qui n'en juge que par règle, en juge mal.

XLIX. (L.) César était trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde : cet amusement était bon à Alexandre; c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter, mais César devait être plus mûr.

(*) Art. XLVII de l'édition de 1734.

Texte de Pascal. « Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux : mais nous le supposons bien gratuitement; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle est blanche : et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée; mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative. »

Note de Voltaire. « Ce n'était pas la couleur blanche qu'il fallait apporter en preuve Le blanc, qui est un assemblage de tous les rayons, parait éclatant à tout le monde, éblouit un peu à la longue, fait à tous les yeux le même effet ; mais on pourrait dire que peut-être les autres couleurs ne sont pas aperçues de tous les yeux de la même manière. »

Voltaire est revenu sur cette pensée. Voyez ci-après dans les *dernières remarques* le n° XXX. *Note de M. Beuchot.*

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Alexandre et César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre : ce n'est point cela. Alexandre succéda à Philippe dans le généralat de la Grèce, et fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse. Il battit l'ennemi commun, et continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le royaume de Darius s'étendait jusqu'à l'Inde, de même que le duc de Marlborough serait venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de Villars. A l'égard de César, il était un des premiers de la république; il se brouilla avec Pompée, comme les jansénistes avec les molinistes; et alors ce fut à qui s'exterminerait. Une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reste la pensée de M. Pascal est peut-être fausse en un sens : il fallait la maturité de César pour se démêler de tant d'intrigues; et il est peut-être étonnant qu'Alexandre, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

L. (LI.) C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement : comme, par exemple, les voleurs, etc.

Cela est encore plus utile que plaisant à considérer; car cela prouve que nulle société d'hommes ne peut subsister un seul jour sans lois. Il en est de toute société comme du jeu, il n'y en a point sans règle.

LI. (LII.) L'homme n'est ni ange ni bête : et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

Qui veut détruire les passions, au lieu de les régler, veut faire l'ange.

LII. (LIII.) Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon : on voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course, mais c'est sans conséquence; car étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal étrillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes; leur vertu ne se satisfait point d'elle-même, et ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

L'homme le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enlève au plus faible; et chez les animaux et chez les hommes, les gros mangent les petits. M. Pascal a très-grande raison de dire que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables; et c'est cette passion qui est la mère des talens et des vertus.

LIII. (LIV.) Si l'homme commençait par s'étudier lui-même, on verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout? il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion; mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre, et sans le tout.

Il ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération qu'il ne peut tout connaître.

Non possis oculo quantùm contendere Lynceus,
Non tamen idcircò contemnas lippus inungi.
(Hor., liv. I, ép. 1., v. 28.)

Nous connaissons beaucoup de vérités; nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles; consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de Saturne, et continuons d'examiner ce qui est à notre portée.

LIV. (LV.) Si la foudre tombait sur les lieux bas, les poëtes et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueraient de preuves.

Une comparaison n'est preuve ni en poésie ni en prose : elle sert en poésie d'embellissement, et en prose elle sert à éclaircir et à rendre les choses plus sensibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaisons contraires, si le contraire arrivait.

LV. (LVI.) C'est la composition d'esprit et de corps qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses, et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, et aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

Si nous savions ce que c'est qu'*esprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas; mais nous ne connaissons ni l'esprit ni le corps. Nous n'avons aucune idée de l'un, et nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre : donc nous ne pouvons savoir quelles sont leurs limites.

LVI. (LVII.) Comme on dit beauté poétique, on devrait dire beauté géométrique, et beauté médicinale; cependant on ne le dit point; et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et quel est l'objet de la médecine, mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie; on ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter; et faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres : siècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, etc.; et on appelle ce jargon, beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle, verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs et de chaînes de laiton.

Cela est très-faux : on ne doit pas dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorème et une purgation n'affectent point les sens agréablement, et qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choses qui charment les sens, comme la musique, la peinture, la poésie, l'architecture régulière, etc. La raison qu'apporte M. Pascal est tout aussi fausse : on sait très-bien en quoi consiste l'objet de la poésie; il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse, et harmonie; la poésie est l'éloquence harmonieuse. Il fallait que M. Pascal eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier, bel astre*, et autres sottises, sont des beautés poétiques; et il fallait que les éditeurs de ces *pensées* fussent des personnes bien peu versées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre auteur.

LVII. (LVIII.) On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poëte; ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien : mais les honnêtes gens ne veulent point d'enseigne (1).

A ce compte il serait donc mal d'avoir une profession, un talent marqué, et d'y exceller? Virgile, Homère, Corneille, Newton, le marquis de L'Hôpital, mettaient une enseigne. Heureux celui qui réussit dans un art, et qui se connaît aux autres!

LVIII. (LIX.) Le peuple a des opinions très-saines :

(1) Cette pensée est curieuse; elle prouve que les talens même distingués avilissaient alors dans l'opinion, lorsqu'on s'y livrait hautement et sans mystère. Le président *de Ris* craignait *que le nom d'auteur ne fût une tache dans sa famille*; et Pascal est presque de l'avis du président *de Ris*; il ne mettait pas son nom à ses livres, parce qu'il trouvait cela trop bourgeois.

par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie, etc.

Il semble que l'on ait proposé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non : mais ceux qui ont des organes grossiers, cherchent des plaisirs où l'ame n'entre pour rien; et ceux qui ont un sentiment plus délicat, veulent des plaisirs plus fins; il faut que tout le monde vive.

LIX. (LX.) Quand l'univers écraserait l'homme, il serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Que veut dire ce mot *noble?* Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe du soleil; mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques pensées, est plus *noble* que le soleil qui anime tout ce que nous connaissons de la nature? Est-ce à l'homme à en décider? il est juge et partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, et qu'il est d'un usage plus utile; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal ou de l'astre qui éclaire tant de globes? et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel?

LX (LXI.) Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme; si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas.

Comment peut-on assembler tous les biens et toutes les satisfactions autour d'un homme, et le laisser en même temps sans occupation et sans divertissement? n'est-ce pas là une contradiction bien sensible?

LXI. (LXII.) Qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir; et l'on verra qu'un roi qui se voit est un homme plein de misères, et qu'il les ressent comme les autres.

Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser est alors très-occupé; mais s'il n'arrêtait sa pensée que sur soi, en disant à soi-même, je règne, et rien de plus, ce serait un idiot.

LXII. (LXIII.) Toute religion qui ne reconnaît point Jésus-Christ est notoirement fausse, et les miracles ne lui peuvent de rien servir.

Qu'est-ce qu'un miracle? Quelque idée qu'on s'en puisse former, c'est une chose que Dieu seul peut faire. Or, on suppose ici que Dieu peut faire des miracles pour le soutien d'une fausse religion : ceci mérite bien d'être approfondi; chacune de ces questions peut fournir un volume.

LXIII. (LXIV.) Il est dit : croyez à l'église; mais il n'est pas dit : croyez aux miracles; à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, et non pas l'autre.

Voici, je pense, une contradiction. D'un côté les miracles en certaines occasions ne doivent servir de rien, et de l'autre on doit croire nécessairement aux miracles; c'est une preuve si convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'est assu-

rément dire le pour et le contre, et d'une manière bien dangereuse.

LXIV. (LXV.) Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire à la résurrection des corps et à l'enfantement de la Vierge qu'à la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme que de le produire.

On peut trouver, par le seul raisonnement, des preuves de la création; car, en voyant que la matière n'existe pas par elle-même et n'a pas le mouvement par elle-même, etc., on parvient à connaître qu'elle doit être nécessairement créée. Mais on ne parvient point, par le raisonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être ressuscité un jour, tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raisonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe. La création est donc un objet de la raison; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

ADDITION

Aux Remarques sur les Pensées de M. Pascal.

10 mai 1743.

J'ai lu depuis peu des *Pensées de Pascal* qui n'avaient point encore paru. Le P. des Molets les a eues écrites de la main de cet illustre auteur, et on les a fait imprimer : elles me paraissent confirmer ce que j'ai dit, que ce grand génie avait jeté au hasard toutes ses idées pour en réformer une partie et employer l'autre, etc.

Parmi ces dernières pensées, que les éditeurs des *Œuvres de Pascal* avaient rejetées du recueil, il me

paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées. En voici quelques-unes que ce grand homme eût dû, ce me semble, corriger.

I. Toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il ne la faut pas nier à cette marque, mais examiner le contraire; et si on le trouve manifestement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhensible qu'il est (1).

Il me semble qu'il est évident que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au sud avec des ailes, un bœuf vole au nord sans ailes; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges; ces propositions sont évidemment fausses.

II. Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux!

Ce n'est pas dans la bonté du caractère d'un homme que consiste assurément le mérite de son portrait, c'est dans la ressemblance. On admire César en un sens, et sa statue ou image sur toile en un autre sens.

III. Si les médecins n'avaient des soutanes et des mules; si les docteurs n'avaient des bonnets carrés et des robes très-amples, ils n'auraient jamais eu la considération qu'ils ont dans le monde.

Cependant les médecins n'ont cessé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie considération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie; les docteurs ne

(1) Comment une proposition est-elle inconcevable, tandis que la proposition contradictoire (c'est le sens de Pascal, ou sa pensée n'en a aucun) est manifestement fausse? ou comment sait-on qu'une proposition est fausse, quand on ne l'entend point? Il est impossible de croire véritablement ce qu'on ne conçoit pas; mais on peut ignorer les liaisons, les causes d'un fait observé; on peut ne pas entendre parfaitement certaines conséquences d'une vérité prouvée.

sont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils sont sans bonnet carré et sans argument : il y a même des pays où la magistrature se fait respecter sans pompe. Il y a des rois chrétiens très-bien obéis, qui négligent la cérémonie du sacre et du couronnement. A mesure que les hommes acquièrent plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; ce n'est guère que pour le bas peuple qu'il est encore quelquefois nécessaire; *ad populum phaleras.*

IV. Selon les lumières naturelles, s'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a aucun rapport à nous; nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est.

Il est étrange que Pascal ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, et qu'il dise qu'on ne peut connaître par la raison si Dieu est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le P. Hardouin à mettre Pascal dans sa liste ridicule des athées; Pascal eût manifestement rejeté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits. En effet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas : *J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité,* est une proposition évidente. Cependant comprenons-nous l'éternité?

V. Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini, sans parties? Oui. Je veux donc vous faire voir une chose infinie et indivisible : c'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie; car il est en tous lieux et tout entier dans chaque endroit.

Il y a là quatre faussetés palpables :

1° Qu'un point mathématique existe seul.

2° Qu'il se meuve à droite et à gauche en même temps.

3° Qu'il se meuve d'une vitesse infinie; car il n'y a vitesse si grande qui ne puisse être augmentée.

4° Qu'il soit tout entier partout.

VI. Homère a fait un roman qu'il donne pour tel; personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or.

Jamais aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troie. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du sujet. L'ampoule apportée par une colombe, et l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que Clovis n'ait en effet régné en France.

VII. Je n'entreprendrai pas de prouver ici par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis.

Encore une fois, est-il possible que ce soit Pascal qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de Dieu?

VIII. Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent.

L'expérience ne prouve-t-elle pas, au contraire, qu'on n'a de crédit sur l'esprit des peuples qu'en leur proposant le difficile, l'impossible même à faire et à croire. Les stoïciens furent respectés parce qu'ils écrasaient la nature humaine. Ne proposez que des choses raisonnables, tout le monde répond, nous en savions autant. Ce n'est pas la peine d'être inspiré pour être commun. Mais commandez des choses dures, impraticables; peignez la Divinité toujours armée de foudres; faites couler le sang devant les autels; vous serez écouté de la multitude, et chacun dira de vous: Il faut

bien qu'il ait raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges.

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les *Pensées de M. Pascal*, qui entraîneraient des discussions trop longues. On a voulu donner pour des lois, des pensées que Pascal avait probablement jetées sur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

AVERTISSEMENT

Sur les dernières Remarques.

Il est un homme de l'ancienne chevalerie et de l'ancienne vertu, constitué dans une espèce de dignité qui ne peut guère être exercée que par un ou deux hommes dans un siècle.

Cet homme, égal à Pascal en plusieurs choses, et très-supérieur en d'autres (*), fit présent, en 1776. à quelques-uns de ses amis, d'un recueil nouvellement imprimé, de toutes les pensées de ce fameux Pascal.

La plupart de ces monumens de philosophie et de religion, ou avaient été négligés par les rédacteurs pour ne laisser paraître que certains morceaux choisis, ou avaient été supprimés par la crainte d'irriter la fureur des jésuites; car les jésuites persécutaient alors, avec autant de pouvoir que d'acharnement, la mémoire de Pascal, et Arnauld fugitif, et les débris de Port-Royal détruit, et les cendres des morts dont on violait la sépulture.

La persécution religieuse qui souilla malheureusement, et en tant de manières, la fin du beau règne de Louis XIV, fit place au règne des plaisirs sous Philippe d'Orléans, régent du royaume, et recommença sourdement après lui, sous le ministère d'un prêtre longtemps abbé de cour.

Fleury ne fut pas un cardinal tyran, mais c'était un petit génie, entêté des prétentions de la cour de Rome, et assez faible pour croire les jansénistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les Pascal, les Arnauld, les Nicole même, et quelques autres chefs de parti, ou éloquens, ou qui en avaient la réputation.

(*) Condorcet.

Mais des convulsionnaires des rues ayant succédé aux pères de cette église, le jansénisme tomba avec eux dans la fange. Les jésuites insultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me souviens que le jésuite Buffier, qui venait quelquefois chez le dernier président de Maisons, mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansénistes, lui dit : *Et ego in interitu vestro ridebo vos, et subsannabo.* Le jeune Maisons, qui étudiait alors *Térence*, lui demanda si ce passage était des *Adelphes* ou de l'*Eunuque?* Non, dit Buffier; c'est la Sagesse elle-même qui parle ainsi dans son premier chapitre des *Proverbes* (verset 26).

Voilà un proverbe bien vilain, dit M. de Maisons; vous vous croyez donc la sagesse, parce que vous riez à la mort d'autrui ! prenez garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce jeune homme, de la plus grande espérance, a été prophète. On a ri à la mort du jansénisme et du molinisme, et de la grâce concomitante, et de la médicinale, et de la suffisante, et de l'efficace.

Quelle lumière s'est levée sur l'Europe depuis quelques années ! Elle a d'abord éclairé presque tous les princes du Nord. Elle est descendue même jusque dans les universités. C'est la lumière du sens commun.

De tant de disputeurs éternels, Pascal seul est resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore debout sur les ruines de son siècle.

Mais l'autre génie qui a commenté depuis peu quelques-unes de ses pensées, et qui les a données dans un meilleur ordre, est, ce me semble, autant au-dessus du géomètre Pascal, que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des Roberval, des Fermat, et des Descartes.

Je crois rendre un grand service à l'esprit humain,

en fesant réimprimer cet *Éloge de Pascal*, qui est un portrait fidèle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de dessiner de tels traits. Peu de connaisseurs démêleront d'abord l'art et la beauté du pinceau.

Je joins les pensées du peintre à celles de Pascal, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne sont pas dans le même goût; mais je crois qu'elles ont plus de vérité et de force. Pascal est commenté par un géomètre plus profond que lui, et par un philosophe, j'ose le dire, beaucoup plus sage. Ce philosophe véritable tient Pascal dans sa balance, et il est plus fort que celui qu'il pèse.

Le louant est plus véritablement philosophe que le loué; cet éditeur écrit comme le secrétaire de Marc-Aurèle, et Pascal comme le secrétaire de Port-Royal. L'un semble aimer la rectitude et l'honnêteté pour elles-mêmes, l'autre par esprit de parti. L'un est homme, et veut rendre la nature humaine honorable; l'autre est chrétien, parce qu'il est janséniste. Tous deux ont de l'enthousiasme, et embouchent la trompette; l'auteur des notes, pour agrandir notre espèce, et Pascal pour l'anéantir. Pascal a peur, et il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur; l'autre s'abandonne à son courage et le communique. Que puis-je conclure? que Pascal se portait mal, et que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

Après le second paragraphe de l'article III des *Pensées*, on trouvera une dissertation attribuée à M. de Fontenelle, sur un objet qui doit profondément intéresser tous les hommes. Je ne crois pas que Fonte-

nelle soit l'auteur d'un ouvrage si mâle et si plein. Ce que je sais, c'est qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé et équitable lirait le procès du genre humain.

Ce livre n'est pas fait pour ceux qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant, qui osera le lire ou le méditer, sera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.

DERNIÈRES REMARQUES

SUR

LES PENSÉES DE PASCAL.

1778.

I. Ce qui passe la géométrie nous surpasse, et néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer.

S'il est impossible de le mettre en pratique, il est donc inutile d'en parler.

II. On ne reconnaît en géométrie que les définitions que les logiciens appellent définitions de noms, c'est-à-dire que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus, et je ne parle que de celles-là seulement.

Ce n'est là qu'une nomenclature; ce n'est pas une définition; je veux désigner un gros oiseau, d'un plumage noir ou gris, pesant, marchant gravement, qu'on mène paître en troupeau, qui porte un fanon de chair rouge au-dessous du bec, dont la pate est privée d'éperon, qui pousse un cri perçant, et qui étale sa queue comme le paon étale la sienne, quoique celle du paon soit beaucoup plus longue et plus belle. Voilà cet oiseau défini. C'est un dindon; le voilà nommé. Je ne vois pas qu'il y ait rien là de géométrique.

III. Il paraît que les définitions sont très-libres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites; car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée, un nom tel qu'on voudra.

Les définitions ne sont point très-libres, il faut absolument définir *per genus proprium et per differentiam proximam.* C'est le nom qui est libre.

IV. Il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre accompli; mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre.

Les hommes ne sont point dans une impuissance insurmontable de définir ce qu'ils connaissent des objets de leurs pensées; et c'est assez pour raisonner conséquemment.

V. Elle (la géométrie) ne définit aucune de ces choses, espace, temps, mouvement, nombre, égalité, ni les semblables qui sont en grand nombre, parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction.

Apollonius, assurément grand géomètre, voulait qu'on définît tout cela. Un commençant a besoin qu'on lui dise : L'espace est la distance d'une chose à une autre; le mouvement est le transport d'un lieu à un autre; le nombre est l'unité répétée; le temps est la mesure de la durée. Cet article mériterait d'être refondu par le génie de Pascal.

VI. L'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison! Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les résultats que de la première, et encore au cas qu'on ait accordé les principes, et qu'on demeure ferme à les avouer; autrement je ne sais s'il y aurait un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de nos caprices. Mais la manière d'agréer est bien, sans comparaison, plus

difficile, plus subtile, plus utile et plus admirable. Aussi, si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable, et je m'y sens tellement disproportionné que je crois la chose absolument impossible.

Il l'a trouvée très-possible dans les *Provinciales*.

VII. Il y a un art, et c'est celui que je donne, pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes, soit de vrai, soit de plaisir, pourvu que les principes qu'on a une fois avoués demeurent fermes, et sans être jamais démentis. Mais comme il y a peu de principes de cette nature, et que hors de la géométrie, qui ne considère que des lignes très-simples, il n'y a presque point de vérité dont nous demeurions toujours d'accord, et encore moins d'objet de plaisir dont nous changions à toute heure; je ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes pour accorder le discours à l'inconstance de nos caprices. Cet art, que j'appelle l'art de persuader, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites, consiste en trois parties essentielles; à définir les termes dont on doit se servir, par des définitions claires; à proposer des principes ou axiomes évidens pour prouver la chose dont il s'agit, et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

Mais ce n'est pas là l'art de persuader, c'est l'art d'argumenter.

VIII. Pour la première objection, qui est que ces règles sont connues dans le monde, qu'il faut tout définir et tout prouver, et que les logiciens mêmes les ont mises entre les préceptes de leur art, je voudrais que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts de nos raisonnemens.

Locke, le Pascal des Anglais, n'avait pu lire Pascal. Il vint après ce grand homme, et ses pensées paraissent pour la première fois plus d'un demi-siècle après la

mort de Locke. Cependant Locke, aidé de son seul grand sens, dit toujours, *Définissez les termes.*

IX. C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force; et ainsi en les mettant à l'aventure parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de là qu'ils aient entré dans l'esprit de géométrie; et je serai bien éloigné, s'ils n'en donnent pas d'autres marques, que de l'avoir dit en passant, de les mettre en parallèle avec cette science qui apprend la véritable méthode de conduire la raison.

Mais je serai au contraire bien disposé à *les* exclure et presque sans retour : car de l'avoir dit en passant sans avoir pris garde que tout est renfermé là dedans, et au lieu de suivre les lumières sévères à perte de vue dans des recherches inutiles pour courir à ce qu'elles offrent et qu'elles ne peuvent donner, c'est véritablement montrer qu'on n'est guère clairvoyant, et bien plus que si l'on n'avait manqué de les suivre que parce qu'on ne les avait pas aperçues.

Qui? *les?* c'est sans doute les règles de la géométrie dont il veut parler.

X. La méthode de ne point errer est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire. Les géomètres seuls y arrivent; hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations; et tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dit. Ils suffisent seuls, prouvent seuls; toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles.

Voilà ce que je sais par une longue expérience de toute sorte de livres et de personnes.

Le défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par ces remèdes. On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, et où elles demeurent sans effet par les mauvaises qualités de ce mélange.

Pour découvrir tous les sophismes et toutes les équi-

voques des raisonnemens captieux, *ils* ont inventé des noms barbares qui étonnent ceux qui les entendent; au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé qu'en tirant l'un des bouts que les géomètres assignent : *ils* en ont marqué un nombre étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils sachent lequel est le bon.

Qui? *ils?* apparemment les rhéteurs anciens de l'école. Mais que cela est long et obscur!

XI. Rien n'est plus commun que les bonnes choses.

Pas si commun.

XII. Les meilleurs livres sont ceux que chaque lecteur croit qu'il aurait pu faire.

Cela n'est pas vrai dans les sciences : il n'y a personne qui croie qu'il eût pu faire les principes mathématiques de Newton. Cela n'est pas vrai en belles-lettres; quel est le fat qui ose croire qu'il aurait pu faire l'*Iliade* et l'*Énéide?*

XIII. Je ne fais pas de doute que ces règles, étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles comme elles le sont. Ce n'est pas *Barbara* et *Baralipton* qui forment le raisonnement. Il ne faut pas guinder l'esprit; les manières tendues et pénibles le remplissent d'une sotte présomption par une élévation étrangère, et par une enflure vaine et ridicule au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse; et l'une des raisons principales qui éloignent ceux qui entrent dans les connaissances du véritable chemin qu'ils doivent suivre est l'imagination, qu'on prend d'abord, que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de grandes, hautes, élevées, sublimes. Cela perd tout. Je les voudrais nommer basses, communes, familières; ces noms-là leur conviennent mieux; je hais ces mots d'enflure.

C'est la chose que vous haïssez; car, pour le mot, il vous en faut un qui exprime ce qui vous déplaît.

XIV. Les philosophes se croient bien fins d'avoir renfermé toute leur morale sous certaines divisions. Mais pourquoi la diviser en quatre plutôt qu'en six? Pourquoi faire plutôt quatre espèces de vertus que dix?

On a remarqué, dans un abrégé de l'Inde et de la guerre misérable que l'avarice de la compagnie française soutint contre l'avarice anglaise, on a remarqué, dis-je, que les Brames peignent la vertu belle et forte avec dix bras, pour résister à dix péchés capitaux. Les missionnaires ont pris la vertu pour le diable.

XV. Il y en a qui masquent toute la nature. Il n'y a point de roi parmi eux, mais un *auguste monarque;* point de Paris, mais une capitale du royaume.

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang.

(Corneille, Cinna, acte 2, scène 1.

Ceux qui écrivent en beau français les gazettes pour le profit des propriétaires de ces fermes dans les pays étrangers, ne manquent jamais de dire: « Cette auguste famille entendit vêpres dimanche, et le sermon du révérend père N. Sa majesté joua aux dés en haute personne. On fit l'opération de la fistule à son éminence. »

XVI. Tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

Le plaisir n'est pas la monnaie, mais la denrée pour laquelle on donne tant de monnaie qu'on veut.

XVII. La dernière chose qu'on trouve en fesant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

Quelquefois. Mais jamais on n'a commencé une histoire ni une tragédie par la fin, ni aucun travail. Si on ne sait souvent par où commencer, c'est dans un éloge, dans une oraison funèbre, dans un sermon, dans tous ces ouvrages de pur appareil, où il faut parler sans rien dire.

XVIII. Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est, avant de la combattre.

Il ne faut pas commencer d'un ton si impérieux.

XIX. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, etc.

Elle serait bien hardie.

XX. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres.....

Voila une plaisante façon d'enseigner! Guidez-moi, car je marche dans les ténèbres.

XXI. En vérité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que *j'ai dit souvent*, que cette négligence n'est pas supportable.

A quoi bon nous apprendre que vous l'avez dit souvent?

XXII. L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet.

Il ne s'agit pas encore ici de la sublimité et de la

sainteté de la religion chrétienne, mais de l'immortalité de l'ame, qui est le fondement de toutes les religions connues, excepté de la juive : je dis excepté de la juive, parce que ce dogme n'est exprimé dans aucun endroit du Pentateuque, qui est le livre de la loi juive; parce que nul auteur juif n'a pu y trouver aucun passage qui désignât ce dogme; parce que, pour établir l'existence reconnue de cette opinion si importante, si fondamentale, il ne suffit pas de la supposer, de l'inférer de quelques mots dont on force le sens naturel; mais il faut qu'elle soit énoncée de la façon la plus positive et la plus claire; parce que, si la petite nation juive avait eu quelque connaissance de ce grand dogme avant Antiochus Épiphane, il n'est pas à croire que la secte de sadducéens, rigides observateurs de la loi, eût osé s'élever contre la croyance fondamentale de la loi juive.

Mais qu'importe en quel temps la doctrine de l'immortalité et de la spiritualité de l'ame a été introduite dans le malheureux pays de la Palestine? Qu'importe que Zoroastre aux Perses, Numa aux Romains, Platon aux Grecs, aient enseigné l'existence et la permanence de l'ame? Pascal veut que tout homme, par sa propre raison, résolve ce grand problème. Mais lui-même le peut-il? Locke, le sage Locke, n'a-t-il pas confessé que l'homme ne peut savoir si Dieu ne peut accorder le don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir? N'a-t-il pas avoué par là qu'il ne nous est pas plus donné de connaître la nature de notre entendement que de connaître la manière dont notre sang se forme dans nos veines? Jescher a parlé; il suffit.

Quand il est question de l'ame, il faut combattre Épicure, Lucrèce, Pomponace, et ne pas se laisser subjuguer par une faction de théologiens du faubourg

Saint-Jacques, jusqu'à couvrir d'un capuce une tête d'Archimède.

XXIII. Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, nous doit mettre dans peu d'années et peut-être en peu de jours dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement.

Il n'y eut ni malheur éternel ni anéantissement dans les systèmes des Bracmanes, des Égyptiens et chez plusieurs sectes grecques. Enfin ce qui parut aux Romains de plus vraisemblable, ce fut cet axiome tant répété dans le sénat et sur le théâtre : *Que devient l'homme après la mort? ce qu'il était avant de naître.* Pascal raisonne ici contre un mauvais chrétien, contre un chrétien indifférent, qui ne pense point à sa religion, qui s'étourdit sur elle; mais il faut parler à tous les hommes; il faut convaincre un Chinois et un Mexicain, un déiste et un athée : j'entends des déistes et des athées qui raisonnent, et qui par conséquent méritent qu'on raisonne avec eux : je n'entends pas des petits-maîtres.

XXIV. Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Si vous ne savez où vous allez, comment savez-vous que vous tombez infailliblement ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité? Qui vous a dit que l'Être suprême peut être irrité? N'est-il pas infiniment plus probable que vous serez entre les mains d'un Dieu

bon et miséricordieux? Et ne peut-on pas dire de la nature divine ce que le poëte philosophe des Romains en a dit?

Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostrî,
Nec benè promeritis capitur, nec tangitur irâ.

(LUCRÈCE, II, 649.)

XXV. CE repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant semble si beau, que non-seulement ceux qui sont dans ce doute malheureux s'en glorifient, mais que ceux mêmes qui n'y sont pas croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre; que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistaient à faire ainsi l'emporté.

CETTE capucinade n'aurait jamais été répétée par un Pascal, si le fanatisme janséniste n'avait pas ensorcelé son imagination. Comment n'a-t-il pas vu que les fanatiques de Rome en pouvaient dire autant à ceux qui se moquaient de Numa et d'Égérie; les énergumènes d'Égypte aux esprits sensés qui riaient d'Isis, d'Osiris et d'Horus : le sacristain de tous les pays aux honnêtes gens de tous les pays?

XXVI. S'ILS y pensaient sérieusement, ils sauraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné de toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet si on leur fait rendre compte de leurs sentimens et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si faibles et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du contraire.

CE n'est donc pas contre ces insensés méprisables

que vous devez disputer, mais contre des philosophes trompés par des argumens séduisans.

XXVII. C'est une chose horrible de sentir continuellement s'écouler tout ce qu'on possède, et qu'on s'y puisse attacher sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.

Durum! Sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.
(Horace, livre I, ode 24.)

XXVIII. De se tromper en croyant vraie la religion chrétienne, il n'y a pas grand'chose à perdre; mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse!

Le flamen de Jupiter, les prêtres de Cybèle, ceux d'Isis, en disaient autant: le muphti, le grand lama en disent autant. Il faut donc examiner les pièces du procès.

XXIX. Si un artisan était sûr de rêver, toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan.

Être heureux comme un roi dit le peuple hébété.

XXX. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle est blanche; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idées; mais cela n'est pas absolument convaincant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

Il y a toujours des différences imperceptibles entre les choses les plus semblables: il n'y a jamais eu peut-être deux œufs de poule absolument les mêmes; mais

qu'importe? Leibnitz devait-il faire un principe philosophique de cette observation triviale.

XXXI. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires *Des principes des choses*, *Des principes de la philosophie*, et autres aussi fastueux en effet, quoique non en apparence, que cet autre qui crève les yeux : *de omni scibili.*

Qu crève les yeux ne veut pas dire ici qui se montre évidemment; il signifie tout le contraire.

XXXII. Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient. Cela étant bien compris, je crois qu'on s'en tiendra au repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.

Tout cet article, d'ailleurs obscur, semble fait pour dégoûter des sciences spéculatives. En effet, un bon artiste en haute-lice, en horlogerie, en arpentage, est plus utile que Platon.

XXXIII. La seule comparaison que nous fesons de nous au fini nous fait peine.

Il eût plutôt fallu dire *à l'infini.* Mais souvenons-nous que ces pensées jetées au hasard étaient des matériaux informes qui ne furent jamais mis en œuvre.

XXXIV. Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? dans les enfans ceux qu'ils ont reçus de leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience; et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les pères craignent que l'amour des enfans ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? la coutume est une seconde nature qui détruit la première. Pour-

quoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.

Ces idées ont été adoptées par Locke. Il soutient qu'il n'y a nul principe inné; cependant il paraît certain que les enfans ont un instinct; celui de l'émulation, celui de la pitié, celui de mettre, dès qu'ils le peuvent, les mains devant leur visage quand il est en danger, celui de reculer pour mieux sauter dès qu'ils sautent.

XXXV. L'affection ou la haine change la justice. En effet, combien un avocat, bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide!

Je compterais plus sur le zèle d'un homme espérant une grande récompense que sur celui d'un homme l'ayant reçue.

XXXVI. Je blâme également et ceux qui prennent le parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de le divertir, et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

Hélas! si vous aviez souffert le divertissement, vous auriez vécu davantage.

XXXVII. Les stoïques disent : Rentrez au dedans de vous-mêmes, c'est là que vous trouverez votre repos; et cela n'est pas vrai. Les autres disent : Sortez dehors et cherchez le bonheur en vous divertissant; et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent; le bonheur n'est ni dans nous ni hors de nous; il est en Dieu et en nous.

En vous divertissant vous aurez du plaisir; et cela est très-vrai. Nous avons des maladies; Dieu a mis la petite vérole et les vapeurs au monde. Hélas encore! hélas! Pascal, on voit bien que vous êtes malade.

XXXVIII. Les principales raisons des pyrrhoniens sont

que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous.

Les pyrrhoniens absolus ne méritaient pas que Pascal parlât d'eux.

XXXIX. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon ou par un démon méchant, s'il a été de tout temps ou s'est fait par hasard, il est en doute si ces principes nous sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine.

La foi est une grâce surnaturelle. C'est combattre et vaincre la raison que Dieu nous a donnée; c'est croire fermement et aveuglément un homme qui ose parler au nom de Dieu, au lieu de recourir soi-même à Dieu. C'est croire ce qu'on ne croit pas. Un philosophe étranger qui entendit parler de la foi, dit que c'était se mentir à soi-même. Ce n'est pas là de la certitude, c'est de l'anéantissement. C'est le triomphe de la théologie sur la faiblesse humaine.

XL. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre.

Ce n'est point le raisonnement, c'est l'expérience et le tâtonnement qui démontrent cette singularité, et tant d'autres.

XLI. Tous les hommes désirent d'être heureux; cela est sans exception. Quelque différens moyens qu'ils emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre et que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est

le motif de toutes les actions des hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, princes, sujets, nobles, roturiers, vieillards, jeunes, forts, faibles, savans, ignorans, sains, malades, de tous pays, de tous temps, de tous âges et de toutes conditions.

Je sais qu'il est doux de se plaindre; que de tout temps on a vanté le passé pour injurier le présent; que chaque peuple a imaginé un âge d'or, d'innocence, de bonne santé, de repos et de plaisir, qui ne subsiste plus. Cependant j'arrive de ma province à Paris; on m'introduit dans une très-belle salle où douze cents personnes écoutent une musique délicieuse : après quoi toute cette assemblée se divise en petites sociétés qui vont faire un très-bon souper; et après ce souper elles ne sont pas absolument mécontentes de la nuit. Je vois tous les beaux-arts en honneur dans cette ville, et les métiers les plus abjects bien récompensés; les infirmités très-soulagées; les accidens prévenus; tout le monde y jouit ou espère jouir; on travaille pour jouir un jour, et ce dernier partage n'est pas le plus mauvais. Je dis alors à Pascal : Mon grand homme, êtes-vous fou?

Je ne nie pas que la terre n'ait été souvent inondée de malheurs et de crimes, et nous en avons eu notre bonne part. Mais certainement, lorsque Pascal écrivait, nous n'étions pas si à plaindre. Nous ne sommes pas non plus si misérables aujourd'hui.

Prenons toujours ceci, puisque Dieu nous l'envoie;
Nous n'aurons pas toujours tels passe-temps.

XLII. Nous souhaitons la vérité et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur et ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables et de certitude

et de bonheur. Ce désir nous est laissé tant pour nous punir que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

Comment peut-on dire que le désir du bonheur, ce grand présent de Dieu, ce premier ressort du monde moral, n'est qu'un juste supplice? O éloquence fanatique!

XLIII. Il faut avoir une pensée de derrière et juger du tout par là, en parlant cependant comme le peuple.

L'auteur de l'Éloge (*) est bien discret, bien retenu, de garder le silence sur ces pensées de derrière. Pascal et Arnauld l'auraient-ils gardé, s'ils avaient trouvé cette maxime dans les papiers d'un jésuite?

XLIV. La plupart de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux impies commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, et ils y réussissent rarement. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves consacrées par l'*Écriture sainte* : elles sont conformes à la raison; mais souvent elles ne sont pas assez conformes et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas le discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur et qui voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent : c'est à eux que toute la nature parle par son auteur, et que les cieux annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de charité, qui ne trouvent que ténèbres et obscurité dans toute la nature, il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener que de ne leur donner pour preuve de ce grand et important sujet, que le cours de la lune ou des planètes, ou des raisonnemens communs, et contre lesquels ils se sont continuellement roidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds

(*) M. de Condorcet.

à cette voix de la nature qui a retenti continuellement à leurs oreilles; et l'expérience fait voir que, bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable, au contraire, de les rebuter et de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les convaincre seulement par ces sortes de raisonnemens, et de leur dire qu'ils y doivent voir la vérité à découvert. Ce n'est pas de cette sorte que l'*Écriture* qui connaît mieux que nous les choses qui sont de Dieu, en parle.

Et, qu'est-ce donc que le *Cœli enarrant gloriam Dei?*

XLV. C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu; tous tendent à le faire, et jamais ils n'ont dit : Il n'y a point de vide, donc il y a un Dieu. Il fallait qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles qui sont venus depuis, qui s'en sont tous servi.

Voila un plaisant argument : Jamais la *Bible* n'a dit, comme Descartes : Tout est plein, donc il y a un Dieu.

XLVI. On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques : plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne. Vérités au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

Il n'est point ridicule que les lois de la France et de l'Espagne diffèrent; mais il est très-impertinent que ce qui est juste à Romorantin soit injuste à Corbeil; qu'il y ait quatre cents jurisprudences diverses dans le même royaume, et surtout que, dans un même parlement, on perde dans une chambre le procès qu'on gagne dans une autre chambre.

XLVII. Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer, parce qu'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui?

Plaisant n'est pas le mot propre; il fallait, *Démence exécrable.*

XLVIII. La justice est ce qui est établi, et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies.

Un certain peuple a eu une loi par laquelle on fesait pendre un homme qui avait bu à la santé d'un certain prince; il eût été juste de ne point boire avec cet homme, mais il était un peu dur de le pendre; cela était établi, mais cela était abominable.

XLIX. Sans doute que l'égalité des biens est juste.

L'égalité des biens n'est pas juste. Il n'est pas juste que, les parts étant faites, des étrangers mercenaires qui viennent m'aider à faire mes moissons, en recueillent autant que moi.

L. Il est juste que ce qui est juste soit suivi. Il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi.

Maximes de Hobbes.

LI. Quelle chimère est-ce donc que l'homme! Quelle nouveauté! quel chaos! quel sujet de contradiction! Juge de toutes choses, imbécile, ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire et rebut de l'univers. S'il se vante je l'abaisse, s'il s'abaisse je le vante, et le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

Vrai discours de malade.

LII. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle

idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

Cette belle expression est de Timée de Locres; Pascal était digne de l'inventer, mais il faut rendre à chacun son bien.

LIII. Qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti. Son intelligence tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; et tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de n'en connaître ni les principes, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire.

Cet état qui tient le milieu entre les extrêmes se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne sentons plus, nous en souffrons : trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu de nourriture troublent ses actions; trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur égard; elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable; c'est ce qui resserre nos connaissances en de certaines bornes que nous ne passons pas; incapables de savoir tout et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains, et flottans entre l'ignorance et la connaissance; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe nos prises, il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini; mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Cette éloquente tirade ne prouve autre chose, sinon que l'homme n'est pas Dieu. Il est à sa place comme le reste de la nature, imparfait, parce que Dieu seul peut être parfait; ou, pour mieux dire, l'homme est borné, et Dieu ne l'est pas.

LIV. Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi, qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi.

Oui, vous couriez après la gloire de passer un jour pour le fléau des jésuites, le défenseur de Port-Royal, l'apôtre du jansénisme, le réformateur des chrétiens.

LV. Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été sues; ce par où elles ont paru en diminue le mérite; car c'est là le plus beau de les avoir voulu cacher.

Et comment l'histoire en a-t-elle pu parler, si on ne les a pas sues?

LVI. Les inventions des hommes vont en avançant de

siècle en siècle. La bonté et la malice du monde, en général, reste la même.

Je voudrais qu'on examinât quel siècle a été le plus fécond en crimes, et par conséquent en malheurs. L'auteur de *la Félicité publique* a eu cet objet en vue, et a dit des choses bien vraies et bien utiles.

LVII. La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes, les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas.

La nature ne nous rend pas toujours malheureux. Pascal parle toujours en malade qui veut que le monde entier souffre.

LVIII. Je mets en fait que si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans ce monde.

Dans l'excellente comédie du *Plain dealer*, l'Homme au franc procédé (excellente à la manière anglaise), le plain dealer dit à un personnage : Tu te prétends mon ami ; voyons, comment le prouverais-tu ? — Ma bourse est à toi. — Et à la première fille venue. Bagatelle. — Je me battrais pour toi. — Et pour un démenti. Ce n'est pas là un grand sacrifice. — Je dirai du bien de toi à la face de ceux qui te donneront des ridicules. — Oh ! si cela est, tu m'aimes.

LIX. L'ame est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée.

Pour dire *l'ame est jetée*, il faudrait être sûr qu'elle est substance et non qualité. C'est ce que presque personne n'a recherché, et c'est par où il faudrait commencer en métaphysique, en morale, etc.

LX. Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres si on veut récompenser le mérite; car tous diraient qu'ils méritent.

Cela mérite explication. Guerre civile si le prince de Conti dit : J'ai autant de mérite que le grand Condé ; si Retz dit : Je vaux mieux que Mazarin ; si Beaufort dit : Je l'emporte sur Turenne, et s'il n'y a personne pour les mettre à leur place. Mais quand Louis XIV arrive, et dit : Je ne récompenserai que le mérite, alors plus de guerre civile.

LXI. Pourquoi suit-on la pluralité? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison? non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et les anciennes opinions? est-ce qu'elles sont plus saines? non; mais elles sont uniques, et nous ôtent la racine de diversité.

Cet article a besoin encore plus d'explication, et semble n'en pas mériter.

LXII. La force est la reine du monde, et non pas l'opinion; mais l'opinion est celle qui use de la force.

Idem.

LXIII. Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? Qui cédera la place à l'autre? le moins habile? mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un. Cela est visible. Il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder.

Non. Turenne avec un laquais sera respecté par un traitant qui en aura quatre.

LXIV. La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et la plus importante chose du monde a pour fondement la faiblesse; et ce fondement-là est admirablement sûr; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple

sera faible; ce qui est fondé sur la seule raison, comme l'estime de la sagesse.

Trop mal énoncé.

LXV. Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines..... tout cet appareil auguste était nécessaire.

Les sénateurs romains avaient le laticlave.

LXVI. Si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle.

Aujourd'hui c'est tout le contraire, on se moquerait d'un médecin qui viendrait tâter le pouls et contempler votre chaise percée en soutane. Les officiers de guerre, au contraire, vont partout avec leurs uniformes et leurs épaulettes.

LXVII. Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race pour être jugés dignes de grands emplois.

Pascal était mal informé. Il y avait de son temps, et il y a encore dans le sénat de Berne, des gentilshommes aussi anciens que la maison d'Autriche; ils sont respectés, ils sont dans les charges; il est vrai qu'ils n'y sont pas par droit de naissance, comme les nobles y sont à Venise. Il faut même, à Bâle, renoncer à sa noblesse pour entrer dans le sénat.

LXVIII. Les effets sont comme sensibles, et les raisons sont visibles seulement à l'esprit; et quoique ce soit par l'esprit que ces effets-là se voient, cet esprit est, à l'égard

de l'esprit qui voit les choses, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit.

Mal énoncé.

LXIX. Le respect est, incommodez-vous : cela est vain en apparence, mais très-juste; car c'est dire, je m'incommoderais bien, si vous en aviez besoin, puisque je le fais bien sans que cela vous serve, outre que le respect est pour distinguer les grands. Or, si le respect était d'être dans un fauteuil, on respecterait tout le monde, et ainsi on ne distinguerait pas; mais étant incommodé on distingue fort bien.

Mal énoncé.

LXX. Être brave (*) n'est pas trop vain; c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi, c'est montrer par ses cheveux qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, etc., par son rabat, le fil et le passement, etc. Or ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnois d'avoir plusieurs bras à son service.

Mal énoncé.

LXXI. Cela est admirable; on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept à huit laquais : eh quoi ! il me fera donner les étrivières si je ne le salue. Cet habit, c'est une force; il n'en est pas de même d'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre.

Bas et indigne de Pascal.

LXXII. Tout instruit l'homme de sa condition, mais il le faut bien entendre; car il n'est pas vrai que Dieu se découvre en tout, et il n'est pas vrai qu'il se cache en tout. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent, parce que les hommes sont tous ensemble indignes de Dieu

(*) Bien mis. (*Note de Condorcet.*)

et capables de Dieu; indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, et pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité, qu'à l'indignité où seraient les hommes de le connaître. Mais de ce qu'il paraît quelquefois et non toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours; et ainsi on n'en peut pas conclure autre chose sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait point sa corruption. S'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu.

Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

Tout l'univers apprend à l'homme ou qu'il est corrompu ou qu'il est racheté. Tout lui apprend sa grandeur ou sa misère.

Ces articles me semblent de grands sophismes. Pourquoi imaginer toujours que Dieu, en fesant l'homme, s'est appliqué à exprimer grandeur et misère? quelle pitié! *Scilicet is superis labor est!*

LXXIII. S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion; car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout; car rien n'est certain; et il y a plus de certitude à la religion, qu'à l'espérance que nous voyions le jour de demain. Car il n'est pas certain que nous voyions demain. Mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il

n'est pas certain qu'elle soit; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas. Or, quand on travaille pour demain et pour l'incertain, on agit avec raison.

Vous avez épuisé votre esprit en argument pour nous prouver que votre religion est certaine, et maintenant vous nous assurez qu'elle n'est pas certaine; et après vous être si étrangement contredit, vous revenez sur vos pas; vous dites qu'on ne peut avancer « qu'il soit possible que la religion chrétienne soit fausse. » Cependant, c'est vous-même qui venez de nous dire qu'il est possible qu'elle soit fausse, puisque vous avez déclaré qu'elle est incertaine.

LXXIV. Commencez par plaindre les incrédules; ils sont assez malheureux par leur condition : il ne les faudrait injurier qu'en cas que cela servît; mais cela leur nuit.

Et vous les avez injuriés sans cesse; vous les avez traités comme des jésuites! Et en leur disant tant d'injures, vous convenez que les vrais chrétiens ne peuvent rendre raison de leur religion; que s'ils la prouvaient, ils ne tiendraient point parole; que leur religion est une sottise; que si elle est vraie, c'est parce qu'elle est une sottise. O profondeur d'absurdités!

LXXV. A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la raison; ensuite, qu'elle est vénérable, et en donner du respect; après, la rendre aimable, et faire souhaiter qu'elle fût vraie; et puis montrer par des preuves incontestables qu'elle est vraie; faire voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur et son élévation; et enfin qu'elle est aimable parce qu'elle promet le vrai bien.

Ne voyez-vous pas, ô Pascal! que vous êtes un homme de parti, qui cherchez à faire des recrues?

LXXVI. Il ne faut pas se méconnaître, nous sommes corps autant qu'esprit : et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il fera demain jour, et que nous mourrons ? et qu'y a-t-il de plus universellement cru ? c'est donc la coutume qui nous en persuade ; c'est elle qui fait tant de Turcs et de païens ; c'est elle qui fait les métiers, les soldats, etc., etc.

Coutume n'est pas ici le mot propre. Ce n'est pas par coutume qu'on croit qu'il fera jour demain ; c'est par une extrême probabilité. Ce n'est point par les sens, par le corps que nous nous attendons à mourir ; mais notre raison, sachant que tous les hommes sont morts, nous convainc que nous mourrons aussi. L'éducation, la coutume fait sans doute des musulmans et des chrétiens, comme le dit Pascal ; mais la coutume ne fait pas croire que nous mourrons, comme elle nous fait croire à Mahomet ou à Paul, selon que nous avons été élevés à Constantinople ou à Rome. Ce sont choses fort différentes.

LXXVII. La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, et l'impuissance où il est par lui-même d'acquérir la vertu. Elle doit y avoir apporté les remèdes, dont la prière est le principal. Notre religion a fait tout cela ; et nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.

Epictète esclave, et Marc-Aurèle empereur, parlent continuellement d'aimer Dieu et de le suivre.

LXXVIII. Dieu étant caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas la véritable.

Pourquoi vouloir toujours que Dieu soit caché? On aimerait mieux qu'il fût manifeste.

LXXIX. C'est en vain, ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères : toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point en vous que vous trouverez ni la vérité, ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis; ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auraient-ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil qui vous soustrait à Dieu, et la concupiscence qui vous attache à la terre; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblables par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention, vous ont jetés dans l'autre précipice, en vous fesant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, et vous ont portés à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas le moyen de vous instruire de vos injustices; n'attendez donc ni vérité, ni consolation des hommes. Je (la sagesse de Dieu) suis celle qui vous ai formés, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formés. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumières et d'intelligence. Je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la majesté de Dieu. Il n'était pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption.

Ce furent les premiers brachmanes qui inventèrent le roman théologique de la chute de l'homme, ou plutôt des anges; et cette cosmogonie, aussi ingénieuse que fabuleuse, a été la source de toutes les

fables sacrées qui ont inondé la terre. Les sauvages de l'Occident, policés si tard, et après tant de révolutions et après tant de barbaries, n'ont pu en être instruits que dans nos derniers temps. Mais il faut remarquer que vingt nations de l'Orient ont copié les anciens brachmanes, avant qu'une de ces mauvaises copies, j'ose dire la plus mauvaise de toutes, soit parvenue jusqu'à nous.

LXXX. Je vois des multitudes de religions en plusieurs endroits du monde, et dans tous les temps. Mais elles n'ont ni morale qui me puisse plaire, ni preuves capables de m'arrêter.

La morale est partout la même, chez l'empereur Marc-Aurèle, chez l'empereur Julien, chez l'esclave Epictète que vous-même admirez, dans saint Louis et dans Bondocdar son vainqueur, chez l'empereur de la Chine Kien-Long, et chez le roi de Maroc.

LXXXI. Mais en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouverai une petite partie du monde, un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls au monde auxquels Dieu a révélé ses mystères, que tous les hommes sont corrompus, et dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens et à leur propre esprit; et que de là viennent les étranges égaremens et les changemens continuels qui arrivent entre eux, et de religion et de coutume, au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite; mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer; qu'ils sont formés

exprès pour être les hérauts de ce grand avénement et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

Peut-on s'aveugler à ce point et être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes! Grand Dieu! un reste d'Arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux et usuriers, serait le dépositaire de tes secrets! cette horde barbare serait plus ancienne que les sages Chinois, que les brachmanes qui ont enseigné la terre, que les Égyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monumens! cette chétive nation serait digne de nos regards pour avoir conservé quelques fables ridicules et atroces, quelques contes absurdes infiniment au-dessous des fables indiennes et persanes! Et c'est cette horde d'usuriers fanatiques qui vous en impose, ô Pascal! et vous donnez la torture à votre esprit, vous falsifiez l'histoire, et vous faites dire à ce misérable peuple tout le contraire de ce que ses livres ont dit! vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait! et cela pour plaire à quelques jansénistes qui ont subjugué votre imagination ardente et perverti votre raison supérieure.

LXXXII. C'est un peuple tout composé de frères; et au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme.

Il n'est point étrangement abondant; on a calculé qu'il n'existe pas aujourd'hui six cent mille individus juifs.

LXXXIII. Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes; ce qui me semble lui devoir attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous fesons, puisque si Dieu s'est de tout

temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Certes, ils ne sont pas antérieurs aux Égyptiens, aux Chaldéens, aux Perses leurs maîtres, aux Indiens, inventeurs de la théogonie. On peut faire comme on veut sa généalogie; ces vanités impertinentes sont aussi méprisables que communes; mais un peuple ose-t-il se dire plus ancien que des peuples qui ont des villes et des temples plus de vingt siècles avant lui?

LXXXIV. La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu l'a pourvu d'un historien contemporain.

Contemporain : ah!

LXXXV. Moïse était habile homme; cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il l'eût fait en sorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire, car s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juifs qui n'en eût pu reconnaître l'imposture.

Oui, s'il avait écrit en effet ces fables dans un désert pour deux ou trois millions d'hommes qui eussent eu des bibliothèques : mais si quelques lévites avaient écrit ces fables plusieurs siècles après Moïse, comme cela est vraisemblable et vrai.....

De plus, y a-t-il une nation chez laquelle on n'ait pas débité des fables?

LXXXVI. Au temps où il écrivait ces choses, la mémoire en devait encore être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

Les Égyptiens, Syriens, Chaldéens, Indiens, n'ont-ils pas donné des siècles de vie à leurs héros, avant que la petite horde juive, leur imitatrice, existât sur la terre?

LXXXVII. Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne, ramassées ensemble, sans en ressentir la force à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement : qu'une religion si contraire à la nature soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte, et si fortement néanmoins, qu'aucuns tourmens n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser; et que tout cela se soit fait non-seulement sans l'assistance d'aucun prince, mais malgré tous les princes de la terre qui l'ont combattue.

Heureusement il fut dans les décrets de la divine Providence que Dioclétien protégeât notre sainte religion pendant dix-huit années avant la persécution commencée par Galérius, et qu'ensuite Constancius le Pâle, et enfin Constantin, la missent sur le trône.

LXXXVIII. Les philosophes païens se sont quelquefois élevés au-dessus du reste des hommes par une manière de vivre plus réglée et par des sentimens qui auraient quelque conformité avec ceux du christianisme; mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent humilité.

Cela s'appelait *Tapeneia* chez les Grecs : Platon la recommande; Épictète encore davantage.

LXXXIX. Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes qui se sont succédé les uns aux autres pendant deux mille ans, et qui ont tous prédit en tant de manières différentes jusqu'aux moindres circonstances de la vie de Jésus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, etc.

Mais que l'on considère aussi cette suite ridicule de prétendus prophètes qui tous annoncent le contraire de Jésus-Christ, selon ces Juifs, qui seuls entendent la langue des prophètes.

XC. Enfin, que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine, qui rend raison jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, et toutes les autres choses singulières, surnaturelles et divines qui y éclatent de toutes parts; et qu'on juge, après tout cela, s'il est possible de douter que la religion chrétienne ne soit la seule véritable, et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

Lecteurs sages, remarquez que ce coryphée des jansénistes, n'a dit dans tout ce livre sur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus serrée et plus mâle. Port-royalistes et ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes; tous ont crié : Croyez aux livres juifs dictés par Dieu même, et détestez le judaïsme; chantez les prières juives que vous n'entendez point, et croyez que le peuple de Dieu a condamné votre Dieu à mourir à une potence; croyez que votre Dieu juif, la seconde personne de Dieu, co-éternel avec Dieu le père, est né d'une vierge juive, a été engendré par une troisième personne de Dieu, et qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étaient que des hommes; croyez qu'étant mort par le supplice le plus infâme, il a, par ce supplice même, ôté de dessus la terre tout péché et tout mal, quoique depuis lui, et en son nom, la terre ait été inondée de plus de crimes et de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-Royal et les fanatiques jésuites se sont réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthousiasme. Et en même temps ils se sont fait une guerre mortelle. Ils se sont mutuellement anathématisés avec fureur, jusqu'à ce qu'une de ces deux factions de possédés ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, sages lecteurs, des temps mille fois plus horribles de ces énergumènes, nommés *papistes et calvinistes*, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, et qui se poursuivirent par le fer, par la flamme et par le poison pendant deux cents années pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la messe que l'on commit les massacres d'Irlande et de la Saint-Barthélemi; que ce fut après la messe et pour la messe qu'on égorgea tant d'innocens, tant de mères, tant d'enfans dans la croisade contre les Albigeois; que les assassins de tant de rois ne les ont assassinés que pour la messe. Ne vous y trompez pas; les convulsionnaires qui restent encore en feraient tout autant s'ils avaient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de Damiens.

O Pascal! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables sur les dogmes, sur des mystères qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Pascal a été géomètre et éloquent; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare; mais il n'y joignait pas la vraie philosophie. L'auteur de l'éloge indique avec adresse ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité.

XCI. Il (Épictète) montre en mille manières ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit humble.

Si Épictète a voulu que l'homme fût humble, vous ne deviez donc pas dire que l'humilité n'a été recommandée que chez nous.

XCII. L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas fait tant de continens que celui de son ivrognerie a fait d'in-

tempérans. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vicieux que lui.

Il aurait fallu dire d'*être aussi vicieux que lui* (*); cet article est trop trivial et indigne de Pascal. Il est clair que si un homme est plus grand que les autres, ce n'est pas parce que ses pieds sont aussi bas, mais parce que sa tête est plus élevée.

XCIII. J'ai craint que je n'eusse mal écrit me voyant condamné; mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire. Toute l'inquisition est corrompue ou ignorante. Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. Je ne crains rien, je n'espère rien, les évêques ne sont pas...... Ainsi le Port-Royal craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer; car quand ils ne craindront plus, ils ne seront plus à craindre.

L'inquisition et la société (**) sont les deux fléaux de la vérité.

Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation. Mais ce n'est pas des arrêts du conseil qu'il faut apprendre si l'on est appelé, c'est de la nécessité de parler.

Dans ces articles on voit l'homme de parti un peu emporté. Si quelque chose peut justifier Louis XIV d'avoir persécuté les jansénistes, ce sont assurément ces derniers articles.

(*) Voltaire travaillant sur l'édition donnée en 1776, par Condorcet, ne pouvait qu'en suivre le texte. Ici une ligne entière avait été omise à l'impression. Le texte, rétabli plus tard par M. Renouard, porte : « *On n'a pas de honte de n'être pas aussi* vertueux que lui, et il » semble excusable de n'être pas plus *vicieux que lui.* » La remarque de Voltaire devient donc nulle ; mais il était bon de la conserver, ne fût-ce que pour avoir occasion de prévenir par ma note tout reproche d'infidélité. *Note de M. Beuchot.*

(**) Des jésuites.

XCIV. Si mes lettres (*) sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel.

Hélas! le ciel, composé d'étoiles et de planètes, dont notre globe est une partie imperceptible, ne s'est jamais mêlé des querelles d'Arnauld avec la Sorbonne, et de Jansénius avec Molina.

(*) Les *Lettres provinciales.*

FIN DES REMARQUES SUR LES PENSÉES DE PASCAL.

LETTRES

A SON ALTESSE

MONS^{gr} LE PRINCE DE ***.

Sur Rabelais et sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.

LETTRE PREMIÈRE

Sur François Rabelais.

MONSEIGNEUR,

Puisque votre altesse veut connaître à fond Rabelais, je commence par vous dire que sa vie, imprimée au-devant de Gargantua, est aussi fausse et aussi absurde que l'histoire de Gargantua même. On y trouve que le cardinal de Bellai l'ayant mené à Rome, et ce cardinal ayant baisé le pied droit du pape, et ensuite la bouche, Rabelais dit qu'il lui voulait baiser le derrière, et qu'il fallait que le Saint Père commençât par le laver. Il y a des choses que le respect du lieu, de la bienséance, et de la personne, rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple, dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape est du même genre : on suppose qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé; parce que, disait-il, son hôtesse ayant voulu faire brûler un fagot, et n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui suppose à Lyon est aussi fausse et aussi peu vraisemblable : on prétend que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur des petits sachets : *Poison pour faire mourir le roi, poison pour faire mourir la reine*, etc. Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit et nourri jusqu'à Paris, sans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le temps même que le roi et toute la France pleu-

raient le dauphin François qu'on avait cru empoisonné, et lorsqu'on venait d'écarteler Montecuculi soupçonné de cet empoisonnement. Les auteurs de cette plate historiette n'ont pas fait réflexion que sur un indice aussi terrible, on aurait jeté Rabelais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait subi probablement la question ordinaire et extraordinaire; et que dans des circonstances aussi funestes, et dans une accusation aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. Presque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre à la vérité est un ramas des plus impertinentes et des plus grossières ordures qu'un moine ivre puisse vomir; mais aussi il faut avouer que c'est une satire sanglante du pape, de l'église, et de tous les événemens de son temps. Il voulut se mettre à couvert sous le masque de la folie; il le fait assez entendre lui-même dans son prologue: *Posez le cas*, dit-il, *qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses et bien correspondantes au nom; toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant des sirènes, ains à plus haut sens interpréter ce que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien rencontrant quelque os médullaire? c'est, comme dit Platon*, lib. II de Rep., *la bête du monde plus philosophe. Si vous l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entamme, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce. Qui l'induit à ce faire? quel est l'espoir de son étude? quel bien prétend-il? rien plus qu'ung peu de moüelle.*

Mais qu'arriva-t-il? très-peu de lecteurs ressemblèrent au chien qui suce la moëlle. On ne s'attacha

qu'aux os, c'est-à-dire aux bouffonneries absurdes, aux obscénités affreuses, dont le livre est plein. Si malheureusement pour Rabelais on avait trop pénétré le sens du livre, si on l'avait jugé sérieusement; il est à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux qui dans ce temps-là écrivaient contre l'église romaine.

Il est clair que Gargantua est François I.er, Louis XII est Grand-Gousier, quoiqu'il ne fût pas le père de François; et Henri II est Pantagruel. L'éducation de Gargantua et le chapitre des *torche-culs* sont une satire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes : les couleurs blanc et bleu désignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouasses est la guerre entre Charles V et François I.er, qui commença pour une querelle très-légère entre la maison de Bouillon-la-Marck et celle de Chimai; et cela est si vrai, que Rabelais appelle Marckuet le conducteur des fouasses par qui commença la noise.

Les moines de ce temps-là sont peints très-naïvement sous le nom de frère Jean des Entomures. Il n'est pas possible de méconnaître Charles-Quint dans le portrait de Picrocole.

A l'égard de l'église, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre, au chapitre XXXIX, voici comme il s'exprime : « que Dieu est bon qui nous donne ce bon » piot ! j'advoue Dieu que si j'eusse été au temps de » Jésus-Christ, j'eusse bien engardé que les Juifs » l'eussent prins au jardin d'Olivet. Ensemble le diable » me faille si j'eusse failli à couper les jarrets à messieurs les apôtres, qui fuirent tant lâchement après » qu'ils eurent bien soupé, et laissèrent leur bon » maître au besoing. Je hais plus que poison un » homme qui fuit quand il faut jouer des couteaux.

» Hon, que je ne suis roi de France pour quatre-vingts
» ou cent ans! par-Dieu, je vous accoutrerais en chiens
» courtaults les fuyards de Pavie.

On ne peut se méprendre à la généalogie de Gargantua, c'est une parodie très-scandaleuse de la généalogie la plus respectable. *De ceux-là*, dit-il, *sont venus les géans, et par eux Pantagruel; le premier fut Calbrot, qui engendra Sarabroth;*

Qui engendra Faribroth;

Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupe, et qui régna du temps du déluge;

Qui engendra Happe-mouche, qui le premier inventa de fumer les langues de bœuf;

Qui engendra Fout-ânon,

Qui engendra Vit-de-grain,

Qui engendra Grand-gousier,

Qui engendra Gargantua,

Qui engendra le noble Pantagruel mon maître.

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva Pantagruel dans la bibliothéque de Saint-Victor : c'est *biga salutis braguetta juris, pantoufla decretorum;* la couille-barine des preux, le décret de l'université de Paris sur la gorge des filles; l'apparition de Gertrude à une nonnain en mal d'enfant, le moutardier de pénitence; *tartareus de modo cacandi;* l'invention de Sainte-Croix par les clercs de finesse, le couillage des promoteurs, la cornemuse des prélats, la profiterole des indulgences, *utrum chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones : quæstio debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi;* les brimborions des célestins, la ratoire des théologiens; *chacouillonis de magistro*, les aises de la vie monacale, la patenôtre du singe, les grésillons de dévotion, le viédase des abbés, etc.

Lorsque Panurge demande conseil à frère Jean des Entomures pour savoir s'il se mariera et s'il sera cocu, frère Jean récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge. Ce sont les litanies du c. mignon, c. moignon, c. patté, c. laité, etc. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un laïque : mais dans un prêtre !

Après cela, Panurge va consulter le théologal Hipotadée, qui lui dit qu'il sera cocu, s'il plaît à Dieu. Pantagruel va dans l'île des Lanternois ; ces Lanternois sont les ergoteurs théologiques qui commencèrent, sous le règne de Henri II, ces horribles disputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'île de Tohu-Bohu, c'est-à-dire de la confusion, est l'Angleterre qui changea quatre fois de religion depuis Henri VIII.

On voit assez que l'île de Papefiguière désigne les hérétiques. On connaît les papimanes ; ils donnent le nom de Dieu au pape. On demande à Panurge s'il est assez heureux pour avoir vu le Saint Père ; Panurge répond qu'il en a vu trois, et qu'il n'y a guère profité. La loi de Moïse est comparée à celle de Cybèle, de Diane, de Numa ; les décrétales sont appelées *décrotoires*. Panurge assure que, s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *clémentines*, il en eut des hémorrhoïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes qu'on appelle *messes sèches*, et Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. Pantagruel va consulter l'oracle de la dive bouteille pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces, et boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. Epistémon s'écrie en chemin : *Vivat, fifat, pipat, bibat ! c'est le secret de l'Apocalypse.* Frère Jean des Entomures demande une char-

retée de filles pour se réconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On rencontre des gastrolacs, c'est-à-dire des possédés. Gaster invente le moyen de n'être pas blessé par le canon; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'île où est l'oracle de la dive bouteille, ils abordent à l'île Sonnante, où sont cagots, clergots, monagots, prêtregots, abbégots, évégots, cardingots, et enfin le papegot qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'île Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans et les plus maniaques de toute l'île.

La fable de l'âne et du cheval, la défense faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, et la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, sont des emblêmes assez intelligibles du célibat des prêtres, et des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *sont admis devant le papegot*. Panurge veut jeter *une pierre à un évégot* qui ronflait à la grand'messe; maître Éditue, c'est-à-dire maître sacristain l'en empêche en lui disant : *Homme de bien, frappe, féris, tue et meurtris tous rois, princes du monde en trahison, par venin ou autrement quand tu voudras; déniche des cieux les anges; de tout auras pardon du papegot : ces sacrés oiseaux ne touches.*

De l'île Sonnante on va au royaume de Quintessence ou Entéléchie; or, Entéléchie, c'est l'ame. Ce personnage inconnu, et dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape; mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la cour de Rome.

Les ordres mendians habitent l'île des frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux

ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que Panurge fait sur leurs g..... Combien sont-elles ? *Vingt*. Combien en voudriez-vous ? *Cent*.

Le remuement des fesses, quel est-il ? *dru*.

Que disent-elles en culetant ? *mot*.

Vos cas, quels sont-ils.......? *grands*.

Quantes fois par jour ? *six*. Et de nuit ? *dix*.

Enfin l'on arrive à l'oracle de la dive bouteille. La coutume alors, dans l'église, était de présenter de l'eau aux communians laïques, pour faire passer l'hostie, et c'est encore l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de Jésus-Christ. L'église romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi-bien que les os et la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin, et ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'île de l'oracle de la dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife Bacbuc en donna à boire aux pélerins en leur disant ces mots : « Jadis » ung capitaine juif, docte et chevaleureux, condui- » sant son peuple par les déserts en extrême famine, » impétra des cieux la manne, laquelle leur était de » goût tel par imagination, que paravant leur étaient » réellement les viandes. Ici de même, beuvans de » cette liqueur mirifique, sentirez goût de tel vin » comme l'aurez imaginé. Or, *imaginez* et *beuvez* : » ce que nous feimes ; puis s'écria Panurge, disant : » Par-Dieu, c'est ici vin de Baune, meilleur que onc- » ques jamais je beus, ou je me donne à nonante et » seize diables. »

Le fameux doyen d'Irlande, Swift, a copié ce trait dans son *Conte du Tonneau*, ainsi que plusieurs autres. Milord Pierre donne à Martin et à Jean ses frères un morceau de pain sec pour leur dîner, et veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des

perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que Rabelais dédia la partie de son livre qui contient cette sanglante satire de l'église romaine, au cardinal Odet de Châtillon, qui n'avait pas encore levé le masque, et ne s'était pas déclaré pour la religion protestante. Son livre fut imprimé avec privilége; et le privilége pour cette satire de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures dont on fesait en ce temps-là beaucoup plus de cas que des papegots et des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France, parce que tout y est entassé sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait si hautement de l'ancien et du nouveau Testament était curé. Comment mourut-il? en disant: *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illustre M. Le Duchat a chargé de notes pédantesques cet étrange ouvrage, dont il s'est fait quarante éditions. Observez que Rabelais vécut et mourut chéri, fêté, honoré; et qu'on fit mourir dans les plus affreux supplices ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

LETTRE II.

Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne, et en Italie, et d'abord du livre intitulé Litteræ virorum obscurorum.

MONSEIGNEUR,

Votre altesse me demande si avant Rabelais on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le *Recueil des lettres des*

GENS OBSCURS, qui parut en Allemagne au commencement du seizième siècle. Ce recueil est en latin; mais il est écrit avec autant de naïveté et de hardiesse que Rabelais. Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingt-huitième lettre.

« Il y a concordance entre les sacrés cahiers et les » fables poétiques, comme le pourrez noter du serpent » Pithon, occis par Apollon, comme le dit le psal- » miste : *Ce dragon qu'avez formé pour vous en* » *gausser*. Saturne, vieux père des dieux, qui mange » ses enfans, est un Ézéchiel, lequel dit : *Vos pères* » *mangeront leurs enfans*. Diane se pourmenant avec » force vierges, et la bienheureuse vierge Marie, selon » le psalmiste, lequel dit : *Vierges viendront après* » *elle*. Calisto déflorée par Jupiter, et retournant au » ciel, est en *Matthieu*, chap. XII : *Je reviendrai* » *dans la maison dont je suis sortie*. Aglaure trans- » muée en pierre se trouve en *Job*, chap. XLII : *Son* » *cœur s'endurcira comme pierre*. Europe engrossée » par Jupiter, est en Salomon : *Écoute, fille, vois,* » *et incline ton oreille, car le roi t'a concupiscée*. » Ézéchiel a prophétisé d'Actéon qui vit la nudité de » Diane : *Tu étais nue ; j'ai passé par là et je t'ai* » *vue*. Les poëtes ont écrit que Bacchus est né deux » fois, ce qui signifie le Christ, né *avant les siècles* » *et dans le siècle*. Sémélé qui nourrit Bacchus est le » prototype de la bienheureuse Vierge; car il est dit » en *Exode : Prends cet enfant, nourris-le-moi, et* » *tu auras salaire*. »

Ces impiétés sont encore moins voilées que celles de Rabelais.

C'est beaucoup que dans ce temps-là on commençât en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître Acacius Lampirius une raillerie assez forte sur la conjuration qu'on employait pour se

faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre un cheveu de la fille; on le plaçait d'abord dans son haut de chausse; on fesait une confession générale; et l'on fesait dire trois messes pendant lesquelles on mettait le cheveu autour de son cou; on allumait un cierge bénit au dernier évangile, et on prononçait cette formule : *O cierge! Je te conjure par la vertu du Dieu tout-puissant, par les neuf chœurs des anges, par la vertu gosdrienne, amène-moi icelle fille en chair et en os, afin que je la saboule à mon plaisir, etc.*

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en français; il y a surtout une lettre de Pierre de La Charité, messager de grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en français les équivoques latines : il s'agit de savoir si le pape peut rendre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de Jean de Schwinfordt, maître-ès-arts, où l'on soutient que Jésus-Christ a été moine, saint Pierre prieur du couvent, Judas Iscariote, maître d'hôtel, et l'apôtre Philippe portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence Jacques Hoestrat (Grande rue), ci-devant inquisiteur; Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, et je lui dis : Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend? Il me répondit : *Je suis celui qui suis.* Je lui dis alors : Vous êtes maître Jacques Grande rue; sacré char d'Élie, dis-je, comment diable êtes-vous à pied? c'est un scandale; *ce qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange et en merde. Il me répondit : *Ils sont venus en chariots et sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis : Par le Seigneur il est grande pluie et grand froid. Il leva les mains au ciel en disant : *Rosée du ciel, tom-*

bez d'en haut, et que les nuées du ciel pleuvent le juste.

Il faut avouer que voilà précisément le style de Rabelais; et je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les yeux ces *Lettres des* GENS OBSCURS, lorsqu'il écrivit son *Gargantua* et son *Pantagruel.*

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands hommes, alla vite sonner à la porte des cordeliers, pour se faire faire un bâtard, est absolument dans le goût de notre maître François.

Les mêmes obscénités et les mêmes scandales fourmillent dans ces deux singuliers livres.

Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais.

L'ITALIE, dès le quatorzième siècle, avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez seulement dans Bocace *la confession de Ser Ciapelleto* à l'article de la mort. Son confesseur l'interroge; il lui demande s'il n'est jamais tombé dans le péché d'orgueil: Ah! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaisance en moi-même, en réfléchissant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie. — Avez-vous été gourmand? — Hélas! oui, mon père; car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeûné au pain et à l'eau trois fois par semaine: mais j'ai mangé mon pain quelquefois, avec tant d'appétit et de délices, que ma gourmandise a sans doute déplu à Dieu. — Et l'avarice, mon fils? — Hélas! mon père, je suis coupable du péché d'avarice, pour avoir fait quelquefois le commerce, afin de donner tout mon gain aux pauvres. — Vous êtes-vous mis quelquefois en colère? — Oh tant! quand je voyais le service divin si négligé, et les pécheurs ne pas obser-

ver les commandemens de Dieu, comme je me mettais en colère!

Ensuite Ser Ciapelleto s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de dimanche : le confesseur le rassure, et lui dit que Dieu lui pardonnera; le pénitent fond en larmes, et lui dit que Dieu ne lui pardonnera jamais; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère, que c'était un crime irrémissible; ma pauvre mère, dit-il, qui m'a porté neuf mois dans son ventre le jour et la nuit, et qui me portait dans ses bras quand j'étais petit! Non, Dieu ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant.

Enfin cette confession étant devenue publique, on fait un saint de Ciapelleto, qui avait été le plus grand fripon de son temps.

Le chanoine Luigi Pulci est beaucoup plus licencieux dans son poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par oser tourner en ridicule les premiers versets de l'*Évangile de saint Jean.*

In principio era il verbo appresso a Dio,
Ed era Iddio il verbo, e il verbo lui;
Questo era nel principio, al parer mio, etc.

J'ignore après tout si c'est par naïveté ou par impiété que le Pulci ayant mis l'Évangile à la tête de son poëme, le finit par le *Salve, Regina;* mais soit puérilité, soit audace, cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de Morgante à Margutte : ce Margutte demande à Morgante s'il est chrétien ou musulman.

E se gli crede in Cristo o in Macometto.
Rispose allor Margutte, per dirtel tosto,
Io non credo più al nero che all' azurro;
Ma nel cappone o lesso o voglia arrosto.
. . . .
Ma sopra tutto nel buon vino ho fede.
. . . .

Or queste son' tre virtù cardinali :
La gola, il dado, e'l culo, come io t'ho detto.

Une chose bien étrange, c'est que presque tous les écrivains italiens des quatorzième, quinzième, et seizième siècles ont très-peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte, et les premiers pontifes, plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido :*

Il lungo conversar genera noia,
E la noia il fastidio, e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont prises Machiavel, l'Arioste, l'Aretin, l'archevêque de Bénévent La Casa, le cardinal Bembo, Pomponace, Cardan, et tant d'autres savans, sont assez connues. Les papes n'y fesaient nulle attention; et pourvu qu'on achetât des indulgences, et qu'on ne se mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressemblaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs dieux, mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu (*a*). Il n'y eut que Giordano Bruno qui, ayant bravé l'inquisiteur à Venise, et s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme si puissant et si dangereux, fut recherché pour son livre *Della bestia trionfante ;* on le fit périr par le supplice du feu, supplice inventé parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre très-rare est pis qu'hérétique; l'auteur n'admet que la loi des patriarches, la loi naturelle; il fut composé et imprimé à Londres chez le lord Philippe Sidney, l'un des plus grands hommes d'Angleterre, favori de la reine Élisabeth.

(*a*) Nous citons tous ces scandales en les détestant, et nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux les sentimens qui nous animent.

Parmi les incrédules on range communément tous les princes et les politiques d'Italie des quatorzième, quinzième et seizième siècles. On prétend que si le pape Sixte IV avait eu de la religion, il n'aurait pas trempé dans la conjuration des Pazzi, pour laquelle on pendit l'archevêque de Florence en habits pontificaux aux fenêtres de l'hôtel-de-ville. Les assassins des Médicis, qui exécutèrent leur parricide dans la cathédrale, au moment que le prêtre montrait l'eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'eucharistie. Il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un Alexandre VI, qui fesait périr par le stylet, par la corde, ou par le poison, tous les petits princes dont il ravissait les états; et qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis*, dans le temps qu'ils rendaient les derniers soupirs.

On ne tarit point sur ces affreux exemples. Hélas! Monseigneur, que prouvent-ils? que le frein d'une religion pure, dégagée de toutes les superstitions qui la déshonorent, et qui peuvent la rendre incroyable, était absolument nécessaire à ces grands criminels. Si la religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité et moins de forfaits. Quiconque croit fermement un Dieu rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime, tremblera sur le point d'assassiner un homme innocent, et le poignard lui tombera des mains: mais les Italiens alors, ne connaissant le christianisme que par des légendes ridicules, par les sottises et les fourberies des moines, s'imaginaient qu'il n'est aucune religion, parce que leur religion ainsi déshonorée leur paraissait absurde. De ce que Savonarole avait été un faux prophète ils concluaient qu'il n'y a point de Dieu; ce qui est un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces temps affreux leur fit commettre mille crimes: leur philosophie non moins affreuse étouffa

leurs remords ; ils voulurent anéantir le Dieu qui pouvait les punir.

LETTRE III.

Sur Vanini.

Monseigneur,

Vous me demandez des mémoires sur Vanini ; je ne puis mieux faire (*) que de vous renvoyer à la section troisième de l'article *Athéisme* du *Dictionnaire philosophique* : j'ajouterai aux sages réflexions que vous y trouverez, qu'on imprima une *vie de Vanini* à Londres en 1717. Elle est dédiée à milord North and Grey. C'est un Français réfugié, son chapelain, qui en est l'auteur. C'est assez de dire, pour faire connaître le personnage, qu'il s'appuie dans son histoire sur le témoignage du jésuite Garasse, le plus absurde et le plus insolent calomniateur, et en même temps le plus ridicule écrivain qui jamais ait été chez les jésuites. Voici les paroles de Garasse, citées par le chapelain et qui se trouvent en effet dans la *Doctrine curieuse* de ce jésuite, page 144.

« Pour Lucile Vanin, il était Napolitain, homme » de néant, qui avait rôdé toute l'Italie en chercheur

(*) Dans la première édition on lisait : « Je ne puis mieux faire que » de transcrire ici ce qui est rapporté dans la sixième édition d'un » petit ouvrage composé par une société de gens de lettres attribué » très mal à propos à un homme célèbre. »

Et l'on reproduisait en effet ce que Voltaire avait dit de Vanini dans l'article Athée, Athéisme du *Dictionnaire philosophique*. *Voyez* ci-après dans le *Dictionnaire philosophique*, la troisième section du mot Athée, etc. Le morceau commence par ces mots *Franchissons tout l'espace*, etc.; jusqu'à ceux-ci : *presque personne ne lit ces apologies*. Après quoi l'auteur reprenait : « J'ajouterai à ces sages réflexions, qu'on imprima une vie de Vanini, » etc. B.......

» de repues franches, et une bonne partie de la France » en qualité de pédant. Ce méchant belître, étant » venu en Gascogne en 1617, fesait état d'y semer » avantageusement son ivraie, et faire riche moisson » d'impiété, cuidant avoir trouvé des esprits suscepti- » bles de ses propositions. Il se glissait dans les no- » blesses effrontément pour y piquer l'escabelle aussi » franchement que s'il eût été domestique, et appri- » voisé de tout temps à l'humeur du pays; mais il ren- » contra des esprits plus forts et résolus à la défense » de la vérité, qu'il ne s'était imaginé. »

Que pouvez-vous penser, Monseigneur, d'une vie écrite sur de pareils mémoires ? Ce qui vous surprendra davantage, c'est que lorsque ce malheureux Vanini fut condamné, on ne lui représenta aucun de ses livres, dans lesquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu athéisme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre Napolitain étaient des livres de théologie et de philosophie, imprimés avec privilége, et approuvés par des docteurs de la faculté de Paris. Ses dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, et qu'on ne peut guère condamner que comme un ouvrage très-ennuyeux, furent honorés des plus grands éloges en français, en latin, et même en grec. On voit surtout parmi ces éloges ces vers d'un fameux docteur de Paris.

Vaninus, vir mente potens, sophiæque magister
Maximus, Italiæ decus, et nova gloria gentis.

Ces deux vers furent imités depuis en français :

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,
Vanini fait connaître et chérir la sagesse.

Mais tous ces éloges ont été oubliés, et on se souvient seulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer qu'on brûle quelquefois les gens un peu légèrement ;

témoin Jean Hus, Jérôme de Prague, le conseiller Anne Dubourg, Servet, Antoine, Urbain Grandier, la maréchale d'Ancre, Morin, et Jean Calas; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que presque toutes les sectes chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes; horreur inconnue aux Persans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la république romaine, et à tous les peuples de l'antiquité; horreur à peine abolie parmi nous, et qui fera rougir nos enfans d'être sortis d'aïeux si abominables.

LETTRE IV.

Sur les auteurs anglais.

MONSEIGNEUR,

Votre altesse demande qui sont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non-seulement contre l'église romaine, mais contre l'église chrétienne; le nombre en est prodigieux, surtout en Angleterre. Un des premiers est le lord Herbert de Cherbury, mort en 1648, connu par ses traités de la religion des laïques, et de celle des gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait sa sanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai pontife est le magistrat; cette doctrine souleva tout le clergé. On cria au scandale, à la nouveauté. Pour du scandale c'est-à-dire de ce qui fait tomber, il y en avait; mais de la nouveauté, non; car en Angleterre le roi était dès long-temps le chef de l'église. L'impératrice de Russie en est le chef dans un pays plus vaste que l'empire romain. Le sénat dans la république était le chef de

la religion, et tout empereur romain était souverain pontife.

Le lord Shaftesbury surpassa de bien loin Herbert et Hobbes pour l'audace et pour le style. Son mépris pour la religion chrétienne éclate trop ouvertement.

La religion naturelle de Woolaston est écrite avec bien plus de ménagement; mais n'ayant pas les agrémens de milord Shaftesbury, ce livre n'a été guère lu que des philosophes.

De Toland.

Toland a porté des coups beaucoup plus violens. C'était une ame fière et indépendante; né dans la pauvreté, il pouvait s'élever à la fortune s'il avait été plus modéré. La persécution l'irrita; il écrivit contre la religion chrétienne par haine et par vengeance.

Dans son premier livre, intitulé *la religion chrétienne sans mystères*, il avait écrit lui-même un peu mystérieusement, et sa hardiesse était couverte d'un voile. On le condamna, on le poursuivit en Irlande: le voile fut bientôt déchiré. Ses *Origines judaïques*, son *Nazaréen*, son *Pantéisticon*, furent autant de combats qu'il livra ouvertement au christianisme. Ce qui est étrange, c'est qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus cisconspect de ses ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accusa d'avoir fini son *Pantéisticon* par cette prière blasphématoire qui se trouve en effet dans quelques éditions. *Omnipotens et sempiterne Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitius ut qui hesternis poculis ægroti facti sunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum. Amen!*

Mais comme cette profanation était une parodie

d'une prière de l'église romaine, les Anglais n'en furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de Toland; elle avait été faite deux cents ans auparavant en France par une société de buveurs; on la trouve dans le *Carême allégorisé*, imprimé en 1563. Ce fou de jésuite Garasse en parle dans sa *Doctrine curieuse,* livre II, page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721. Ses dernières paroles furent *je vais dormir*. Il y a encore quelques pièces de vers en l'honneur de sa mémoire; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'église anglicane.

De Locke.

C'est à tort qu'on a compté le grand philosophe Locke parmi les ennemis de la religion chrétienne. Il est vrai que son livre du *Christianisme raisonnable* s'écarte assez de la foi ordinaire; mais la religion des primitifs appelés *trembleurs*, qui fait une si grande figure en Pensylvanie, est encore plus éloignée du christianisme ordinaire; et cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parce qu'il était persuadé que Dieu, le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment et la pensée à la matière. M. de Voltaire l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que Dieu peut conserver éternellement l'atome, la monade, qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre et saint prêtre Gassendi, pieux défenseur de ce que la doctrine d'Épicure peut avoir de bon. Voyez sa fameuse lettre à Descartes.

« D'où vous vient cette notion? Si elle procède du
» corps, il faut que vous ne soyiez pas sans extension.
» Apprenez-nous comment il se peut faire que l'espèce

» où l'idée du corps, qui est étendu, puisse être reçue » dans vous, c'est-à-dire dans une substance non étendue......... Il est vrai que vous connaissez que vous » pensez, mais vous ignorez quelle espèce de substance » vous êtes, vous qui pensez, quoique l'opération de la » pensée vous soit connue. Le principal de votre essence vous est caché; et vous ne savez point quelle » est la nature de cette substance, dont l'une des opé- » rations est de penser, etc. »

Locke mourut en paix disant à Mme Masham et à ses amis qui l'entouraient : *La vie est une pure vanité.*

De l'évêque Tailor, et de Tindal.

On a mis peut-être avec autant d'injustice Tailor, évêque de Cannor, parmi les mécréans, à cause de son livre du *Guide des douteurs*.

Mais pour le docteur Tindal, auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde*, il a été constamment le plus intrépide soutien de la religion naturelle, ainsi que de la maison royale de Hanovre. C'était un des plus savans hommes d'Angleterre dans l'histoire. Il fut honoré jusqu'à sa mort d'une pension de deux cents livres sterling. Comme il ne goûtait pas les livres de Pope; qu'il le trouvait absolument sans génie et sans imagination, et ne lui accordait que le talent de versifier et de mettre en œuvre l'esprit des autres, Pope fut son implacable ennemi. Tindal de plus était un whigh ardent, et Pope un jacobite. Il n'est pas étonnant que Pope l'ait déchiré dans sa *Dunciade*, ouvrage imité de Dryden, et trop rempli de bassesses et d'images dégoûtantes.

De Collins.

Un des plus terribles ennemis de la religion chré-

tienne a été Antoine Collins, grand-trésorier de la comté d'Essex, bon métaphysicien, et d'une grande érudition. Il est triste qu'il n'ait fait usage de sa profonde dialectique que contre le christianisme. Le docteur Clarke, célèbre socinien, auteur d'un très-bon livre où il démontre l'existence de Dieu, n'a jamais pu répondre aux livres de Collins d'une manière satisfesante, et a été réduit aux injures.

Ses *Recherches philosophiques* sur la liberté de l'homme, sur les fondemens de la religion chrétienne, sur les prophéties littérales, sur la liberté de penser, sont malheureusement demeurées des ouvrages victorieux.

De Woolston.

Le trop fameux Thomas Woolston, maître-ès-arts de Cambridge, se distingua vers l'an 1726 par ses discours contre les miracles de Jésus-Christ, et leva l'étendard si hautement, qu'il fesait vendre à Londres son ouvrage dans sa propre maison. On en fit trois éditions coup sur coup de dix mille exemplaires chacune.

Personne n'avait encore porté si loin la témérité et le scandale. Il traite de contes puérils et extravagans les miracles et la résurrection de notre Sauveur. Il dit que quand Jésus-Christ changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déjà ivres, c'est qu'apparemment il fit du punch. Dieu emporté par le diable sur le pinacle du temple, et sur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blasphème monstrueux. Le diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues, la transfiguration de Jésus, ses habits devenus tout blancs, sa conversation avec Moïse et Élie, enfin toute

son histoire sacrée est travestie en roman ridicule. Woolston n'épargne pas les termes les plus injurieux et les plus méprisans. Il appelle souvent notre Seigneur Jésus-Christ *The fellow,* ce compagnon, ce garnement, *a wanderer,* un vagabond, *a mendicant fryar,* un frère coupe-chou mendiant.

Il se sauve pourtant à la faveur du sens mystique, en disant que ces miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur.

Il y eut un jour une dévote qui, en le voyant passer dans la rue, lui cracha au visage. Il s'essuia tranquillement, et lui dit : *C'est ainsi que les Juifs ont traité votre Dieu.* Il mourut en paix en disant : *T'is a pass every man must come to,* c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le *Dictionnaire historique portatif* de l'abbé Ladvocat, et dans un nouveau dictionnaire portatif, où les mêmes erreurs sont copiées, que Woolston est mort en prison en 1733. Rien n'est plus faux; plusieurs de mes amis l'ont vu dans sa maison; il est mort libre chez lui.

De Warburton.

On a regardé Warburton, évêque de Glocester, comme un des plus hardis infidèles qui aient jamais écrit; parce qu'après avoir commenté Shakespear, dont les comédies, et même quelquefois les tragédies, fourmillent de quolibets licencieux, il a soutenu, dans sa *Légation de Moïse*, que Dieu n'a point enseigné à son peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il se peut qu'on ait jugé cet évêque trop durement, et que l'orgueil et l'esprit satirique qu'on lui reprocha aient soulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de son ouvrage n'ont paru qu'un vain

fatras d'érudition erronée, dans lesquels il ne traite pas même son sujet; et qui de plus sont contraires à son sujet, puisqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les législateurs ont établi pour principe de leurs religions l'immortalité de l'ame; en quoi même Warburton se trompe, car ni Sanchoniathon le Phénicien, ni le livre des *cinq Kings* chinois, ni Confucius, n'admettent ce principe.

Mais jamais Warburton dans tous ses faux-fuyans n'a pu répondre aux grands argumens personnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les sages ont posé pour fondement de la religion l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenses après la mort; or Moïse n'en parle ni dans son *Décalogue*, ni dans aucune de ses lois; donc Moïse, de votre aveu, n'était pas un sage.

Ou il était instruit de ce grand dogme, ou il l'ignorait. S'il en était instruit, il est coupable de ne l'avoir pas enseigné; s'il l'ignorait, il était indigne d'être législateur.

Ou Dieu inspirait Moïse, ou ce n'était qu'un charlatan. Si Dieu inspirait Moïse, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame; et s'il ne lui a pas appris ce que tous les Égyptiens savaient, Dieu l'a trompé et a trompé tout son peuple. Si Moïse n'était qu'un charlatan, vous détruisez toute la loi mosaïque, et par conséquent vous sapez par le fondement la religion chrétienne bâtie sur la mosaïque. Enfin, si Dieu a trompé Moïse, vous faites de l'être infiniment parfait un séducteur et un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blasphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en disant que Dieu payait son peuple comptant, en le punissant temporellement de ses transgressions, et en le récompensant par les biens de la terre quand il était fidèle. Cette

évasion est pitoyable; car combien de transgresseurs ont passé leurs jours dans les délices! témoin Salomon. Ne faut-il pas avoir perdu le bon sens ou la pudeur, pour dire que chez les Juifs aucun scélérat n'échappait à la punition temporelle. N'est-il pas parlé cent fois du bonheur des méchans dans l'Écriture.

Nous savions avant vous que ni le *Décalogue*, ni le *Lévitique* ne font mention de l'immortalité de l'ame, ni de sa spiritualité, ni des peines et des récompenses dans une autre vie; mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui est pardonnable à un laïque ne l'est pas à un prêtre; et surtout vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à Warburton; il a répondu par des injures atroces; et il a cru enfin qu'il avait raison, parce que son évêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'est déclarée contre lui malgré ses guinées. Il s'est rendu odieux par la virulence de son insolent caractère beaucoup plus que par l'absurdité de son système.

De Bolingbroke.

Milord Bolingbroke a été plus audacieux que Warburton, et de meilleure foi. Il ne cesse de dire dans ses *OEuvres philosophiques* que les athées sont beaucoup moins dangereux que les théologiens. Il raisonnait en ministre d'état qui savait combien de sang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre; mais il devait s'en tenir à proscrire la théologie, et non la religion chrétienne dont tout homme d'état peut tirer de très-grands avantages pour le genre humain en la resserrant dans ses bornes, si elle les a franchies. On a publié après la mort du lord Bolingbroke quelques-uns de ses ouvrages plus violens encore que son *recueil philo-*

sophique ; il y déploie une éloquence funeste. Personne n'a jamais écrit rien de plus fort ; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il est triste qu'un si sublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très-utile en élaguant ses branches, et en nettoyant sa mousse.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait avec le tonnerre, et qu'on découvrirait la loi de la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers ? Il est temps, selon Bolingbroke, qu'on bannisse la théologie, comme on a banni l'astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle, et les jésuites. La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les lois, et qu'à corrompre les cœurs ; elle seule fait les athées, car le grand nombre des théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette science chimérique, n'en sait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la signification du mot, la science de Dieu. Or les polissons qui ont profané cette science ont donné de Dieu des idées absurdes ; et de là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins ; c'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues ; c'est nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorans que ces petits théologiens, disent : Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croient pas

en Dieu, pourquoi y croirions-nous? Voilà quelle est la suite funeste de l'esprit théologique. Une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité; elle rend juste et sage celui que l'abus de la théologie a rendu inique et insensé.

De Thomas Chubb.

Thomas Chubb est un philosophe formé par la nature. La subtilité de son génie, dont il abusa, lui fit embrasser non-seulement le parti des sociniens, qui ne regardent Jésus-Christ que comme un homme, mais enfin celui des théistes rigides qui reconnaissent un Dieu, et n'admettent aucun mystère. Ses égaremens sont méthodiques : il voudrait réunir tous les hommes dans une religion qu'il croit épurée parce qu'elle est simple. Le mot de christianisme est à chaque page dans ses divers ouvrages, mais la chose ne s'y trouve pas. Il ose penser que Jésus-Christ a été de la religion de Thomas Chubb; mais il n'est pas de la religion de Jésus-Christ. Un abus perpétuel des mots est le fondement de sa persuasion. Jésus-Christ a dit : Aimez Dieu et votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. Chubb s'en tient à ces paroles, il écarte tout le reste. Notre Sauveur lui paraît un philosophe comme Socrate, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les superstitions et les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de lecteurs.

LETTRE V.

Sur Swift.

Il est vrai, Monseigneur, que je ne vous ai point parlé de Swift; il mérite un article à part : c'est le

seul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaisant. C'est une chose bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir osé tourner la religion chrétienne en ridicule, aient été deux prêtres ayant charge d'ames. Rabelais fut curé de Meudon, et Swift fut doyen de la cathédrale de Dublin; tous deux lancèrent plus de sarcasmes contre le christianisme que Molière n'en a prodigué contre la médecine; et tous deux vécurent et moururent paisibles, tandis que d'autres hommes ont été persécutés, poursuivis, mis à mort, pour quelques paroles équivoques.

Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé;
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Le conte du *Tonneau* du doyen Swift est une imitation des *trois Anneaux*. La fable de ces trois anneaux est fort ancienne; elle est du temps des croisades. C'est un vieillard qui laissa en mourant une bague à chacun de ses trois enfans; ils se battirent à qui aurait la plus belle; on reconnut enfin, après de longs débats, que les trois bagues étaient parfaitement semblables. Le bon vieillard est le théisme, les trois enfans sont la religion juive, la chrétienne et la musulmane.

L'auteur oublia les religions des mages et des brachmanes, et beaucoup d'autres; mais c'était un Arabe qui ne connaissait que ces trois sectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'empereur Frédéric II et à son chancelier Vineis, qu'on accuse d'avoir composé le livre *de tribus Impostoribus*, qui, comme vous savez, n'a jamais existé.

Le conte des *trois Anneaux* se trouve dans quelques anciens recueils : le docteur Swift lui a substitué trois justaucorps. L'introduction à cette raillerie impie est digne de l'ouvrage; c'est une estampe où sont représentées trois manières de parler en public : la première

est le théâtre d'Arlequin et de Gilles; la seconde est un prédicateur dont la chaire est la moitié d'une futaille; la troisième est l'échelle, du haut de laquelle un homme qu'on va pendre harangue le peuple.

Un prédicateur entre Gilles et un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre est une histoire allégorique des trois principales sectes qui divisent l'Europe méridionale, la romaine, la luthérienne et la calviniste; car il ne parle pas de l'église grecque, qui possède six fois plus de terrain qu'aucune des trois autres, et il laisse là le mahométisme, bien plus étendu que l'église grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon homme de père a légué trois justaucorps tout unis, et de la même couleur, sont Pierre, Martin et Jean, c'est-à-dire, le pape, Luther et Calvin. L'auteur fait faire plus d'extravagances à ces trois héros que Cervantes n'en attribue à son don Quichotte, et l'Arioste à son Roland; mais milord Pierre est le plus maltraité des trois frères. Le livre est très-mal traduit en français; il n'était pas possible de rendre le comique dont il est assaisonné. Ce comique tombe souvent sur des querelles entre l'église anglicane et la presbytérienne, sur des usages, sur des aventures que l'on ignore en France, et sur des jeux de mots particuliers à la langue anglaise. Par exemple, le mot qui signifie *une bulle du pape* en français, signifie aussi en anglais *un bœuf*. C'est une source d'équivoques et de plaisanteries entièrement perdues pour un lecteur français.

Swift était bien moins savant que Rabelais, mais son esprit est plus fin et plus délié; c'est le Rabelais de la bonne compagnie. Les lords Oxford et Bolingbroke firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande, après l'archevêché de Dublin, à celui qui avait couvert la religion chrétienne de ridicule; et Abadie, qui avait

écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait les éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village. Mais il est à remarquer que tous deux sont morts fous.

LETTRE VI.

Sur les Allemands.

MONSEIGNEUR,

Votre Allemagne a eu aussi beaucoup de grands seigneurs et de philosophes accusés d'irréligion. Votre célèbre Corneille Agrippa, au XV[e] siècle, fut regardé non-seulement comme un sorcier, mais comme un incrédule; cela est contradictoire, car un sorcier croit en Dieu, puisqu'il ose mêler le nom de Dieu dans toutes ses conjurations. Un sorcier croit au diable, puisqu'il se donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme Apulée, Agrippa fut bien heureux de n'être qu'en prison, et de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui le premier débita que le fruit défendu dont avaient mangé Adam et Ève était la jouissance de l'amour, à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de Dieu la bénédiction nuptiale. Ce fut encore lui qui, après avoir cultivé les sciences, écrivit le premier contre elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parce qu'il l'avait très-mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble en 1535.

Je ne connais votre fameux docteur Faustus que par la comédie dont il est le héros, et qu'on joue dans toutes vos provinces de l'empire. Votre docteur Faustus y est dans un commerce suivi avec le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle; il en reçoit des réponses. On voit des miracles

à chaque acte, et le diable emporte Faustus à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Suabe, et qu'il vivait sous Maximilien Ier. Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de Maximilien qu'auprès du diable son autre maître.

Le célèbre Érasme fut également soupçonné d'irréligion par les catholiques et par les protestans, parce qu'il se moquait des excès où les uns et les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui se tient neutre, et qui par conséquent a raison, est vexé par l'un et par l'autre. La statue qu'on lui a dressée dans la place de Roterdam sa patrie, l'a vengé de Luther et de l'inquisition.

Melanchthon, terre noire, fut à peu près dans le cas d'Érasme. On prétend qu'il change quatorze fois de sentiment sur le péché originel, et sur la prédestination. On l'appelait, dit-on, le Prothée d'Allemagne. Il aurait voulu en être le Neptune qui retient la fougue des vents.

Jam cœlum terramque meo sine numine, venti,
Miscere, et tantas audetis tollere moles!

(VIRGILE, Énéide, liv. I, v. 137.)

Il était modéré et tolérant. Il passa pour indifférent. Étant devenu protestant, il conseilla à sa mère de rester catholique. De là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, si vous le permettez, la foule des sectaires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, et de croire à l'ambition et à la cupidité bien plutôt qu'à Luther et au pape. Je ne parlerai pas des philosophes, accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illustre Leibnitz. Fontenelle, en fesant son éloge à Paris en pleine académie, s'exprime sur sa religion en ces termes : *On l'accuse de n'avoir*

été qu'un grand et rigide *observateur du droit naturel : ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques et inutiles.*

Vous verrez bientôt, Monseigneur, que Fontenelle, qui parlait ainsi, avait essuyé des imputations non moins graves.

Volf, le disciple de Leibnitz, a été exposé à un plus grand danger : il enseignait les mathématiques dans l'université de Hall avec un succès prodigieux. Le professeur théologien Lange, qui gelait de froid dans la solitude de son école, tandis que Volf avait cinq cents auditeurs, s'en vengea en dénonçant Volf comme un athée. Le feu roi de Prusse Frédéric-Guillaume, qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savans, crut Lange trop aisément; il donna le choix à Volf de sortir de ses états dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Le philosophe résolut sur-le-champ le problême en se retirant à Marbourg où ses écoliers le suivirent, et où sa gloire et sa fortune augmentèrent. La ville de Hall perdit alors plus de quatre cent mille florins par an que Volf lui valait par l'affluence de ses disciples; le revenu du roi en souffrit, et l'injustice faite au philosophe ne retomba que sur le monarque. Vous savez, Monseigneur, avec quelle équité et quelle grandeur d'ame le successeur de ce prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné son père.

Il est dit à l'article *Volf*, dans un dictionnaire, que Charles-Frédéric, philosophe couronné, ami de Volf, l'éleva à la dignité de vice-chancelier de l'université de l'électeur de Bavière, et de baron de l'empire. Le roi dont il est parlé dans cet article, est en effet un philosophe, un savant, un très-grand génie, ainsi qu'un très-grand capitaine sur le trône; mais il ne s'appelle point Charles; il n'y a point dans ses états d'université appartenante à l'électeur de Bavière; l'em-

pereur seul fait des barons de l'empire. Ces petites fautes, qui sont trop fréquentes dans tous les dictionnaires, peuvent être aisément corrigées.

Depuis ce temps, la liberté de penser a fait des progrès étonnans dans tout le nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès, qu'on a imprimé en 1766 un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* de Fleuri, avec une préface en style éloquent, qui commence par ces paroles :

« L'établissement de la religion chrétienne a eu, » comme tous les empires, de faibles commencemens. » Un Juif de la lie du peuple, dont la naissance est » douteuse, qui mêle aux absurdités des anciennes pro- » phéties des préceptes de morale, auquel on attribue » des miracles, est le héros de cette secte : douze fana- » tiques se répandent d'Orient en Italie, etc. »

Il est triste que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond et sublime, se soit laissé emporter à une hardiesse si fatale à notre sainte religion. Rien n'est plus pernicieux. Cependant cette licence prodigieuse n'a presque point excité de rumeurs. Il est bien à souhaiter que ce livre soit peu répandu. On n'en a tiré, à ce que je présume, qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le discours de l'empereur Julien contre le christianisme, traduit à Berlin par le marquis d'Argens, chambellan du roi de Prusse, et dédié au prince Ferdinand de Brunswick, serait un coup non moins funeste porté à notre religion, si l'auteur n'avait pas eu le soin de rassurer par des remarques savantes les esprits effarouchés. L'ouvrage est précédé d'une préface sage et instructive, dans laquelle il rend justice (il est vrai) aux grandes qualités et aux vertus de Julien, mais dans laquelle aussi il avoue les erreurs funestes de cet empereur. Je pense, Monseigneur, que ce livre ne vous est

pas inconnu, et que votre christianisme n'en a pas été ébranlé.

LETTRE VII.

Sur les Français.

Vous avez, je crois, très-bien deviné, Monseigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiété que de véritables impies; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnemens que d'empoisonneurs.

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance française, supposa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez Mézerai sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite Garasse et le jésuite Hardouin trouvent partout des athées. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des sentinelles criant toujours : Qui vive! l'ennemi est aux portes. Grâces soient rendues à Dieu de ce que nous avons bien moins de gens niant Dieu qu'on ne l'a dit.

De Bonaventure Desperriers.

Un des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura si long-temps au sujet du *Cymbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, Bonaventure Desperriers, vivait au commencement du seizième siècle. Ce Desperriers était domestique de Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Les lettres commençaient alors à renaître. Desperriers voulut faire en latin quelques dialogues dans

le goût de Lucien : il composa quatre dialogues très-insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'Actéon. Il n'y a pas assurément, dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moindre et le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révérer.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens et par les chevaux. Pour les chevaux, ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent; aussitôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire, et imprimé; et chaque fainéant d'y trouver des allusions; et les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déféré aux magistrats, le libraire Morin mis en prison, et l'auteur en de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de Bonaventure, qu'il se tua de son épée dans le palais de Marguerite. Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même; donc il était coupable; donc il ne croyait point en Dieu; donc son petit livre, que personne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchisme des athées : chacun le dit, chacun le crut : *credidi propter quòd locutus sum,* j'ai cru parce que j'ai parlé, est la devise des hommes. On répète une sottise, et à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême; nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires et de dictionnaires n'ont pas manqué d'affirmer que le *Cymbalum mundi* est le précurseur de Spinosa.

Nous avons encore un ouvrage d'un conseiller de Bourges, nommé Catherinot, très-digne des armes de Bourges. Ce grand juge dit : Nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus : l'un, *De tribus Impos-*

toribus; l'autre, le *Cymbalum mundi*. Eh! mon ami, si tu ne les as pas vus, pourquoi en parles-tu?

Le minime Mersenne, ce facteur de Descartes, le même qui donne douze apôtres à Vanini, dit de Bonaventure Desperriers : *C'est un monstre et un fripon, d'une impiété achevée*. Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand Prosper Marchand le réimprima à Amsterdam en 1711. Alors le voile fut tiré; on ne cria plus à l'impiété, à l'athéisme; on cria à l'ennui, et on n'en parla plus.

De Théophile.

Il en a été de même de Théophile, très-célèbre dans son temps; c'était un jeune homme de bonne compagnie, fesant très-facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation; très-instruit dans les belles-lettres; écrivant purement en latin; homme de table autant que de cabinet; bien venu chez les jeunes seigneurs qui se piquaient d'esprit; et surtout chez cet illustre et malheureux duc de Montmorenci, qui, après avoir gagné des batailles, mourut sur un échafaud.

S'étant trouvé un jour avec deux jésuites, et la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son temps, la dispute s'aigrit. Les jésuites substituèrent les injures aux raisons. Théophile était poëte et Gascon, *genus irritabile vatum et Vasconum*. Il fit une petite pièce de vers où les jésuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France :

Cette grande et noire machine,
Dont le souple et le vaste corps
Étend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en

vers, écrite de sa prison au roi Louis XIII. Tous les jésuites se déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux, Garasse et Guérin, déshonorèrent la chaire et violèrent les lois en le nommant dans leurs sermons; en le traitant d'athée et d'homme abominable; en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux, nommé Voisin, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de La Rochefoucauld, intenta un procès criminel à Théophile, et suborna contre lui un jeune débauché, nommé Sajeot, qui avait été son écolier, et qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infâmes, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite Voisin obtint, par la faveur du jésuite Caussin, confesseur du roi, un décret de prise de corps contre Théophile sur l'accusation d'impiété et d'athéisme. Le malheureux prit la fuite; on lui fit son procès par contumace; il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites n'était pas encore assouvie? Voisin paya un lieutenant de la connétablie, nommé Le Blanc, pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot, aux acclamations de la populace à qui Le Blanc criait : C'est un athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris à la Conciergerie, où il fut mis dans le cachot de Ravaillac. Il y resta une année entière, pendant laquelle les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, Garasse publiait sa *Doctrine curieuse*, dans laquelle il dit que Pasquier, le cardinal Volsey, Scaliger, Luther, Calvin, Bèze, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse, et Théophile, sont des belîtres d'athéistes et de carpocratiens. Ce Garasse écrivait dans son temps comme le misérable ex-jésuite Nonotte a écrit dans le sien : la différence est

que l'insolence de Garasse était fondée sur le crédit qu'avaientalors les jésuites, et que la fureur de l'absurde Nonotte est le fruit de l'horreur et du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. Théophile fut surtout interrogé sur *le Parnasse satirique*, recueil d'impudicités dans le goût de Pétrone, de Martial, de Catulle, d'Ausone, de l'archevêque de Bénévent La Caza, de l'évêque d'Angoulême Octavien de Saint-Gelais, et de Mélin de Saint-Gelais son fils, de l'Aretin, de Chorier, de Marot, de Merville, des épigrammes de Rousseau, et de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas de Théophile. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de Maynard, de Colletet, de Frénicle magistrat, et depuis de l'académie des sciences, et de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que Théophile n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissans qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler, et ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de Montmorenci, qui le logea dans son hôtel, où il mourut en 1626 du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

De Des-Barreaux.

Le conseiller au parlement Des-Barreaux, qui dans sa jeunesse avait été ami de Théophile, et qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce, passa constamment pour un athée. Et sur quoi? sur un conte qu'on fait de lui, sur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à saillies libertines peut très-bien dans un cabaret manger gras un samedi, et pendant un orage mêlé

de tonnerres jeter le plat par la fenêtre, en disant: *Voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très-grande irrévérence: c'est insulter l'église dans laquelle il était né; c'est se moquer de l'institution des jours maigres; mais ce n'est pas nier l'existence de Dieu.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiscrète témérité de Boileau, qui dans sa *Satire des femmes*, laquelle n'est pas sa meilleure, dit qu'il a vu plus d'un *Capanée*,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve; cela est indigne. On a imputé à Des-Barreaux le fameux sonnet qui finit ainsi:

Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour guerre:
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit;
Mais dessus quel endroit tombera le tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. Jésus-Christ en vers n'est pas tolérable; *rends-moi guerre*, n'est pas français; *guerre pour guerre* est très-plat; et *dessus quel endroit*, est détestable. Ces vers sont de l'abbé de Lavau; et Des-Barreaux fut toujours très-fâché qu'on les lui attribuât. C'est ce même abbé de Lavau qui fit cette abominable épigramme sur le mausolée élevé dans Saint-Eustache à l'honneur de Lulli.

. . . .

Laissez tomber, sans plus attendre,
Sur ce buste honteux votre fatal rideau;
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

De La Mothe Le Vayer.

Le sage La Mothe Le Vayer, conseiller-d'état, précepteur de Monsieur frère de Louis XIV, et qui le fut même de Louis XIV près d'une année, n'essuya pas moins de soupçons que le voluptueux Des-Barreaux. Il y avait encore peu de philosophie en France. Le *Traité de la vertu des païens,* et les *Dialogues d'Orazius Tubero,* lui firent des ennemis. Les jansénistes surtout, qui ne regardaient, après saint Augustin, les vertus des grands hommes de l'antiquité que comme des *péchés splendides,* se déchaînèrent contre lui. Le comble de l'insolence fanatique est de dire : *nul n'aura de vertu que nous et nos amis ; Socrate, Confucius, Marc-Aurèle, Epictète, ont été scélérats, puisqu'ils n'étaient pas de notre communion.* On est revenu aujourd'hui de cette extravagance, mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant passer La Mothe Le Vayer dans la galerie du Louvre, dit tout haut : Voilà un homme sans religion. Le Vayer, au lieu de le faire punir, se retourna vers cet homme, et lui dit : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de ta religion.*

De Saint-Evremont.

On a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de Saint-Evremont, mais aucun n'est de lui. On crut après sa mort faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation, parce qu'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie épicurienne, et sa mort toute philosophique, servirent de prétexte à tous ceux qui

voulaient accréditer de son nom leurs sentimens particuliers.

Nous avons surtout une *Analyse de la religion chrétienne* qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie et presque tous les faits de la sainte Écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens, que l'astronome Phlégon avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le système chrétien, sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, Saint-Évremont était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable et assez juste; mais il avait peu de science, nul génie, et son goût était peu sûr : ses *Discours sur les Romains* lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates comédies et les plus mauvais vers dont on ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables et pleins d'esprit qui ont fleuri dans les temps brillans de Louis XIV, mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste, ceux qui l'ont appelé *athéiste* sont d'infâmes calomniateurs.

De Fontenelle.

Bernard de Fontenelle, depuis secrétaire de l'académie des sciences, eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer, en 1686, dans la *République des lettres* de Bayle, une *Relation de l'île de Bornéo* fort ingénieuse; c'était une allégorie sur Rome et Genève; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs,

Mero et Enegu. Mero était une magicienne tyrannique; elle exigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secrètes pensées, et qu'ensuite ils lui apportassent tout leur argent. Il fallait, avant de venir baiser ses pieds, adorer des os de morts; et souvent, quand on voulait déjeuner, elle fesait disparaître le pain. Enfin ses sortiléges et ses fureurs soulevèrent un grand parti contre elle; et sa sœur Enegu lui enleva la moitié de son royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie, mais l'abbé Terson, l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la révocation de l'édit de Nantes. Fontenelle courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, et à celui des jésuites; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion sous Louis-le-Grand*, imprimé à Paris chez l'Anglois en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand succès la savante *Histoire des oracles de Vandale*, les jésuites le persécutèrent. Le Tellier, confesseur de Louis XIV, rappelant l'allégorie de Mero et d'Enegu, aurait voulu le traiter comme le jésuite Voisin avait traité Théophile. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde des sceaux d'Argenson, alors lieutenant de police, sauva Fontenelle de la fureur de Le Tellier. S'il avait fallu choisir, un athéiste entre Fontenelle et Le Tellier, c'était sur le calomniateur Le Tellier que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé Trublet a fait un gros volume concernant Fontenelle. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique, ou un fripon, ou un moine qui est l'un et l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est un danger,

Monseigneur, auquel on ne sera jamais exposé auprès de vous.

De l'abbé de Saint-Pierre.

L'*Allégorie du mahométisme* par l'abbé de Saint-Pierre fut beaucoup plus frappante que celle de Mero. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien et d'un citoyen zélé; mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant il ne fut point persécuté; c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux : son style n'a aucun agrément; il était peu lu. Il ne prétendait à rien; ceux qui le lisaient se moquaient de lui, et le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme Fontenelle, il était perdu, surtout quand les jésuites régnaient encore.

De Bayle.

CEPENDANT s'élevait alors, et depuis plusieurs années, l'immortel Bayle, le premier des dialecticiens et des philosophes sceptiques. Il avait déjà donné ses *Pensées sur la comète*, ses *Réponses aux questions d'un provincial*, et enfin son *Dictionnaire de raisonnement*. Ses plus grands ennemis sont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une seule ligne dans ses ouvrages qui soit un blasphème évident contre la religion chrétienne; mais ses plus grands défenseurs avouent que dans les articles de controverse, il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute, et souvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie; mais il fesait des impies, en mettant des objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux, qu'il n'était pas possible à une foi médiocre de n'être pas

ébranlée; et malheureusement la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très-médiocre.

Il est rapporté dans un de ces *dictionnaires historiques*, où la vérité est si souvent mêlée avec le mensonge, que le cardinal de Polignac, en passant par Roterdam, demanda à Bayle s'il était anglican, ou luthérien, ou calviniste, et qu'il répondit : *Je suis protestant, car je proteste contre toutes les religions.* En premier lieu, le cardinal de Polignac ne passa jamais par Roterdam que lorsqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713, après la mort de Bayle.

Secondement, ce savant prélat n'ignorait pas que Bayle, né calviniste au pays de Foix, et n'ayant jamais été en Angleterre ni en Allemagne, n'était ni anglican ni luthérien.

Troisièmement, il était trop poli pour aller demander à un homme de quelle religion il était. Il est vrai que Bayle avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire; il ajoutait qu'il était comme Jupiter assemble-nuages d'Homère. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées et simples, un vrai philosophe dans toute l'étendue de ce mot. Il mourut subitement après avoir écrit ces mots : *Voilà ce que c'est que la vérité.*

Il l'avait cherchée toute sa vie, et n'avait trouvé partout que des erreurs.

Après lui on a été beaucoup plus loin. Les Maillet, les Boulainvilliers, les Boulanger, les Meslier, le savant Fréret, le dialecticien du Marsais, l'intempérant La Métrie, et bien d'autres, ont attaqué la religion chrétienne avec autant d'acharnement que les Porphyres, les Celses et les Juliens.

J'ai souvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre

le christianisme. Quelques-uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologistes de notre religion les avaient indignés; que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contre eux; mais que leur bile donnait de la bile; que leur colère fesait naître la colère; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris; de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs et les ennemis du christianisme, ce qu'on avait vû entre toutes les communions; on a écrit de part et d'autre avec emportement; on a mêlé les outrages aux argumens.

De mademoiselle Huber.

Mademoiselle Huber était une femme de beaucoup d'esprit, et sœur de l'abbé Huber, très-connu de monseigneur votre père. Elle s'associa avec un grand métaphysicien pour écrire vers l'an 1740 le livre intitulé *la Religion essentielle à l'homme*. Il faut convenir que malheureusement cette religion essentielle est le pur théisme, tel que les noachides le pratiquèrent, avant que Dieu eût daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinaï et d'Oreb, et lui donner des lois particulières. Selon mademoiselle Huber et son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les temps, de tous les lieux, et de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de l'homme, et n'est pas fait pour lui; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, et non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très-abstrait : c'est

une suite de lemmes et de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumières. On a peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur une matière si intéressante : peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient persécutée, s'ils l'avaient entendue, et s'ils avaient eu du plaisir en la lisant. Comme elle était protestante, elle n'a guère été lue que par des protestans. Un prédicant nommé Deroches l'a réfutée, et même assez poliment pour un prédicant. Les ministres protestans, Monseigneur, devraient, ce me semble, être plus modérés avec les théistes que les évêques catholiques et les cardinaux ; car supposé un moment, ce qu'à Dieu ne plaise, que le théisme prévalût ; qu'il n'y eût qu'un culte simple sous l'autorité des lois et des magistrats; que tout fût réduit à l'adoration de l'Être suprême rémunérateur et vengeur, les pasteurs protestans n'y perdront rien; ils resteront chargés de présider aux prières publiques faites à l'Être suprême, et seront toujours des maîtres de morale; on leur conservera leurs pensions, ou s'ils la perdent, cette perte sera bien modique. Leurs antagonistes, au contraire, ont de riches prélatures; ils sont comtes, ducs, princes; ils ont des souverainetés; et quoique tant de grandeurs et de richesses conviennent mal peut-être aux successeurs des apôtres, ils ne souffriront jamais qu'on les en dépouille : les droits temporels même qu'ils ont acquis sont tellement liés aujourd'hui à la constitution des états catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des secousses violentes.

Or, le théisme est une religion sans enthousiasme, qui par elle-même ne causera jamais de révolution. Elle est erronée, mais elle est paisible. Tout ce qui est à craindre, c'est que le théisme, si universellement

répandu, ne dispose insensiblement tous les esprits à mépriser le joug des pontifes, et qu'à la première occasion la magistrature ne les réduise à la fonction de prier Dieu pour le peuple; mais tant qu'ils seront modérés, ils seront respectés : il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puisse énerver le pouvoir. Remarquons en effet, Monseigneur, que deux ou trois cents volumes de théisme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des pontifes catholiques romains, et que deux ou trois écrits de Luther et de Calvin leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de théologie pouvait, il y a deux cents ans, bouleverser l'Europe ; le théisme n'attroupa jamais quatre personnes. On peut même dire que cette religion, en trompant les esprits, les adoucit, et qu'elle apaise les querelles que la vérité mal entendue a fait naître. Quoi qu'il en soit, je me borne à rendre à votre altesse un compte fidèle. C'est à vous qu'il appartient de juger.

De Barbeirac.

Barbeirac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit et commenta le fatras de Puffendorf; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux sources de la morale; et il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'église n'ont pas toujours connu cette morale pure; qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge exposé à la fenêtre par la cabaretière Raab est visiblement le sang de Jésus-Christ; que Moïse étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites est la croix sur laquelle Jésus expire; que les baisers de la Sunamite sont le

mariage de Jésus-Christ avec son église; que la grande porte de l'arche de Noé désigne le corps humain, la petite porte désigne l'anus, etc., etc.

Barbeirac ne peut souffrir, en fait de morale, qu'Augustin devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossières que Jérôme vomit contre ses adversaires, et surtout contre Rufin et contre Vigilantius. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères; il s'indigne qu'ils aient quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme Tertullien, qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adversaires qui l'accusèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit : mais il laisse paraître dans sa défense un si profond mépris pour les pères de l'église; il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence et pour leur dialectique; il leur préfère si hautement Confucius, Socrate, Zaleucus, Cicéron, l'empereur Antonin, Épictète, qu'on voit bien que Barbeirac est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle et de la loi naturelle donnée de Dieu aux hommes, que l'adorateur des saints mystères du christianisme. S'il s'est trompé en pensant que Dieu est le père de tous les hommes; s'il a eu le malheur de ne pas voir que Dieu ne peut aimer que les chrétiens soumis de cœur et d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame; et puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter : c'est à Dieu de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des athéistes.

De Fréret.

L'ILLUSTRE et profond Fréret était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, et dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition et à sa probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non-seulement il était persuadé avec saint Irénée que Jésus était âgé de plus de cinquante ans quand il souffrit le dernier supplice, mais il croyait avec le Targum que Jésus n'était point né du temps d'Hérode, et qu'il faut rapporter sa naissance au temps du petit roi Jannée, fils d'Hyrean. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière; M. Fréret tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de Jésus; qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères, et dans des villes très-éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèse, Antioche, Ancire, Thessalonique : toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de Jean, de judaïtes, de galiléens divisés en plusieurs sectes. De là vient, dit-il, qu'il y eut un très-grand nombre d'évangiles tout différens les uns des autres, chaque société particulière et cachée voulant avoir le sien. Fréret prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en rapporter des preuves incontestables : c'est que les premiers pères de l'église citent très-souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'Évangile des Égyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de saint Jacques, et que Justin est le premier qui cite expressément les évangiles reçus.

Si ce dangereux système était accrédité, il s'ensuivrait évidemment que les livres intitulés de Matthieu, de Jean, de Marc, et de Luc, n'ont été écrits que vers le temps de l'enfance de Justin, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de son *Coran*, et qui les virent après sa mort rédigées solennellement par le calife Abubeker, triompheraient de nous; ils nous diraient : *Nous n'avons qu'un Alcoran, et vous avez eu cinquante évangiles : nous avons précieusement conservé l'original; et vous avez choisi au bout de quelques siècles quatre évangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre religion pièce à pièce; la nôtre a été faite d'un seul trait, comme la création. Vous avez cent fois varié, et nous n'avons changé jamais.*

Grâces au ciel nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous, si ce que Fréret avance était vrai? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre *Évangiles :* saint Irénée dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que Fréret réduit en poudre les pitoyables raisonnemens d'Abadie. Cet Abadie prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les *Évangiles*, et qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet Abadie reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux *Évangiles*. Donc, selon Abadie même, les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. Abadie devait considérer deux choses essentielles; premièrement, qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magistrats sur les *Évangiles ;* secondement, qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si Fréret terrasse Abadie,

il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints *Évangiles* véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins; il nie les témoins, et alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses; je conviens qu'il est dit dans l'*Appendix du premier concile de Nicée*, que pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le Saint-Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes; aussitôt ils tombèrent, et il ne resta que les véritables. J'avoue enfin que l'église a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges et de la mauvaise foi, s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur? Certainement Fréret va trop loin; il renverse tout l'édifice, au lieu de le réparer; il conduit, comme tant d'autres, le lecteur à l'adoration d'un seul Dieu sans la médiation du Christ. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs; il ne prêche que l'indulgence et la tolérance; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme milord Bolingbroke; il ne se moque point d'eux comme le curé Rabelais et le curé Swift. C'est un philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très-instruit, très-conséquent et très-modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si Dieu avait daigné se faire homme et Juif, et mourir en Palestine par un supplice infâme pour expier les crimes du genre humain, et pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime: cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions

ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets et les bûchers des Cévènes, et près de cent mille hommes égorgés dans cette province sous nos yeux; les massacres des vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du temps de Charles Borromée; les massacres des anabaptistes massacreurs et massacrés en Allemagne; les massacres des luthériens et des papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord; les massacres d'Irlande, d'Angleterre et d'Ecosse, du temps de Charles Ier, massacré lui-même; les massacres ordonnés par Marie et par Henri VIII son père; les massacres de la Saint-Barthélemi en France, et quarante ans d'autres massacres depuis François II jusqu'à l'entrée de Henri IV dans Paris; les massacres de l'inquisition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils se font juridiquement; enfin les massacres de douze millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main, sans compter tous les massacres faits précédemment au nom de Jésus-Christ depuis Constantin, et sans compter encore plus de vingt schismes et de vingt guerres de papes contre papes, et d'évêques contre évêques; les empoisonnemens, les assassinats, les rapines des papes Jean XI, Jean XII, des Jean XVIII, des Grégoire VII, des Boniface VIII, des Alexandre VI, et de quelques autres papes qui passèrent de si loin en scélératesse, les Néron et les Caligula. Enfin il remarque que cette épouvantable chaine, presque perpétuelle, de guerres de religion pendant quatorze cents années, n'a jamais subsisté que chez les chrétiens; et qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de sang pour des argumens de théologie.

On est forcé d'accorder à M. Fréret que tout cela est vrai. Mais en fesant le dénombrement des crimes

qui ont éclaté, il oublie les vertus qui se sont cachées; il oublie surtout que les horreurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage, sont l'abus de la religion chrétienne, et n'en sont pas l'esprit. Si Jésus-Christ n'a pas détruit le péché sur la terre, qu'est-ce que cela prouve? On en pourrait inférer tout au plus avec les jansénistes, que Jésus-Christ n'est pas venu pour tous, mais pour plusieurs : *pro vobis et pro multis.* Mais sans comprendre les hauts mystères, contentons-nous de les adorer, et surtout n'accusons pas cet homme illustre d'avoir été athéiste.

De Boulanger.

Nous aurions plus de peine à justifier le sieur Boulanger, directeur des ponts et chaussées. Son *Christianisme dévoilé* n'est pas écrit avec la méthode et la profondeur d'érudition et de critique qui caractérisent le savant Fréret. Boulanger est un philosophe audacieux, qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'églises chrétiennes se sont souillées depuis leur naissance; les lâches barbaries des magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infâmes persécuteurs; tant de folies dans les querelles ecclésiastiques, tant d'abominations dans ces querelles; les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles et cimentés du sang des hommes; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre; ce chaos énorme d'absurdités et de crimes remue l'imagination du sieur Boulanger avec une telle puissance, qu'il va, dans quelques endroits de son livre, jusqu'à douter de la providence divine. Fatale erreur, que les bûchers

de l'inquisition et nos guerres religieuses excuseraient peut-être, si elle pouvait être excusable; mais nul prétexte ne peut justifier l'athéisme. Quand tous les chrétiens se seraient égorgés les uns les autres; quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères assassinés pour des argumens; quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre, il faudrait qu'en regardant le soleil, il reconnût et adorât l'Être éternel; il pourrait dire dans sa douleur : Mes pères et mes frères ont été des monstres, mais Dieu est Dieu.

De Montesquieu.

Le plus modéré et le plus fin des philosophes a été le président Montesquieu. Il ne fut que plaisant dans ses *Lettres persanes;* il fut délié et profond dans son *Esprit des lois*. Cet ouvrage, rempli d'ailleurs de choses excellentes et de fautes, semble fondé sur la loi naturelle, et sur l'indifférence des religions : c'est là surtout ce qui lui fit tant de partisans et tant d'ennemis. Mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri long-temps retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théisme qui jetait depuis long-temps de profondes racines. La Sorbonne voulut censurer l'*Esprit des lois*, mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public, et garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs, comme un abbé Guyon et un jésuite, qui dirent des injures au président de Montesquieu; et ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion, s'ils avaient combattu avec des raisons; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

De La Métrie.

Depuis ce temps ce fut un déluge d'écrits contre le christianisme. Le médecin La Métrie, le meilleur commentateur de Boerhaave, abandonna la médecine du corps, pour se donner, disait-il, à la médecine de l'ame. Mais son *Homme-machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poison. Il était lecteur du roi de Prusse, et membre de son académie de Berlin. Le monarque, content de ses mœurs et de ses services, ne daigna pas songer si La Métrie avait eu des opinions erronées en théologie; il ne pensa qu'au physicien, à l'académicien, et en cette qualité, La Métrie eut l'honneur que ce héros philosophe daignât faire son éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'académie par un secrétaire de ses commandemens. Un roi gouverné par un jésuite eût pu proscrire La Métrie et sa mémoire; un roi qui n'était gouverné que par la raison sépara le philosophe de l'impie, et, laissant à Dieu le soin de punir l'impiété, protégea et loua le mérite.

Du curé Meslier.

Le curé Meslier est le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la religion chrétienne. Il était curé du village d'Étrepigni en Champagne, près de Rocroi, et desservait aussi une petite paroisse annexe nommée *But*. Son père était un ouvrier en serge, du village de Mazerni dépendant du duché de Rethel. Cet homme, de mœurs irréprochables, et assidu à tous ses devoirs, donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son revenu. Il mourut en 1733, âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien surpris de trouver chez lui trois gros

manuscrits de trois cent soixante et six feuillets chacun, tous trois de sa main, intitulés *Mon Testament*. Il avait écrit sur un papier gris qui enveloppait un des trois exemplaires adressés à ses paroissiens, ces paroles remarquables :

« J'ai vu et reconnu les erreurs, les abus, les vanités, les folies, les méchancetés des hommes. Je les » hais et déteste; je n'ai osé le dire pendant ma vie, » mais je le dirai au moins en mourant; et c'est afin » qu'on le sache que j'écris ce présent mémoire, afin » qu'il puisse servir de témoignage à la vérité, à tous » ceux qui le verront et qui le liront, si bon leur » semble. »

Le corps de l'ouvrage est une réfutation naïve et grossière de tous nos dogmes, sans en excepter un seul. Le style est très-rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un curé de village. Il n'avait eu d'autre secours pour composer cet étrange écrit contre la *Bible* et contre l'église, que la *Bible* elle-même, et quelques pères. Des trois exemplaires il y en eut un que le grand vicaire de Reims retint, un autre fut envoyé à M. le garde des sceaux Chauvelin, le troisième resta au greffe de la justice du lieu. Le comte de Cailus eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies; et bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris, que l'on vendait dix louis la pièce. Plusieurs curieux conservent encore ce triste et dangereux monument. Un prêtre qui s'accuse en mourant d'avoir professé et enseigné la religion chrétienne, fit une impression plus forte sur les esprits que les *Pensées de Pascal*.

On devait plutôt, ce me semble, réfléchir sur le travers d'esprit de ce mélancolique prêtre, qui voulait délivrer ses paroissiens du joug d'une religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adresser ce

testament à des hommes agrestes qui ne savaient pas lire? et s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug salutaire, une crainte nécessaire qui seule peut prévenir les crimes secrets? La croyance des peines et des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin. La religion bien épurée serait le premier lien de la société.

Ce curé voulait anéantir toute religion, et même la naturelle. Si son livre avait été bien fait, le caractère dont l'auteur était revêtu en aurait trop imposé aux lecteurs. On en a fait plusieurs petits abrégés, dont quelques-uns ont été imprimés : ils sont heureusement purgés du poison de l'athéisme.

Ce qui est encore plus surprenant, c'est que dans le même temps il y eut un curé de Bonne-Nouvelle, auprès de Paris, qui osa, de son vivant, écrire contre la religion qu'il était chargé d'enseigner; il fut exilé sans bruit par le gouvernement. Son manuscrit est d'une rareté extrême.

Long-temps avant ce temps-là l'évêque du Mans, Lavardin, avait donné en mourant un exemple non moins singulier : il ne laissa pas à la vérité de testament contre la religion qui lui avait procuré un évêché; mais il déclara qu'il la détestait; il refusa les sacremens de l'église, et jura qu'il n'avait jamais consacré le pain et le vin en disant la messe, ni eu aucune intention de baptiser les enfans et de donner les ordres, quand il avait baptisé des chrétiens et ordonné des diacres et des prêtres. Cet évêque se fesait un plaisir malin d'embarrasser tous ceux qui auraient reçu de lui les sacremens de l'église : il riait en mourant des scrupules qu'ils auraient, et il jouissait de leurs inquiétudes : on décida qu'on ne rebaptiserait et qu'on ne réordonnerait personne; mais quelques prêtres scrupuleux se firent ordonner une seconde fois. Du moins

l'évêque Lavardin ne laissa point après lui de monument contre la religion chrétienne : c'était un voluptueux qui riait de tout ; au lieu que le curé Meslier était un homme sombre et un enthousiaste, d'une vertu rigide, il est vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

LETTRE VIII.

Sur l'Encyclopédie (*).

MONSEIGNEUR,

Votre altesse demande quelques détails sur *l'Encyclopédie ;* j'obéis à vos ordres. Cet immense projet fut conçu par MM. Diderot et d'Alembert, deux philosophes qui font honneur à la France : l'un a été distingué par les générosités de l'impératrice de Russie ; et l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette impératrice, mais que sa philosophie même ne lui a pas permis d'accepter. M. le chevalier de Jaucourt, d'une ancienne maison qu'il illustre par ses vastes connaissances comme par ses vertus, se joignit à ces deux savans, et se signala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par M. le comte d'Hérouville, lieutenant-général des armées du roi, profondément instruit de tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre ; par M. le comte de Tressan, aussi lieutenant-général, dont les différens mérites sont universellement reconnus ; par M. de Saint-Lambert, ancien officier, qui, en fesant des vers mieux que Cha-

(*) Voltaire a écrit sur le même sujet un autre morceau qui fait partie de la présente édition.

pelle, n'en a pas moins approfondi ce qui regarde les armes. Plusieurs autres officiers généraux ont donné d'excellens mémoires de tactique.

D'habiles ingénieurs ont enrichi ce dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque et la défense des places. Des présidens et des conseillers des parlemens ont fourni plusieurs articles sur la jurisprudence. Enfin il n'y a point de science, d'art, de profession, dont les plus grands maitres n'aient à l'envi enrichi ce dictionnaire. C'est le premier exemple, et le dernier peut-être sur la terre, qu'une foule d'hommes supérieurs se soient empressés sans aucun intérêt, sans aucune vue particulière, sans même celle de la gloire (puisque quelques-uns se sont cachés), à former ce dépôt immortel des connaissances de l'esprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris sous les auspices et sous les yeux du comte d'Argenson, ministre-d'état capable de l'entendre, et digne de le protéger. Le vestibule de ce prodigieux édifice est un discours préliminaire composé par M. d'Alembert. J'ose dire hardiment que ce discours, applaudi de toute l'Europe, parut supérieur à la méthode de Descartes, et égal à tout ce que l'illustre chancelier Bacon avait écrit de mieux. S'il y a dans le cours de l'ouvrage des articles frivoles, et d'autres qui sentent plutôt le déclamateur que le philosophe, ce défaut est bien réparé par la quantité prodigieuse d'articles profonds et utiles. Les éditeurs ne purent refuser quelques jeunes gens qui voulurent, dans cette collection, mettre leurs essais à côté des chefs-d'œuvre des maîtres. On laissa gâter ce grand ouvrage par politesse; c'est le salon d'Apollon où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des Vanloo et des Lemoine. Mais votre altesse a bien dû s'apercevoir, en parcourant *l'Encyclopédie*, que cet ouvrage est précisément le contraire des au-

tres collections, c'est-à-dire que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes et Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contre elle. Les jésuites commencèrent; ils avaient voulu travailler aux articles de théologic, et ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les jansénistes, voyant que leurs rivaux sonnaient l'alarme, ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les jésuites crièrent à l'impiété, les jansénistes hurlèrent. Il se trouva un convulsionnaire ou convulsionniste, nommé Abraham Chaumeix, qui présenta à des magistrats une accusation en forme intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraissait à peine; c'était un étrange assemblage que ces mots de *préjugé* qui signifie proprement illusion, et *légitime* qui ne convient qu'à ce qui est raisonnable. Il poussa ses préjugés très-illégitimes jusqu'à dire que si le venin ne paraissait pas dans le premier volume, on l'apercevrait sans doute dans les suivans. Il rendait les encyclopédistes coupables, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produisait saint Augustin et Cicéron; et ces témoins étaient d'autant plus irréprochables, qu'on ne pouvait convaincre Abraham Chaumeix d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes, joints à ceux de cet insensé, excitèrent une assez longue persécution; mais qu'est-il arrivé? la

même chose qu'à la saine philosophie, à l'émétique, à la circulation du sang, à l'inoculation : tout cela fut proscrit pendant quelque temps, et a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtise et de l'envie; le *Dictionnaire encyclopédique*, malgré ses défauts, a subsisté; et Abraham Chaumeix est allé cacher sa honte à Moscou. On dit que l'impératrice l'a forcé à être sage; c'est un des prodiges de son règne.

LETTRE IX.

Sur les Juifs.

De tous ceux qui ont attaqué la religion chrétienne dans leurs écrits, les Juifs seraient peut-être les plus à craindre; et si on ne leur opposait pas les miracles de notre seigneur Jésus-Christ, il serait fort difficile à un savant médiocre de leur tenir tête. Ils se regardent comme les fils aînés de la maison, qui en perdant leur héritage ont conservé leurs titres. Ils ont employé une sagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de Moïse leur a été donnée pour être éternelle; qu'il est impossible que Dieu ait changé, et qu'il se soit parjuré; que notre Sauveur lui-même en est convenu. Ils nous objectent que selon Jésus-Christ aucun point, aucun iota de la loi ne doit être transgressé; que Jésus était venu pour accomplir la loi, et non pour l'abolir; qu'il en a observé tous les commandemens; qu'il a été circoncis; qu'il a gardé le sabbat, solennisé toutes les fêtes; qu'il est né Juif; qu'il a vécu Juif; qu'il est mort Juif; qu'il n'a jamais institué une religion nouvelle; que nous n'avons pas une seule ligne de lui; que c'est nous, et non pas lui, qui avons fait la religion chrétienne.

Il ne faut pas qu'un chrétien hasarde de disputer

contre un Juif, à moins qu'il ne sache la langue hébraïque comme sa langue maternelle; ce qui seul peut le mettre en état d'entendre les prophéties, et de répondre aux rabbins. Voici comme s'exprime Joseph Scaliger dans ses *Excerpta :* « Les Juifs sont subtils ;
» que Justin a écrit misérablement contre Tryphon !
» et Tertullien plus mal encore ! Qui y veut réfuter les
» Juifs, doit connaître à fond le judaïsme. Quelle
» honte ! Les chrétiens écrivent contre les chrétiens, et
» n'osent écrire contre les Juifs ! »

Le *Toldos Jeschut* est le plus ancien écrit qui nous ait été transmis contre notre religion. C'est une vie de Jésus-Christ toute contraire à nos saints *Evangiles ;* elle paraît être du premier siècle, et même écrite avant les *Evangiles ;* car l'auteur ne parle pas d'eux, et probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait Jésus fils adultérin de Miriah ou Mariah, et d'un soldat nommé Joseph Panter ; il raconte que lui et Judas voulurent chacun se faire chef de secte ; que tous deux semblaient opérer des prodiges, par la vertu du nom de Jéhova, qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'est un ramas de rêveries rabbiniques fort au-dessous des *Mille et une nuits*. Origène le réfuta, et c'était le seul qui le pouvait faire; car il fut presque le seul père grec savant dans la langue hébraïque.

Les juifs théologiens n'écrivirent guère plus raisonnablement jusqu'au onzième siècle : alors éclairés par les Arabes devenus la seule nation savante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du rabbin Aben-Esra furent très-estimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raison, autant qu'on la peut admettre dans les disputes de ce genre. Spinosa s'est beaucoup servi de ses ouvrages.

Long-temps après Aben-Esra, vint Maimonides au

treizième siècle : il eut encore plus de réputation. Depuis ce temps-là jusqu'au seizième, les Juifs eurent des livres intelligibles, et par conséquent dangereux : ils en imprimèrent quelques-uns dès la fin du siècle quinzième. Le nombre de leurs manuscrits était considérable. Les théologiens chrétiens craignirent la séduction; ils firent brûler les livres juifs sur lesquels ils purent mettre la main; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un seul homme de cette religion. On a vu, il est vrai, quelques Juifs feindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par terreur, mais aucun n'a jamais embrassé le christianisme de bonne foi; un Carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome, qu'un Juif ne se serait fait chrétien. Orobio parle de quelques rabbins espagnols et arabes qui abjurèrent, et devinrent évêques en Espagne; mais il se garde bien de dire qu'ils eussent renoncé de bonne foi à leur religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le mahométisme; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la même horreur que notre doctrine; la raison en est évidente; les musulmans ne font point un Dieu de Jésus-Christ.

Par une fatalité qu'on ne peut assez déplorer, plusieurs savans chrétiens ont quitté leur religion pour le judaïsme. Rittangel, professeur des langues orientales à Konigsberg dans le dix-septième siècle, embrassa la loi mosaïque. Antoine, ministre à Genève, fut brûlé pour avoir abjuré le christianisme en faveur du judaïsme en 1632. Les Juifs le comptent parmi les martyrs qui leur font le plus d'honneur. Il fallait que sa malheureuse persuasion fût bien forte, puisqu'il aima mieux souffrir le plus affreux supplice que se rétracter.

On lit dans le *Nissachon Vetus*, c'est-à-dire le livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la supério-

rité de la loi mosaïque sur la chrétienne et sur la persane, qui est bien dans le goût oriental. Un roi ordonne à un Juif, à un Galiléen, et à un mahométan, de quitter chacun sa religion, et leur laisse la liberté de choisir une des deux autres; mais s'ils ne changent pas, le bourreau est là qui va leur trancher la tête. Le chrétien dit : Puisqu'il faut mourir ou changer, j'aime mieux être de la religion de Moïse que de celle de Mahomet; car les chrétiens sont plus anciens que les musulmans, et les Juifs plus anciens que Jésus; je me fais donc Juif. Le mahométan dit : Je ne puis me faire chien de chrétien, j'aime encore mieux me faire chien de Juif, puisque ces Juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le Juif, votre majesté voit bien que je ne puis embrasser ni la loi du chrétien ni celle du mahométan, puisque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le roi fut touché de cette raison, renvoya son bourreau, et se fit Juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette historiette, c'est que les princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour apôtres.

Cependant les Juifs ont eu des docteurs rigides et scrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne se laissassent subjuguer par les chrétiens. Il y a eu entre autres un rabbin nommé Beccai, dont voici les paroles. *Les sages défendent de prêter de l'argent à un chrétien, de peur que le créancier ne soit corrompu par le débiteur. Mais un Juif peut emprunter d'un chrétien, sans crainte d'être séduit par lui; car le débiteur évite toujours son créancier.*

Malgré ce beau conseil, les Juifs ont toujours prêté à une grosse usure aux chrétiens, et n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux *Nissachon Vetus*, nous avons la relation de la dispute du rabbin Zéchiel et du dominicain frère Paul dit Ciriaque. C'est une conférence

tenue entre ces deux savans hommes en 1263, en présence de don Jacques, roi d'Arragon, et de la reine sa femme. Cette conférence est très-mémorable. Les deux athlètes étaient savans dans l'hébreu et dans l'antiquité. Le *Talmud*, le *Targum*, les archives du sanhédrin, étaient sur la table. On expliquait en espagnol les endroits contestés. Zéchiel soutenait que Jésus avait été condamné sous le roi Alexandre Jannée, et non sous Hérode le tétrarque, conformément à ce qui est rapporté dans le *Toldos Jeschut* et dans le *Talmud*. Vos *Evangiles*, disait-il, n'ont été écrits que vers le commencement de votre second siècle, et ne sont point authentiques comme notre *Talmud*. Nous n'avons pu crucifier celui dont vous nous parlez du temps d'Hérode le tétrarque, puisque nous n'avions pas alors le droit du glaive; nous ne pouvons l'avoir crucifié, puisque ce supplice n'était point en usage parmi nous. Notre *Talmud* porte que celui qui périt du temps de Jannée fut condamné à être lapidé. Nous ne devons pas plus croire vos *Evangiles* que les lettres prétendues de Pilate que vous avez supposées. Il était aisé de renverser cette vaine érudition rabbinique. La reine finit la dispute en demandant aux Juifs pourquoi ils puaient?

Ce même Zéchiel eut encore plusieurs autres conférences dont un de ses disciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire, quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le *Rempart de la foi*, écrit par un Juif nommé Isaac, trouvé en Afrique, est bien supérieur à la relation de Zéchiel, qui est très-confuse, et remplie de puérilités. Isaac est méthodique et très-bon dialecticien : jamais l'erreur n'eut peut-être un plus grand appui. Il a rassemblé sous cent propositions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'est là qu'on voit les objections contre les deux généalogies de Jésus-Christ qui sont différentes l'une de l'autre.

Contre les citations des passages des prophètes qui ne se trouvent point dans les livres juifs.

Contre la divinité de Jésus-Christ, qui n'est pas expressément annoncée dans les *Evangiles*, mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints conciles.

Contre l'opinion que Jésus n'avait point de frères ni de sœurs.

Contre les différentes relations des évangélistes, que l'on a cependant conciliées.

Contre l'histoire du Lazare.

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce *Rempart de la foi* du rabbin Isaac. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique religion aux dépens de la nôtre : on ne peut que les plaindre; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des chrétiens et des Juifs pour combattre l'une et l'autre religion! Plaignons ceux qui, effrayés de dix-sept siècles de contradictions, et lassés de tant de disputes, se sont jetés dans le théisme, et n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité, ils ont abandonné la foi; ils ont cru être hommes au lieu d'être chrétiens. Ils devaient être soumis, et ils n'ont aspiré qu'à être sages! Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse! comme dit l'apôtre Paul.

D'Orobio.

Orobio était un rabbin si savant, qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres

rabbins; profond sans être obscur, possédant les belles-lettres, homme d'un esprit agréable et d'une extrême politesse. Philippe Limborch, théologien du parti des arminiens dans Amsterdam, fit connaissance avec lui vers l'an 1685 : ils disputèrent long-temps ensemble, mais sans aucune aigreur, et comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite; il est difficile de suivre toujours le même objet, et de ne pas s'égarer; une question en amène une autre. On est tout étonné au bout d'un quart d'heure de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections et les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la première dispute entre deux théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures; au contraire, les deux adversaires se traitent l'un l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentimens du très-savant et très-illustre Juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très-savant et très-illustre chrétien. Orobio même ne parle jamais de Jésus-Christ qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute.

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs par leur loi de croire à un messie.

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien Testament qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au messie.

Qu'on ne trouve nulle part qu'Israël ait été menacé de n'être plus le peuple choisi, s'il ne croyait pas au futur messie.

Que dans aucun endroit il n'est dit que la loi judaïque soit l'ombre et la figure d'une autre loi; qu'au contraire, il est dit partout que la loi de Moïse doit être éternelle.

Que tout prophète même qui ferait des miracles

pour changer quelque chose à la loi mosaïque, devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques prophètes ont prédit aux Juifs, dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur; mais que ce libérateur serait le soutien de la loi mosaïque, au lieu d'en être le destructeur.

Que les Juifs attendent toujours un messie, lequel serait un roi puissant et juste.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la religion mosaïque est que les Juifs dispersés sur toute la terre n'ont jamais cependant changé une seule virgule à leur loi; et que les Israélites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perse, ont constamment tenu la même doctrine depuis la prise de Jérusalem par Titus, sans que jamais il se soit élevé parmi eux la plus petite secte, qui se soit écartée d'une seule observance et d'une seule opinion de la nation israélite.

Qu'au contraire les chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur religion.

Qu'ils sont encore partagés en beaucoup plus de sectes qu'ils n'ont d'états; et qu'ils se sont poursuivis à feu et à sang les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers. Que si l'apôtre Paul trouva bon que les Juifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi, les chrétiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'apôtre Paul leur a permis.

Que ce n'est point par haine et par malice qu'Israël n'a point reconnu Jésus; que ce n'est point par des vues basses et charnelles que les Juifs sont attachés à leur loi ancienne; qu'au contraire ce n'est que dans l'espoir des biens célestes qu'ils lui sont fidèles, malgré les persécutions des Babyloniens, des Syriens, des Romains; malgré leur dispersion et leur opprobre; malgré la

haine de tant de nations; et que l'on ne doit point appeler *charnel* un peuple entier qui est le martyr de Dieu depuis près de quarante siècles.

Que ce sont les chrétiens qui ont attendu des biens charnels, témoins presque tous les premiers pères de l'église, qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem, au milieu de l'abondance et de toutes les délices du corps.

Qu'il est impossible que les Juifs aient crucifié le vrai messie, attendu que les prophètes disent expressément que le messie viendra purger Israël de tout péché; qu'il ne laissera pas une seule souillure en Israël; que ce serait le plus horrible péché et la plus abominable souillure, ainsi que la contradiction la plus palpable, que Dieu envoyât son messie pour être crucifié.

Que les préceptes du *Décalogue* étant parfaits, toute nouvelle mission était totalement inutile.

Que la loi mosaïque n'a jamais eu aucun sens mystique.

Que ce serait tromper les hommes de leur dire des choses que l'on devrait entendre dans un sens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les apôtres chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de Moïse.

Que les évangélistes et les apôtres n'étaient point des hommes simples, puisque Luc était médecin, que Paul avait étudié sous Gamaliel, dont les Juifs ont conservé les écrits.

Qu'il n'y avait point du tout de simplicité et d'idiotisme à se faire apporter tout l'argent de leurs néophytes; que Paul, loin d'être un homme simple, usa du plus grand artifice en venant sacrifier dans le temple, et en jurant devant Festus Agrippa qu'il n'avait rien fait contre la circoncision ni contre la loi du judaïsme.

Qu'enfin les contradictions qui se trouvent dans les *Évangiles* prouvent que ces livres n'ont pu être inspirés de Dieu.

Limborch répond à toutes ces assertions par les argumens les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause, qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre dispute; mais comme il était du parti des arminiens, celui des gomaristes le persécuta : on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la religion chrétienne à un combat dont ses ennemis pourraient triompher. Orobio ne fut point persécuté dans la synagogue.

D'Uriel Acosta.

Il arriva à Uriel Acosta, dans Amsterdam, à peu près la même chose qu'à Spinosa : il quitta dans Amsterdam le judaïsme pour la philosophie. Un Espagnol et un Anglais s'étant adressés à lui pour se faire juifs, il les détourna de ce dessein, et leur parla contre la religion des Hébreux : il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne, et à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte; tous les assistans passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encore; et c'est là qu'il professe n'être ni juif, ni chrétien, ni mahométan, mais adorateur d'un Dieu. Son petit livre est intitulé : *Exemplaires de la vie humaine*. Le même Limborch réfuta Uriel Acosta, comme il avait réfuté Orobio; et le magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune manière de ces querelles.

LETTRE X.

Sur Spinosa.

MONSEIGNEUR,

Il me semble qu'on a souvent aussi mal jugé la personne de Spinosa que ses ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux Dictionnaires historiques :

« Spinosa avait un tel désir de s'immortaliser, qu'il » eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, » eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mu- » tiné. Les absurdités du spinosisme ont été parfaite- » ment réfutées par Jean Bredembourg, bourgeois de » Roterdam. »

Autant de mots, autant de faussetés. Spinosa était précisément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit détester son athéisme, mais on ne doit pas mentir sur sa personne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tous sens de la vaine gloire, il le faut avouer; ne le calomnions pas en le condamnant. Le ministre Colerus, qui habita long-temps la propre chambre où Spinosa mourut, avoue, avec tous ses contemporains, que Spinosa vécut toujours dans une profonde retraite, cherchant à se dérober au monde, ennemi de toute superfluité, modeste dans la conversation, négligé dans ses habillemens, travaillant de ses mains, ne mettant jamais son nom à aucun de ses ouvrages : ce n'est pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de Bredembourg, loin de le réfuter parfaitement bien, j'ose croire qu'il le réfuta parfaitement mal; j'ai lu cet ouvrage, et j'en laisse le jugement à quiconque comme moi aura la patience de le lire. Bredembourg fut si loin de confondre nette-

ment Spinosa, que lui-même, effrayé de la faiblesse de ses réponses, devint malgré lui le disciple de celui qu'il avait attaqué : grand exemple de la misère et de l'inconstance de l'esprit humain.

La vie de Spinosa est écrite assez en détail et assez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que votre altesse me permette seulement de faire avec elle une réflexion sur la manière dont ce Juif, jeune encore, fut traité par la synagogue. Accusé par deux jeunes gens de son âge de ne pas croire à Moïse, on commença, pour le remettre dans le bon chemin, par l'assassiner d'un coup de couteau au sortir de la comédie; quelques-uns disent au sortir de la synagogue; ce qui est plus vraisemblable.

Après avoir manqué son corps, on ne voulut pas manquer son ame; il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au chammata. Spinosa prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette espèce de juridiction dans Amsterdam. Le conseil de ville renvoya la décision de cette affaire au consistoire des pasteurs; ceux-ci conclurent que si la synagogue avait ce droit, le consistoire en jouirait à plus forte raison : le consistoire donna gain de cause à la synagogue.

Spinosa fut donc proscrit par les Juifs avec la grande cérémonie; le chantre juif entonna les paroles d'exécration; on sonna du cor, on renversa goutte à goutte des bougies noires dans une cuve pleine de sang; on dévoua Benoît Spinosa à Belzébuth, à Satan et à Astaroth, et toute la synagogue cria : *Amen !*

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de juridiction qui ressemble plutôt à un sabbat de sorciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que, sans le coup de couteau et sans les bougies noires éteintes dans le sang, Spinosa n'eût jamais écrit contre Moïse

et contre Dieu. La persécution irrite; elle enhardit quiconque se sent du génie; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinosa renonça au judaïsme, mais sans se faire jamais chrétien. Il ne publia son traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus theologico-politicus,* qu'en 1670, environ huit ans après son excommunication. On a prétendu trouver dans ce livre les semences de son athéisme, par la même raison qu'on trouve toujours la physionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'athéisme, qu'il y est souvent parlé de Jésus-Christ comme de l'envoyé de Dieu. Cet ouvrage est très-profond et le meilleur qu'il ait fait; j'en condamne sans doute les sentimens, mais je ne puis m'empêcher d'en estimer l'érudition. C'est lui, ce me semble, qui a remarqué le premier que le mot hébreu *Ruhag*, que nous traduisons par *ame,* signifiait chez les Juifs le vent, le souffle, dans son sens naturel; que tout ce qui est grand portait le nom de divin; les cèdres de Dieu, les vents de Dieu, la mélancolie de Saül mauvais esprit de Dieu, les hommes vertueux enfans de Dieu.

C'est lui qui le premier a développé le dangereux système d'Aben-Efra, que le *Pentateuque* n'a point été écrit par Moïse, ni le livre de Josué par Josué; ce n'est que d'après lui que Le Clerc, plusieurs théologiens de Hollande, et le célèbre Newton, ont embrassé ce sentiment.

Newton diffère de lui seulement en ce qu'il attribue à Samuel le livre de Moïse, au lieu que Spinosa en fait Esdras auteur. On peut voir toutes les raisons que Spinosa donne de son système dans ses VIII, IX et X^e chapitres; on y trouve beaucoup d'exactitude dans la chronologie; une grande science de l'histoire, du langage et des mœurs de son ancienne patrie; plus de

méthode et de raisonnement que dans tous les rabbins ensemble. Il me semble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaissaient des prophètes chez les gentils; en un mot, il a fait un usage coupable de ses lumières; mais il en avait de très-grandes.

Il faut chercher l'athéisme dans les anciens philosophes; on ne le trouve à découvert que dans les œuvres posthumes de Spinosa. Son traité de l'athéisme n'étant point sous ce titre, et étant écrit dans un latin obscur, et d'un style très-sec, M. le comte de Boulainvilliers l'a réduit en français sous le titre de *Réfutations de Spinosa;* nous n'avons que le poison; Boulainvilliers n'eut pas le temps apparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que Spinosa, dans son funeste livre, parle toujours d'un être infini et suprême; il annonce Dieu en voulant le détruire. Les argumens dont Bayle l'accable me paraîtraient sans réplique si en effet Spinosa admettait un Dieu; car ce Dieu n'étant que l'immensité des choses; ce Dieu étant à la fois la matière et la pensée, il est absurde, comme Bayle l'a très-bien prouvé, de supposer que Dieu soit à la fois agent et patient, cause et sujet, fesant le mal et le souffrant; s'aimant, se haïssant lui-même; se tuant, se mangeant. Un bon esprit, ajoute Bayle, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents et les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante et aussi absurde; car, selon Spinosa, ceux qui disent : Les Allemands ont tué dix mille Turcs, parlent mal et faussement; ils doivent dire : Dieu modifié en dix mille Allemands a tué Dieu modifié en dix mille Turcs.

Bayle a très-grande raison si Spinosa reconnaît un Dieu; mais le fait est qu'il n'en reconnaît point du tout, et qu'il ne s'est servi de ce mot sacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de Descartes, il abuse de ce mot également célèbre et insensé de Descartes : *Donnez-moi du mouvement et de la matière, et je vais former un monde.*

Entêté encore de l'idée incompréhensible et antiphysique que tout est plein, il s'est imaginé qu'il ne peut exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonne dans les hommes, sent et se souvient dans les animaux, étincelle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète sur la terre, est étendu dans tout l'espace.

Selon lui, tout est nécessaire, tout est éternel; la création est impossible; point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des espèces, et dans la succession des individus. Les oreilles ne sont plus faites pour entendre, les yeux pour voir, le cœur pour recevoir et chasser le sang, l'estomac pour digérer, la cervelle pour penser, les organes de la génération pour donner la vie; et des desseins divins ne sont que les effets d'une nécessité aveugle.

Voilà au juste le système de Spinosa. Voilà, je crois, les côtés par lesquels il faut attaquer sa citadelle; citadelle bâtie, si je ne me trompe, sur l'ignorance de la physique, et sur l'abus le plus monstrueux de la métaphysique.

Il semble, et on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de la *Henriade* a dit : *Un catéchiste annonce Dieu aux enfans, et Newton le démontre aux sages.* Plus on connaît la nature, plus on adore son auteur.

L'athéisme ne peut faire aucun bien à la morale, et peut lui faire beaucoup de mal. Il est presque aussi dangereux que le fanatisme. Vous êtes, Monseigneur, également éloigné de l'un et de l'autre, et c'est ce

qui autorise la liberté que j'ai prise de mettre la vérité sous vos yeux sans aucun déguisement. J'ai répondu à toutes vos questions, depuis ce bouffon savant de Rabelais jusqu'au téméraire métaphysicien Spinosa.

J'aurais pu joindre à cette liste une foule de petits livres qui ne sont guère connus que des bibliothécaires; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables, je ne parusse diminuer l'iniquité. J'espère que le peu que j'ai dit affermira votre altesse dans ses sentimens pour nos dogmes et pour nos écritures, quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des stoïciens entêtés, par des savans enflés de leur science, par des gens du monde qui ne connaissent que leur vaine raison, par des plaisans qui prennent des bons mots pour des argumens; par des théologiens enfin qui, au lieu de marcher dans les voies de Dieu, se sont égarés dans leurs propres voies.

Encore une fois, ce qui doit consoler une ame aussi noble que la vôtre, c'est que le théisme, qui perd aujourd'hui tant d'ames, ne peut jamais nuire ni à la paix des états, ni à la douceur de la société. La controverse a fait couler partout le sang, et le théisme l'a étanché. C'est un mauvais remède, je l'avoue; mais il a guéri les plus cruelles blessures. Il est excellent pour cette vie, s'il est détestable pour l'autre. Il damne sûrement son homme, mais il le rend paisible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des argumens; le théisme y a porté la concorde. Il est clair que si Poltrot, Jacques Clément, Jaurigni, Balthazar Gérard, Jean Châtel, Damiens, le jésuite Malagrida, etc., etc., etc., avaient été des théistes, il y aurait eu moins de princes assassinés.

A Dieu ne plaise que je veuille préférer le théisme à la sainte religion des Ravaillacs, des Damiens, des

Malagrida, qu'ils ont méconnue et outragée! Je dis seulement qu'il est plus agréable de vivre avec des théistes qu'avec des Ravaillacs et des Brinvilliers qui vont à confesse; et si votre altesse n'est pas de mon avis, j'ai tort.

FIN DES LETTRES A S. A. M[gr] LE PRINCE DE ***.

PROFESSION DE FOI DES THÉISTES,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

1768.

(AU ROI DE PRUSSE.)

O vous qui avez su porter sur le trône la philosophie et la tolérance, qui avez foulé à vos pieds les préjugés, qui avez enseigné les arts de la paix comme ceux de la guerre! joignez votre voix à la nôtre, et que la vérité puisse triompher comme vos armes.

Nous sommes plus d'un million d'hommes dans l'Europe qu'on peut appeler théistes; nous osons en attester le Dieu unique que nous servons. Si l'on pouvait rassembler tous ceux qui sans examen se laissent entraîner aux divers dogmes des sectes où ils sont nés, s'ils sondaient leur propre cœur, s'ils écoutaient leur simple raison, la terre serait couverte de nos semblables.

Il n'y a qu'un fourbe ou un homme absolument étranger au monde qui ose nous démentir, quand nous dirons que nous avons des frères à la tête de toutes les armées, siégeant dans tous les tribunaux, docteurs dans toutes les églises, répandus dans toutes les professions, revêtus enfin de la puissance suprême.

Notre religion est sans doute divine, puisqu'elle a été gravée dans nos cœurs par Dieu même, par ce maître de la raison universelle qui a dit au Chinois,

à l'Indien, au Tartare, et à nous : Adore-moi, et sois juste.

Notre religion est aussi ancienne que le monde, puisque les premiers hommes n'en pouvaient avoir d'autre, soit que ces premiers hommes se soient appelés Adimo et Procriti dans une partie de l'Inde, et Brama dans l'autre, ou Prométhée et Pandore chez les Grecs, ou Oshireth et Isheth chez les Égyptiens, ou qu'ils aient eu en Phénicie des noms que les Grecs ont traduits par celui d'Éon; soit qu'enfin on veuille admettre les noms d'Adam et d'Ève donnés à ces premières créatures dans la suite des temps par le petit peuple juif. Toutes les nations s'accordent en ce point, qu'elles ont anciennement reconnu un seul Dieu, auquel elles ont rendu un culte simple et sans mélange, qui ne put être infecté d'abord de dogmes superstitieux.

Notre religion, ô grand homme! est donc la seule qui soit universelle, comme elle est la plus antique et la seule divine. Nations égarées dans le labyrinthe de mille sectes différentes, le théisme est la base de vos édifices fantastiques; c'est sur notre vérité que vous avez fondé vos absurdités. Enfans ingrats, nous sommes vos pères, et vous nous reconnaissez tous pour vos pères quand vous prononcez le nom de Dieu.

Nous adorons depuis le commencement des choses la Divinité unique, éternelle, rémunératrice de la vertu et vengeresse du crime; jusque-là tous les hommes sont d'accord, tous répètent après nous cette confession de foi.

Le centre où tous les hommes se réunissent dans tous les temps et dans tous les lieux est donc la vérité, et les écarts de ce centre sont donc le mensonge.

Que Dieu est le père de tous les hommes.

Si Dieu a fait les hommes, tous lui sont également chers, comme tous sont égaux devant lui ; il est donc absurde et impie de dire que le père commun a choisi un petit nombre de ses enfans pour exterminer les autres en son nom.

Or, les auteurs des livres juifs ont poussé leur extravagante fureur jusqu'à oser dire que dans des temps très-récens par rapport aux siècles antérieurs, le Dieu de l'univers choisit un petit peuple barbare, esclave chez les Égyptiens, non pas pour le faire régner sur la fertile Egypte, non pas pour qu'il obtînt les terres de leurs injustes maîtres, mais pour qu'il allât à deux cent cinquante milles de Memphis, égorger, exterminer de petites peuplades voisines de Tyr, dont il ne pouvait entendre le langage, qui n'avaient rien de commun avec lui, et sur lesquelles il n'avait pas plus de droit que sur l'Allemagne. Ils ont écrit cette horreur ; donc ils ont écrit des livres absurdes et impies.

Dans ces livres remplis à chaque page de fables contradictoires, dans ces livres écrits plus de sept cents ans après la date qu'on leur donne, dans ces livres plus méprisables que les contes arabes et persans, il est rapporté que le Dieu de l'univers descendit dans un buisson, pour dire à un pâtre âgé de quatre-vingts ans : *Otez vos souliers........ que chaque femme de votre horde demande à sa voisine, à son hôtesse, des vases d'or et d'argent, des robes, et vous volerez les Égyptiens* (*a*).

(*a*) Exode, chapitre III.

Et je vous prendrai pour mon peuple, et je serai votre Dieu (*b*).

Et j'endurcirai le cœur du pharaon, du roi (*c*).

Si vous observez mon pacte, vous serez mon peuple particulier sur tous les autres peuples (*d*).

Josué parle ainsi expressément à la horde hébraïque : *S'il vous paraît mal de servir Adonaï, l'option vous est donnée ; choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira ; voyez qui vous devez servir, ou les dieux que vos pères ont adorés dans la Mésopotamie, ou bien les dieux des Amorrhéens chez qui vous habitez* (*e*).

Il est bien évident par ces passages, et par tous ceux qui les précèdent, que les Hébreux reconnaissaient plusieurs dieux; que chaque peuplade avait le sien; que chaque dieu était un dieu local, un dieu particulier.

Il est même dit dans *Ézéchiel*, dans *Amos*, dans le *Discours de saint Etienne*, que les Hébreux n'adorèrent point le dieu Adonaï dans le désert; mais Remphan et Kium.

Le même Josué continue, et leur dit : *Adonaï est fort et jaloux.*

N'est-il donc pas prouvé par tous ces témoignages que les Hébreux reconnurent dans leur Adonaï une espèce de roi visible aux chefs du peuple, invisible au peuple, jaloux des rois voisins, et tantôt vainqueur, tantôt vaincu?

Qu'on remarque surtout ce passage des *Juges* : *Adonaï marcha avec Juda et se rendit maître des montagnes, mais il ne put exterminer les ha-*

(*b*) Exode, chap. VI. — (*c*) *Ibid.* chap. VII. — (*d*) *Ibid.* chap. XIX. — (*e*) *Ibid.* chap. XXIV.

bitans des vallées, parce qu'ils abondaient en chariots armés de faux (f).

Nous n'insisterons pas ici sur le prodigieux ridicule de dire qu'auprès de Jérusalem les peuples avaient, comme à Babylone, des chars de guerre dans un malheureux pays où il n'y avait que des ânes; nous nous bornons à démontrer que le dieu des Juifs était un dieu local, qui pouvait quelque chose sur les montagnes et rien sur les vallées; idée prise de l'ancienne mythologie, laquelle admit des dieux pour les forêts, les monts, les vallées et les fleuves.

Et si on nous objecte que dans le premier chapitre de la *Genèse*, Dieu a fait le ciel et la terre, nous répondons que ce chapitre n'est qu'une imitation de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens très-antérieurs à l'établissement des Juifs en Syrie; que ce premier chapitre même fut regardé par les Juifs comme un ouvrage dangereux, qu'il n'était permis de lire qu'à vingt-cinq ans. Il faut surtout bien remarquer que l'aventure d'Adam et d'Ève n'est rappelée dans aucun des livres hébreux, et que le nom d'Ève ne se trouve que dans *Tobie*, qui est regardé comme apocryphe par toutes les communions protestantes et par les savans catholiques.

Si l'on voulait encore une plus forte preuve que le dieu juif n'était qu'un dieu local, la voici : Un brigand nommé Jephté, qui est à la tête des Juifs, dit aux députés des Ammonites : *Ce que possède Chamos votre dieu ne vous appartient-il pas de droit? laissez-nous donc posséder ce qu'Adonaï notre dieu a obtenu par ses victoires* (g).

Voilà nettement deux dieux reconnus, deux dieux ennemis l'un de l'autre; c'est bien en vain que le

(f) Juges, chap. I. — (g) *Ibid.* chap. II.

trop simple Calmet veut, après des commentateurs de mauvaise foi, éluder une vérité si claire. Il en résulte qu'alors le petit peuple juif, ainsi que tant de grandes nations, avaient leurs dieux particuliers; c'est ainsi que Mars combattit pour les Troyens, et Minerve pour les Grecs; c'est ainsi que parmi nous saint Denis est le protecteur de la France, et que saint George l'a été de l'Angleterre. C'est ainsi que partout on a déshonoré la Divinité.

Des superstitions.

Que la terre entière s'élève contre nous, si elle l'ose; nous l'appelons à témoin de la pureté de notre sainte religion. Avons-nous jamais souillé notre culte par aucune des superstitions que les nations se reprochent les unes aux autres? On voit les Perses, plus excusables que leurs voisins, vénérer dans le soleil l'image imparfaite de la Divinité qui anime la nature; les Sabéens adorent les étoiles; les Phéniciens sacrifient aux vents; la Grèce et Rome sont inondées de dieux et de fables; les Syriens adorent un poisson. Les Juifs, dans le désert, se prosternent devant un serpent d'airain; ils adorèrent réellement un coffre que nous appelons *arche*, imitant en cela plusieurs nations qui promenaient leurs petits marmousets sacrés dans des coffres; témoin les Égyptiens, les Syriens; témoin le coffre dont il est parlé dans l'*Ane d'or d'Apulée* (*h*); témoin le coffre ou l'arche de Troie, qui fut pris par les Grecs, et qui tomba en partage à Euripide (*i*).

Les Juifs prétendaient que la verge d'Aaron et un boisseau de manne étaient conservés dans leur saint

(*h*) *Apul.*, liv. IX et XI. — (*i*) *Pausanias*, liv. VII.

coffre; deux bœufs le traînaient dans une charrette; le peuple tombait devant lui la face contre terre, et n'osait le regarder. Adonaï fit un jour mourir de mort subite cinquante mille soixante et dix Juifs, pour avoir porté la vue sur son coffre; et se contenta de donner des hémorroïdes aux Philistins qui avaient pris son coffre; et d'envoyer des rats dans leurs champs (*k*), jusqu'à ce que ces Philistins lui eussent présenté cinq figures de rats d'or, et cinq figures de trou du cul d'or, en lui rendant son coffre. O terre! ô nation! ô vérité sainte! est-il possible que l'esprit humain ait été assez abruti pour imaginer des superstitions si infâmes et des fables si ridicules.

Ces mêmes Juifs qui prétendent avoir eu les figures en horreur par l'ordre de leur Dieu même, conservaient pourtant dans leur sanctuaire, dans leur saint des saints, deux chérubins qui avaient des faces d'hommes et des mufles de bœuf avec des ailes.

A l'égard de leurs cérémonies, y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus révoltant, et en même temps de plus puéril! n'est-il pas bien agréable à l'être des êtres de brûler sur une pierre des boyaux et des pieds d'animaux (*l*)? qu'en peut-il résulter, qu'une puanteur insupportable? Est-il bien divin de tordre le cou à un oiseau, de lui casser une aile, de tremper un doigt dans le sang, et d'en arroser sept fois l'assemblée (*m*)?

Où est le mérite de mettre du sang sur l'orteil de son pied droit, et au bout de son oreille droite, et sur le pouce de la main droite (*n*)?

Mais ce qui n'est pas si puéril, c'est ce qui est raconté dans une très-ancienne vie de Moïse écrite en

(*k*) Premier livre des Rois ou de Samuel, chapitres V et VI. — (*l*) Lévit., chap. I. — (*m*) *Ibid.* chap. VI. — (*n*) *Ibid.* chap. VIII.

hébreu, et traduite en latin. C'est l'origine de la querelle entre Aaron et Coré.

« Une pauvre veuve n'avait qu'une brebis, elle
» la tondit pour la première fois; aussitôt Aaron ar-
» rive, et emporte la toison, en disant : Les prémices
» de la laine appartiennent à Dieu. La veuve en pleurs
» vient implorer la protection de Coré, qui ne pouvant
» obtenir d'Aaron la restitution de la laine, en paie le
» prix à la veuve. Quelque temps après, sa brebis fait
» un agneau. Aaron ne manque pas de s'en emparer.
» Il est écrit, dit-il, que tout premier-né appartient à
» Dieu. La bonne femme va se plaindre à Coré, et
» Coré ne peut obtenir justice pour elle. La veuve
» outrée tue sa brebis. Aaron revient sur-le-champ,
» prend le ventre, l'épaule et la tête, selon l'ordre
» de Dieu. La veuve au désespoir dit anathème à sa
» brebis. Aaron dans l'instant revient l'emporter tout
» entière (*o*) : Tout ce qui est anathème, dit-il, ap-
» partient au pontife. » Voilà en peu de mots l'histoire de beaucoup de prêtres : nous entendons les prêtres de l'antiquité; car pour ceux d'aujourd'hui nous avouons qu'il en est de sages et de charitables pour qui nous sommes pénétrés d'estime.

Ne nous appesantissons pas sur les superstitions odieuses de tant d'autres nations; toutes ont été infectées, excepté les lettrés chinois, qui sont les plus anciens théistes de la terre. Regardez ces malheureux Égyptiens, que leurs pyramides, leur labyrinthe, leurs palais et leurs temples ont rendus si célèbres; c'est aux pieds de ces monumens presque éternels qu'ils adoraient des chats et des crocodiles. S'il est aujourd'hui une religion qui ait surpassé ces excès mons-

(*o*) Lévit., chap. VIII, page 165.

trueux, c'est ce que nous laissons à examiner à tout homme raisonnable.

Se mettre à la place de Dieu, qui a créé l'homme, créer Dieu à son tour, faire ce Dieu avec de la farine et quelques paroles, diviser ce Dieu en mille dieux, anéantir la farine avec laquelle on a fait ces mille dieux qui ne sont qu'un Dieu en chair et en os; créer son sang avec du vin, quoique le sang soit, à ce qu'on prétend, déjà dans le corps du Dieu; anéantir ce vin, manger ce Dieu et boire son sang; voilà ce que nous voyons dans quelques pays, où cependant les arts sont mieux cultivés que chez les Égyptiens.

Si on nous racontait un pareil excès de bêtise et d'aliénation d'esprit de la horde la plus stupide des Hottentots et des Cafres, nous dirions qu'on nous en impose; nous renverrions une telle relation au pays des fables; c'est cependant ce qui arrive journellement sous nos yeux dans les villes les plus policées de l'Europe, sous les yeux des princes qui le souffrent, et des sages qui se taisent. Que fesons-nous à l'aspect de ces sacriléges? nous prions l'Être éternel pour ceux qui les commettent; si pourtant nos prières peuvent quelque chose auprès de son immensité, et entrent dans le plan de sa providence.

Des sacrifices de sang humain.

Avons-nous jamais été coupables de la folle et horrible superstition de la magie, qui a porté tant de peuples à présenter aux prétendus dieux de l'air, et aux prétendus dieux infernaux, les membres sanglans de tant de jeunes gens et de tant de filles, comme des offrandes précieuses à ces monstres imaginaires? Aujourd'hui même encore les habitans des rives du Gange, de l'Indus et des côtes de Coromandel, mettent le

comble de la sainteté à suivre en pompe de jeunes femmes riches et belles qui vont se brûler sur le bûcher de leurs maris, dans l'espérance d'être réunies avec eux dans une vie nouvelle. Il y a trois mille ans que dure cette épouvantable superstition, auprès de laquelle le silence ridicule de nos anachorètes, leur ennuyeuse psalmodie, leur mauvaise chère, leurs cilices, leurs petites macérations, ne peuvent pas même être comptés pour des pénitences. Les brames ayant, après des siècles de théisme pur et sans tache, substitué la superstition à l'adoration simple de l'Être suprême, corrompirent leurs voies et encouragèrent enfin ces sacrifices. Tant d'horreur ne pénétra point à la Chine, dont le sage gouvernement est exempt depuis près de cinq mille ans de toutes les démences superstitieuses. Mais elle se répandit dans le reste de notre hémisphère. Point de peuple qui n'ait immolé des hommes à Dieu, et point de peuple qui n'ait été séduit par l'illusion affreuse de la magie. Phéniciens, Syriens, Scythes, Persans, Égyptiens, Africains, Grecs, Romains, Celtes, Germains, tous ont voulu être magiciens, et tous ont été religieusement homicides.

Les Juifs furent toujours infatués de sortiléges; ils jetaient les sorts, ils enchantaient les serpens, ils prédisaient l'avenir par les songes, ils avaient des voyans qui fesaient retrouver les choses perdues, ils chassèrent les diables et guérirent les possédés avec la racine barath en prononçant le mot Jaho, quand ils eurent connu la doctrine des diables en Chaldée. Les pythonisses évoquèrent des ombres. Et même l'auteur de *l'Exode*, quel qu'il soit, est si persuadé de l'existence de la magie, qu'il représente les sorciers attitrés de Pharaon opérant les mêmes prodiges que Moïse. Ils changèrent leurs bâtons en serpens comme Moïse;

ils changèrent les eaux en sang comme lui; ils couvrirent comme lui la terre de grenouilles, etc. Ce ne fut que sur l'article des poux qu'ils furent vaincus; sur quoi on a très-bien dit *que les Juifs en savaient plus que les autres peuples en cette partie.*

Cette fureur de la magie, commune à toutes les nations, disposa les hommes à une cruauté religieuse et infernale, avec laquelle ils ne sont certainement pas nés, puisque de mille enfans vous n'en trouvez pas un seul qui aime à verser le sang humain.

Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici un passage de l'auteur de la *Philosophie de l'histoire* (*p*), quoiqu'il ne soit pas de notre avis en tout.

« Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par un » auteur d'une autre nation, nous aurions peine à croire » qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Égypte, » qui soit venu par ordre exprès de Dieu immoler » sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas; » égorger sans miséricorde toutes les femmes, les » vieillards, et les enfans à la mamelle, et ne réserver » que les petites filles; que ce peuple saint ait été puni » de son Dieu quand il avait été assez criminel pour » épargner un seul homme dévoué à l'anathème. Nous » ne croirions pas qu'un peuple si abominable eût pu » exister sur la terre; mais comme cette nation elle- » même nous rapporte tous ces faits dans ses livres » saints, il faut la croire.

» Je ne traite point ici la question si ces livres ont » été inspirés. Notre sainte église, qui a les Juifs en » horreur, nous apprend que les livres juifs ont été » dictés par le Dieu créateur et père de tous les » hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me » permettre même le moindre raisonnement.

(*p*) Ou l'introduction à l'*Essai sur les mœurs*, etc.

» Il est vrai que notre faible entendement ne peut » concevoir dans Dieu une autre sagesse, une autre » justice, une autre bonté que celle dont nous avons » l'idée; mais enfin il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est » pas à nous de le juger; je m'en tiens toujours au sim- » ple historique.

» Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est expres- » sément ordonné de n'épargner aucune chose, aucun » homme dévoué au Seigneur; *On ne pourra le rache- » ter, il faut qu'il meure*, dit la loi du *Lévitique*, » ch. XXVII. C'est en vertu de cette loi qu'on voit » Jephté immoler sa propre fille, le prêtre Samuel » couper en morceaux le roi Agag. Le *Pentateuque* » nous dit que dans le petit pays de Madian, qui est » environ de neuf lieues carrées, les Israélites ayant » trouvé six cent soixante-quinze mille brebis, soixante » et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, et » trente-deux mille filles vierges, Moïse commanda » qu'on massacrât tous les hommes, toutes les femmes » et tous les enfans, mais qu'on gardât les filles, dont » trente-deux seulement furent immolées. Ce qu'il y » a de remarquable dans ce dévouement, c'est que ce » même Moïse était gendre du grand-prêtre des Madia- » nites, Jéthro, qui lui avait rendu les plus signalés » services, et qui l'avait comblé de bienfaits.

» Le même livre nous dit que Josué, fils de Nun, » ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain à » pied sec, et ayant fait tomber au son des trompettes » les murs de Jéricho dévoué à l'anathème, il fit périr » tous les habitans dans les flammes; qu'il conserva » seulement Rahab la paillarde et sa famille qui avait » caché les espions du saint peuple; que le même Josué » dévoua à la mort douze mille habitans de la ville de » Haï; qu'il immola au Seigneur trente et un rois » du pays, tous soumis à l'anathème, et qui furent

» pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces assas-
» sinats religieux dans nos derniers temps, si ce n'est
» peut-être la Saint-Barthélemi et les massacres d'Ir-
» lande.

» Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes
» doutent que les Juifs aient trouvé six cent soixante
» et quinze mille brebis et trente-deux mille filles pu-
» celles dans le village d'un désert au milieu des ro-
» chers, et que personne ne doute de la Saint-Barthé-
» lemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières
» de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer
» sur les étranges événemens de l'antiquité, et sur les
» raisons que Dieu, maître de la vie et de la mort, pou-
» vait avoir de choisir le peuple juif pour exterminer
» le peuple cananéen. »

Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathèmes barbares tant recommandés chez les Juifs : c'est de ce fanatisme que sortirent les croisades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des Arabes et des Turcs à Jésus-Christ; c'est ce fanatisme qui enfanta les croisades contre nos frères innocens appelés *hérétiques;* c'est ce fanatisme toujours teint de sang qui produisit la journée infernale de la Saint-Barthélemi, et remarquez que c'est dans ce temps affreux de la Saint-Barthélemi que les hommes étaient le plus abandonnés à la magie. Un prêtre nommé Séchelle, brûlé pour avoir joint aux sortiléges les empoisonnemens et les meurtres, avoua dans son interrogatoire que le nombre de ceux qui se croyaient magiciens passait dix-huit mille; tant la démence de la magie est toujours compagne de la fureur religieuse, comme certaines maladies épidémiques en amènent d'autres, et comme la famine produit souvent la peste.

Maintenant, qu'on ouvre toutes les annales du

monde, qu'on interroge tous les hommes; on ne trouvera pas un seul théiste coupable de ces crimes. Non, il n'y en a pas un qui ait jamais prétendu savoir l'avenir au nom du diable, ni qui ait été meurtrier au nom de Dieu.

On nous dira que les athées sont dans les mêmes termes; qu'ils n'ont jamais été ni des sorciers ridicules, ni des fanatiques barbares. Hélas! que faudra-t-il en conclure? que les athées, tout audacieux, tout égarés qu'ils sont, tout plongés dans une erreur monstrueuse, sont encore meilleurs que les Juifs, les païens, et les chrétiens fanatiques.

Nous condamnons l'athéisme, nous détestons la superstition barbare, nous aimons Dieu et le genre humain; voilà nos dogmes.

Des persécutions chrétiennes.

On a tant prouvé que la secte des chrétiens est la seule qui ait jamais voulu forcer les hommes, le fer et la flamme dans les mains, à penser comme elle, que ce n'est plus la peine de le redire. On nous objecte en vain que les mahométans ont imité les chrétiens; cela n'est pas vrai. Mahomet et ses Arabes ne violentèrent que les Mecquois qui les avaient persécutés; ils n'imposèrent aux étrangers vaincus qu'un tribut annuel de douze drachmes par tête, tribut dont on pouvait se racheter en embrassant la religion musulmane.

Quand ces Arabes eurent conquis l'Espagne et la province narbonnaise, ils leur laissèrent leur religion et leurs lois. Ils laissent encore vivre en paix tous les chrétiens de leur vaste empire. Vous savez, grand prince, que le sultan des Turcs nomme lui-même le patriarche des chrétiens grecs, et plusieurs évêques. Vous savez que ces chrétiens portent leur Dieu en procession librement dans les rues de Constantinople,

tandis que chez les chrétiens il est de vastes pays où l'on condamne à la potence ou à la roue tout pasteur calviniste qui prêche, et aux galères quiconque les écoute. O nations! comparez et jugez.

Nous prions seulement les lecteurs attentifs de relire ce morceau d'un petit livre excellent (1) qui a paru depuis peu, intitulé : *Conseils raisonnables*, etc. (*).

« Vous parlez toujours de martyrs. Hé, monsieur,
» ne sentez-vous pas combien cette misérable preuve
» s'élève contre nous? Insensés et cruels que nous som-
» mes, quels barbares ont jamais fait plus de martyrs
» que nos barbares ancêtres? Ah! monsieur, vous n'a-
» vez donc pas voyagé? vous n'avez pas vu à Constance
» la place où Jérôme de Prague dit à un des bourreaux
» du concile, qui voulait allumer son bûcher par der-
» rière? *Allume par devant; si j'avais craint les*
» *flammes je ne serais pas venu ici.* Vous n'avez pas
» été à Londres, où parmi tant de victimes que fit
» brûler l'infâme Marie, fille du tyran Henri VIII, une
» femme accouchant au pied du bûcher, on y jeta l'en-
» fant avec la mère par l'ordre d'un évêque.

» Avez-vous jamais passé dans Paris par la Grève,
» où le conseiller-clerc Anne Dubourg, neveu du
» chancelier, chanta des cantiques avant son supplice?
» Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroïque cons-
» tance par une jeune femme de qualité, nommée ma-
» dame de La Caille, qui fut brûlée quelques jours
» après lui? Elle était chargée de fers dans un cachot
» voisin du sien, et ne recevait le jour que par une
» petite grille pratiquée en haut dans le mur qui sépa-
» rait ces deux cachots. Cette femme entendait le con-

(1) On voit assez que cette épithète n'a été mise que pour mieux cacher que les deux ouvrages étaient de l'auteur.

(*) *Voyez* les *Conseils raisonnables à M. Bergier*, philosophie, etc. tome II.

» seiller qui disputait sa vie contre ses juges par les
» formes des lois : *Laissez là*, lui cria-t-elle, *ces indi-*
» *gnes formes ; craignez-vous de mourir pour votre*
» Dieu ?

» Voilà ce qu'un indigne historien tel que le jé-
» suite Daniel n'a garde de rapporter ; et ce que d'Au-
» bigné et les contemporains nous certifient.

» Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui
» furent exécutés à Lyon dans la place des Terreaux,
» depuis 1546 ? Faut-il vous faire voir mademoiselle
» de Cagnon suivant dans une charrette cinq autres
» charrettes chargées d'infortunés, condamnés aux
» flammes parce qu'ils avaient le malheur de ne pas
» croire qu'un homme pût changer du pain en Dieu ?
» Cette fille, malheureusement persuadée que la re-
» ligion réformée était la véritable, avait toujours
» répandu des largesses parmi les pauvres de Lyon. Ils
» entouraient, en pleurant, la charrette où elle était
» traînée chargée de fers. *Hélas!* lui criaient-ils,
» *nous ne recevrons plus d'aumônes de vous. Eh*
» *bien*, dit-elle, *vous en recevrez encore ;* et elle
» leur jeta ses mules de velours que ses bourreaux lui
» avaient laissées.

» Avez-vous vu la place de l'Estrapade à Paris ? elle
» fut couverte, sous François Ier, de corps réduits en
» cendres. Savez-vous comme on les fesait mourir ? On
» les suspendait à de longues bascules qu'on élevait et
» qu'on baissait tour à tour sur un vaste bûcher, afin
» de leur faire sentir plus long-temps toutes les hor-
» reurs de la mort la plus douloureuse. On ne jetait
» ces corps sur les charbons ardens que lorsqu'ils
» étaient presque entièrement rôtis, et que leurs
» membres retirés, leur peau sanglante et consumée,
» leurs yeux brûlés, leur visage défiguré, ne leur
» laissaient plus l'apparence de la figure humaine.

» Le jésuite Daniel suppose, sur la foi d'un infâme » écrivain de ce temps-là, que François I[er] dit publi- » quement qu'il traiterait ainsi le dauphin son fils s'il » donnait dans les opinions des réformés. Personne ne » croira qu'un roi, qui ne passait pas pour un Néron, » ait jamais prononcé de si abominables paroles. Mais » la vérité est que tandis qu'on fesait à Paris ces sacri- » fices de sauvages, qui surpassent tout ce que l'inqui- » sition a jamais fait de plus horrible, François I[er] » plaisantait avec ses courtisans et couchait avec sa » maîtresse. Ce ne sont pas là, Monsieur, des histoires » de sainte Potamienne, de sainte Ursule, et des onze » mille vierges; c'est un récit fidèle de ce que l'histoire » a de moins incertain.

» Le nombre des martyrs réformés, soit Vaudois ou » Albigeois, soit évangéliques, est innombrable. Un » nommé Pierre Bergier fut brûlé à Lyon en 1552 » avec René Poyet, parent du chancelier Poyet. On » jeta dans le même bûcher Jean Chambon, Louis Di- » monet, Louis de Marsac, Étienne de Gravot, et cinq » jeunes écoliers. Je vous ferais trembler si je vous fe- » sais voir la liste des martyrs que les protestans ont » conservée.

» Pierre Bergier chantait un psaume de Marot en » allant au supplice. Dites-nous en bonne foi si vous » chanteriez un psaume latin en pareil cas? Dites-nous » si le supplice de la potence, de la roue, ou du feu, » est une preuve de la religion? C'est une preuve sans » doute de la barbarie humaine; c'est une preuve que » d'un côté il y a des bourreaux, et de l'autre des per- » suadés.

» Non, si vous voulez rendre la religion chrétienne » aimable, ne parlez jamais de martyrs. Nous en avons » fait cent fois, mille fois plus que tous les païens. » Nous ne voulons point répéter ici ce qu'on a tant dit

» des massacres des Albigeois, des habitans de Mérin-
» dol, de la Saint-Barthélemi, de soixante ou quatre-
» vingt mille Irlandais protestans égorgés, assommés,
» pendus, brûlés par les catholiques; de ces millions
» d'Indiens tués comme des lapins dans des garennes,
» aux ordres de quelques moines. Nous frémissons,
» nous gémissons; mais il faut le dire, parler de mar-
» tyrs à des chrétiens, c'est parler de gibets et de roues
» à des bourreaux et à des recors. »

Après tant de vérités, nous demandons au monde entier si jamais un théiste a voulu forcer un homme d'une autre religion à embrasser le théisme, tout divin qu'il est. Ah ! c'est parce qu'il est divin qu'il n'a jamais violenté personne. Un théiste a-t-il jamais tué? Que dis-je ! a-t-il frappé un seul de ses insensés adversaires? Encore une fois, comparez et jugez.

Nous pensons enfin qu'il faut imiter le sage gouvernement chinois qui, depuis plus de cinquante siècles, offre à Dieu des hommages purs, et qui, l'adorant en esprit et en vérité, laisse la vile populace se vautrer dans la fange des étables des bonzes. Il tolère ces bonzes, et il les réprime; il les contient si bien, qu'ils n'ont pu exciter le moindre trouble sous la domination chinoise ni sous la tartare. Nous allons acheter dans cette terre antique de la porcelaine, du laque, du thé, des paravens, des magots, des commodes, de la rhubarbe, de la poudre d'or : que n'allons-nous y acheter de la sagesse !

Des mœurs.

Les mœurs des théistes sont nécessairement pures, puisqu'ils ont toujours le Dieu de la justice et de la pureté devant les yeux, le Dieu qui ne descend point sur la terre pour ordonner qu'on vole les Egyptiens,

pour commander à Osée de prendre une concubine à prix d'argent et de coucher avec une femme adultère (*q*).

Aussi ne nous voit-on pas vendre nos femmes comme Abraham. Nous ne nous enivrons point comme Noé, et nos fils n'insultent pas au membre respectable qui les a fait naître. Nos filles ne couchent point avec leurs pères, comme les filles de Loth et comme la fille du pape Alexandre VI. Nous ne violons point nos sœurs, comme Ammon viola sa sœur Thamar. Nous n'avons point parmi nous de prêtres qui nous aplanissent la voie du crime en osant nous absoudre de la part de Dieu de toutes les iniquités que sa loi éternelle condamne. Plus nous méprisons les superstitions qui nous environnent, plus nous nous imposons la douce nécessité d'être justes et humains. Nous regardons tous les hommes avec des yeux fraternels; nous les secourons indistinctement; nous tendons des mains favorables aux superstitieux qui nous outragent.

Si quelqu'un parmi nous s'écarte de notre loi divine, s'il est injuste et perfide envers ses amis, ingrat envers ses bienfaiteurs; si son orgueil inconstant et féroce contriste ses frères, nous le déclarons indigne du saint nom de *théiste*, nous le rejetons de notre société, mais sans lui vouloir de mal, et toujours prêts à lui faire du bien; persuadés qu'il faut pardonner, et qu'il est beau de faire des ingrats.

Si quelqu'un de nos frères voulait apporter le moindre trouble dans le gouvernement, il ne serait plus notre frère. Ce ne furent certainement pas des théistes qui excitèrent autrefois les révoltes de Naples, qui ont trempé récemment dans la conspiration de Madrid, qui allumèrent les guerres de la fronde et des Guises en

(*q*) *Osée*, chap. I.

France, celle de trente ans dans notre Allemagne, etc., etc., etc. Nous sommes fidèles à nos princes, nous payons tous les impôts sans murmures. Les rois doivent nous regarder comme les meilleurs citoyens et les meilleurs sujets. Séparés du vil peuple qui n'obéit qu'à la force et qui ne raisonne jamais, plus séparés encore des théologiens qui raisonnent si mal, nous sommes les soutiens des trônes que les disputes ecclésiastiques ont ébranlés pendant tant de siècles.

Utiles à l'état, nous ne sommes point dangereux à l'église; nous imitons Jésus qui allait au temple.

De la doctrine des théistes.

Adorateurs d'un Dieu, amis des hommes, compatissans aux superstitions même que nous réprouvons, nous respectons toute société, nous n'insultons aucune secte, nous ne parlons jamais avec dérision, avec mépris, de Jésus qu'on appelle le Christ; au contraire nous le regardons comme un homme distingué entre les hommes par son zèle, par sa vertu, par son amour de l'égalité fraternelle : nous le plaignons comme un réformateur peut-être un peu inconsidéré, qui fut la victime des fanatiques persécuteurs.

Nous révérons en lui un théiste israélite, ainsi que nous louons Socrate, qui fut un théiste athénien. Socrate adorait un Dieu et l'appelait du nom de *père*, comme le dit son évangéliste Platon. Jésus appela toujours Dieu du nom de *père*, et la formule de prière qu'il enseigna commence par ces mots, si communs dans Platon : *Notre père*. Ni Socrate ni Jésus n'écrivirent jamais rien; ni l'un ni l'autre n'institua une religion nouvelle. Certes, si Jésus avait voulu faire une religion, il l'aurait écrite. S'il est dit que Jésus envoya ses disciples pour baptiser, il se conforma à l'u-

sage. Le baptême était d'une très-haute antiquité chez les Juifs ; c'était une cérémonie sacrée, empruntée des Égyptiens et des Indiens, ainsi que presque tous les rites judaïques. On baptisait tous les prosélytes chez les Hébreux. Les mâles recevaient le baptême après la circoncision. Les femmes prosélytes étaient baptisées ; cette cérémonie ne pouvait se faire qu'en présence de trois anciens au moins ; sans quoi la régénération était nulle. Ceux qui parmi les Israélites aspiraient à une plus haute perfection, se fesaient baptiser dans le Jourdain. Jésus lui-même se fit baptiser par Jean, quoique aucun de ses apôtres ne fût jamais baptisé.

Si Jésus envoya ses disciples pour chasser les diables, il y avait déjà très-long-temps que les Juifs croyaient guérir des possédés et chasser des diables. Jésus même l'avoue dans le livre qui porte le nom de Matthieu (*r*). Il convient que les enfans même chassaient les diables.

Jésus, à la vérité, observa toutes les institutions judaïques ; mais, par toutes ses invectives contre les prêtres de son temps, par les injures atroces qu'il disait aux pharisiens, et qui lui attirèrent son supplice, il paraît qu'il fesait aussi peu de cas des superstitions judaïques que Socrate des superstitions athéniennes.

Jésus n'institua rien qui eût le moindre rapport aux dogmes chrétiens ; il ne prononça jamais le mot de *chrétien* : quelques-uns de ses disciples ne prirent ce surnom que plus de trente ans après sa mort.

L'idée d'oser faire d'un Juif le créateur du ciel et de la terre n'entra certainement jamais dans la tête de Jésus. Si l'on s'en rapporte aux *Évangiles*, il était plus éloigné de cette étrange prétention que la terre ne l'est du ciel. Il dit expressément avant d'être sup-

(*r*) *Matthieu*, chap. XII.

plicié : *Je vais à mon père qui est votre père, à mon Dieu qui est votre Dieu* (s).

Jamais Paul, tout ardent enthousiaste qu'il était, n'a parlé de Jésus que comme d'un homme choisi par Dieu même pour ramener les hommes à la justice.

Et Jésus, ni aucun de ses apôtres, n'a dit qu'il eût deux natures et une personne avec deux volontés; que sa mère fût mère de Dieu; que son esprit fût la troisième personne de Dieu, et que cet esprit procédât du Père et du Fils. Si l'on trouve un seul de ces dogmes dans les quatre *Evangiles*, qu'on nous le montre : qu'on ôte tout ce qui lui est étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers temps au milieu des disputes les plus scandaleuses, et des conciles qui s'anathématisèrent les uns les autres avec tant de fureur, que reste-t-il en lui? un adorateur de Dieu qui a prêché la vertu, un ennemi des pharisiens, un juste, un théiste; nous osons dire que nous sommes les seuls qui soient de sa religion, laquelle embrasse tout l'univers dans tous les temps, et qui par conséquent est la seule véritable.

Que toutes les religions doivent respecter le théisme.

Après avoir jugé par la raison entre la sainte et éternelle religion du théisme, et les autres religions si nouvelles, si inconstantes, si variables dans leurs dogmes contradictoires, si abandonnées aux superstitions; qu'on les juge par l'histoire et par les faits, on verra dans le seul christianisme plus de deux cents sectes différentes qui crient toutes : *Mortels, achetez chez moi; je suis la seule qui vend la vérité, les autres n'étalent que l'imposture.*

(s) *Jean*, chap. XX.

Depuis Constantin, on le sait assez, c'est une guerre continuelle entre les chrétiens; tantôt bornée aux sophismes, aux fourberies, aux cabales, à la haine; et tantôt signalée par les carnages.

Le christianisme, tel qu'il est, et tel qu'il n'aurait pas dû être, se fonda sur les plus honteuses fraudes; sur cinquante évangiles apocryphes; sur les constitutions apostoliques reconnues pour supposées; sur de fausses lettres de Jésus, de Pilate, de Tibère, de Sénèque, de Paul; sur les ridicules récognitions de Clément; sur l'imposteur qui a pris le nom d'Hermas; sur l'imposteur Abbias, l'imposteur Marcel, l'imposteur Égésippe; sur la supposition de misérables vers attribués aux sybilles. Et après cette foule de mensonges vient une foule d'interminables disputes.

Le mahométisme, plus raisonnable en apparence et moins impur, annoncé par un seul prophète prétendu, enseignant un seul Dieu, consigné dans un seul livre authentique, se divise pourtant en deux sectes qui se combattent avec le fer, et en plus de douze qui s'injurient avec la plume.

L'antique religion des brachmanes souffre depuis long-temps un grand schisme. Les uns tiennent pour le *Charthabhad*, les autres pour l'*Othorabhad*. Les uns croient la chute des animaux célestes à la place desquels Dieu forma l'homme, fable qui passa ensuite en Syrie, et même chez les Juifs du temps d'Hérode. Les autres enseignent une cosmogonie contraire.

Le judaïsme, le sabisme, la religion de Zoroastre, rampent dans la poussière. Le culte de Tyr et de Carthage est tombé avec ces puissantes villes. La religion des Miltiades et des Périclès, celle des Paul Émile et des Catons, ne sont plus; celle d'Odin est anéantie: les mystères et les monstres d'Égypte ont disparu; la langue même d'Osiris, devenue celle des Ptolomées,

est ignorée de leurs descendans : le théisme seul est resté debout parmi tant de vicissitudes, et, dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu qui en est l'auteur et l'objet éternel.

Bénédictions sur la tolérance.

Soyez béni à jamais, Sire. Vous avez établi chez vous la liberté de conscience. Dieu et les hommes vous en ont récompensé. Vos peuples multiplient, vos richesses augmentent, vos états prospèrent, vos voisins vous imitent; cette grande partie du monde devient plus heureuse.

Puissent tous les gouvernemens prendre pour modèle cette admirable loi de la Pensylvanie, dictée par le pacifique Pen, et signée par le roi d'Angleterre Charles II, le 4 mars 1681 !

« La liberté de conscience étant un droit que tous » les hommes ont reçu de la nature avec l'existence, » il est fermement établi que personne ne sera jamais » forcé d'assister à aucun exercice public de religion. » Au contraire, il est donné plein pouvoir à chacun » de faire librement exercice public ou privé de sa re- » ligion, sans qu'on le puisse troubler en rien, pourvu » qu'il fasse profession de croire en Dieu éternel, tout- » puissant, formateur et conservateur de l'univers. »

Par cette loi, le théisme a été consacré comme le centre où toutes les lignes vont aboutir, comme le seul principe nécessaire. Aussi qu'est-il arrivé? la colonie pour laquelle cette loi fut faite n'était alors composée que de cinq cents têtes, elle est aujourd'hui de trois cent mille. Nos Suabes, nos Salsbourgeois, nos Palatins, plusieurs autres colons de notre Basse-Allemagne, des Suédois, des Holsteinois, ont couru en foule à Philadelphie. Elle est devenue une des plus

belles et des plus heureuses villes de la terre, et la métropole de dix villes considérables. Plus de vingt religions sont autorisées dans cette province florissante, sous la protection du théisme leur père, qui ne détourne point les yeux de ses enfans, tout opposés qu'ils sont entre eux, pourvu qu'ils se reconnaissent pour frères. Tout y est en paix, tout y vit dans une heureuse simplicité, pendant que l'avarice, l'ambition, l'hypocrisie oppriment encore les consciences dans tant de provinces de notre Europe : tant il est vrai que le théisme est doux, et que la superstition est barbare!

Que toute religion rend témoignage au théisme.

Toute religion rend malgré elle hommage au théisme, quand même elle le persécute. Ce sont des eaux corrompues partagées en canaux dans des terrains fangeux, mais la source est pure. Le mahométan dit : *Je ne suis ni juif ni chrétien, je remonte à Abraham ; il n'était point idolâtre, il adorait un seul Dieu.* Interrogez Abraham, il vous dira qu'il était de la religion de Noé qui adorait un seul Dieu. Que Noé parle, il confessera qu'il était de la religion de Seth; et Seth ne pourra dire autre chose, sinon qu'il était de la religion d'Adam qui adorait un seul Dieu.

Le juif et le chrétien sont forcés, comme nous l'avons vu, de remonter à la même origine. Il faut qu'i avouent que, suivant leurs propres livres, le théisme a régné sur la terre jusqu'au déluge pendant 1656 ans selon la *Vulgate*, pendant 2262 ans selon les *Septante*, pendant 2309 ans selon les *Samaritains ;* et qu'ainsi, à s'en tenir au plus faible nombre, le théisme a été la seule religion divine pendant 2513 années, jusqu'au

temps où les Juifs disent que Dieu leur donna une loi particulière dans un désert.

Enfin, si le calcul du P. Pétau était vrai; si, selon cet étrange philosophe qui a fait, comme on l'a dit, tant d'enfans à coups de plume, il y avait six cent vingt-trois milliards six cent douze millions d'hommes sur la terre, descendans d'un seul fils de Noé; si les deux autres frères en avaient produit chacun autant; si par conséquent la terre fut peuplée de plus de dix-neuf cent milliards de fidèles en l'an 285 après le déluge, et cela vers le temps de la naissance d'Abraham selon Pétau; et si les hommes en ce temps-là n'avaient pas corrompu leurs voies, il s'ensuit évidemment qu'il y eut alors environ dix-neuf cent milliards de théistes de plus qu'il n'y a aujourd'hui d'hommes sur la terre.

Remontrance à toutes les religions.

Pourquoi donc vous élevez-vous aujourd'hui avec tant d'acharnement contre le théisme, religions nées de son sein; vous qui n'avez de respectable que l'empreinte de ses traits défigurés par vos superstitions et par vos fables; vous, filles parricides, qui voulez détruire votre père, quelle est la cause de vos continuelles fureurs? Craignez-vous que les théistes ne vous traitent comme vous avez traité le paganisme; qu'ils ne vous enlèvent vos temples, vos revenus, vos honneurs? Rassurez-vous, vos craintes sont chimériques: les théistes n'ont point de fanatisme, ils ne peuvent donc faire de mal; ils ne forment point un corps, ils n'ont point de vues ambitieuses; répandus sur la surface de la terre, ils ne l'ont jamais troublée; l'antre le plus infect des moines les plus imbéciles peut cent fois plus sur la populace que tous les théistes du monde; ils ne s'assemblent point, ils ne prêchent point, ils ne

font point de cabales. Loin d'en vouloir aux revenus des temples, ils souhaitent que les églises, les mosquées, les pagodes de tant de villages, aient toutes une subsistance honnête; que les curés, les mollas, les brames, les talapoins, les bonzes, les lamas de campagne, soient plus à leur aise, pour avoir plus de soin des enfans nouveau-nés, pour mieux secourir les malades, pour porter plus décemment les morts à la terre ou au bûcher; ils gémissent que ceux qui travaillent le plus soient le moins récompensés.

Peut-être sont-ils surpris de voir des hommes voués par leurs sermens à l'humanité et à la pauvreté, revêtus du titre de prince, nageant dans l'opulence, et entourés d'un faste qui indigne les citoyens. Peut-être ont-ils été révoltés en secret, lorsqu'un prêtre d'un certain pays a imposé des lois aux monarques, et des tributs à leurs peuples. Ils désireraient pour le bon ordre, pour l'équité naturelle, que chaque état fût absolument indépendant; mais ils se bornent à des souhaits, et ils n'ont jamais prétendu ramener la justice par la violence.

Tels sont les théistes; ils sont les frères aînés du genre humain, et ils chérissent leurs frères. Ne les haïssez donc pas; supportez ceux qui vous supportent; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui est celui d'aimer Dieu et les hommes.

Théologiens, qui vous combattez tous, ne combattez plus ceux dont vous tenez votre premier dogme. Muphti de Constantinople, schérif de la Mecque, grand-brame de Bénarès, dalaï-lama de Tartarie qui êtes immortel, évêque de Rome qui êtes infaillible, et vous leurs suppôts qui tendez vos mains et vos manteaux à l'argent comme les Juifs à la manne

jouissez tous en paix de vos biens et de vos honneurs, sans haïr, sans insulter, sans persécuter les innocens, les pacifiques théistes qui, formés par Dieu même tant de siècles avant vous, dureront aussi plus que vous dans la multitude des siècles. RÉSIGNATION ET NON GLOIRE A DIEU; IL EST TROP AU-DESSUS DE LA GLOIRE.

FIN DE LA PROFESSION DE FOI DES THÉISTES, ET DU TOME VINGT-CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI, OU LE PRINCIPE D'ACTION. DIATRIBE. 133

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL.

FIN DE LA TABLE.

